



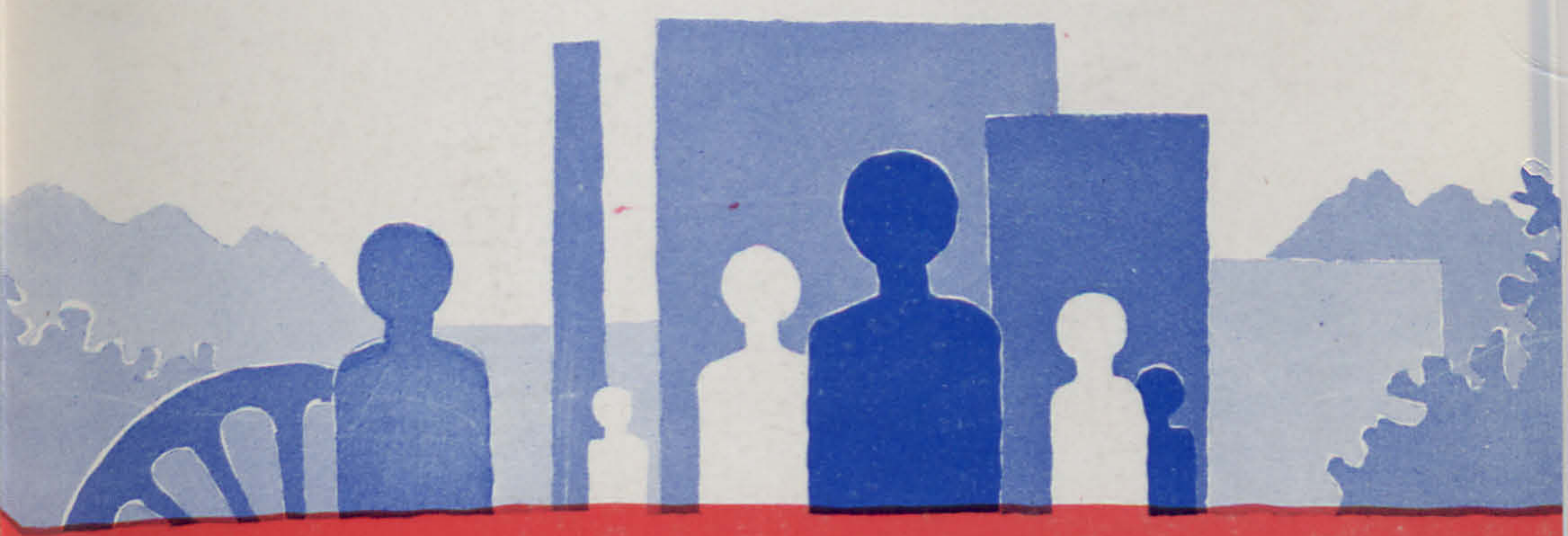
HP  
Nah

531

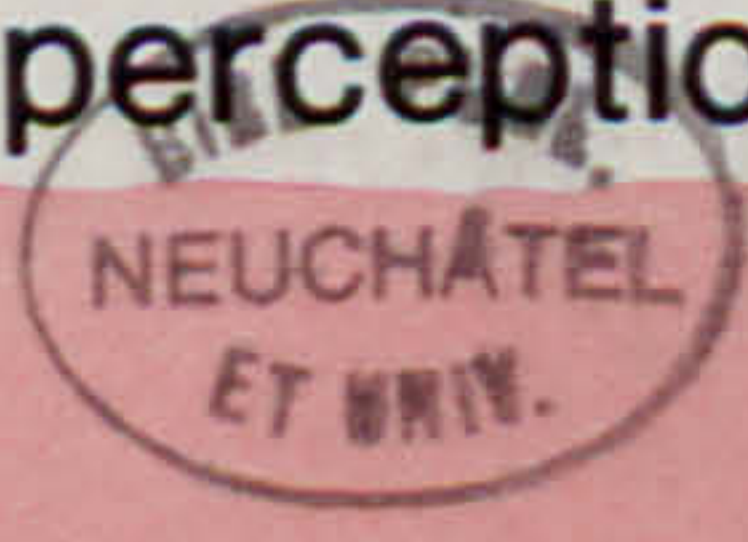
PLA 351

-5 JUIL. 1984

# bulletin de la société neuchâteloise de géographie



Pratique et perception de l'espace



Catal. sép.

Neuchâtel (Suisse)

No. 27 1982-1983

Numérisé par BPUN



# bulletin de la société neuchâteloise de géographie

Actes du Colloque organisé par

l'Institut de géographie de

l'Université de Neuchâtel

Neuchâtel, 29 et 30 juin 1983

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE, N° 27, 1983-1984

Publication annuelle

Comité de rédaction : Eric Berthoud, Frédéric Chiffolle, Didier Dela

Marc Renaud, Pierre-Alexandre Renaud

Adresse : Institut de géographie, Les Biches 30, CH 1000 Neuchâtel

Délai de réception des articles : fin mars

Pour l'achat ou l'échange de Bulletins, s'adresser au siège de la

Société : Bibliothèque de la Ville, Place Huss-Ober, CH 2000 Neuchâtel



Bulletin de la Société  
neuchâteloise de  
géographie

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE No 27 1982-1983

---

Publication annuelle

Comité de rédaction : Eric Berthoud, Frédéric Chiffelle, Didier Delale,  
Marc Renaud, Pierre-Alain Rumley.

Adresse : Institut de géographie, Clos Brochet 30, CH 2000 Neuchâtel.

Délai de réception des articles : fin mars

Pour l'achat ou l'échange de Bulletins, s'adresser au siège de la  
Société : Bibliothèque de la Ville, Place Numa-Droz, CH 2000 Neuchâtel.



Editorial

## PRATIQUE ET PERCEPTION DE L'ESPACE

Actes du Colloque organisé par

l'Institut de géographie de

l'Université de Neuchâtel

Neuchâtel, 29 et 30 juin 1983

au nom de la Société neuchâteloise

de géographie

J.-P. Rothé

Les rapports sur les activités de la Société  
neuchâteloise de géographie et de l'Institut  
de géographie 1982 paraîtront dans le  
Bulletin N° 28/1983-84.

Le Comité de rédaction du Bulletin réserve  
le N° 29/1984 à la documentation de l'ensemble  
de la Société neuchâteloise de géographie.



## Editorial

La géographie de la perception ne prétend pas à la description des différentes régions de la terre. Plutôt, elle s'interroge sur les processus qui sous-tendent le comportement humain qui, lui, traduit une expérience temporelle, spatiale et sociale. Cette nouvelle prise de conscience de la géographie, qui exige une transdisciplinarité active, doit s'appuyer sur une préparation philosophique, épistémologique et méthodologique souvent insoupçonnée.

C'est sous le signe d'une étroite collaboration avec l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, qui a organisé le deuxième Colloque international de langue française sur ce sujet, que nous avons décidé de consacrer ce bulletin uniquement aux Actes de ce Colloque.

Au nom de la Société neuchâteloise  
de géographie  
E.F. Berthoud

N.B. - Les rapports sur les activités de la Société neuchâteloise de géographie et de l'Institut de géographie 1983 paraîtront dans le Bulletin No 28/1983-84.

- Le Comité de rédaction du Bulletin réserve le No 30/1985 à la commémoration du centenaire de la Société neuchâteloise de géographie.



## Table des matières

|  | <u>Page</u>  |
|--|--|
| CHIFFELLE Frédéric<br>Université de Neuchâtel  | INTRODUCTION:<br>Rencontre de la géographie de<br>la perception et de la psychologie de l'environnement 11                               |
| CHIFFELLE Frédéric,<br>DELALEU Didier,<br>GIANONI Tiziano<br>Université de Neuchâtel | Perception d'un questionnaire:<br>réflexions méthodologiques<br>sur un bilan 23  |
| ASKEVIS Françoise,<br>ANDAN Odile<br>Université Descartes et<br>CNRS, Paris          | Perception par les enquêtés<br>de l'outil d'enquête utilisé<br>dans notre étude longitudinale<br>sur les comportements de<br>mobilité 47 |
| CUNHA Antonio,<br>PAHUD Loyse,<br>RACINE Jean-Bernard<br>Université de Lausanne      | La pratique de la géographie<br>de la satisfaction perçue:<br>questions de méthode 65  |
| PIVETEAU Jean-Luc<br>Université de Fribourg  | Les voyages en zig-zag, de<br>R. Toepffer, et la perception<br>du paysage dans la première<br>moitié du XIXe siècle 95                   |
| DAVID Jean<br>CNRS et<br>Université de Grenoble                                      | La Suisse dans les manuels de<br>l'enseignement secondaire fran-<br>çais. Stéréotypes et clichés 119                                     |
| CHRISTIANS Charles<br>Université de Liège  | Evaluation et perception des<br>paysages ruraux face à leur<br>sauvegarde 133  |
| FISCHER Gustave-Nicolas<br>Université de Metz  | Représentation culturelle et<br>pratique de l'espace 157   |
| DE BORTOLI Dolorès,<br>PALU Pascal<br>Université de Pau                              | Pratiques et perception des<br>espaces socialisants de la<br>ville par les jeunes (Pau) 171  |
| BRIDEL Laurent,<br>DELAPIERRE Claudine<br>Université de Lausanne                     | Sud-Ouest lausannois: percep-<br>tion de la banlieue et modèles<br>culturels 185   |



|  | <u>Page</u>   |
|--|---|
| HUSSY Charles,<br>OSIEK Christian<br>Université de Genève  | Visions d'un quartier urbain.<br>Vers une sémiologie des<br>territoires 215   |
| FERRAS Robert<br>Université de Montpellier   | Images de Barcelone et Séville.<br>Cartes mentales et représenta-<br>tions graphiques 241   |
| AUCLIN Pascal<br>Université de Neuchâtel   | La manière de cacher la vérité<br>doit être à la portée de tout<br>le monde. Perception de la mon-<br>tagne par les touristes (Pays<br>d'En Haut) 255 |
| GUERIN Jean-Paul<br>Université de Grenoble   | L'architecture de montagne.<br>Perception et finalité 279   |
| GUMUCHIAN Hervé<br>Université de Grenoble  | "La moyenne montagne": une<br>nouvelle image, un nouvel<br>espace, un "autre" aménagement 293   |
| PAILHOUS Jean,<br>PERUCH Patrick<br>Laboratoire de psychologie<br>de l'apprentissage,<br>Marseille | La représentation des<br>propriétés géométriques de<br>l'espace: son rôle dans les<br>déplacements 311  |
| CAUVIN Colette<br>Université de Strasbourg   | La perception des distances en<br>milieu intra-urbain: proposi-<br>tions pour une mise au point<br>méthodologique 325                                 |
| BAILLY Antoine<br>Université de Genève   | Espace, images mentales et<br>perception de la distance 351   |
| TURCO Angelo<br>Université de Milan  | Le sens est-il un concept<br>pertinent en géographie de<br>la perception? 361   |
| BELANGER Marcel<br>Université Laval  | "Conscientiser" la territo-<br>rialité 389  |
| <u>SYNTHESE</u> : Jean-Luc PIVETEAU  | 407   |
| LISTE DES PARTICIPANTS   | 412   |



INTRODUCTION AU COLLOQUE DE NEUCHÂTEL  
"PRATIQUE ET PERCEPTION DE L'ESPACE"

RENCONTRE DE LA GEOGRAPHIE DE LA PERCEPTION  
ET DE LA PSYCHOLOGIE DE L'ENVIRONNEMENT

CHIFFELLE Frédéric,  
Université de Neuchâtel

Le Colloque organisé à Neuchâtel les 29-30 juin 1983 "Pratique et perception de l'espace" est la deuxième rencontre de géographes de la perception de langue française. La première fut organisée à Genève en 1981, par notre collègue Antoine Bailly, professeur de géographie à l'Université de Genève.

En organisant le présent Colloque, l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel a souhaité exprimer concrètement le caractère interdisciplinaire de nos recherches sur la perception et le comportement spatial. C'est pourquoi nous sommes très heureux de pouvoir compter sur la participation de spécialistes de la perception de l'environnement issus de plusieurs sciences humaines: ethnologues, sémiologues, historiens et psychologues de l'environnement ont pu confronter pendant ces deux journées leurs problématiques et leurs méthodes avec celles des géographes de la perception.

Nous insistons sur l'interdisciplinarité car nous sommes d'avis que le domaine de recherche "Perception spatiale" est né d'une convergence entre sciences de la personne et de la société d'une part (psychologie



environnementale, ethnologie, sociologie, sémiologie, etc.) et sciences du territoire (géographie, urbanisme) d'autre part.

Evolution récente de la pensée dans les sciences du territoire: mise en évidence des variables psychosocio-culturelles

Dès les années 60, des géographes en nombre croissant relèvent le faible pouvoir explicatif de la variable "espace" prise isolément, que ce soit dans ses acceptions aussi bien d'espace naturel que d'espace bâti. Ils recherchent les explications à une organisation donnée de l'espace de plus en plus dans des facteurs psychologiques, sociaux et culturels. Ils mettent donc l'accent sur l'espace relatif plutôt qu'absolu, sur la perception qu'ont divers groupes d'individus du territoire qu'ils habitent.

A titre d'exemple de cette évolution, on pourra évoquer le changement de contenu de deux notions centrales en géographie, celle de paysage et celle de région.

Délaissant tout d'abord le macro-concept de "paysage naturel" pour celui de "paysage humanisé", les géographes se sont intéressés dans une mesure croissante aux forces sous-jacentes, de nature sociale, politique et culturelle qui expliquent un paysage donné, plutôt qu'à la description minutieuse de ce dernier.

Quant à la notion de région, les géographes l'ont d'abord étudiée sous ses traits physiques, naturels (région naturelle) et humains (région-paysage), pour mettre ensuite l'accent sur les flux économiques (région polarisée) et enfin sur la région telle qu'elle est perçue et vécue par l'habitant lui-même.

La géographie, traditionnellement science du territoire (donc science de la nature) affirme de plus en plus -



par la géographie de la perception entre autres - son caractère de science de la société, de science sociale; si elle poursuit l'étude de la relation entre le territoire et la société, les termes sont de plus en plus fréquemment inversés, la société étant première et le territoire second. L'espace géographique n'est-il pas défini par Isnard, dans son Espace géographique comme la "projection au sol de la société qui l'a créé".

Si le territoire demeure l'objet d'étude essentiel de la géographie, il n'est pas une fin en soi; il est un produit de la société qui l'organise, un "construit" ("construct"). Ce sont les structures sociétales qui sont déterminantes et ce sont elles qu'on tente de comprendre, en dernière analyse. Pour y parvenir, le géographe s'intéresse à la différenciation intersociétale et interculturelle. Il se rapproche ainsi des travaux des sociologues, des ethnologues et surtout des psychologues de l'environnement.

Le cheminement décrit ci-dessus, de la recherche sur la perception dans les sciences du territoire peut être marqué de quelques jalons. L'urbaniste américain Kevin Lynch peut être considéré comme l'un des initiateurs de ce domaine de recherche par son ouvrage "The Image of the City" publié en 1960. Parmi les géographes anglophones qui ont fait progresser la géographie de la perception, on peut citer Gould (cartes mentales), Downs (images mentales), Saarinen (perception et aménagement), Tuan (tapophilie); parmi les géographes francophones, nous nous contenterons de mentionner l'équipe d'Armand Frémont à Caen, en particulier par son ouvrage "La région, espace vécu".



Evolution récente de la pensée dans les sciences de la personne (psychologie et psychosociologie) ou "La sortie du laboratoire"

Bien que les psychologues aient effectué de nombreuses recherches sur la perception de l'espace, ils ont conduit leurs expériences essentiellement en laboratoire. Ce n'est que récemment que les socio-psychologues ont reconnu l'importance de l'environnement réel dans la vie psychologique de l'individu et se sont efforcés de réaliser leurs recherches in situ. C'est ainsi que la psycho-sociologie s'intéresse aux attitudes et au comportement de l'être humain inséré dans un réseau de relations sociales et non plus isolé en laboratoire; que la psychologie de l'environnement étudie l'homme dans un territoire donné, avec ses composantes physiques, sociales et culturelles. Même si la recherche en laboratoire permet d'analyser finement les processus psychologiques, l'addition des relations ainsi découvertes ne peut pas rendre compte des rapports complexes entre l'être humain et l'environnement réel. Le psychologue de l'environnement ne peut donc pas se contenter des méthodes d'analyse psychologiques mises au point en laboratoire. Il doit élaborer de nouveaux outils de recherche adaptés à l'étude de relations complexes, à double sens, entre l'homme et son territoire. Il prend conscience du fait que les attitudes et les comportements sont médiatisés par les liens avec le territoire, qui sont d'ordre fonctionnel et symbolique.

La psychologie de l'environnement, bien que toute récente, compte pourtant quelques têtes de file. Citons, parmi les psychologues anglophones Stea, Proshansky, Lewin, Barker et Sommer, et parmi les francophones Moles, Fischer, Pailhous et Lévy-Leboyer.



La naissance simultanée de la psychologie de l'environnement et de la géographie de la perception fait donc apparaître un phénomène intéressant de convergence dans un domaine de recherche commun, un champ interdisciplinaire à explorer, celui de la perception et de la pratique de l'environnement.

Malgré le caractère récent des recherches de perception spatiale, on peut distinguer deux conceptions, l'approche néo-déterministe et l'approche existentielle.

#### Approche néo-déterministe (déterminisme architectural)

Il s'agit d'une forme de déterminisme architectural dans lequel on donne une importance prépondérante à l'influence qu'exercerait le cadre bâti sur les attitudes, les représentations et les comportements des habitants.

Lynch par exemple, assigne aux recherches de perception un but pratique, à savoir l'optimisation de l'environnement construit à l'intention des habitants: le quartier, la ville doivent être conçus de façon à donner à l'habitant une forte identité territoriale ("imagibility").

Pour les urbanistes britanniques de la première génération des "New Towns", l'équipement de chaque unité de voisinage ("neighbourhood") en commerces et en services est une condition jugée non seulement nécessaire mais suffisante à l'interaction sociale et à un haut niveau de satisfaction des habitants.

Il est évident que ces recherches constituent un progrès énorme par rapport à la situation où l'architecte-urbaniste n'est préoccupé que de sa propre conception de l'espace, peu ou pas du tout de celle des futurs habitants. Cependant le déterminisme architectural a été critiqué à la fois par la nouvelle génération d'urbanistes (britanniques en particulier) et par des chercheurs en sciences sociales (le géographe britannique



Emrys Jones et le sociologue français Raymond Ledrut entre autres); tout en reconnaissant le rôle non négligeable du cadre bâti sur le comportement, ces derniers insistent sur l'influence tout aussi importante de l'histoire personnelle, de la personnalité, du milieu social, de la culture, sur des phénomènes tels que l'interaction sociale, le degré de satisfaction des habitants ou l'enracinement territorial. Cette critique a contribué au renforcement d'une conception que nous qualifierons d'existentielle.

#### Approche existentielle

Cette conception postule une relation existentielle entre l'individu ou le groupe d'une part, l'environnement physique et social d'autre part. Elle s'inspire des travaux de philosophes (Simone Weil, Gaston Bachelard ou Martin Heidegger), d'anthropologues (Hall: concept de proxémie), de psychologues (Moles: coquilles de l'homme = espace individuel de liberté à préserver face à la pression sociale) ou de sociologues (Ledrut: les représentations de la ville passent par le "moi", par l'expérience personnelle). Des géographes ont également apporté leur contribution à cette construction. Juillard n'a-t-il pas défini la région comme un espace de relations interpersonnelles et Frémont comme un territoire tirant son identité du perçu et du vécu. Les cartes mentales étudiées par Gould et Saarinen sont égocentrées et Tuan insiste sur le rôle déterminant de l'expérience personnelle dans l'attachement aux lieux, la topophilie, voire la géopiété.

Le nombre élevé de facteurs influençant la perception et le comportement dans un territoire donné nous incite à renoncer à tout déterminisme mécanique simple. Aucun modèle ne pourra prédire automatiquement des conduites



à partir des seules caractéristiques de l'environnement ou suivant une autre position extrême, se baser sur les seuls traits de la personnalité pour déterminer le comportement. Les recherches sur la perception et la pratique territoriales devront donc, à moyen terme du moins, éviter de se figer en quelques théories limitatives mais demeurer ouvertes à tout apport nouveau. Ce n'est qu'à plus long terme - et ce Colloque y contribuera - que pourront être affinés définitions, concepts, méthodes, modèles et théories.

- CHIFFELLE V., DELALOU D. et GIANONI T. Pratiques et perception d'un espace de loisirs. Le cas des rives neuchâteloises des lacs de Neuchâtel et de Blancey. Cahier No 9 de l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. 1981.
- DOWNES R.M. et STEA David. Des cartes pleines la tête. Essai sur la cartographie mentale. Edisem, St. Hyacinthe, Québec.
- FISCHER Gustave-Nicolas. La psychologie de l'espace. Paris, PUF, 1981.
- FREMONT Armand. La région, espace vécu. Paris, PUF, 1976.
- GOULD D. Peter et WHITE Rodney. Mental Maps. Harmondsworth, Penguin Books, 1974.
- HALL Edward. The Hidden Dimension. Doubleday, New York, 1966.
- HEIDEGGER Martin. Essais et conférences. Gallimard, 1958.
- JONES Emrys et EYLES John. An Introduction to Social Geography. Oxford Univ. Press, 1977.
- LEDRUT Raymond. Les images de la ville. Paris, Anthropos, 1973.
- LEVY-LEBOYER Claude. Psychologie et environnement. Paris, PUF, 1980.
- LYNCH Kevin. The Image of the City. MIT Press, 1960.
- MOLLE A. et ROHMER E. Psychologie de l'espace. Cassermann, 1975.
- PAILLOUS Jean. La représentation de l'espace urbain. Paris, PUF, 1970.
- PROSHANSKY, ITTELSON et RIVLIN. Environmental Psychology. Holt, Rinehart and Winston, New York, 1970.



BIBLIOGRAPHIE

- BAILLY Antoine et al. Percevoir l'espace. Vers une géographie de l'espace vécu. Actes de la Table ronde. 1981. Université de Genève.
- BARKER R.G. Ecological Psychology. Stanford Univ. Press. 1968.
- CHIFFELLE F., AUCLIN P. et VIETTI-VIOLI Ph. Typologie de l'espace rural. De la région paysage à la région perçue-vécue. Cahier No 3 de l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. 1977.
- CHIFFELLE F., DELALEU D. et GIANONI T. Pratique et perception d'un espace de loisirs. Le cas des rives neuchâteloises des lacs de Neuchâtel et de Bienne. Cahier No 9 de l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. 1983.
- DOWNS R.M. et STEA David. Des cartes plein la tête. Essai sur la cartographie mentale. Edisem, St. Hyacinthe, Québec.
- FISCHER Gustave-Nicolas. La psychologie de l'espace. Paris, PUF. 1981.
- FREMONT Armand. La région, espace vécu. Paris, PUF. 1976.
- GOULD D. Peter et WHITE Rodney. Mental Maps. Harmondsworth, Penguin Books. 1974.
- HALL Edward. The Hidden Dimension. Doubleday, New York. 1966.
- HEIDEGGER Martin. Essais et conférences. Gallimard. 1958.
- JONES Emrys et EYLES John. An Introduction to Social Geography. Oxford Univ. Press. 1977.
- LEDROUT Raymond. Les images de la ville. Paris, Anthropos. 1973.
- LEVY-LEBOYER Claude. Psychologie et environnement. Paris, PUF. 1980.
- LYNCH Kevin. The Image of the City. MIT Press. 1960.
- MOLES A. et ROHMER E. Psychologie de l'espace. Castermann. 1972.
- PAILHOUS Jean. La représentation de l'espace urbain. Paris, PUF. 1970.
- PROSHANSKY, ITTELSON et RIVLIN. Environmental Psychology. Holt, Rinehart and Winston, New York. 1970.



- SAARINEN Thomas. Environmental Planning, Perception and Behavior. Houghton Mifflin, Boston. 1976.
- TUAN Yi-Fu. Space and Place. The Perspective of Experience. Un. of Minnesota Press. 1977
- TUAN Yi-Fu. Topophilia. A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values. Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ. 1974.
- WEIL Simone. L'enracinement. Gallimard, Paris. 1949.



**PERCEPTION D' UN QUESTIONNAIRE:  
REFLEXIONS METHODOLOGIQUES SUR UN BILAN (1)**

**CHIFFELLE, Frédéric, DELALEU, Didier et GIANONI, Tiziano**

**Université de Neuchâtel**

En fait le pouvoir produit, il produit  
du réel.

M. Foucault (1974: 196)

Quand on sait de façon absolue que tout est irréel, on ne  
voit vraiment pas pourquoi on se fatiguerait à le prouver.

E. M. Cioran (1973: 43)

Les équipements collectifs sont en réalité  
des équipements *collecteurs*. Collecteurs de  
foules, de flux, d'énergie, de pouvoir.  
Produits du pouvoir central ou des pouvoirs  
locaux, ils partagent la collectivité, fixent,  
enferment, canalisent, contrôlent dans l'espa-  
ce et dans le temps: crèches, hospices, écoles,  
prisons, jardins publics, terrains de sport,  
cimetières, musées, réseaux de télécommunica-  
tions et de routes, etc...

M. Guillaume (1977: 297)

Dans les lignes qui vont suivre, nous prendrons le prétexte  
d'une recherche qui touche à sa fin (1) pour faire un bilan  
critique de la démarche suivie et pour poser hypothétiquement,  
ce qui nous paraît être un dépassement.

Après avoir exposé certains résultats obtenus, nous ferons  
une critique de la démarche suivie en relation avec l'histoire  
du mandat de recherche.

Ensuite, conséquence des remarques des précédentes, on envi-  
sagera le recours à certains concepts, outils et "notions  
éclairantes" qui, fondant une nouvelle problématique, semblent  
constituer un enrichissement.

1. Nous faisons référence à l'étude, commanditée par le Service cantonal  
de l'Aménagement du territoire, sous la direction de F. Chiffelle  
(DELALEU, GIANONI, à paraître)



## INTRODUCTION

Nous relaterons comment est née notre réflexion critique en rapport à des étapes de la recherche, sans aborder dans les détails la recherche elle-même. Cependant, pour situer le cadre général, disons qu'elle avait pour objet la perception des rives cantonales neuchâtelaises des lacs de Neuchâtel et de Bienne par la population du canton.

Elle est la conséquence d'un mandat du Service de l'Aménagement du territoire du canton de Neuchâtel. C'est dire qu'elle a, sinon un pouvoir d'application, au moins des prétentions d'aide à la décision. On peut légitimement la situer dans le domaine de la géographie appliquée.

Son environnement est celui de la géographie de la perception. Elle se fonde sur la construction d'un questionnaire (après entretiens et pré-enquêtes) lequel, après passage sur un échantillon, est censé mettre en évidence des "modèles" de perception et de comportement.

En résumé, on peut dire que la recherche se situe dans un environnement général où l'on postule que la géographie de la perception peut contribuer à l'application.

## EVENEMENT SIGNIFICATIF

Lors du traitement des données, nous avons analysé des résultats de factorielles (correspondances). Des arrangements de descripteurs livrés par ces analyses, nous avons tiré des "profils d'usagers" de l'espace "rives cantonales", profils qui dépassaient largement les résultats sur lesquels nous nous basions.

Se posait dès lors la question de la validité de la démarche qui consistait à extrapoler (2). Nous avons conclu sa pertinence car nous nous sommes rendus compte que "nous n'inventons

2. Même si l'interprétation d'analyses factorielles n'est, en fait, rien d'autre qu'une extrapolation.



pas": l'interprétation en profil se basait sur un bagage d'informations recueillies lors des entretiens et pré-enquêtes, informations que nous avons "perdues en route".

A ce moment, il paraissait important de réfléchir sur les conditions d'oubli d'informations, sans pour autant omettre certains acquis de la recherche.

#### UN ACQUIS: deux "logiques" mises en oeuvre

Parmi les différents thèmes (3) de la recherche, nous isolons une série de commentaires se référant aux résultats d'une partie du questionnaire élaboré: le "Jeu de l'aménageur" (4). Il s'agit d'une procédure qui doit permettre aux interrogés de définir leurs souhaits d'aménagement en relation avec des secteurs bien identifiés de rives (voir Annexe). Au moyen d'un certain nombre de descripteurs qui représentent soit des "objets" matériels (forêts, ports, ...) soit quelques possibilités de manipulation de ces objets (cheminement en retrait, cheminement près de la rive, ...), les enquêtés construisent des images d'aménagement du secteur de rive choisi sur un panorama du Littoral (5). Pour chacun des descripteurs, trois opinions peuvent être exprimées: la satisfaction, la suppression ou la volonté de nouveauté.

L'analyse des stratégies guidant le choix des zones pour le "Jeu de l'aménageur", nous a permis de mettre en évidence trois statuts différents (notés S1, S2, S3) dans les secteurs pris en considération.

3. Dans le but de fournir un cadre critique à la recherche, nous avons également analysé l'espace-rives à travers la perspective de son émergence sociale. Un résumé des résultats est contenu dans un article (DELALEU, GIANONI 1981: 121-139). A ce propos, nous avons retenu deux indicateurs: d'une part, une série de textes législatifs; et, d'autre part, un corpus photographique tiré des prospectus touristiques de 1860 à nos jours.
4. Cette partie du questionnaire fera l'objet de la démarche critique qui suivra, car si elle a permis de produire des résultats d'une certaine richesse, elle paraît particulièrement illustrative de la critique que nous voulons entreprendre.
5. La division du Littoral en secteurs a été possible grâce aux informations des entretiens de pré-enquêtes.



Si d'une manière générale, on peut affirmer qu'il existe une relation évidente entre la fréquentation d'un secteur de rives et son choix pour le "Jeu de l'aménageur", en réalité on observe que:

- S1 - certains espaces fonctionnent comme des modèles idéaux d'espaces de loisir/nature. Ces zones, choisies par un bon nombre des interrogés (environ 20 % de la totalité des choix pour ces zones) sans qu'il y ait une pratique effective, deviennent l'objet d'un surinvestissement positif;
- S2 - d'autres secteurs, à forte fréquentation d'usagers, reproduisent fidèlement le schéma qui postule que la pratique détermine le choix d'un secteur de rives. Il y a ainsi quasi identité entre fréquentateurs et "aménageurs" de ces zones;
- S3 - enfin, il existe des zones qui tout en reproduisant le schéma "pratique → choix", se caractérisent par une bien plus faible fréquentation.

Cette typologie, utilisée comme fil conducteur dans la suite du dépouillement du "Jeu de l'aménageur", s'est révélée féconde car elle a permis son enrichissement par les indications sur les indices d'intervention (6). Ainsi, le premier modèle possède un faible indice d'intervention, ce qui peut paraître normal, le deuxième un indice plus fort et le dernier de nouveau un indice faible.

La prise en compte de l'origine des personnes en relation aux choix des secteurs nous a permis un approfondissement de la connaissance de ces statuts.

Ce sont en particulier les personnes provenant de l'agglomération neuchâteloise et des villes du Haut du Canton (La Chaux-de-Fonds et Le Locle) qui sont responsables de la surcharge d'investissement des modèles idéaux. Les caractéristiques propres à cette population sont: d'une part, son origine urbaine

6. Nous avons élaboré deux indices d'intervention. Il s'agit du quotient entre les sommes des souhaits exprimés dans la colonne "SUPPRESSION" et dans la colonne "SATISFACTION" d'une part, dans la colonne "NOUVEAUTE" et dans la colonne "SATISFACTION" d'autre part.



(ville), et, d'autre part, la nécessité d'une "spatialité éclatée" (utilisation d'une voiture ou des transports publics) pour se rendre sur ces espaces de loisir. Ces mêmes caractéristiques se retrouvent en bonne partie dans S2. Par contre, S3 se compose presque exclusivement d'individus ayant leur domicile dans des communes riveraines de taille moyenne à petite (moins de 3000 habitants).

A partir de ces résultats, nous avons élaboré un schéma interprétatif, qui sans vouloir se poser comme une certitude - un développement et un travail de vérification sont nécessaires - nous paraît pertinent (7).

Ce schéma essaie d'opposer deux "logiques" de fonctionnement des individus en rapport à l'espace-rives. D'une part, la population contrainte dans ce cas à une spatialité éclatée utilise un modèle idéal qui lui sert de référentiel pour son insertion dans les espaces réels de loisir (secteur de fréquentation). D'une manière imagée: l'image préexiste à la réalité, et "on aimerait" que la réalité ressemble au modèle. C'est à partir de là que le modèle idéal fonctionne comme facteur de régulation - absorption d'un certain nombre de contraintes - dans les secteurs à forte fréquentation. Si notre interprétation est valable, les statuts S1 et S2 seraient fortement corrélés en raison de la ressemblance dans la composition de leur population.

D'autre part, dans S3, il y aurait adéquation spatiale entre le référentiel idéal et l'espace concret des pratiques. Cette adéquation se traduit comme nous l'avons souligné précédemment, par une tendance conservatrice envers ces espaces - faible indice d'intervention -. Les entretiens de la pré-enquête ont également mis en évidence des formes concrètes de protection du territoire par leurs utilisateurs: il s'agit d'une sorte de clôturisation qui consiste à s'opposer, par exemple, au fléchage d'un chemin pour piéton traversant ces secteurs de rives.

Dans l'ensemble, il nous semble important de souligner que à travers ces deux "logiques" de fonctionnement nous n'avons pas

7. Nous sommes ici conscients du risque de la formulation d'un modèle qualitatif à partir d'une série de suggestions statistiques. Par ailleurs, la suite de cet article abordera en partie le développement souhaité.



voulu opposer des catégories comme "urbain"//"rural" ou "ancien"//"nouveau", mais uniquement signifier deux modes d'intervention des individus dans un espace. Ainsi, il est possible que des individus jouant selon la deuxième "logique" puissent se retrouver à l'intérieur de la première dans le rapport à un autre type d'espace concret que les rives du lac de Neuchâtel.

LES CONDITIONS DE PRODUCTION D'UNE RECHERCHE:  
de la pratique rêvée à la démarche réelle

Il faut s'efforcer de présenter toutes les étapes d'une recherche, et pas seulement les chemins suivis pour aboutir aux résultats présentés. La place manque ici pour respecter ce principe, en supposant que ce soit le lieu d'une telle présentation. Cependant, il paraît important de remonter à l'origine de la recherche, au moment de la négociation du mandat.

Sont en présence, lors de cette négociation, le Service de l'Aménagement du territoire du canton de Neuchâtel et l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. Pourquoi des géographes, et non des sociologues, etc... (8)? Les relations et la connaissance inter-individuelles jouent très certainement un grand rôle dans la mesure où elles permettent de mieux faire connaître certaines possibilités de la géographie, au niveau des administrations. Pourquoi une enquête? Depuis un certain nombre d'années, il existe une "mode" des enquêtes, les décideurs croyant pouvoir connaître les "opinions", les "besoins", etc. d'une population, au moyen de techniques relativement simples (9).

L'Aménagement du territoire arrive avec des contraintes d'application: il doit pouvoir utiliser la recherche à venir. L'Institut

8. Nous laisserons de côté la question "Pourquoi l'Université de Neuchâtel?" estimant normale la relation. D'où la question plus importante, pour certaines recherches: "Pourquoi, pas l'Université de Neuchâtel?".
9. Visions simplistes: chacun est convaincu de pouvoir poser des questions et de comprendre les réponses.



de géographie se présente avec des exigences méthodologiques ("Ce n'est pas si simple que vous le croyez!") et un(e) mode (de pensée): la géographie de la perception. Nous sommes conscients qu'il existe principalement deux facteurs difficilement maîtrisables: les motivations de l'enquête et les attitudes de l'enquêteur. Et nous voulions prendre en compte une partie de cette non-maîtrise dans la recherche à venir. En reprenant Chancerel (s.d.:3), l'origine d'une enquête est l'observation dans une population de faits. Quelle est la nature de cette observation (10)? Elle tire son origine de la population elle-même ou du moins de ce que le chercheur ou l'institution investissent dans cette population.

Nous sommes sortis de cette négociation, satisfaits que nos préoccupations aient été prises en compte. Nous pouvions appliquer une méthodologie où l'observation princeps devient organisatrice d'un certain nombre d'hypothèses, où des pré-enquêtes et entretiens permettent de dégager des catégories "émiques" de la population et non de reproduire les catégories "étiques" du chercheur et/ou de son mandant (11). Autrement dit, cette méthodologie pouvait augmenter la maîtrise sur les motivations de l'enquête et les attitudes de l'enquêteur en faisant ressortir les catégories cognitives de la population, en faisant "remonter" ces catégories cognitives vers le mandant.

Or, l'événement significatif (cf. p. 2 ) que nous avons relaté prouve que nous avons rêvé puisque la fin de la recherche nous opposait une réalité faite d'un oubli d'informations, contradictoire avec nos intentions méthodologiques de départ. Mais, dans le même temps, le fait que nous puissions nous en apercevoir était rassurant quant à l'efficacité de la méthode. Que s'était-il passé? Pour comprendre, il semble qu'il faille revenir à la négociation du mandat. L'Aménagement du territoire impose ses contraintes: critères de découpage optimal d'un espace de loisirs. L'Institut de géographie évoque ses propres exigences: critères d'une restitution des richesses perceptives d'une population.

10. Chancerel l'appelle "observation princeps".

11. Pour ces deux notions, voir la note 14 de l'article.



Les deux parties se connaissent et se "respectent": elles s'écoutent. Cette reconnaissance mutuelle fera perdre de vue que l'acceptation du mandat n'est en fait que la traduction d'un compromis entre des contraintes. En effet, si chacune des deux parties était restée sur ses préoccupations, "l'affaire ne se serait pas conclue". S'il y a eu conclusion, ceci signifie qu'il existait une base cognitive commune permettant de concilier espoir d'une application efficace et restitution d'une variété des perceptions (12).

C'est l'ignorance de cette base commune qui nous fait croire à la pertinence de la démarche dans l'illusion d'une cohérence: oubli (perte) d'informations! Des informations avaient été recueillies lors des pré-enquêtes et entretiens, dont certaines (nous nous en apercevons après coup) ont été délaissées lors de l'établissement du questionnaire (13). Des conclusions avaient été tirées lors de l'analyse sur l'émergence sociale d'un espace-rives dont nous n'avons pas tenu compte .

Pour comprendre le pourquoi, et aussi loin que nous puissions expliciter notre propre pratique, il paraît nécessaire de revenir à l'origine du mandat (voir schéma 1).

12. Il faut insister: si cette base n'existe pas, le mandant se tourne vers d'autres personnes et les chercheurs font de la recherche fondamentale... sur d'autres crédits!

13. C'est particulièrement évident pour la partie intitulée "Jeu de l'aménageur"



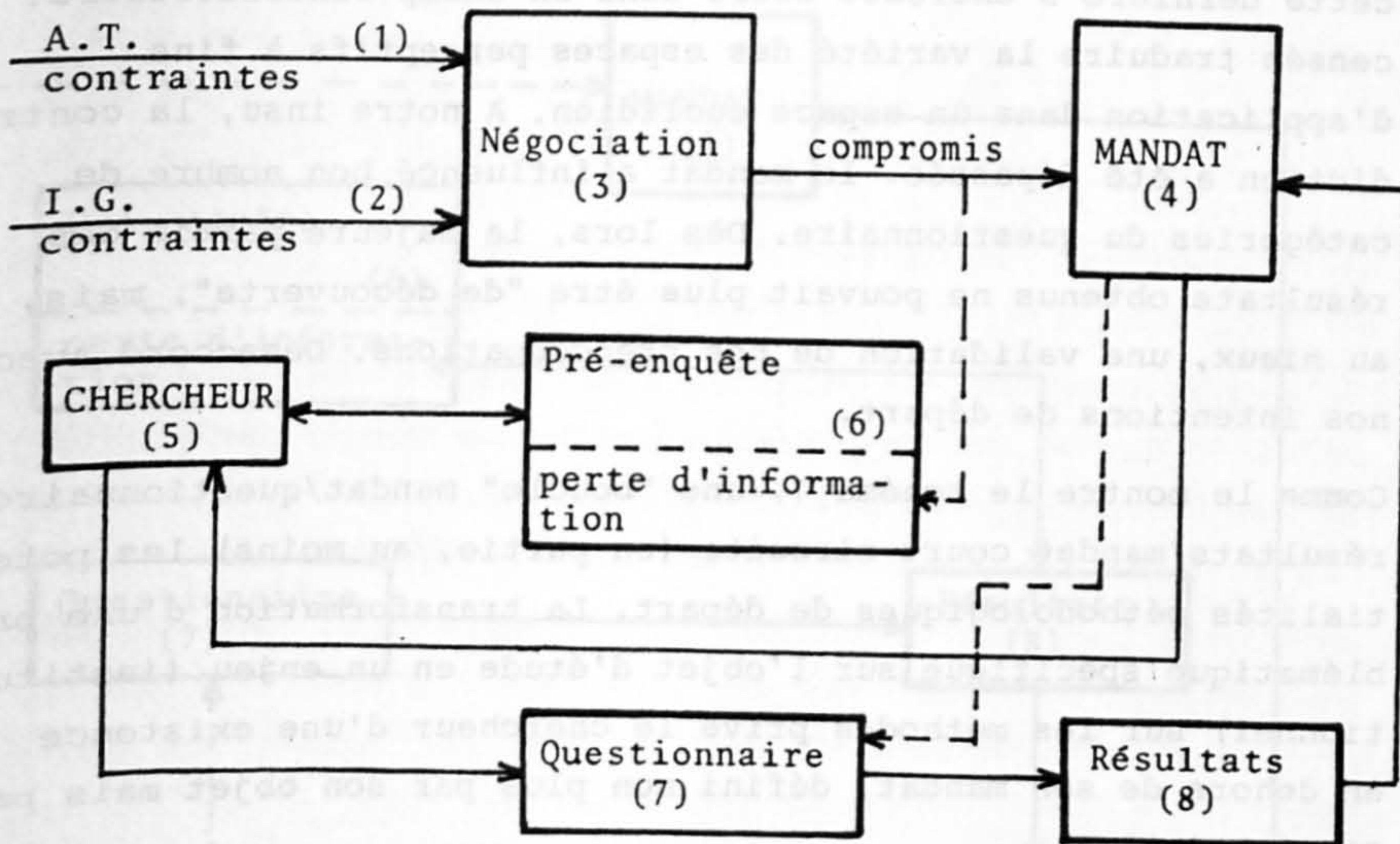


Schéma 1

Les contraintes de l'Aménagement du territoire, comme nous l'avons déjà souligné, sont essentiellement le découpage optimal d'un espace. Cet espace est avant tout euclidien, géométrisable!

Les contraintes des représentants de l'Institut de géographie portent également sur l'espace, mais sont d'ordre "scientifique": il s'agit de faire admettre aux responsables de l'Aménagement du territoire que l'espace, pour les individus, échappe aux vues strictement euclidiennes et que seule une méthodologie adéquate peut mettre en évidence les variétés perceptives. Dans la négociation et le compromis qui aboutissent à la conclusion du mandat, l'espace est la notion primordiale de cette base cognitive commune évoquée précédemment. Mais, derrière un même signifiant, existent deux signifiés différents. En acceptant le mandat sans avoir pleinement pris conscience des effets de cette différence, nous nous égarons: au lieu d'une problématique sur l'objet d'étude, c'est un problème méthodologique qui devenait l'objet de la négociation. D'où le sentiment d'avoir été écoutés quand la méthodologie a été reconnue. Mais



cette dernière s'exerçait alors dans un champ contradictoire: censée traduire la variété des espaces perceptifs à fins d'application dans un espace euclidien. A notre insu, la contradiction a été dépassée: le mandat a influencé bon nombre de catégories du questionnaire. Dès lors, la majeure partie des résultats obtenus ne pouvait plus être "de découverte", mais, au mieux, une validation de nos préoccupations. Désaccord avec nos intentions de départ.

Comme le montre le schéma 1, une "boucle" mandat/questionnaire\_résultats/mandat court-circuite (en partie, au moins) les potentialités méthodologiques de départ. La transformation d'une problématique spécifique sur l'objet d'étude en un enjeu (institutionnel) sur les méthodes prive le chercheur d'une existence en dehors de son mandat, défini non plus par son objet mais par sa négociation.

C'est au moment d'interpréter les résultats des analyses factorielles que nous avons pris conscience du chemin suivi. La réactivation de l'information délaissée dans une interprétation en "profils" nous permet de sortir de la boucle. Mais, dans le même temps, elle oblige à un regard critique sur l'ensemble de la méthode, plus particulièrement sur le questionnaire considéré comme un moment de cristallisation (voir schéma 2).

Parvenu à ce point, l'interprétation en "profils" peut être considérée comme une synthèse ouverte: obligation d'un dépassement.



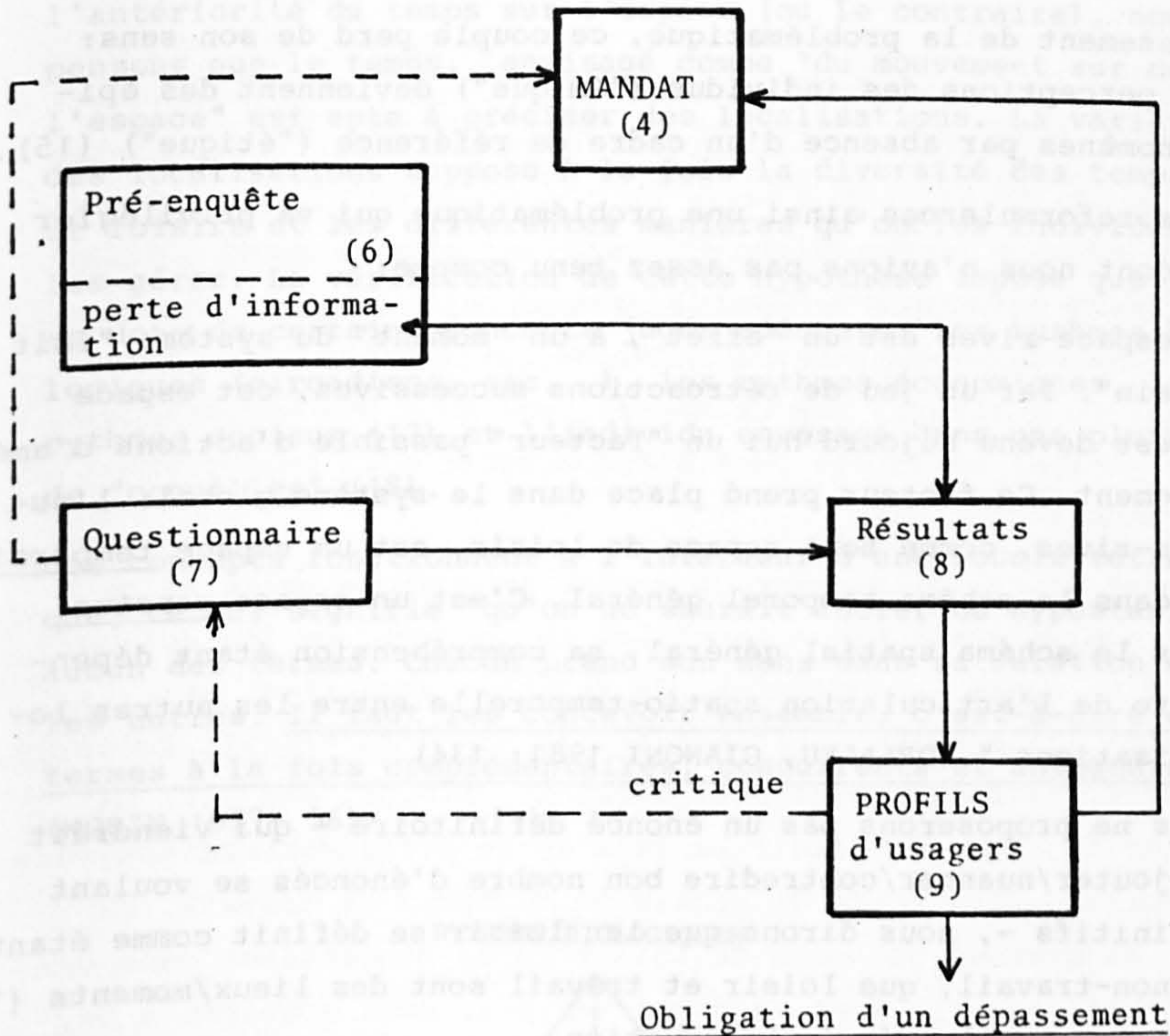


Schéma 2

PROPOSITIONS POUR UN DEPASSEMENT

Une problématique spécifique sur l'objet d'étude devient la condition essentielle pour un dépassement et pour l'existence même du chercheur, indépendamment de l'attribution d'un mandat.

Cette existence/présence est indispensable car elle permet de rendre opérationnel le couple "émique"/"étique", notions centrales dans nos préoccupations de méthode (14). Dans l'affai-

14. Selon Pike, il y a, lorsqu'on a à décrire un événement humain, deux attitudes possibles, l'une est dite étique qui consiste à s'interdire toute hypothèse sur la fonction des événements relatés, à les caractériser seulement à l'aide de deux critères spatio-temporels. La perspective émique, au contraire, consiste à interpréter les événements d'après leur fonction particulière dans le monde culturel particulier dont ils font partie (DUCROT, TODOROV 1972: 55).



blissement de la problématique, ce couple perd de son sens: les perceptions des individus ("émique") deviennent des épiphénomènes par absence d'un cadre de référence ("étique") (15).

Nous reformulerons ainsi une problématique qui va privilégier ce dont nous n'avions pas assez tenu compte:

"L'espace-rives est un "effet", à un "moment" du système "fait urbain". Par un jeu de rétroactions successives, cet espace en est devenu aujourd'hui un "facteur" passible d'actions d'aménagement. Ce facteur prend place dans le système global: l'espace-rives, comme tout espace de loisir, est un espace temporaire dans le schéma temporel général. C'est un espace ponctuel dans le schéma spatial général, sa compréhension étant dépendante de l'articulation spatio-temporelle entre les autres localisations." (DELALEU, GIANONI 1981: 134)

Nous ne proposerons pas un énoncé définitoire - qui viendrait s'ajouter/nuancer/contredire bon nombre d'énoncés se voulant définitifs -, nous dirons que le loisir se définit comme étant du non-travail, que loisir et travail sont des lieux/moments (16) de notre système de (re)production.

Ainsi les rives du lac de Neuchâtel sont une manifestation (plus ou moins spatialisée) d'une gestion du temps de loisir différenciée par des individus (plus ou moins grégaires).

Dans cette perspective la problématique, ensemble de propositions posées comme hypothèses, sert de cadre de référence pour ne pas "égarer" l'objet dans la multitude des faits observés. Il s'agit ainsi d'expliquer des localisations différenciées et non plus des manières de découper un espace continu. Sans vouloir prouver

15. Notons que "émic" - intrinsèque à l'objet - et "étique" - aspect purement phénoménale/extrinsèque à l'objet, mais signifiant pour l'observateur - n'ont de sens que si l'on définit les niveaux d'analyse (d'organisation) auxquels on se situe. (DELALEU 1981: 139)

Sans problématique, pas de précision possible de niveaux...

16. On entend par lieux/moments des situations récurrentes (privilégiées par l'enquêteur) au cours desquelles la société vit une expérience collective susceptible de révéler les valeurs auxquelles elle est attachée et les conflits qu'elle est obligée de résoudre. (voir DELALEU, SABELLI 1978: 27-30)



l'antériorité du temps sur l'espace (ou le contraire), nous pensons que le temps, envisagé comme "du mouvement sur de l'espace" est apte à préciser des localisations. La variété des localisations suppose à la fois la diversité des temps de loisirs et les différentes manières qu'ont les individus de les gérer. La vérification de cette hypothèse impose que l'on se dote de certains concepts jugés adéquats: les rythmes biologiques (circadiens, etc...), les rythmes économiques, les rythmes sociaux (17) et l'individu envisagé dans une pluralité de "coquilles" (18).

Ces concepts fonctionnent à l'intérieur d'une boucle tétralogique, ce qui signifie "qu'on ne saurait isoler ou hypostasier aucun des termes. Chacun prend son sens dans sa relation avec les autres. Il faut les concevoir ensemble, c'est-à-dire comme termes à la fois complémentaires, concurrents et antagonistes." (MORIN 1977: 56)

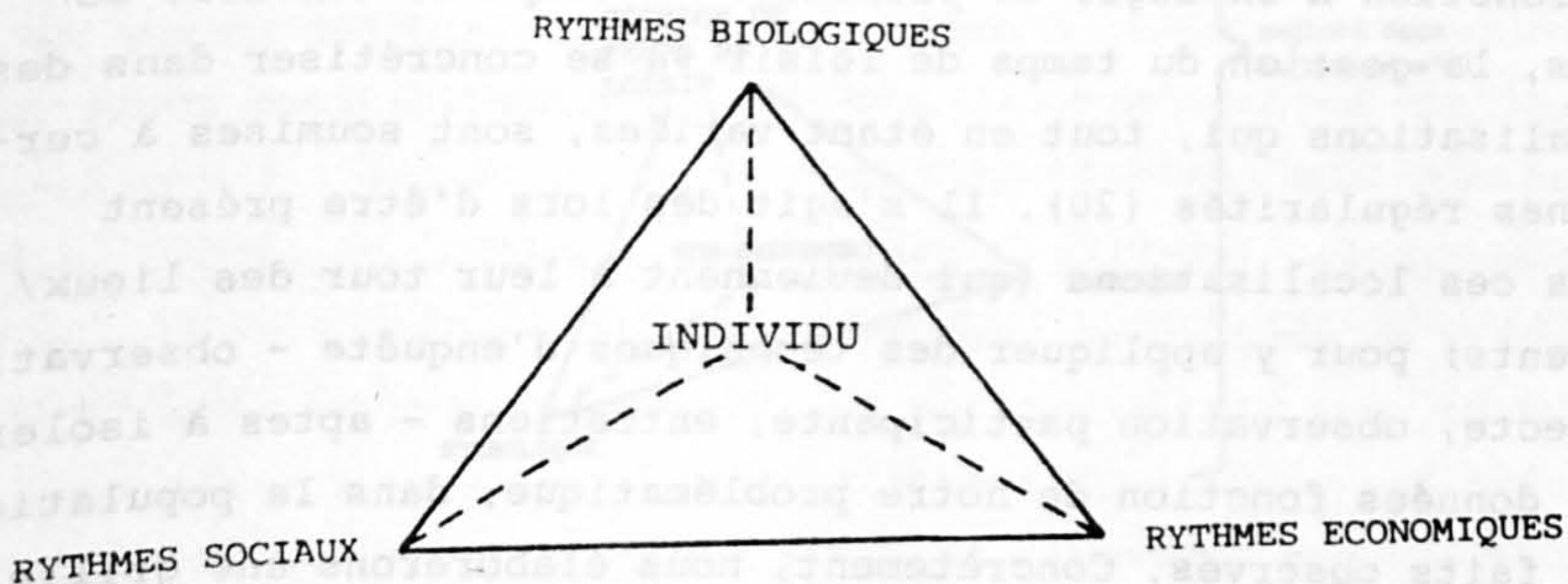


Schéma 3: boucle 1

17. Voir l'ouvrage de PASSET (1979), plus particulièrement les pages 76 à 87.
18. Voir MOLES (1978: 73-87). Il peut s'agir d'un individu seul, en famille avec sa voiture, son chien, ses collègues, ses copains, etc...



Cette boucle est "englobante" pour la suite de la démarche. L'équilibre réalisé entre les différents termes définit le loisir, le travail, le non-travail ou le non-loisir (19).

On admettra qu'un équilibre "loisir" est obtenu quand l'affaiblissement du rythme économique s'accompagne d'un renforcement du rythme biologique chez l'individu qui modifie son rythme social. On oubliera, momentanément, que dans une société de consommation, le loisir peut s'accompagner d'un renforcement du rythme économique.

Le degré d'affaiblissement du rythme économique varie selon qu'il s'agit d'une pause en milieu de journée, en fin de journée, d'un congé hebdomadaire, de vacances annuelles, etc..., et selon l'insertion de l'individu au monde du travail (ouvrier, ménagère, retraité, étudiant, marginal, P.D.G., etc...). La gestion du temps de loisir se fera et se différenciera toujours en fonction d'un degré de proximité du temps de travail. De plus, la gestion du temps de loisir va se concrétiser dans des localisations qui, tout en étant variées, sont soumises à certaines régularités (20). Il s'agit dès lors d'être présent dans ces localisations (qui deviennent à leur tour des lieux/moments) pour y appliquer des techniques d'enquête - observation directe, observation participante, entretiens - aptes à isoler des données fonction de notre problématique, dans la population des faits observés. Concrètement, nous élaborerons une grille de "lecture" et/ou d'entretien (21) susceptible de subir des modifications en cours de recherche, mais qui, au départ, représente en partie le niveau "éthique" du chercheur. Les points de la grille sont des notions éclairantes permettant un certain décodage des entretiens et des observations.

19. Pour préserver la richesse des notions, on envisagera le passage du travail au loisir comme un continuum. Ceci implique que le non-travail n'est pas forcément du loisir, etc...

20. Nous verrons plus loin les grands types de localisations.

21. Pour des détails, voir DELALEU, SABELLI 1978: 68-72.



C'est en fonction de notre "expérience" que nous avons choisi les notions éclairantes (22): Symbolique/Imaginaire, Pratiques/Objets, Garantie d'événement/Acceptation du non-événement (ou de l'insolite). Le passage d'un terme à l'autre de chaque couple doit être conçu comme un continuum, donc apte à situer des variations "émiques". La dynamisation de ces notions se fait à l'intérieur d'une boucle tétralogique (ou plutôt d'une double boucle):

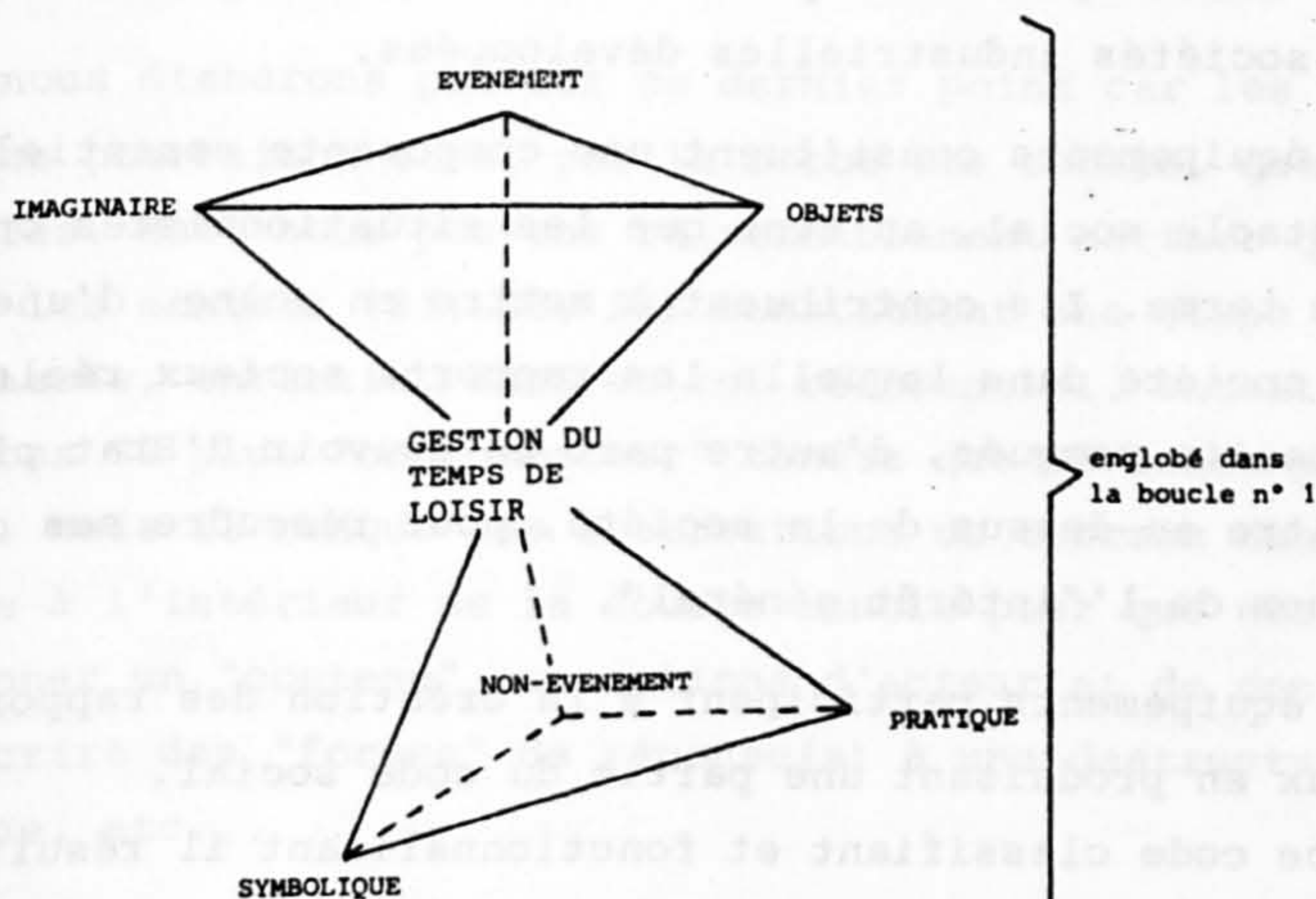


Schéma 4: boucle 2

L'équilibre réalisé entre les différents termes de cette double boucle définit des localisations différentes et/ou des différences dans la "façon" de se localiser.

22. Nous ne nous arrêtons pas sur ce que nous entendons sous les termes employés qui, répétons-le, peuvent être abandonnés, remplacés ou enrichis en cours de recherche. Mais, par exemple, pour Symbolique/Imaginaire et Pratique/Objets, on peut voir CENTLIVRES, DELALEU, HAINARD 1981: 102-105.



D'un point de vue très général, les localisations renvoient à deux grandes catégories: le statut juridique privé ou public (23). Nous envisagerons ici uniquement les espaces publics pour remarquer qu'actuellement, équipés ou non, ils peuvent être perçus comme équipements collectifs, quand il s'agit de loisirs. Ainsi la réflexion de Guillaume (1977) sur les équipements collectifs nous aide à fournir un cadre propre à enrichir l'observation. L'auteur met en évidence une fonction idéologique des équipements s'articulant autour des trois points suivants (1977: 304-305):

- 1) L'émergence et le développement des équipements modernes sont rendus possibles par la destructuration symbolique des sociétés industrielles développées.
- 2) Les équipements constituent une composante essentielle du spectacle social, au sens que les situationnistes ont donné à ce terme. Ils contribuent à mettre en scène, d'une part une société dans laquelle les rapports sociaux réels sont en partie masqués, d'autre part un pouvoir d'Etat placé en arbitre au-dessus de la société, pour résoudre ses conflits au nom de l'"intérêt général".
- 3) Les équipements participent à la création des rapports sociaux en produisant une partie du code social. De ce code classifiant et fonctionnalisant il résulte, du côté des usagers la grégarité. Les usagers ne forment pas des groupes cohérents mais des séries d'individus isolés ou en concurrence: les équipements sont collecteurs et non collectifs.

qui sont complétés par les remarques de Dupuy (1981: 31-33):

- l'homme industriel, d'acteur de sa propre vie, se transforme ainsi en consommateur de choses que des institutions produisent pour lui,

23. Il faut cependant noter qu'un bateau dans un port, par exemple, est une localisation privée dans un équipement public, que des "besoins" en espace de loisir peuvent entraîner des revendications tendant à dé-privatiser certaines localisations. Les différences de statuts juridiques dans les localisations sont sources de conflits.



- la notion de quantité émerge lorsque la qualité des éléments peut être, au moins approximativement, considérée comme uniforme. Or si le temps est vraiment temps, et non pas une dimension analogue à l'espace, cette approximation n'est pas légitime, car le temps est surgissement de l'autre. Seule une société de travailleurs-consommateurs, et non d'acteurs, peut avoir un rapport quantitatif au temps.

Si l'on postule que ces notions, catégories générales de l'"être social", enrichissent la démarche, c'est qu'elles permettent de "contextualiser" les observations sur les individus en des comportements de groupe(s) dans un système social dont la nature peut alors être précisée.

Nous ne nous étendrons pas sur ce dernier point car les considérations ne pourraient être, par la force des choses, que conjecturelles. Mais nous pouvons raisonnablement estimer que, par exemple, les statuts (S1, S2, S3) constituent une étape pouvant être dépassée, enrichie, dans un tel référentiel. Intuitivement, nous voyons S2 plus "consommateur" tandis que S3 reste plus "acteur". Mais il manque les observations de terrain dans leur dynamique à l'intérieur de la double-boucle pour que nous puissions donner un "contenu" aux notions d'acteur et de consommateur, décrire des "formes" de réponse(s) à une destructuration symbolique, etc...

#### PRELUDE A UNE SUITE

La réflexion que nous avons faite doit beaucoup à la lecture des travaux de Yves Gentilhomme (1979) sur les micro-systèmes.

Cette lecture nous a stimulés dans deux directions:

- 1) Prise de conscience: comme monsieur Jourdain faisait de la prose, nous avons fait "du" micro-système sans le savoir. Cette ignorance n'était pas sans conséquence sur les résultats de notre démarche.
- 2) Volonté de dépassement: découlant de la remarque précédente, nous avons voulu "maîtriser" (ou nous exercer à) la construc-



tion d'un micro-système.

Nous concluerons en donnant la définition de ce qu'est un micro-système, laissant aux personnes intéressées le soin d'explorer la richesse méthodologique de cette approche:

"Un micro-système est un système finalisé, suffisamment petit - voire prédégénèrescent - pour pouvoir être traité avec l'approximation requise, en un temps réel, compte tenu de la technique discursive ou expérimentale disponible, mais suffisamment grand pour répondre à sa finalité." (Gentilhomme 1982)



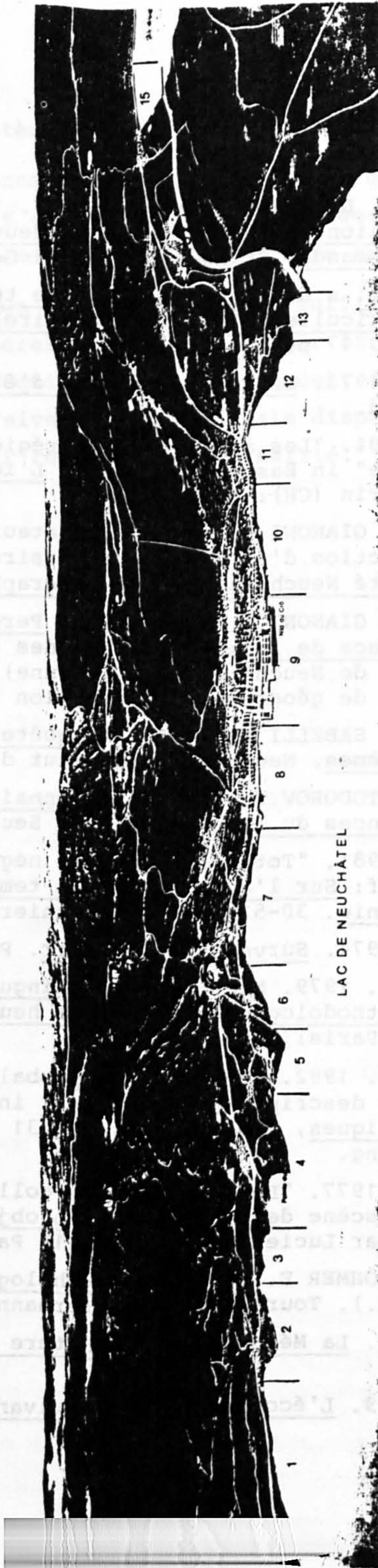
BIBLIOGRAPHIE

- CENTLIVRES P., DELALEU D. et HAINARD J. 1981. Le camping ou l'évasion aménagée. Etude de deux terrains de Suisse romande. St Saphorin (CH): Georgi.
- CHANCEREL J.-L. s.d. Elaboration d'une technique d'enquête (cas particulier d'un questionnaire). Neuchâtel (ronéoté, 17 p.)
- CIORAN E. M. 1973. De l'inconvénient d'être né. Paris: Gallimard.
- DELALEU D. 1981. "Les avatars de la région et l'identité régionale" in Bassand M. (ed.), L'identité régionale. St Saphorin (CH): Georgi.
- DELALEU D. et GIANONI T. 1981. "Médiateurs et Mythes: la production d'un espace de loisirs.", Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie, n° 26: 121-139.
- DELALEU D. et GIANONI T. à paraître. Perceptions et pratiques d'un espace de loisirs (le cas des rives neuchâteloises des lacs de Neuchâtel et de Bienne). Neuchâtel: Institut de géographie (Collection des Cahiers).
- DELALEU D. et SABELLI F. 1978. L'enquête-sondage. Méthode et problèmes. Neuchâtel: Institut d'ethnologie.
- DUCROT O. et TODOROV T. 1972. Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Paris: Seuil.
- DUPUY J.-P. 1981. "Totalitarismes et négation du temps" in Collectif: Sur l'aménagement du temps. Essais de chronogénie. 30-52. Paris: Gonthier/Denoël.
- FOUCAULT M. 1974. Surveiller et punir. Paris: Gallimard.
- GENTILHOMME Y. 1979. Microsystèmes linguistiques et langagiers. Essai méthodologique. Fonctions heuristiques et didactiques. Paris: Thèse d'Etat.
- GENTILHOMME Y. 1982. "Description globale, descriptions locales, description partielle." in Linguistique et mathématiques, Table ronde: 29, 31 mai 1980: 61-95. Peter Lang.
- GUILLAUME M. 1977. "Les équipements collectifs, source et mise en scène de pouvoir." in L'objet local, colloque dirigé par Lucien SFEZ. 297-321. Paris: U.G.E.
- MOLES A. et ROHMER E. 1978. La psychologie de l'espace (2ème ed.). Tournai (B): Castermann.
- MORIN E. 1977. La Méthode. 1. La nature de la nature. Paris: Seuil.
- PASSET R. 1979. L'économique et le vivant. Paris: Payot.



# PANORAMA DU LITTORAL

Vous pouvez conserver ce panorama ou nous le renvoyer avec vos commentaires et critiques.



Annexe



JEU DE L'AMENAGEUR: Construisez vos rives?

Règles du jeu:

1. Sur le panorama du littoral qui est joint au questionnaire, choisissez deux zones que vous aimeriez aménager ou réaménager.
2. A l'aide des éléments classés par "types" (voir exemple ci-dessous et pages suivantes), décrivez comment seraient vos nouvelles rives.
3. Vous avez trois possibilités:
  - I- Indiquer dans la colonne I de la zone que vous avez choisie, ce qui vous satisfait dans l'état actuel.
  - II- Indiquer dans la colonne II de la zone choisie ce que vous supprimeriez.
  - III- Indiquer dans la colonne III de la zone choisie les nouveaux éléments que vous aimeriez voir éventuellement sur ces rives.  
Si vous ne voulez rien, ne cochez rien dans cette colonne.
4. Plusieurs réponses sont possibles, sous un même type, dans une même colonne.

Exemple:

Indiquez les Nos des zones selon le panorama du littoral joint

| ZONE No 3 |    |     | ZONE No 11 |    |     |
|-----------|----|-----|------------|----|-----|
| I         | II | III | I          | II | III |
| 1         | 1  | 1   | 1          | 1  | 1   |
| 2         | 2  | 2   | 2          | 2  | 2   |
| 3         | 3  | 3   | 3          | 3  | 3   |
| 4         | 4  | 4   | 4          | 4  | 4   |
| 5         | 5  | 5   | 5          | 5  | 5   |
| 6         | 6  | 6   | 6          | 6  | 6   |
| 7         | 7  | 7   | 7          | 7  | 7   |
| 8         | 8  | 8   | 8          | 8  | 8   |
| 9         | 9  | 9   | 9          | 9  | 9   |
| 10        | 10 | 10  | 10         | 10 | 10  |

TYPE DE RIVES

- 1 - Remblayée
- 2 - Sans remblai
- 3 - Autre (précisez, s.v.p.):

TYPE DE CHEMINEMENT

- 1 - Sentier herbeux
- 2 - Piste cyclable
- 3 - Sentier avec gravier
- 4 - Route carrossable
- 5 - Autre (précisez, s.v.p.):

- 1 - Sentier
- 2 -
- 3 -

Dans cet exemple, les zones No 3 et No 11 ont été choisies. Pour la zone No 3, ce sont le sentier herbeux et le sentier avec gravier qui vous satisfont. Par contre, vous supprimeriez volontiers la route carrossable, et vous aimeriez voir une piste cyclable.

LE JEU COMMENCE A LA PAGE SUIVANTE ...



Indiquez les Nos des zones selon le panorama du littoral joint

ZONE No ...

ZONE No ...

TYPE DE RIVES

- 1 - Remblayée
- 2 - Sans remblai
- 3 - Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

TYPE DE CHEMINEMENT

- 1 - Sentier herbeux
- 2 - Piste cyclable
- 3 - Sentier avec gravier
- 4 - Route carrossable
- 5 - Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

- 1 - Sentier  signalisé
- 2 -  non-signalisé
- 3 - Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

LOCALISATION DU CHEMINEMENT

- 1 - A proximité du lac
- 2 - En retrait
- 3 - Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

TYPE DE VEGETATION

- 1 - Arbres isolés
- 2 - Buissons
- 3 - Forêt
- 4 - Arbustes d'ornement
- 5 - Roselière
- 6 - Réserve naturelle
- 7 - Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

| Les éléments dont vous êtes satisfait(e) | Les éléments à supprimer (éventuellement) | Les éléments nouveaux (éventuellement) |
|--|---|--|
| I  | II  | III                                    |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/>               | 2 <input type="checkbox"/>                | 2 <input type="checkbox"/>             |
| 3 <input type="checkbox"/>               | 3 <input type="checkbox"/>                | 3 <input type="checkbox"/>             |
| 1 <input type="checkbox"/>               | 1 <input type="checkbox"/>                | 1 <input type="checkbox"/>             |
| 2 <input type="checkbox"/> </            |   |  |



Annexe

TYPE DE CONSTRUCTION

- Bâtiments industriels
- Hôtel
- Terrain de camping
- Habitations privées
- Chalets de week-end
- Terrain de sport avec équipements
- Terrain de sport sans construction en dur
- Aucune construction
- Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

TYPE DE PLAGE

- Plage de { galets  
sable
- Plage avec { douches  
vestiaires  
buvette
- Plage sans équipements
- Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

TYPE DE PORT

- Petit (1-100 bateaux, ex. Serrières)
- Moyen (100-300 bateaux, ex. Bevaix)
- Grand (300 bateaux et +, ex. Auvernier)

TYPE D'ACCES

- Parking près de la rive
- Parking en retrait (type Auvernier)
- Parking très en retrait (+ de 500 m.)
- Autre (précisez, s.v.p.): \_\_\_\_\_

|   | I                        | II                       | III                      |
|---|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 1 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 2 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 3 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 4 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 5 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 6 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 7 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 8 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 9 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
|   |                          |                          |                          |
| 1 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 2 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 3 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 4 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 5 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 6 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 7 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
|   |                          |                          |                          |
| 1 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 2 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 3 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
|   |                          |                          |                          |
| 1 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 2 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 3 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 4 | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

Si vous le désirez, vous pouvez ajouter des commentaires aux réponses que vous avez données à cette troisième partie du questionnaire:

-----

-----

-----

-----

-----

-----

-----

-----

-----

-----



## PERCEPTION PAR LES ENQUETÉS DE L' OUTIL D' ENQUETE UTILISE DANS NOTRE ETUDE LONGITUDINALE SUR LES COMPORTEMENTS DE MOBILITE

ASKEVIS, Françoise et ANDAN, Odile

Université Descartes et CNRS, Paris

L'étude que nous allons présenter fait suite à une recherche longitudinale sur les comportements de mobilité (1), qui s'appuie sur l'exploitation de données recueillies par un outil d'enquête particulier: le carnet de bord. Le principe du carnet de bord est de confier à l'enquêté le soin de le remplir lui-même, en donnant des renseignements précis sur ses déplacements, durant une semaine.

Le but de cette étude est d'essayer d'identifier quels facteurs pourraient expliquer le fait que les carnets de bord n'aient pas toujours été remplis avec le même soin. L'identification de ces facteurs pourrait nous aider à améliorer la performance de notre outil.

Notre exposé paraîtra à plus d'uns, à première vue, étranger au thème qui nous réunit aujourd'hui: la géographie de la perception. Etranger, oui, dans la mesure où nous nous intéressons, non à un champ spatial, mais à un outil d'enquête. Etranger, non, dans la mesure où il porte sur la place occupée par les interactions entre la perception et le comportement des enquêtés vis à vis des carnets de bord. C'est une autre façon de traiter la perception, comme médiatrice de l'information sur laquelle s'est appuyée notre recherche sur les comportements de mobilité. En effet, on oublie trop souvent que les données sur lesquelles on travaille, "ont été produites et non simplement



recueillies, qu'elles sont l'aboutissement d'un processus en même temps que le point de départ, la matière première de l'analyse" (R. GHIGLIONE, B. MATALON. Les enquêtes sociologiques - Théories et pratique - Paris, Colin, 1978). Etranger, non, dans la mesure où nous nous attachons à un aspect important dans toute situation d'enquête: les facteurs liés aux enquêtés.

## 1. NOTRE PROBLEMATIQUE

Elle ne peut être abordée, sans faire état, au préalable, de la spécificité du carnet de bord et des conditions dans lesquelles nous l'avons utilisé.

### 1.1. L'outil d'enquête: sa spécificité, les conditions d'application

Le carnet de bord se présente comme une sorte d'agenda, mais à la différence de ce dernier, dont le rôle est d'être prévisionnel, il relève les déplacements motorisés ou non, faits au cours de la journée, auxquels on ajoute certaines données - dans notre cas, heures et lieux de départ et d'arrivée, motif, mode de transport, accompagnement. La période communément adoptée est la semaine. Etant donné ces caractéristiques, le carnet de bord ne peut qu'être confié à l'enquêté, l'enquêteur ne pouvant le suivre pas à pas pendant les 7 jours.

On constate que le carnet de bord présente une certaine spécificité par rapport aux autres outils d'enquête (entretiens, questionnaires...). En ce qui concerne l'information demandée, il est à la fois directif - l'enquêté doit se soumettre à des consignes strictes - et libre - c'est lui qui décide des renseignements à donner. Le



carnet de bord nécessite un effort important de la part de l'enquêté: précision, assiduité... Sa réussite dépend donc beaucoup de l'adhésion de l'enquêté à son principe. L'enquêteur ne peut guère, en effet, avoir de prise directe sur la qualité des renseignements fournis, son rôle se résumant, outre la prise de contact et la collecte du carnet, à prendre quelques précautions pour s'assurer de la part de l'enquêté, sa collaboration, sa compréhension des consignes.

Nous avons utilisé les carnets de bord, deux fois, dans l'intervalle de deux ans, en 1980 et 1982, auprès des mêmes personnes appartenant à un échantillon principal (habitant Paris en 1980 et la Ville Nouvelle de Marne la Vallée en 1982) et un échantillon témoin (résidant à Marne en 1980 et 1982).

### 1.2. Les variations de la qualité de l'information de l'outil

Compte tenu des contraintes qu'ils imposent aux enquêtés et malgré les précautions prises par les enquêteurs, les carnets de bord n'ont pas tous été remplis, par ceux qui l'ont accepté, avec toute l'assiduité et la précision demandées. Nous avons observé des variations au cours d'une même enquête entre les interviewés de chacun des échantillons et chez les mêmes individus, entre les deux enquêtes.

Ces variations (intraenquête et interenquêtes) portent sur divers points: nombre de jours non remplis, emploi de "idem" pour remplacer la description des déplacements pour une ou plusieurs journées considérées identiques à la précédente, omission de déplacements (retours à la



maison), omission ou imprécision de certaines données associées aux déplacements (principalement les heures, les lieux fréquentés). C'est principalement sur les deux premiers points que nous avons constaté une amélioration entre les deux enquêtes (2).

Ces variations nous ont confrontés à deux types de problèmes:

- difficultés d'exploitation: réduire le nombre de jours remplis, c'est faire perdre au carnet de bord, l'avantage qu'il a d'introduire la dimension temporelle nécessaire à l'observation de la variabilité des phénomènes étudiés. Nous avons donc dû éliminer, selon les thèmes abordés, les enquêtés qui ne répondaient pas aux critères requis pour ces thèmes: nombre de jours, type de renseignement.

- fiabilité des données: il y a des omissions faciles à repérer quand elles concernent le retour au domicile, par exemple, mais il y en a certainement d'autres qui nous échappent, en partie: déplacements à pied, déplacements du week-end...

### 1.3. Les deux axes de l'étude

Nous aborderons les variations intra et interenquêtes à travers deux thèmes:

- le premier portant sur la perception du carnet de bord, indépendamment de son utilisation répétée, est censé nous apporter un éclairage sur les aspects auxquels ont été sensibles les enquêtés.

- le second traitant de l'amélioration des réponses entre 1980 et 1982, permettra de voir parmi les facteurs suivants, quels sont ceux que les enquêtés mentionnent:

- leur contact avec l'enquêteur: certains éléments



liés aux caractéristiques ou à la compétence technique de ce dernier, ont pu intervenir.

- leur apprentissage de la tâche: dans la mesure où ils ont déjà eu à remplir un carnet une première fois, et où on leur redonne les consignes, il est possible que les enquêtés aient appris à être attentifs aux points utiles à mentionner.

- leur plus grande motivation lors de la seconde enquête: les sujets s'impliqueraient davantage dans la mesure où, étant interrogés deux fois à deux ans d'intervalle, ils se sentiraient davantage pris au sérieux.

- l'intervention de facteurs conjoncturels: lors de la première enquête (qui se déroulait avant le déménagement de Paris à Marne), les parisiens étaient mobilisés par les problèmes de leur déménagement et étaient perturbés dans leurs habitudes.

Quel que soit l'échantillon, le thème paraissait plus pertinent, lors de la seconde enquête en 1982, dans la mesure où l'évolution des conditions de transport n'a pas répondu à leur attente.

## 2. METHODOLOGIE

L'étude a consisté à effectuer des entretiens semi-dirigés (dits également "guidés") par téléphone auprès d'un certain nombre de personnes appartenant à l'échantillon principal ou à l'échantillon témoin.

### 2.1. Il s'agit d'une étude exploratoire, non d'un sondage

Le but de cette étude n'est pas, en effet, d'avoir une image représentative de la façon dont les enquêtés ont perçu les carnets de bord, ni de faire un traitement



statistique des données pouvant conduire à des conclusions du type "les enquêtés pensent que...". Le but est plutôt de dresser l'inventaire, le catalogue, des réponses possibles, c'est-à-dire de l'ensemble des perceptions que les enquêtés ont du carnet de bord. Ceci a déterminé notre décision quant au mode de constitution de l'échantillon et au mode de recueil des données à retenir.

## 2.2. Constitution de l'échantillon

L'étude n'étant pas un sondage, l'échantillon n'a pas été construit de sorte à être représentatif (échantillon aléatoire ou par quotas) de l'ensemble des enquêtés, mais de sorte à comprendre des individus dont la précision a augmenté entre 1980 et 1982, c'est-à-dire des individus appartenant aux types suivants:

- type (a) - individus n'ayant pas rempli de carnet de bord en 1980 et en ayant rempli un complètement sur 7 jours en 1982
- type (b) - individus ayant rempli leur carnet incomplètement en 1980 et complètement en 1982
- type (c) - individus ayant mentionné au moins une journée "idem" en 1980 et plus une seule en 1982.

L'échantillon se compose uniquement de personnes dont la précision a augmenté. Il englobe toutes les façons possibles dont cette augmentation s'est manifestée, ceci afin de maximiser les chances d'atteindre l'inventaire des réponses possibles et de l'atteindre le plus vite possible.



-----  
 Répartition des enquêtés selon les types  
 -----

Echantillon . Principal : Témoin :

Types

|   |   |    |   |    |   |
|---|---|----|---|----|---|
| a | : | 10 | : | 4  | : |
| b | : | 25 | : | 12 | : |
| c | : | 17 | : | 12 | : |

Etant donné le caractère exploratoire de cette étude, le nombre de personnes à contacter n'a pas été fixé à priori.

Nous avons pris la décision d'arrêter les entretiens

lorsqu'aucun élément nouveau n'apparaîtrait plus, c'est-à-dire lorsque l'univers des réponses possibles semblerait atteint. Il est en effet admis que dans les enquêtes qui ne sont ni prédictives, ni statistiques "il est inutile de prévoir un nombre important d'interviews... qu'il n'est pas indispensable d'en fixer le nombre à l'avance" et qu'il est préférable de "prendre connaissance des entretiens au fur et à mesure qu'ils sont réalisés et s'arrêter lorsque leur utilité décroît visiblement"

(R. GHIGLIONE, B. MATALON, 1978).

Nous avons eu besoin d'interroger 16 enquêtés répartis ainsi:

| Types | Echantillon principal | Echantillon témoin |
|-------|-----------------------|--------------------|
| a     | 2                     | 1                  |
| b     | 5                     | 1                  |
| c     | 4                     | 2                  |
| b + c | -                     | 1                  |
| Total | 11                    | 5                  |



### 2.3. Mode de recueil des données

Pourquoi avoir opté pour l'entretien guidé? Parce que nous avons voulu éviter de recourir au questionnaire et ce, pour plusieurs raisons:

- le questionnaire aurait été envoyé aux enquêtés et auto-administré; or on sait que les non retours sont toujours importants.

- le questionnaire n'aurait pu comprendre que des questions ouvertes puisque, pour proposer des questions fermées à choix multiple, il nous aurait fallu connaître d'avance l'inventaire des réponses possibles. Ce ne pouvait être le cas puisque le but même de l'étude est justement d'avoir cet inventaire. Or on sait que la familiarité du langage écrit varie d'un individu à l'autre, et d'une couche sociale à l'autre de sorte que les réponses à telles questions ouvertes auraient, sans doute, été pauvres.

Ayant ainsi exclu la possibilité de recourir à un questionnaire, nous avons opté pour un entretien semi-dirigé. Ce type d'entretien est caractérisé par le fait que la personne qui mène l'entretien a à sa disposition un guide d'entretien identique pour tous (on est ainsi certain que tous aborderont les thèmes qui nous intéressent) et que la personne interrogée peut s'exprimer librement, à propos de chacun de ces thèmes.

Le guide d'entretien (3) permet, après avoir rappelé à la personne les éléments essentiels des enquêtes sur la mobilité de 1980 et 1982, d'aborder les deux thèmes de l'étude:

- thème (a): perception du carnet de bord indépendamment de la dimension temporelle



- thème (b): réactions à l'utilisation répétée du carnet de bord.

Les entretiens ont été menés par téléphone, car un déplacement à Marne pour un entretien aussi bref, aurait été coûteux, lourd et sans doute mal accepté par les personnes. Ils ont duré en moyenne 8 minutes (au minimum 4 et au maximum 17) et ont été menés de préférence auprès de couples dont les deux membres répondaient à nos critères d'échantillonnage. L'accueil a été favorable: nous avons essuyé 8 échecs (1 à Paris et 7 à Marne) dont deux seulement étaient des refus.

### 3. RESULTATS

#### 3.1. Le mode de dépouillement

Les réponses ont été dépouillées individu par individu, puis réunies en deux tableaux.

Tableau A: perception du carnet de bord. Nous avons utilisé un tableau croisé tenant compte de deux critères:

- l'orientation de la critique: favorable, défavorable, constructive (suggestion)

- l'objet de la critique à savoir:

le rapport de l'enquêté au carnet: longueur de carnet, utilisation du carnet et types d'informations demandées.

l'appréhension de la mobilité: déplacements selon la distance, selon la fréquence de l'activité à laquelle le déplacement est lié.

les personnes concernées: le carnet peut être jugé convenir ou ne pas convenir à toutes les personnes.

Tableau B: réactions à l'utilisation répétée du carnet de bord. A quoi les enquêtés attribuent-ils l'augmentation de la précision?



Les réponses sont classées dans les catégories correspondant aux facteurs envisagés dans l'hypothèse:

- contact avec l'enquêteur
- apprentissage de la tâche
- augmentation de la motivation
- intervention de facteurs conjoncturels

### 3.2. Perception du carnet de bord (cf Tableau (A) en annexe)

Avant de présenter l'essentiel des données du tableau A, soulignons que peu de parisiens (3/11) émettent des critiques favorables et que la plupart des remarques défavorables proviennent d'eux.

#### Le rapport entre l'enquêté et le carnet de bord

Ce point suscite les réflexions les plus nombreuses (16 sur 26) et les plus variées. Ce qui est particulièrement souligné, positivement, c'est le fait que l'utilisation du carnet de bord ne pose pas de problème (6 sur les 12 critiques favorables): "la formule est bonne, c'est simple à remplir, c'est libre...". A l'opposé de celles-ci, deux réponses ont l'intérêt de souligner les difficultés de mémorisation liées à la tâche même ("pas évident à remplir") et aux précisions demandées ("difficile à remplir, on a du mal à se rappeler"). Une personne suggère pour parer au risque d'oubli "d'énumérer les divers types de déplacements de sorte qu'il n'y ait plus qu'à marquer les horaires". Les deux autres points (longueur du carnet, informations demandées), sont surtout l'objet de notations défavorables (6 sur les 14 critiques défavorables). On relève l'aspect contraignant du carnet de bord, le caractère trop personnel ou pas assez explicite des renseignements requis. Les remèdes proposés pour réduire la contrainte, sont de rendre le carnet de bord plus attrayant



(en l'accrochant au mur par exemple). On propose, pour éviter l'indiscrétion de "s'arrêter à un type de déplacement" ou pour lever l'ambiguïté du terme "déplacement" de spécifier ce qu'on entend par déplacement.

#### L'appréhension de la mobilité

Il est intéressant de noter que les enquêtés ont bien discriminé entre grands et petits déplacements pour mettre l'accent sur les difficultés qu'ils ont, à se souvenir de ces derniers, ou à les énumérer tous ("on risque d'oublier les petits déplacements, car à la limite trop précis").

Il est également intéressant de souligner que certains enquêtés ont conscience de la variabilité de la mobilité, puisqu'ils disent "qu'il faut bien une semaine pour avoir une idée des déplacements" ou bien "que la semaine peut ne pas correspondre aux activités habituelles". Pour éliminer le problème de la non-représentativité de la semaine remplie, quelques uns disent de "se limiter aux activités habituelles et d'exclure l'occasionnel" ou de "se limiter aux déplacements faits régulièrement et de noter leur périodicité sur un mois".

#### Les personnes concernées

Une réflexion isolée met l'accent sur la nécessité d'avoir des outils différents selon le mode de vie des personnes concernées.

#### En conclusion

Il ressort de ces commentaires, que deux éléments pourraient expliquer les variations constatées entre les enquêtés: un facteur de mémorisation et un facteur d'assimilation des consignes.

Pour tenter de réduire ces variations, on pourrait réviser la forme du carnet de bord, expliciter les consignes (par



exemple en utilisant un vrai mode d'emploi) et davantage s'assurer que ces consignes ont bien été comprises par tous. On pourrait peut-être dégager, au départ, la spécificité du carnet de bord (qui est de décrire tous les déplacements) par rapport au questionnaire (méthode de recueil de données, plus courante, qui relève les déplacements en termes d'habitude).

### 3.3. Réactions à l'utilisation répétée du carnet de bord

Les 18 réponses enregistrées se répartissent comme suit:

| Facteurs de variations inter-enquêtes   | Nombre de réponses |
|---|--------------------|
| - enquêteur   | 0                  |
| - apprentissage   | 1                  |
| - augmentation de la motivation   | 7                  |
| - intervention de facteurs conjoncturels                                      | 8                  |
| - autres facteurs (plus grande disponibilité liée à une réduction d'activité) | 1                  |

La quasi-totalité des réponses se concentre sur deux types d'explication: une plus grande motivation ("plus motivés", "ont pris le carnet plus au sérieux") et l'intervention de facteurs conjoncturels. La mobilité est mieux appréhendée la seconde fois, parce que les déplacements sont stabilisés ("installés depuis plus longtemps à Marne, ont donc des habitudes", "on était déjà sur place"). Le fait que ces dernières remarques aient été formulées tant par des personnes de l'échantillon témoin que par des personnes de l'échantillon principal, laisserait supposer que le temps nécessaire pour prendre des habitudes est plus ou moins long selon les individus et peut dépasser la durée de deux ans que nous avons jugée suffisante dans l'élaboration de notre étude longitudinale.



Par ailleurs, ce thème de la mobilité a trouvé plus d'échos en 1982, auprès des enquêtés, dans la mesure où ils voient dans leurs réponses, un moyen d'exprimer leurs préoccupations relatives aux transports. On peut rapprocher ce dernier point d'un phénomène connu dans le domaine de l'enquête: l'enquêté "ajoute" à l'objectif du chercheur ses propres objectifs liés à la représentation qu'il a de l'utilisation qui sera faite de ses réponses. Ici, certains enquêtés disent avoir pensé que leurs réponses pouvaient servir à exprimer leur mécontentement.

Enfin, nous constatons que les deux premiers facteurs (enquêteur, apprentissage) n'ont pratiquement pas été cités, ce qui peut signifier, soit qu'ils jouent un rôle négligeable dans la variation inter enquêtes, soit que les enquêtés n'en aient pas eu conscience.

#### En conclusion

Nous tirons de la lecture de ce tableau B, les deux enseignements suivants:

- il conviendrait d'éviter d'appréhender la mobilité par le moyen du carnet de bord, sur des personnes étant en période d'instabilité, c'est-à-dire venant de déménager ou n'étant pas installées depuis assez longtemps pour avoir des habitudes. Il convient de l'éviter, car cette étude suggère qu'en période d'instabilité, certains carnets risquent d'être remplis avec moins de précision et que les résultats, par conséquent, soient moins fiables.

- l'utilisation répétée de l'enquête, auprès des mêmes personnes n'a pas les effets négatifs qu'on pourrait craindre. Les enquêtés sollicités une seconde fois, perçoivent que les premières réponses n'ont pas été "oubliées", mais qu'elles ont été, au contraire, utiles et utilisées à bon escient. L'enquêté prend ainsi conscience de l'importance de son rôle dans l'enquête et se montre, par conséquent, mieux disposé, plus motivé que la première fois.



## NOTES

(1) Mobilité et espace urbain. Etude longitudinale des comportements de mobilité, en fonction d'un changement de résidence. Exploitation de l'enquête "avant déménagement" (Rapport pour le Ministère des Transports, Mission de la Recherche, juin 1982).

O. Andan, F. Askevis, M. Bouveret, C. Currat, B. Matalon, J. Poitevineau, S. Reichmann, I. Salomon

(2) Pourcentages de personnes ayant rempli 7 jours

|      | Paris | Marne |
|------|-------|-------|
| 1980 | 74    | 50    |
| 1982 | 99    | 97    |

Pourcentages de personnes n'ayant donné idem

|      | Paris | Marne |
|------|-------|-------|
| 1980 | 84    | 68    |
| 1982 | 90    | 89    |

156 personnes de l'échantillon principal, 38 de l'échantillon témoin ont été enquêtées en 1982

(3) Guide d'entretien

Bonjour. Je fais partie de l'équipe de recherche qui a fait récemment une étude sur le problème des villes nouvelles, en particulier à Marne la Vallée. Vous vous souvenez sans doute, que pour cette étude, vous avez été sollicité(e) à deux reprises par un enquêteur qui vous a posé un certain nombre de questions et vous a demandé de porter sur un carnet, une sorte de carnet de bord, tous vos déplacements pendant une semaine.

Aujourd'hui, je suis chargée de vous téléphoner pour vous remercier encore une fois de votre aide et pour abuser de votre participation encore quelques instants, ou, si vous le préférez à un autre moment de la semaine qui



conviendrait mieux.

Notre problème est le suivant: nous aimerions avoir l'avis d'un certain nombre de personnes sur un point de l'enquête, les carnets de bord. Nous aurions besoin de savoir si, dans les enquêtes futures, il nous faudrait ou non changer quelque chose à cette formule des carnets de bord. Pour cela, il nous serait utile d'avoir l'avis des gens qui, eux, ont rempli ces carnets. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, personnellement? Doit-on ou non envisager de modifier quelque chose dans cette formule des carnets de bord?

Par ailleurs, nous avons été étonnés de constater que les carnets de bord ont été mieux remplis la deuxième fois (je précisais selon le cas - s'il y avait une question ou un signe d'incompréhension, j'ajoutais "par exemple, plus de jours remplis"). Selon vous qui avez participé à cette enquête, comment cela peut-il s'expliquer?



**TABLEAU (A) : PERCEPTION DU CARNET DE BORD**

| ORIENTATION DE LA CRITIQUE              |    | Favorable | Défavorable | Constructive |
|---|----|-----------|-------------|--------------|
| OBJET DE LA CRITIQUE                    |    |           |             |              |
| <u>Rapport Enquête - Carnet de bord</u> |    |           |             |              |
| - Longueur du carnet                    | 0  | 4         | 2           |              |
| - Utilisation du carnet                 | 6  | 2         | 1           |              |
| - Informations demandées                | 2  | 2         | 2           |              |
| <u>Appréhension de la mobilité</u>      |    |           |             |              |
| - selon la fréquence de l'activité      | 2  | 2         | 3           |              |
| - selon la distance parcourue           | 1  | 3         | 0           |              |
| <u>Personnes concernées</u>             |    |           |             |              |
|   | 1  | 1         | 1           |              |
|   | 12 | 14        | 9           |              |



## LA PRATIQUE DE LA GEOGRAPHIE DE LA SATISFACTION PERCUE : QUESTIONS DE METHODE

CUNHA, Antonio, PAHUD, Loyse et RACINE, Jean-Bernard  
Université de Lausanne

Glissement de la géographie des domaines purement spatiaux aux domaines sociaux, passage des échelles nationales ou régionales aux échelles locales, de l'espace étendue à l'espace centré sur le moi, glissement des préoccupations s'inscrivant dans la longue durée à celles de quotidienneté, passage des données agrégées aux données individuelles, de l'objectif au subjectif, telles sont quelques-unes des dimensions qui soutiennent l'essor de la géographie de la perception et des comportements, des images mentales et de la cognition, à la recherche du monde des significations vécues, qui n'est peut-être que l'écho plus ou moins conscient des préoccupations générales du public pour le cadre de vie et le sens des lieux, les préoccupations territoriales et territorialisantes, en un mot la qualité de la vie et le bien-être social.

### I. DES RESERVES QUI RESTENT STIMULANTES

Cette géographie en plein essor ne manque pourtant pas de susciter un certain nombre de réserves, au double plan de sa pertinence scientifique et de son utilité sociale alors même qu'elle se présentait comme une solution aux impasses du renouveau quantitatif et théorique de notre discipline. Réserves scientifiques: l'un d'entre nous les a énumérées lors de la Table ronde à Genève sur Percevoir l'espace (Racine, 1981), dans la conclusion qu'il a apportée aux débats. Les modèles,



voire même les résultats les plus factuels de cette géographie apparaissent à beaucoup comme profondément simplistes et simplificateurs, hors de tout contrôle réel. Mais dès son introduction Claude Raffestin avait dit l'essentiel: "qu'il s'agisse de perception ou d'action il y a toujours un médiateur... qui partage avec l'Arlésienne le privilège de ne jamais apparaître". Que c'est triste Venise, quand on ne s'aime plus! Air connu. Le problème en fait est plus profond. Ce médiateur renvoie à un enseignement essentiel de René Girard qui nous apprend que notre désir d'un objet est déterminé par le désir d'un autre pour le même objet. Si cette proposition est aussi universelle qu'il nous le dit, il s'ensuit que les relations que les hommes entretiennent entre eux médiatisent leurs rapports aux objets. Ce qui va beaucoup plus loin que de dire, comme on le fait depuis Marx, que les objets médiatisent les relations que les hommes entretiennent entre eux. La perception rappelait encore C. Raffestin, n'est-elle pas une imitation maintes fois répétée, donc sous-tendue par les médiateurs culturels d'une société qui conditionnent (et peut-être déterminent) l'extension du monde? On est encore loin d'avoir identifié les véritables profils relationnels qui structurent les perceptions, les attitudes et les comportements.

Plus profondément encore, et en fait c'est là un prolongement de la même idée, on ne saurait oublier les avertissements de Jean Remy, Liliane Voyé et Emile Servais au début de leur sociologie de la vie quotidienne, Produire ou reproduire (1978). Soulignant l'intérêt d'examiner comment s'engendrent et s'élaborent les modèles socio-culturels et particulièrement les modèles alternatifs, ils insistent sur le fait que le repérage



des comportements et des besoins qui sont en train de s'élaborer et qui ont des chances de devenir demain des comportements de masse, ne peut se faire à partir de l'explicite de cette masse, ce que, justement, cherchent actuellement à faire les études sur la qualité de la vie et ses indicateurs subjectifs. Autrement dit, "les enquêtes d'opinion ne sont révélatrices ni des intérêts de la masse, ni de la réalité de leur pratique". Il reste que l'on peut tout de même essayer de répondre à la demande d'une société de plus en plus anxieuse de disposer d'une représentation d'elle-même pouvant orienter ses choix, tout en se pliant, en termes scientifiques, à une démarche plus exigeante. L'occasion nous en fut donnée lorsqu'il s'est agi, à l'Université de Lausanne, d'évaluer la satisfaction que tiraient les étudiants de la Faculté des lettres de leur institution et les significations qu'ils donnaient à cet événement géographique essentiel pour eux que fut l'exurbanisation du campus. Un questionnaire fut rédigé à cette fin et adressé à l'ensemble des membres de la Faculté, corps professoral, corps intermédiaire, corps étudiant, questionnaire qui reproduisait dans ses articulations l'ensemble des acquis actuels de la géographie de la perception et du bien-être social: questions ouvertes sur les représentations que se donnaient les répondants de leur institution, sur leurs valorisations et leurs motivations, considérées comme autant de filtres à leurs perceptions, questions fermées sur l'évaluation qu'ils portaient sur les différents domaines de leur vie académique, questions d'identification enfin: origine sociale, durée de présence, sexe, âge, discipline. C'était l'occasion pour nous, sur un échantillon limité mais bien connu et maîtrisé dans les significations pos-



sibles de ses composantes, non seulement de mettre en question les tenants et les aboutissements d'un certain nombre de méthodes maintenant classiques de la géographie de la perception, mais encore de pratiquer une série de tests sur l'ensemble des conditions qui fixent le caractère opératoire d'une telle recherche.

Deux problèmes en particulier nous intéresseront ici. Comment identifier, puis mesurer le rôle du médiateur? L'évoquer c'est d'ailleurs s'autoriser, sur le plan des techniques statistiques, à utiliser un type de modèle renvoyant à une véritable recherche de causalité, le "path analysis" par exemple, qui a ceci de particulier qu'il est de type séquentiel et qu'il tient compte du fait que les variables jouent les unes sur les autres, soit directement, soit indirectement, à travers la médiation d'autres variables. Mais pour tester un modèle général des cheminements de causalité, il est indispensable de disposer au départ d'hypothèses solides sur les séquences proposées. Faute de théorie a priori sur ces cheminements, comment les légitimer? Telle fut notre première question.

La seconde dérivait d'une insatisfaction croissante avec les résultats de la recherche en géographie de la perception, en particulier dans le domaine de l'évaluation de la qualité de la vie perçue, mais plus généralement avec les résultats de toutes les études s'appuyant sur des données individuelles. Les corrélations découvertes étaient toujours très faibles, à la limite du significatif. Et ce qui est vrai des corrélations l'est aussi - et pour des raisons liées - des composantes factorielles des matrices dans lesquelles on les regroupe. Pourquoi? Quelles leçons tirer du poids évident, dans tous nos modèles, des termes d'erreur et des



facteurs non explicites?

L'hypothèse que nous avons faite est que si les corrélations sont faibles, ce n'est pas forcément parce qu'il n'existe pas de relation. Ce n'est pas forcément non plus parce qu'elles s'appuient sur des données individuelles plutôt qu'agrégées, même si chacun sait aujourd'hui l'incidence, sur l'intensité des corrélations, des niveaux d'agrégation écologique. En fait, deux autres hypothèses doivent être envisagées avant de conclure à l'absence de corrélation. Le phénomène étudié peut avoir été mal mesuré, ce qui renvoie à la question essentielle des conditions de fiabilité, de validité et de stabilité de la mesure, question qui mériterait de trop longs développements pour que nous l'envisagions ici. Mais le phénomène a pu d'autre part, être traité à partir de modèles de recherche statistiques inadéquats. Notre propos aujourd'hui sera justement de faire la démonstration de l'importance de cet aspect du problème, en opposant les apparences trompeuses, ou difficilement utilisables, d'un résultat superficiel, typique d'une certaine géographie de la perception encore actuelle, aux exigences plus fécondes d'une analyse qui rende compte de la complexité des structures reposant sur la décomposition des probabilités conditionnelles.

## II. LES APPARENCES TROMPEUSES D'UN RESULTAT SUPERFICIEL: LES CORRELATIONS

On sait que les spécialistes attachés à l'étude et à la manipulation des indicateurs subjectifs sont arrivés à la conclusion qu'une évaluation globale de la qualité de la vie perçue pouvait certes être obtenue à travers une mesure directe de satisfaction, mais que celle-ci pouvait être vue aussi comme le résultat de la combi-



raison linéaire de satisfactions spécifiques enregistrées dans les différents domaines de la vie quotidienne et des pratiques sociales. Nous avons choisi d'utiliser concurremment les deux mesures, la mesure directe globale devant jouer pour nous le rôle de variable dépendante à expliquer.

En gros la majorité des membres de la Faculté des lettres de Lausanne sont globalement satisfaits de leur expérience vécue en ce lieu, même s'ils n'atteignent pas la majorité absolue. Les résultats sont normalement distribués autour de la moyenne. 42% du total des interviewés se déclarent contents, contre 23,4% de mécontents. Les "ni pour ni contre" sont légion comme il se doit en pays vaudois: plus d'un tiers des individus.

Comment expliquer ce résultat? En d'autres termes, quels sont les facteurs qui déterminent la satisfaction globale? Les variables explicatives s'organisent en grands groupes (fig. 1): variables dites de "prédisposition" et renvoyant à des situations personnelles (professeur, étudiant, corps intermédiaire, mais aussi homme, femme, stade atteint dans les études, étant entendu que la situation sociale de toute manière relativement élevée n'était pas discriminante dans ce type de problème), satisfaction obtenue dans les différents domaines de la vie académique (contacts, actualité du contenu des cours, multidisciplinarité, participation, liberté d'initiative, etc.), choix de la discipline principale, mais encore système de valeur et motivations, qu'il fallait donc identifier et mesurer.

Ce modèle hypothétique (cf. schéma fig. 1) semblait raisonnable et correspondait en gros à l'essentiel des enseignements tirés des études nord-américaines sur la



FIG. N°1 - MODELE 1

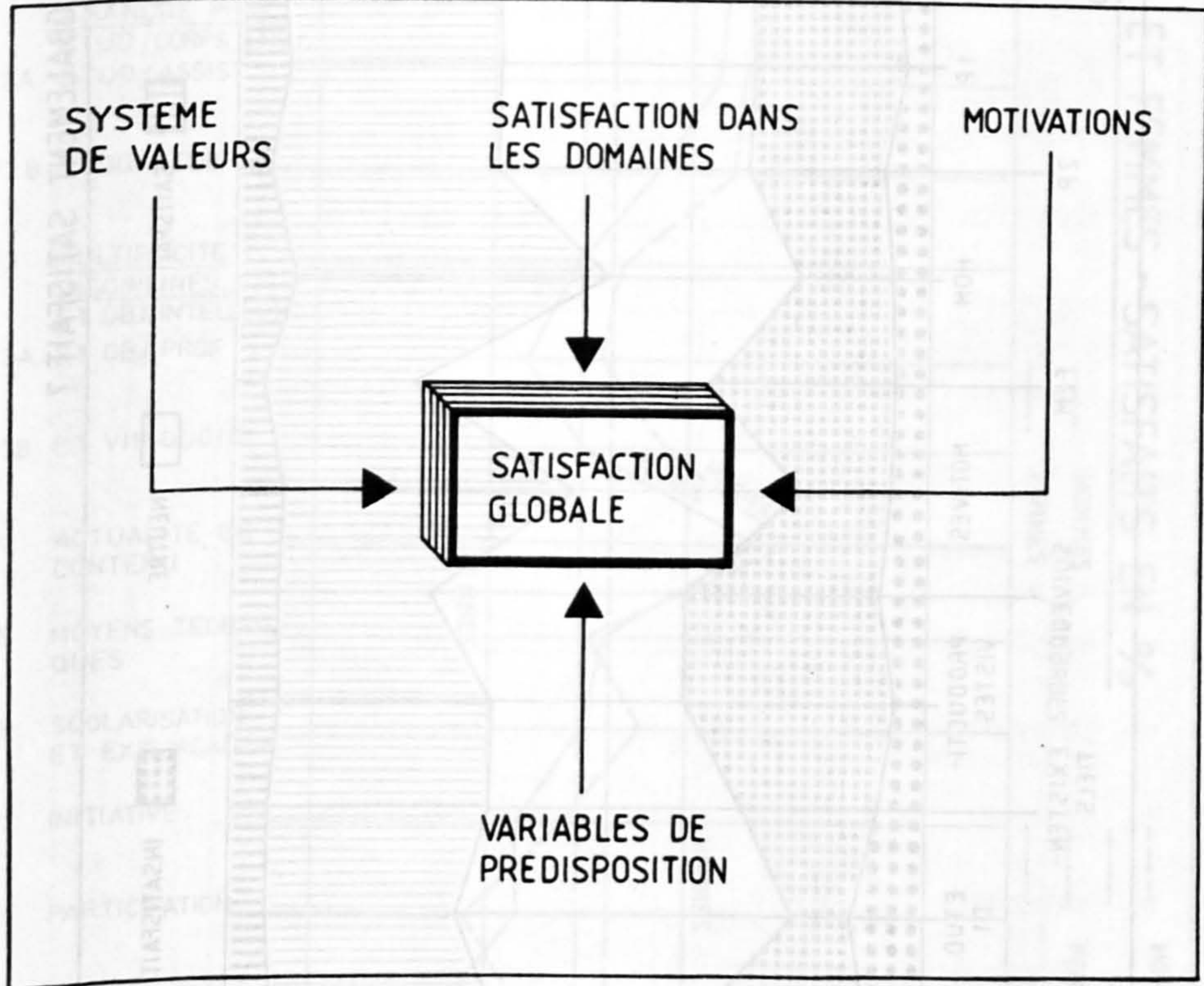
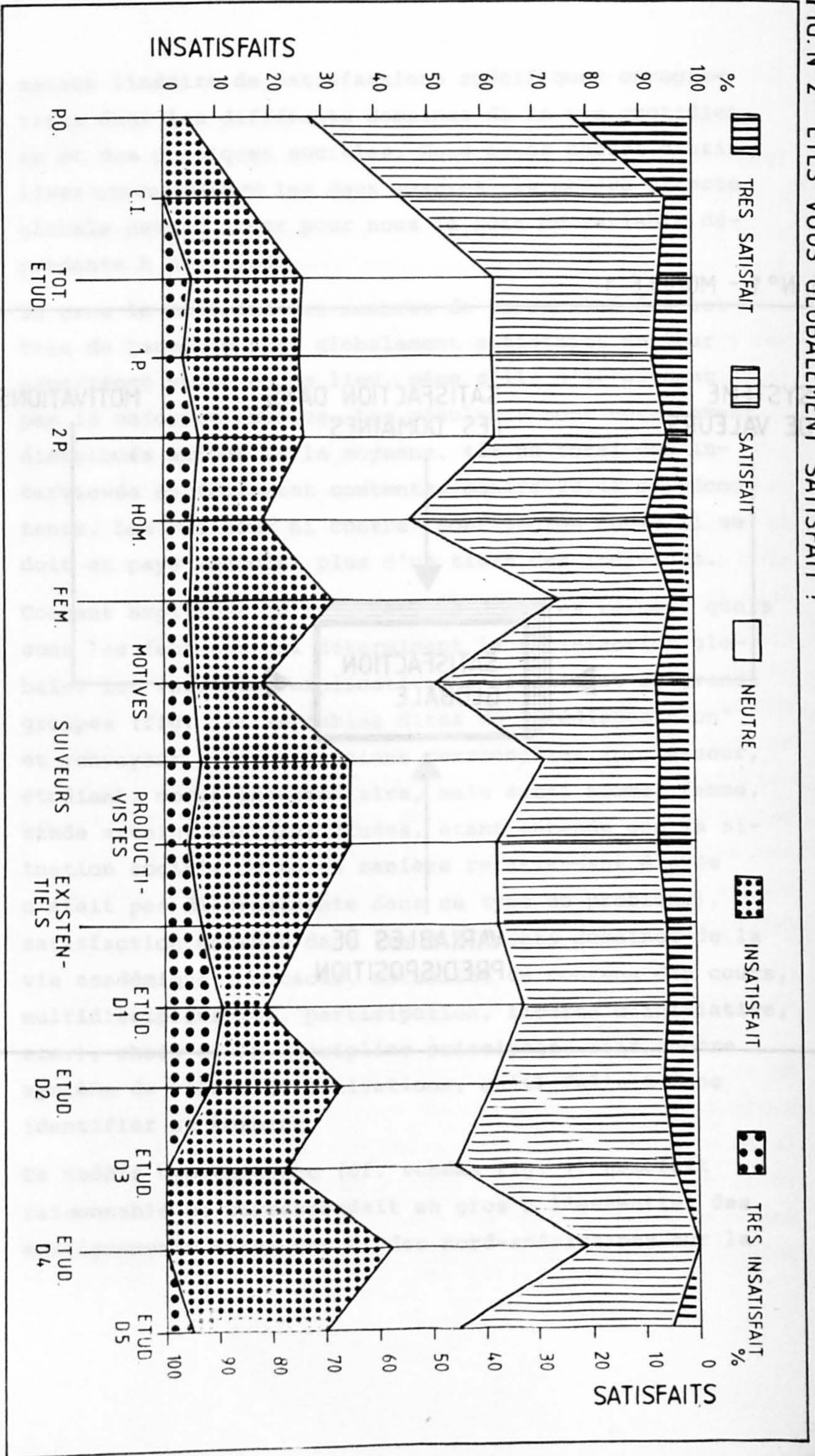




FIG. N°2 - ETES-VOUS GLOBALEMENT SATISFAIT ?





# ETUDIANTS HOMMES ET FEMMES - SATISFAITS EN %

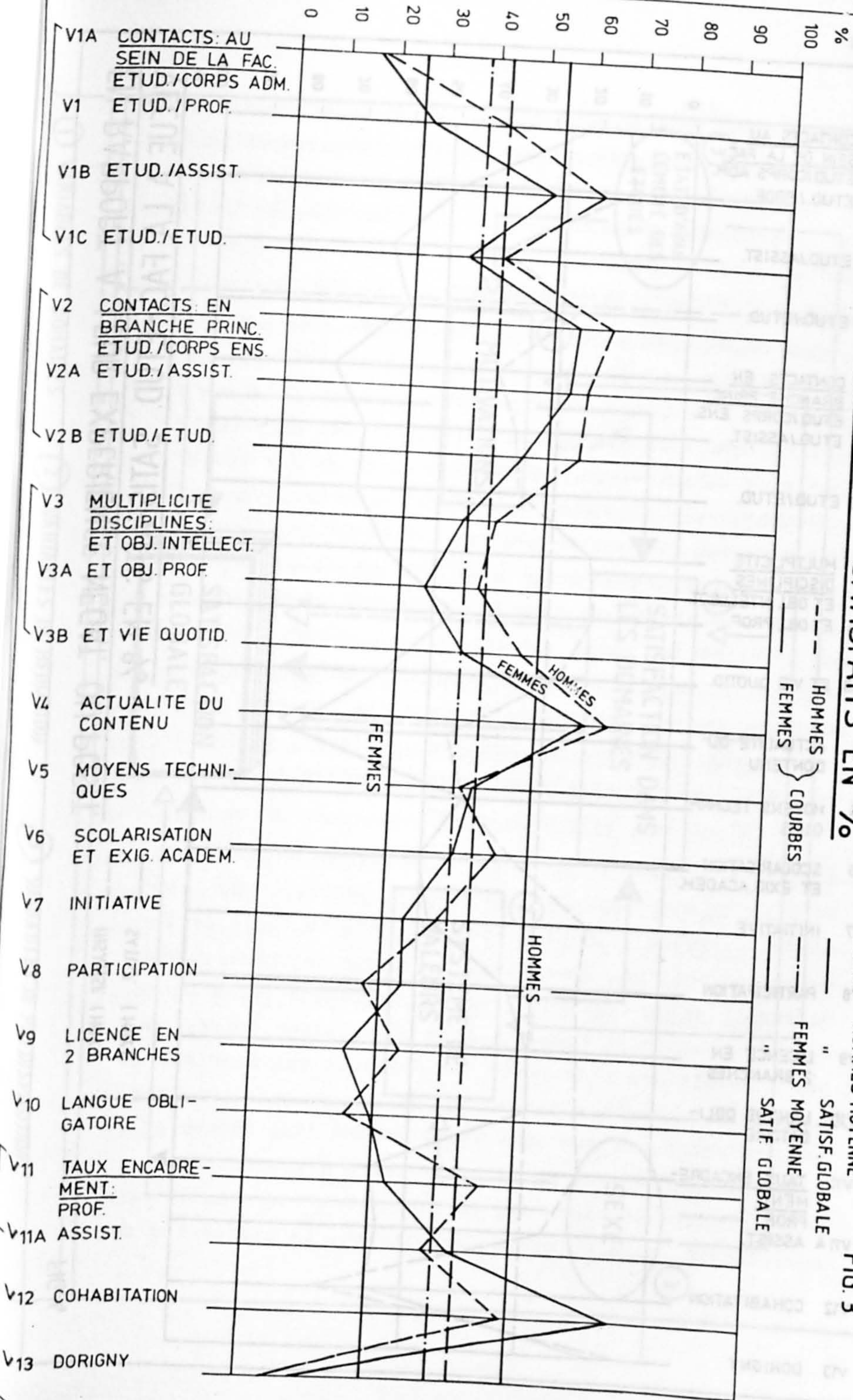


FIG. 3



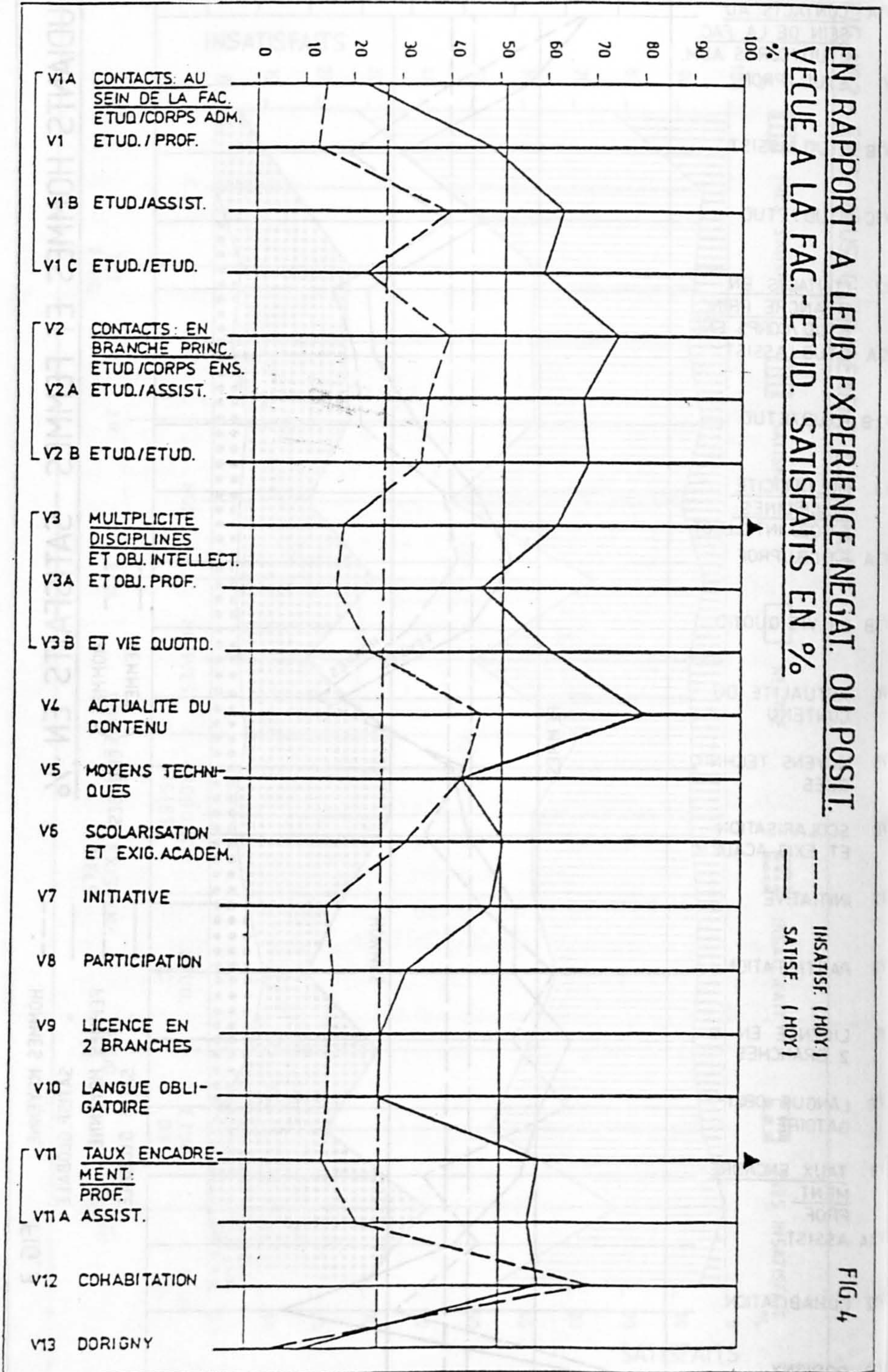
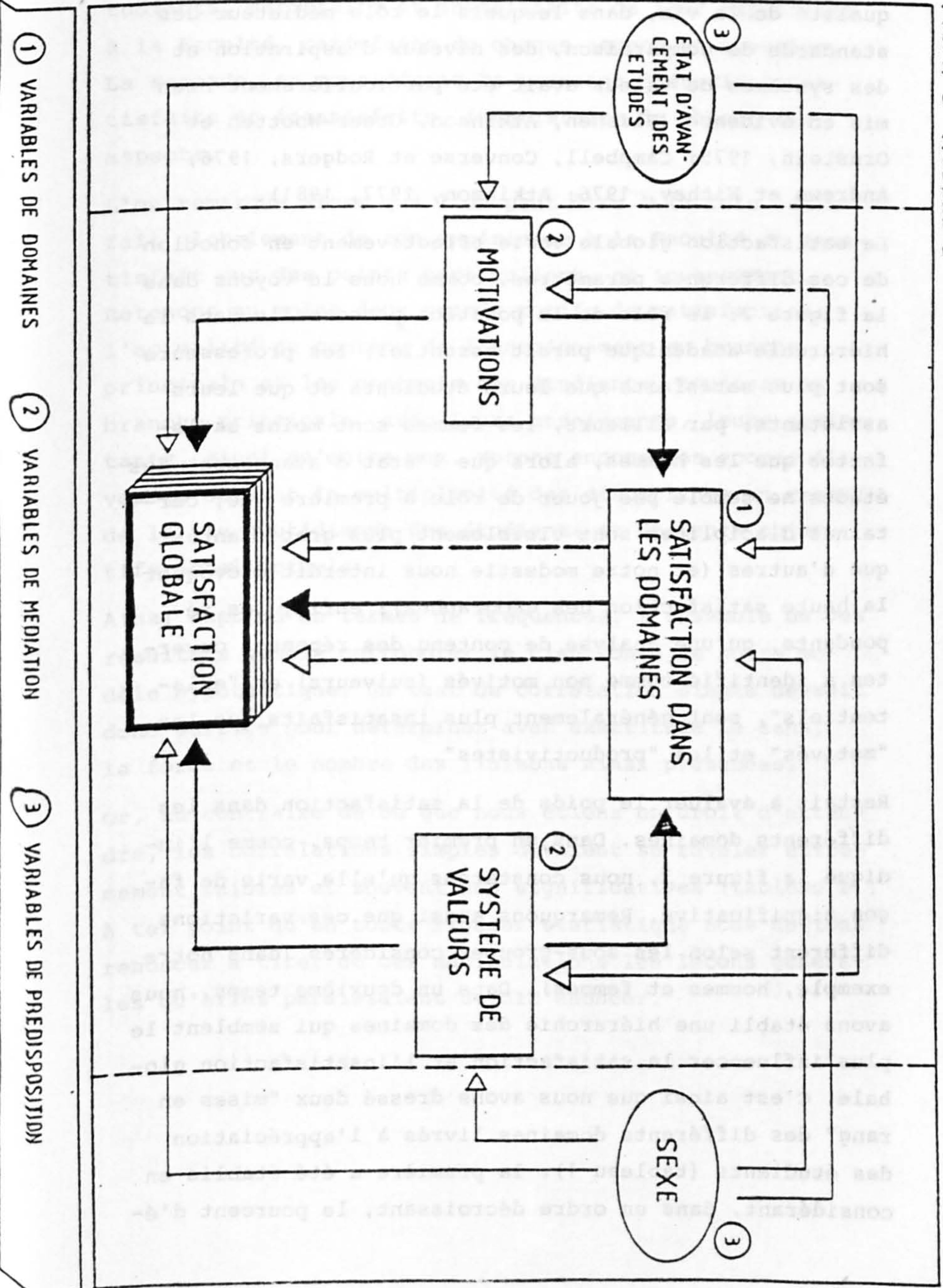


FIG. 4



FIG. N°5 - MODELE 2





qualité de la vie, dans lesquels le rôle médiateur des standards de comparaison, des niveaux d'aspiration et des systèmes de valeur avait été particulièrement bien mis en évidence (Blishen, Atkinson, Greer-Wootten et Ornstein, 1975; Campbell, Converse et Rodgers, 1976; Andrews et Withey, 1976; Atkinson, 1977, 1981).

La satisfaction globale varie effectivement en fonction de ces différents paramètres, comme nous le voyons dans la figure 2: le rôle de la position personnelle dans la hiérarchie académique paraît essentiel; les professeurs sont plus satisfaits que leurs étudiants et que leurs assistants; par ailleurs, les femmes sont moins satisfaites que les hommes, alors que l'état d'avancement des études ne semble pas jouer de rôle à première vue; certaines disciplines sont visiblement plus gratifiantes que d'autres (et notre modestie nous interdit d'évoquer la haute satisfaction des géographes); enfin, les répondants, qu'une analyse de contenu des réponses ouvertes a identifié comme non motivés (suiveurs) et "existentiels", sont généralement plus insatisfaits que les "motivés" et les "productivistes".

Restait à évaluer le poids de la satisfaction dans les différents domaines. Dans un premier temps, comme l'indique la figure 3, nous constatons qu'elle varie de façon significative. Remarquons aussi que ces variations diffèrent selon les sous-groupes considérés (dans notre exemple, hommes et femmes). Dans un deuxième temps, nous avons établi une hiérarchie des domaines qui semblent le plus influencer la satisfaction et l'insatisfaction globale. C'est ainsi que nous avons dressé deux "mises en rang" des différents domaines livrés à l'appréciation des étudiants (tableau 1): la première a été établie en considérant, dans un ordre décroissant, le pourcent d'é-



tudiants, satisfaits et insatisfaits de leur expérience à la Faculté, satisfaits de chaque aspect en question. La seconde, en considérant le pourcent d'étudiants satisfaits et insatisfaits, insatisfaits de chacun des aspects.

L'on remarque alors que l'on peut être à la fois satisfait globalement de son expérience à la Faculté et insatisfait sur des points particuliers, et inversement. Retenons au moins deux grands motifs de satisfaction: l'actualité du contenu de l'enseignement en branche principale et les contacts des étudiants, toujours en branche principale, avec leurs enseignants, leurs assistants, ainsi qu'entre eux. Notons encore les scores élevés qu'obtient la multiplicité des disciplines en regard de la vie quotidienne des étudiants et de leurs objectifs intellectuels.

Ainsi exprimé en termes de fréquences, l'ensemble de ces résultats semble corroborer le bien fondé de notre modèle hypothétique. Un test de corrélation simple devrait donc suffire pour déterminer avec exactitude le sens, la force et le nombre des liaisons ainsi présumées.

Or, au contraire de ce que nous étions en droit d'attendre, les corrélations simples devaient se révéler extrêmement faibles et souvent non significatives (tableau 2), à tel point qu'en toute rigueur statistique nous devions renoncer à tirer de ces manipulations les leçons générales qu'elles paraissaient devoir énoncer.



TABLEAU 1

## HIT-PARADE DE LA SATISFACTION

| Classe des globalement satisfaits (38,3%) | Sont particulièrement satisfaits  | Classe des globalement insatisfaits (27,5%) |
|---|---|---|
| 81%                                       | 1. De l'actualité de l'enseignement en branche principale   | 47,2%                                       |
| 75%                                       | 2. Des contacts avec les enseignants en branche principale  | 40%   |
| 68,9%                                     | 3. Des contacts entre étudiants en branche principale   | 34,5%                                       |
| 68%                                       | 4. Des contacts avec les assistants en branche principale   | 35,8%                                       |
| 62,3%,<br>61,3%                           | 5. De la multiplicité des branches en regard des objectifs intellectuels et de la vie quotidienne | 18,5%,<br>22,6%                             |

HIT-PARADE DE L'INSATISFACTION OU  
"LE SYNDROME DU MECONTENTEMENT"

| Classe des globalement insatisfaits (27,5%) | Sont insatisfaits                               | Classe des globalement satisfaits (38,3%) |
|---|---|---|
| 92,7%                                       | 1. De l'installation à Dorigny                  | 78,2%                                     |
| 74,5%                                       | 2. De la langue obligatoire pour l'enseignement | 59,5%                                     |
| 70,4%                                       | 3. Du système de licence à trois branches       | 59,7%                                     |
| 62,5%                                       | 4. Des contacts avec l'administration           | 50,7%                                     |
| 63,6%                                       | 5. Des structures de participation              | 38%                                       |



TABLEAU 2

## CORRELATIONS AVEC LA SATISFACTION GLOBALE (EXEMPLES)

| VARIABLE                 | COEFF. DE PEARSON | SIGNIFIANCE |
|--------------------------|-------------------|-------------|
| Contacts ét./administr.  | .178              | 0.00        |
| Contacts ét./prof. Fac.  | .42               | 0.00        |
| Contacts ét./ass. Fac.   | .20               | 0.00        |
| Actualité du contenu     | .06               | n.s.        |
| Licence en 2 branches    | .10               | n.s.        |
| Langue obligatoire       | .09               | n.s.        |
| Taux d'encadrement prof. | .42               | 0.00        |
| Système des valeurs      | .01               | n.s.        |
| Motivations              | .19               | 0.00        |

n.s. = non significatif

Nous pouvons du reste faire l'hypothèse que la normalité de notre distribution de la satisfaction globale est due au fait que les répondants ont mobilisé un grand nombre de raisons pour rendre compte de leur sentiment général, alors que leur avis sur un domaine particulier s'est déterminé d'un seul élan. On voit donc qu'il serait des plus aléatoires d'estimer l'intensité de l'influence d'une variable sur la satisfaction globale à partir du coefficient de corrélation simple. Même très élevé, ce coefficient ne prouve rien, sauf si on sait à priori que notre variable n'est liée à aucune autre. On peut toutefois préjuger la faiblesse de ces coefficients si les variables explicatives sont liées les unes aux autres et agissent ainsi de façon conjointe sur la satisfaction.



Prenons un exemple: la relation entre le système de valeur et la satisfaction globale est inexistante ( $r = 0.021$  ns). Il y a autant d'existentiels qui sont satisfaits globalement (37,5%) que de productivistes (37,2%). Toutefois, une fois introduite la variable sexe, nous constatons que parmi les hommes les productivistes sont plus nombreux à être satisfaits que les existentiels (cf. tableau 3) et que ce rapport-là est inverse chez les femmes. Relation il y a donc bien, mais qui n'émerge que dans l'opposition hommes/femmes.

TABLEAU 3

|                                     |       |                                       |       |
|-------------------------------------|-------|---------------------------------------|-------|
| Existentiels satisfaits globalement | 37,5% | Productivistes satisfaits globalement | 37,2% |
| Sexe masculin                       |       | Sexe féminin                          |       |
| Exist. sat.                         | 44,4% | Exist. sat.                           | 32,7% |
| Prod. sat.                          | 66,7% | Prod. sat.                            | 9,1%  |

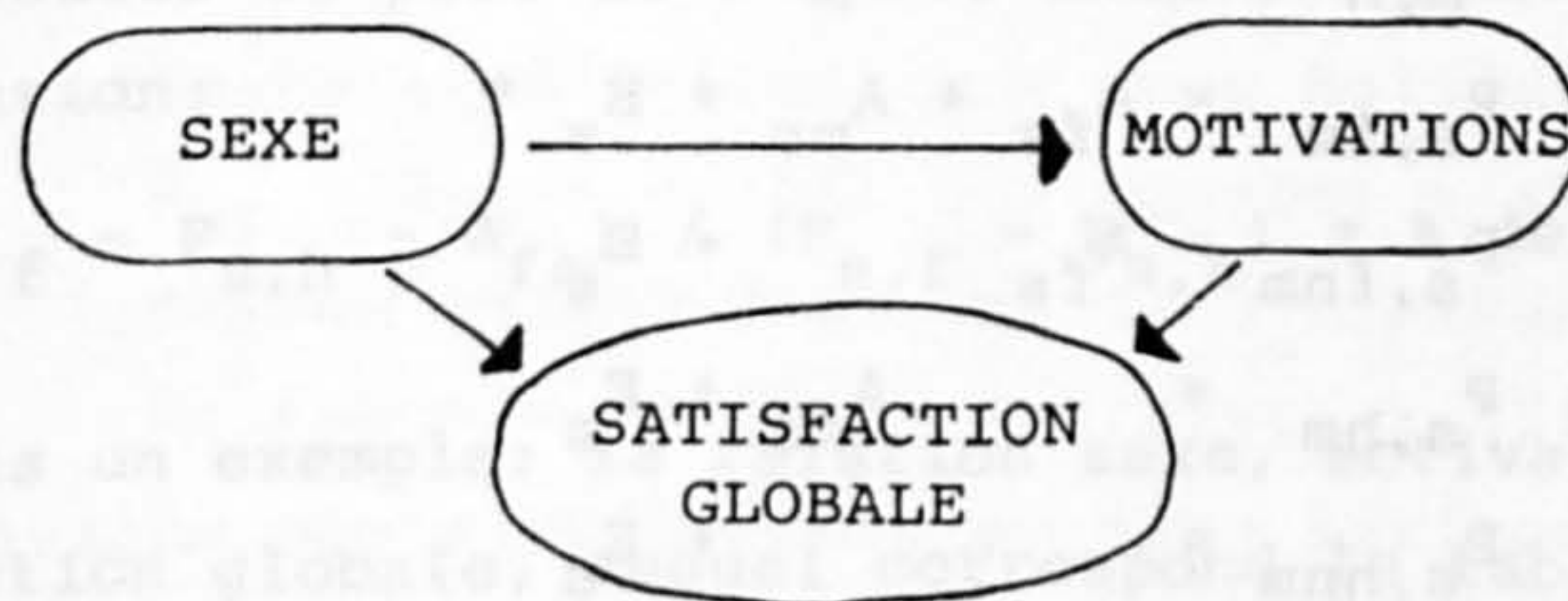
Enfin, sans une connaissance détaillée des tableaux de fréquence, le coefficient de corrélation simple s'avère ininterprétable et par là-même redondant puisqu'il n'apporte aucune information supplémentaire. Nous constatons dans notre cas, où l'on essaie d'analyser la satisfaction globale en fonction d'une série de variables de prédisposition comme le sexe et l'avancement des études, de variables de médiation, motivations et système de valeurs, des variables domaines enfin (fig. 4), que les liaisons de dépendance s'organisent effectivement selon un schéma plus complexe que celui que nous avons présumé, où chaque variable agit pour son compte sur la satisfaction. Pour qui veut mesurer un ensemble d'effets, il ne suffit donc pas d'introduire les seules relations directes entre les



données, il faut bien tenir compte d'effets indirects de divers ordres. En effet, ce dont il faut prendre conscience ici, c'est qu'entre deux variables x et y deux types de relations au moins sont possibles: x détermine y, l'effet est direct, x détermine y par le biais d'une autre variable, l'effet est indirect.

### III. VERS UN MODELE COMPLEXE: LES PROBABILITES CONDITIONNELLES

Les liaisons figurées sur ce schéma sont-elles réelles? En d'autres termes, la structure du modèle hypothétique est-elle compatible ou non avec les données observées? Pour répondre à cette question, une formulation utile consiste à décomposer les probabilités conditionnelles associées aux tableaux de contingence de manière à expliciter les hypothèses avancées sur un plan opératoire. Construisons dans un premier temps les sous-structures légitimées par l'examen des fréquences, elles-mêmes peu révélatrices de l'intensité des relations en présence. Bien que cette façon de procéder ne permette en aucun cas de restituer la structure d'ensemble, on peut s'en tenir, dans une analyse exploratoire, à la vérification de la présence ou de l'absence d'éventuels effets indirects entre ces trois variables. Considérons à titre d'exemple la structure élémentaire suivante:





Nous voulons premièrement évaluer l'effet direct du sexe et des motivations sur la satisfaction globale, deuxièmement, évaluer l'effet indirect du sexe sur cette dernière.

Supposons que nous soyons fondés à penser que chacun des deux facteurs (sexe et motivation) contribue à déterminer la satisfaction globale que nous cherchons à expliquer. Cela revient à dire que la probabilité d'être globalement satisfait(e) est pour un(e) étudiant(e) positivement (ou négativement) influencée par sa motivation. En désignant respectivement la "féminité", la motivation et la satisfaction globale par  $f$ ,  $m$ ,  $s$ , on désignera cette probabilité par  $P_{s, fm}$ . Les indices  $h$ ,  $nm$ , désigneront l'état de la personne, homme, non motivé, etc. On admettra aussi que la probabilité d'exprimer son mécontentement ou sa satisfaction est en outre déterminée par l'action de facteurs non explicitement retenus, que nous désignerons par  $E_s$ . De la même manière  $E_m$  indexera les facteurs non explicitement retenus induisant à la motivation. Ajoutons encore les conventions de notation  $A_{fm}$ ,  $A_{fs}$ , etc., qui désignent l'effet de la "féminité" sur la motivation, l'effet de la "féminité" sur la satisfaction globale, etc. On aboutit ainsi à définir un système d'équations telles que:

$$P_{m, f} = A_{fm} + E_m$$

$$P_{m, h} = E_m$$

$$P_{s, fm} = A_{fs} + A_{ms} + E_s *$$

$$P_{s, fnm} = A_{fs} + E_s$$

$$P_{s, hm} = A_{ms} + E_s$$

$$P_{s, hnm} = E_s$$



\* Cette équation signifie que la probabilité conditionnelle d'être globalement satisfait pour une femme motivée dépend de l'effet de la "féminité" sur la satisfaction globale ( $A_{fs}$ ), de l'effet de la motivation sur la satisfaction globale ( $A_{ms}$ ) et de facteurs non explicitement retenus dans le "modèle" inclinant à la satisfaction.

Les deux premières équations peuvent être résolues indépendamment des autres. On obtient ainsi les valeurs de  $A_{fn}$ ,  $E_m$  et  $E_{nm}$  puisque, si on ajoute la condition  $A_{fm} + E_m + E_{nm} = 1$ , on dispose de trois équations à trois inconnues.  $A_m$  mesure l'effet de la "féminité" sur la motivation. Les quatre dernières équations peuvent être résolues par la méthode des moindres carrés. La quantité à minimiser est:

$$Q = (P_{s, fm} - A_{fs} - A_{ms} - E_s)^2 + (P_{s, fnm} - A_{fs} - E_s)^2 + (P_{s, hm} - A_{ms})^2 + (P_{s, hnm} - E_s)^2$$

Les équations obtenues en annulant les dérivées partielles de  $Q$  par rapport aux paramètres, permettent de calculer  $A_{fs}$ ,  $A_{ms}$  et  $E_s$ .

A partir des équations du modèle et du théorème des probabilités composées, on peut calculer l'effet global de la "féminité", incluant l'effet indirect passant par la motivation ( $P_{s, f} - P_{s, h}$ ). Une opération simple permet de calculer la part de l'effet indirect passant par la motivation:

$$(P_{s, f} - P_{s, h} - A_{fs}) / (P_{s, f} - P_{s, h}) = \% \text{ de l'effet indirect}$$

Prenons un exemple: la relation sexe, motivation, satisfaction globale, auquel correspond le tableau de fréquence ci-après.



|             | SATISFAITS<br>GLOBALEMENT |        |       | NON SATISFAITS<br>GLOBALEMENT |        |       |
|-------------|---------------------------|--------|-------|-------------------------------|--------|-------|
|             | Hommes                    | Femmes | Total | Hommes                        | Femmes | Total |
| Motivés     | 22                        | 5      | 27    | 10                            | 17     | 27    |
| Non motivés | 27                        | 25     | 52    | 31                            | 71     | 102   |
| Total       | 49                        | 30     | 79    | 41                            | 88     | 129   |

Une fois dégagées toutes les différentes probabilités, pour une femme d'être motivée, pour un homme motivé d'être satisfait, pour un homme non motivé, etc., bref une fois dégagé l'arbre des probabilités symbolisant la structure des liens entre nos trois variables, nous sommes à même dans un premier temps de calculer par la méthode des moindres carrés les effets directs (Boudon R., 1970) :

- a) du sexe sur la motivation
- b) du sexe sur la satisfaction globale
- c) de la motivation sur la satisfaction globale.

Dans un deuxième temps, nous pouvons mesurer :

- a) l'effet global du sexe incluant l'effet indirect passant par la motivation sur la satisfaction globale (.44)
- b) la part, dans cet effet global, du sexe et de la motivation: dans notre cas, respectivement 99,96% et 0,04%.

Voici les principales opérations :

$$P_{mf} : \text{probabilité pour une femme d'être motivée:} \\ (5+17) / (88+30) = 0.186$$

$$P_{mh} : \text{probabilité pour un homme d'être motivé:} \\ (22+10) / (49+41) = 0.355$$

$$P_{nmh} : \text{probabilité pour un homme d'être non motivé:} \\ (27+31) / (49+41) = 0.644$$



$P_{s, fm}$  : probabilité pour une femme motivée d'être globalement satisfaite:

$$5 / (5+17) = 0.227$$

$P_{s, hm}$  : probabilité pour un homme motivé d'être globalement satisfait:

$$22 / (22+10) = 0.687$$

$P_{s, hnm}$  : probabilité pour un homme non motivé d'être globalement satisfait:

$$27 / (27+31) = 0.464$$

$P_{s, fnm}$  : probabilité pour une femme non motivée d'être globalement satisfaite:

$$25 / (25+71) = 0.26$$

$A_{fm}$  : effet de la "féminité" sur la motivation:

$$P_{mf} - P_{mh} = 0.186 - 0.355 = -0.169$$

$A_{fs}$  : effet de la "féminité" sur la satisfaction globale:

$$(P_{s, fm} + P_{s, fnm} - P_{s, hm} - P_{s, hnm}) / 2 = -0.332$$

$A_{ms}$  : effet de la motivation sur la satisfaction globale:

$$(P_{s, fm} + P_{s, hm} - P_{s, fnm} - P_{s, hnm}) / 2 = 0.094$$

$E_s$  : effet des facteurs non explicites inclinant à la satisfaction globale:

$$(P_{s, hm} + P_{s, fnm} - P_{s, fm} + 3P_{s, hnm}) / 4 = 0.528$$

$E_{ns}$  : effet des facteurs non explicites inclinant à la non-satisfaction globale:

$$1 - E_s - A_{ms} - A_{fs} = 0.773$$

$E_m$  : effet des facteurs non explicites inclinant à la motivation:

$$P_{mf} - A_{fm} = 0.355$$

$E_{nm}$  : effet des facteurs non explicites inclinant à la non-motivation:

$$P_{mh} - A_{fm} = 0.811$$

$$P_{sf} = (A_{fm} + E_m) (A_{fs} + A_{ms} + E_s) + E_{nm} (A_{fs} + E_s) = 0.213$$



$$P_{sh} = E_m (A_{ms} + E_s) + (A_{fm} + E_{nm}) E_s = 0.559$$

$P_{sf} - P_{sh}$  : effet global de la "féminité" incluant  
l'effet indirect passant par la motivation  
= - 0.346

$(P_{sf} - P_{sh} - A_{fs}) / (P_{sf} - P_{sh})$  : part de l'effet  
global incombant à la motivation = 0.04%  
part de l'effet  
global incombant au sexe = 99.96%

Cette procédure peut être répétée pour chaque trio de variables. La comparaison de l'intensité de ces effets nous permet d'évaluer avec certitude l'importance relative de chaque variable de notre modèle. Nos explorations nous ont conduit par exemple à déterminer la presque inexistence de la relation entre avancement des études, système de valeurs et satisfaction globale (effet global incluant l'effet indirect = - 0.015) et à reconnaître en revanche l'intensité de la relation sexe, contacts et satisfaction (- .27) mais dont les 94% sont dus au sexe plutôt qu'aux contacts dont le rôle atteint à peine les 6%.

Ce type de cheminement analytique peut être facilement programmé et toutes les relations, toutes les médiations, tous les effets de contrôle, directs ou indirects, sont automatiquement mesurés. On aboutit ainsi à un tableau de ce type (cf. tableau de la fig. 6). Comment le lire et qu'en tirer? La première colonne mesure en termes de différence dans les probabilités conditionnelles, les effets directs des différents domaines de satisfaction sur la satisfaction globale ( $E_{10}$ , première colonne), la deuxième colonne ( $E_{17}$ ) mesure sur celle-ci l'effet global de la variable de prédisposition ou de médiation, dans notre exemple le sexe, compte tenu des effets indirects qui passent par



les satisfactions partielles enregistrées dans chacun des domaines. La troisième colonne représente, en pourcentage, la part de cet effet global due à la satisfaction dans le domaine mentionné, la part du sexe étant calculée par défaut. Enfin, la quatrième colonne ( $E_{11}$ ) montre bien l'importance relative des facteurs non explicites.

Rappelons que les trois premiers effets sont absolument spécifiques, indépendants de toutes les autres variables retenues et des variables non-inclues dans le modèle (facteurs non explicites).

Dans leur ensemble, les relations entre variables de prédisposition, variables de médiation et satisfaction globale sont faibles. Dans le détail, les effets liés à la "féminité" sont les plus importants, et toujours de signe négatif: la féminité est un facteur d'insatisfaction. En ce qui concerne la motivation, l'effet est toujours positif. Pourtant, il reste faible. Système de valeur et état d'avancement des études, tout en oscillant entre les pôles positifs et négatifs, ne semblent pas jouer de rôle discriminant, contrairement aux hypothèses retenues au départ, à l'exception toutefois - et ce n'est pas sans intérêt pour d'éventuelles recherches plus spécifiquement liées à l'organisation de l'espace - des variables se rapportant à la localisation du campus à l'extérieur de la cité. Quant aux effets directs de la satisfaction dans les différents domaines sur la satisfaction globale, qui font la nourriture traditionnelle des études sur la qualité de la vie, ils sont relativement plus importants. Un groupe de variables émerge systématiquement: le taux d'encadrement, la multidisciplinarité, les contacts entre étudiants à l'échelle de la Faculté, la liberté d'ini-



TABLEAU 6

| VARIABLE | EFFET DE LA SATISFACTION DANS LES DOMAINES SUR LA SAT. GLOBALE (E 10) | EFFET GLOBAL DU SEXE SUR LA SATISFACTION GLOBALE (E 17) | PART DE L'EFFET INDIRECT (E 18) | EFFET DES FACTEURS NON EXPLICITES INCLINANT A LA SAT. GLOBALE (E 11) |
|----------|---|---|---------------------------------|--|
| V1A      | .155  | -.288   | 5,4%                            | .506   |
| V1       | .195  | -.279   | 11,0%                           | .448   |
| V1C      | .289  | -.294   | 7,3%                            | .404   |
| V2       | .180  | -.274   | 5,5%                            | .410   |
| V2B      | .201  | -.113   | 7,8%                            | .407   |
| V3       | .346  | -.310   | 7,0%                            | .531   |
| V3A      | .164  | -.260   | 6,4%                            | .467   |
| V3B      | .249  | -.304   | 10,4%                           | .434   |
| V4       | .281  | -.247   | 5,6%                            | .335   |
| V5       | .035  | -.290   | * 2,5%                          | .535   |
| V6       | .100  | -.137   | 6,5%                            | .772   |
| V7       | .269  | -.299   | 6,5%                            | .448   |
| V8       | .198  | -.384   | * 4,1%                          | .559   |
| V9       | .078  | -.078   | 10,3%                           | .769   |
| V10      | .114  | -.312   | * 1,7%                          | .534   |
| V11      | .327  | -.303   | 20,9%                           | .400   |
| V11A     | .288  | -.293   | * 4,1%                          | .437   |
| V13      | .012  | -.279   | * 0,9%                          | .550   |

\* Cas où le % donné en valeur négative indiquait que l'effet direct de la "féminité" sur la satisfaction globale (Afs) était égal ou supérieur à l'effet global ( $P_{sf} - P_{sh}$ ).



tiative et l'actualité du contenu de l'enseignement. Ce sont les variables clés sur lesquelles se joue, en fait, la satisfaction et c'est sur elles qu'il conviendrait de construire un modèle global ayant pour but d'évaluer le poids respectif au sein d'une combinaison linéaire. Etant donné le poids découvert déjà des facteurs non explicites, on ne saurait s'attendre pourtant à une "explication" dépassant les 50%. A la limite, on pourrait presque se demander si ce n'est pas la satisfaction globale, telle qu'elle traduit une grande variété de facteurs implicites, qui conditionne les satisfactions partielles. On retrouverait ici une des hypothèses les plus récentes des chercheurs travaillant sur les comportements: que ceux-ci ne sont pas tant le produit des attitudes qu'ils n'en sont à l'origine.

#### IV. CONCLUSIONS

Il est temps de conclure. Nous le ferons à l'aide de trois observations. Chacune mériterait une communication mais les mentionner dira ici dans quelles directions nous comptons poursuivre notre recherche.

a) On aura noté l'importance du terme d'erreur incorporé dans les données et que nous avons identifié comme renvoyant d'ailleurs non seulement à une erreur dans la mesure mais à l'ensemble des facteurs non explicites. Cette importance est telle qu'il est fort probable que cette part de l'explication puisse être traitée à l'aide de la théorie classique des erreurs. Ce qui est étonnant ici c'est que c'est exactement à cette conclusion qu'arrivait M. F. Dacey (1966) à propos des forces non-économiques qu'évoquent toujours les économistes, qu'ils n'introduisent jamais dans leurs modèles, et qui interdisent en particulier toute vérification pertinente de



la théorie des lieux centraux et en ont fait une théorie non falsifiable. C'est encore pire en matière de géographie de la perception et des comportements.

b) Par rapport à notre question initiale sur la faiblesse des corrélations, nous pouvons certes retenir l'hypothèse que si, en général, les corrélations observées entre les phénomènes d'ordre subjectif sont faibles, ce n'est pas forcément parce qu'elles n'existent pas. Peut-être que ces phénomènes sont mal mesurés et que d'autres mesures, théoriquement plus valides (mesurons-nous la qualité de la vie ou la qualité perçue?) obéiraient à de meilleurs critères de fiabilité, de validité et de stabilité. Des tests existent aujourd'hui qui permettraient d'en juger. Ce ne fut pas notre propos, qui testait plutôt une autre hypothèse, qui s'est partiellement vérifiée; les corrélations sont faibles, ou ne montrent pas des liens tout de même théoriquement évidents, parce que le modèle statistique qui est maintenant couramment utilisé n'est pas adéquat. Le nôtre a en tout cas mieux isolé le rôle des différentes variables.

c) En revanche, l'étude systématique, par les probabilités conditionnelles, de l'ensemble des relations directes et indirectes existant dans nos données, devrait nous permettre sinon de repenser entièrement, du moins de simplifier considérablement notre modèle initial, par l'élimination des variables aux liens les moins intenses et de vérifier le poids des médiateurs dont on a théoriquement envisagé les effets. Cette réduction, sous contrôle, de la complexité (infiniment plus fine qu'une réduction factorielle), est l'une des conditions de l'intelligibilité de ces problèmes d'évaluation des structures de la cognition et de modélisation des rap-



ports entre attitudes et comportements. Rappelons enfin que c'est aussi l'une des conditions d'utilisation, dans un second temps, de la technique statistique dite des cheminements de causalité pour opérationnaliser ces modèles (path analysis). Faute de théorie a priori sur ces cheminements, notre évaluation des probabilités conditionnelles est la meilleure légitimation possible de nos hypothèses.

BLISSON B.E., ATKINSON T., GREER-WOOTEN B. and ORNSTEIN M. (1972)

Social Change in Canada: Trends in Attitudes, Values and Perceptions. A research proposal, Institute for Behavioral Research, York University, Toronto.

BOUDON R. (1972)

L'analyse mathématique des faits sociaux, Paris, Pion, 3ème édition.

BOUDON R. (1971)

A new look at correlation analysis, in BLACKBURN H. Jr. Methodology in Social Research.

CAMPBELL A., CONVERSE PH.-E., RODGERE W.J. (1976)

The quality of american life, perceptions, evaluations and satisfactions, New York, Russell Sage.

DACEY M.F. (1966)

A probability model for central place location, Annals Assoc. Amer. Geogr., 56, p. 250-258.

RACINE J.-B. (1981)

De l'espace vécu à l'espace construit et pratiqué: pour une critique positive de la géographie de la cognition, in BILLY A.S. (ed), Percevoir l'espace vers une géographie de l'espace vécu, Actes de la table ronde 1981, Université de Genève, Département de géographie.

REMY J., VOYE L. et SERVAIS E. (1978)

Produire et reproduire? Une sociologie de la vie quotidienne, tome I, Bruxelles, Éditions de la vie ouvrière.



## REFERENCES

ANDREWS F.M., WITHEY S.B. (1976)

Social indicators of well-being: American's perceptions of life quality, New York, Plenum.

ATKINSON T. (1980)

The stability and validity of quality of life measures, Working Papers on the Quality of Life in Canada. Institute for Behavioral Research, York University.

BLISHEN B.R., ATKINSON T., GREER-WOOTEN B. and ORNSTEIN M. (1975)

Social Change in Canada: Trends in Attitudes, Values and Perceptions. A research proposal, Institute for Behavioral Research, York University, Toronto.

BOUDON R. (1970)

L'analyse mathématique des faits sociaux. Paris, Plon, 2ème édition.

BOUDON R. (1971)

A new look at correlation analysis, in BLALOCK H. Jr. Methodology in Social Research.

CAMPBELL A., CONVERSE Ph.-E., RODGERS W.L. (1976)

The quality of american life, perceptions, evaluations and satisfactions. New York, Russel Sage.

DACEY M.F. (1966)

A probability model for central place location, Annals, Assoc. Amer. Geogr. 56, p. 550-568.

RACINE J.-B. (1981)

De l'espace vécu à l'espace construit et pratiqué: pour une critique positive de la géographie de la cognition, in Bailly A.S. (ed), Percevoir l'espace vers une géographie de l'espace vécu, Actes de la table ronde 1981, Université de Genève, Département de géographie.

REMY J., VOYE L. et SERVAIS E. (1978)

Produire et reproduire? Une sociologie de la vie quotidienne, tome I, Bruxelles, Editions de la vie ouvrière.



## LES VOYAGES EN ZIG-ZAG, DE R. TOEPFFER, ET LA PERCEPTION DU PAYSAGE DANS LA PREMIERE MOITIE DU XIX<sup>e</sup> SIECLE.

PIVETEAU, Jean-Luc

Université de Fribourg

Selon un usage largement partagé à son époque, Töpffer a beaucoup marché. Selon une coutume également répandue, alors, il a tenu à consigner ses observations et ses impressions dans des récits auxquels il a donné, en 1844, le titre de "Voyages en Zig-Zag". Töpffer, qui est né en 1799 et mort en 1846, a arpenté sans défaillance les Alpes entre 1825 et 1842. Mais les textes sur lesquels je m'appuierai ne concernent que les 5 dernières années de pérégrination: 1837-1842(1). Je propose ici une double réflexion: de géographie historique et d'histoire de la géographie.

**A** TOEPFFER, TEMOIN DE SON TEMPS; EN D'AUTRES TERMES:  
CE QU'IL A PERCU DES REALITES DE SON EPOQUE.

Après tamisage, je veux dire délestage de l'anecdotique, deux thèmes demeurent: l'affaire touristique et la diversité régionale. Compte tenu des lieux parcourus, et du mode de voyage adopté, mais compte tenu tout autant de la conjoncture, on comprend cette double attention.



## I/ Le décollage de l'économie touristique

Töpffer s'entend à merveille à parler des touristes. Il met à cette présentation sociologique d'une espèce montante une délectation renouvelée. Les Anglais excitent sa verve: "Les "no-no" traversent tout le continent en gardant un silence digne et national, ils n'y font infraction que pour dire "no". Les " uï-uï", au contraire, saluent, s'entretiennent, interrogent ou répondent sans craindre qu'un peu de bienveillante civilité les fasse prendre pour des Français"(1840). Il sourit des Français "A quelques distances, une caravane de messieurs et de dames montent à mulet..., ils nous font de grands signaux avant de savoir qui nous sommes. La caravane approche, arrive et se mêle à la nôtre. Ce sont des Français très aimables et très communicatifs"(1838). Les rencontres donnent lieu à des moments de sociabilité pleins d'humour léger: "Près d'Altorf, nous croisons, debout dans une calèche ouverte, une quinzaine de belles anglaises avec leur père. Ils dépassent notre caravane alerte et rieuse. Le bon milord élève son chapeau en l'air et nous accompagne de ses meilleurs vœux. Tout aussitôt nos chapeaux répondent au sien, et les belles Anglaises en s'inclinant répondent à nos signes de civilité"(1841).

Entre La Bruyère, Daumier et Dumas (les Dumas du "Tartarin dans les Alpes"), Töpffer ne résiste pas au plaisir de dresser une galerie de portraits: il distingue le touriste à sous-pieds, le touriste à imperméable, le touriste parleur, le touriste constatant, etc.... Tous, en dépit de leurs ridicules respectifs, appartiennent à une minorité sociale un peu snob, aisée, citadine, venue de Suisse, de France, d'Allemagne et surtout d'Angleterre. Au travers des voyages en Zig-Zag, la première vague de l'ère des loisirs apparaît donc bien comme un fait de classe.



Les structures d'accueil se révèlent, dans l'ensemble, médiocres. La demande excède l'offre. Il semble bien que l'équipement hôtelier soit établi, encore, en fonction des liaisons postales et des réseaux de diligences assurant des services réguliers de transports. "Courriers et postillons" règnent en maîtres aux étapes. C'est eux qui "font et défont la prospérité des auberges". Les touristes passent après. Mais là où il n'y a pas rivalité, ce qui tourmente Töpffer, toujours prêt pourtant à concilier frugalité et bonne humeur - il a l'esprit "scout" -, c'est la pénurie alimentaire latente. Elle surprend chez des gens dont la profession - et le désir manifeste - est d'héberger des hôtes de passage. "A Muotta... on cherche en vain quelque victuaille"(1838); "A Sarnen nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes; ce sont les seules friandises mises en vente dans les deux seules boutiques de l'unique rue"(1838). ... Caprino est un joli village lombard.... On y trouve deux auberges. (Dans celle retenue,) les gens s'empressent de nous servir fourchettes, couteaux, serviettes et dessous de verre etc.... Après quoi, ils nous demandent ce que nous désirons.... De mécompte en mécompte, nous nous mettons à désirer du pain dur et du fromage rance, car ces gens n'ont rien d'autre" (1842). Les notations de ce genre reviennent comme un leitmotiv. Elles s'appliquent, il est vrai, aux régions de montagne avant tout, et la corrélation est significative.

L'imperfection de l'infrastructure hôtelière se traduit aussi par l'incertitude des tarifs et par leurs montants abusivement élevés. Les prix se négocient toujours: "A Andermatt... l'hôte ne voulant pas de (la somme) que nous lui proposons - En route! s'écrit M. Töpffer - Entrez!, dit l'hôte" (1841). Le plus souvent les événements ne tournent pas à l'avantage des clients: "C'est, dit M. Töpffer, un brigandage. Et il péroré, il s'indigne, il tonne... après quoi il paye"(1837). Sans doute le marchandage appartenait-il à une longue tradition. Mais l'exploitation du voyageur connaît,



elle, semble-t-il, un regain de vigueur. La concurrence ne tempère pas le goût de la chance à tenter: "A Brientz, l'aubergiste est sur la rive, nous accueille, nous fait un prix..., mais la proie lui échappe et s'envole vers d'autres vautours. Plus loin, même scène. On a construit à l'extrémité du lac un grand hôtel Bellevue tout rempli de vautours"(1841). "A St. Remi (Val d'Aoste)... tous sont plus ou moins aubergistes. En sorte que si vous échappez à l'un, l'autre ne vous manque pas. Ce sont d'excellentes gens, qui vous plument en riant, qui vous écorchent sans vous faire de mal" (1841). L'étoffement du maillage des gîtes d'étapes et la moralisation de la profession hôtelière n'ont pas encore atteint le niveau du souhaitable, qu'apparaissent déjà les signes avant-coureurs d'une nouvelle phase, marquée par une dépersonnalisation graduelle des rapports entre hébergés et hébergeurs et, concomitante, une vénalisation croissante de ce secteur économique. Côté clients: "qu'est devenue dans nos moeurs "l'hôtellerie", ce théâtre si animé jadis des rencontres inattendues, des réunions improvisées, des aventures romanesques?" s'interroge avec nostalgie Töpffer. "Au lieu de cela (nous avons) des voyageurs muets, affairés!... Une rogne vanité, le genre, la mode... bientôt la vapeur, bientôt les wagons... auront balayé ces débris"(1842). Côté aubergistes, mutation symétrique en cours. "Point d'hôte, ici - constate notre Genevois dans la banlieue de Venise -; des gérants seulement, qui font les affaires de capitalistes absents. Abominable système, dernier échelon de l'hospitalité dégénérée..."(1842).

Les effets du tourisme, vers 1840, ne se marquent guère dans le paysage construit. Les stations à la mode sont peu nombreuses. Pétries encore de ruralité, comme St. Moritz, "petite bourgade composée d'étables et de cafés-billards,... un de ces endroits qui doivent au séjour momentané des malingres un peu de fausse vie, beaucoup d'odeur de cigare, et ce grotesque mélange de pâtres occupés et de baigneurs barbus, de laitage et de caram-



bole..."(1842); ou déjà urbaines, comme Interlaken, dont "l'avenue est aujourd'hui - écrit Töpffer en 1840 - presque entièrement bordée de pensions et de boutiques.... Il y a des cafés en nombre, des confiseurs, des salles de concert, des musiciens qui jouent des airs suisses pendant le dîner des touristes.... Le séjour à Interlaken ne peut guère plaire qu'à ceux qui cherchent dans les montagnes la vie de salon, les agréments de casino, l'étiquette aristocratique et une occasion de se montrer dans tout l'éclat d'une toilette distinguée"(1840). La géographie des hauts-lieux du loisir fashionable a pour centre majeur l'Oberland bernois. Le bruit court que les aubergistes valaisans rêvent d'attirer à eux les deux zones de clientèle qui les encadrent et les ignorent: celle de l'Oberland, justement, et celle de la vallée de Chamonix. Sur la foi d'un rapport d'Agassiz, Töpffer se demande si la marée vacancière n'est pas à la veille de s'étendre beaucoup plus largement. "Il est à croire, note-t-il, qu'avant peu d'années les touristes visiteront les lieux où il n'y a à présent ni auberge ni presque aucun sentier. Déjà on parle de la vallée de Zermatt et des glaciers du Mt. Cervin comme offrant "des beautés et des horreurs d'un caractère plus grand" que celles des régions que l'on fréquente maintenant. Notre genevois hésite entre le désir de révéler des endroits propices au ressourcement des âmes et la hantise de voir aussitôt, un peu à la manière de ce que montrent ces dépliants bien connus publiés dans les années 1970, le paysage se défigurer. Il le dit expressément à propos du Bas-Valais où, "tout est - encore! - paix..., calme..., solitude...". Que ce havre de grâce vienne à être découvert et "aussitôt les itinéraires les décriront à l'envi: je vois - dit-il - la route qui se perce, l'hôtel qui s'élève, la chaise de poste qui arrive, le ciceronne qui dit son refrain, le pâtre qui mendie" (1841).



A défaut d'avoir modifié véritablement la physionomie des lieux, l'activité touristique a déjà corrompu les hommes. Pour quelques évocations pleines de fraîcheur et de tendresse - comme cette descente le long des pentes de la grande Scheidegg: on y rencontre, dans une atmosphère de kermesse, des lutteurs, des vendeurs de fraises, des escamoteurs, deux jeunes filles roses de timidité qui chantent des airs du pays -, que d'allusions excédées à la mendicité. "Pâtres avides et montagnards mendiants" en Savoie; à Venise, "gueux qui se disputent l'honneur de poser sur le rebord de votre gondole un officieux bâton fourchu..." ou, un peu plus loin, sous le portail de St. Sébastien: "troupe de mégères effrayantes de maigre et farouches d'avidité qui s'élancent sur nous".... La Suisse n'échappe pas au fléau. A peine s'arrête-t-on à Pissevache pour admirer la cascade qu'on se voit accosté par les mendiants du lieu ou même un de ces nombreux "crétins parlants", qui "nous fait entendre que ses prières sont excellentes et qu'il accepterait quelque monnaie". C'est en Suisse centrale que la mendicité s'est élevée au rang de genre de vie. "Elle y a fait de tels progrès qu'on a dû... l'organiser... Du reste, le mal étend ses ravages au pied de toutes les montagnes fréquentées.... Chacun s'y fait guide... et échange dans ce nouveau métier, les habitudes simples du laboureur contre le goût d'une vie errante et d'une nourriture plus recherchée" (1840).

Il est, en réalité, difficile de distinguer la pure mendicité de tout un secteur tertiaire d'accompagnement, indispensable (voituriers, bateliers, guides de montagne), ou utile (les "cicerones", trop souvent ventouses). La transition est graduelle d'une forme à l'autre. Dans l'état de surpopulation que connaissent les campagnes et, davantage les montagnes, et en l'absence de toute structure publicitaire organisée, chaque passage de touristes suscitait un essaim d'offreurs de services qui ne lâchait prise que lorsqu'il était relayé par l'essaim suivant. Même au coeur du sanctuaire,



je veux dire dans cet Oberland bernois hautement policé, ce parasitisme (qui n'est pas sans rappeler ce que l'on observe, aujourd'hui, dans les régions démunies du Tiers-Monde), s'exerce à plein. Passé Interlaken"... nous voici harcelés par des guides marrons et non marrons qui ont attendu que nous fussions en route pour sauter sur leur proie.... On les congédie vingt fois, vingt fois ils demeurent; ils poursuivent; ils font deux, trois lieues à vos côtés, aux fins de vous compromettre..."(1840).

## II/ La différenciation de l'espace

Il n'entre pas dans les intentions de Töpffer de mettre en parallèle la Suisse avec les pays limitrophes. Son propos est ailleurs. Mais il lui échappe parfois quelques remarques générales, comme par inadvertance, précieuses en ce qu'elles comparent des niveaux de prospérité ou des formes d'organisation. Une décennie avant la mise en place de la Constitution fédérale, il apparaît déjà qu'"en aucun autre pays on ne voyage aussi librement, sans vexation de police, sans ennui de passeport, bref, sans plus de gêne que dans son jardin". La liberté touristique a précédé la liberté d'établissement. Une autre forme de sécurité touche aux prix et au confort. On peut, en Suisse, se fier à "la probité des hôtes" et "les auberges sont meilleures" qu'ailleurs. Or, si l'on admet, avec le père de M. Jabot, que nulle autre terre sur le globe, ne "concentre dans un plus petit espace plus de merveilles quant à la nature, plus de variétés quant à l'homme", l'évidente sagesse consiste à zig-zaguer en priorité à l'intérieur des frontières nationales - à tout le moins sans trop s'en éloigner.



Les récits de voyage de Töpffer sont d'abord un plaisir que l'Auteur s'offre à lui-même. Il part à la recherche des moments de bien-être savourés au long des routes et des étapes. Son ouvrage n'a rien de systématique. Il aurait été surpris d'apprendre que cent quarante ans plus tard, un géographe en ferait son miel. Il aurait probablement, alors, veillé au grain, et cherché à mettre de l'ordre dans ses comparaisons régionales. Nous y aurions perdu.

Le subconscient de Töpffer classe les données reçues selon, me semble-t-il, trois critères principaux. Celui du niveau de prospérité - il comporte approximativement trois degrés; celui du type d'ordre - il oppose ce qui est bien tenu, à ce qui est négligé; celui, enfin, de la fidélité à la tradition, et par de-là, à l'état de nature. Les vraies valeurs sont, ici, du côté de l'ancien; le moderne est un apprenti sorcier. On retrouve, croisés, ces trois paramètres, à propos de chacune des villes ou chacune des petites régions que Töpffer évoque. Des douze cas théoriques possibles, sept sont représentés (cf. l'arbre de classification). Sous réserve du caractère très approximatif qu'elle comporte, une cartographie de tels coups de phare portés sur la Suisse de 1840 - y compris quelques terres limitrophes - montre, outre des évidences (mais qui plaident en faveur de l'observateur), une certaine distorsion spatiale entre les critères: la bonne tenue de l'espace ne change pas avec le relief, mais avec les frontières; la prospérité n'implique pas nécessairement la liaison avec une société industrialisée ou urbanisée.(2)

Les tableaux que trousse Töpffer valent plus que leur pesant d'informations. Ils rejoignent les meilleures descriptions de la Nouvelle Héloïse ou du Petit traité de la marche en plaine. J'en cite un exemple de chaque type, par gourmandise.



(Type 1) "... pas un coin du globe qui donne plus que cette vallée de Münsingen, l'idée d'abondance, du confortable agreste, du dernier raffinement de la civilisation agricole. A chaque instant nous nous arrêtons devant les fermes pour admirer mille soins, mille commodités..." (1838).

(Type 2) "Du sommet de l'Albis, on découvre l'admirable aspect du lac de Zürich, partout bordé de blanches bourgades; ce n'est ni grandiose, ni très champêtre, mais c'est riant, plein de mouvement et de vie; on dirait le pays par excellence de l'industrie et de la richesse: des paysans trop affairés pour saluer le passant; des usines partout; des villas qui sont des filatures, des filatures qui servent de villas..."

- A partir d'ici, le texte nous montre, en contrepoint, la cité de Calvin. "La ville de Zürich est aussi animée qu'elle est jolie et bien située. Il s'y opère ce mouvement qui a fait de notre Genève une ville à voir. De toutes parts, on restaure, on bâtit.... Les quais sont remplis de monde, les bateaux à vapeur appellent les passagers, on charge et l'on décharge des marchandises, tout bouge, tout travaille; nos quais sont mornes, même à l'heure de l'arrivée des bateaux, en comparaison de ceux de Zürich"(1840).

(Type 5) Dans le passage qui suit, Genève apparaît encore en ombre chinoise. Le parallèle avec Coire a dû séduire André Siegfried. "Les habitants ont l'air intelligent, industriels, et point encore aussi gazettisés que ceux de quelques autres capitales de canton. Ainsi l'on ne voit point, à Coire, de politiques d'estaminet, pas de législateurs de restaurant.... Les marchands de bas y font des bas, les fainéants n'y font rien, les étrangers ne s'en mêlent pas, et les choses ne vont pas plus mal. L'on n'y voit pas, alors que le pays prospère sous une administration régulière et débonnaire, ... des publicistes s'improviser tout exprès pour démontrer que cette rusée cache sous sa robe de bonne femme une multitude d'engins destinés



à empêcher les citoyens d'élire, les quais d'être ali-  
gnés, les horlogers de vendre des montres, les pauvres  
d'être riches et les avocats landamanns..." (1842).

(Type 6) "Toute la plaine de Naefels est remplie de  
fabriques, et il n'y a rien qui calme les imaginations  
comme les fabriques".

(Type 7) "La Valteline... une vallée brillante de ferti-  
lité, et parsemée de bourgades dont l'aspect, de loin,  
est riant, prospère.... Mais de près..., des masures  
sans fenêtres, lézardées...; on rebâtit à côté, on  
ne démolit jamais.... Les gens y ont l'air actifs intel-  
ligents, entièrement adonnés à l'agriculture, heureux  
en somme..."(1842).

(Type 9) "(Dans la vallée de Conches) l'air est pur  
et léger, les habitants propres et de bonne mine....  
De distance en distance, on rencontre leurs petits  
villages: ce sont des cabanes toutes construites en  
bois, qui se serrent les unes contre les autres, comme  
pour se tenir chaud, et l'herbe du pâturage enclôt  
de toutes parts ces nids de montagnards.... Le dimanche,  
tous les habitants ont mis leurs vêtements de fête  
et brillent de propreté. Le matin, ils se pressent  
dans l'église ou ils prient agenouillés autour du por-  
tail; le soir, quand la chaleur baisse, ils causent  
appuyés contre la clôture d'un pré ou assis sous le  
porche de leurs cabanes. Le vin est trop cher sur ces  
hauteurs pour que le dimanche soit, comme dans nos  
campagnes, le jour des buveurs et la fête des cabarets"  
(1838).

(Type 11) "Notre nature à nous ressemble à une demoisel-  
le qui sort de pension, riche de savoir et de bonnes  
habitudes, mais roide d'apprêt et étudiée de main-  
tien..., la Savoie, elle, ressemble à une jeune fille  
qui sort du couvent, ignorante, sans bonnes manières,  
mais charmante de naturel et d'abandon..."(1841).



**B** TOEPFFER TEMOIN DE SON TEMPS; MAIS TEMOIN, CETTE FOIS-CI, DE LA MANIERE (OU D'UNE MANIERE!) DE VOIR PROPRE A SON EPOQUE

I/ Sa lecture du monde; la lecture qu'il fait de sa place dans le monde.

Je distinguerais, pour ma part, deux composantes dans la Weltanschauung de Töpffer. Une nostalgie, plus rousseauiste encore que chrétienne, de l'homme à l'état de nature, c'est à dire non défiguré par la "civilisation"; et, par ailleurs, la conviction que la démarche connaissante demeure incomplète si le vécu de l'observateur ne s'y incorpore pas.

Chaque ascension a pour notre citadin genevois, valeur de symbole. En s'élevant au-dessus d'une vallée, on quitte les fruits et les parures de la Terre promise, pour connaître bientôt, dès qu'on atteint "les stérilités immenses des sommets solitaires", la misère de l'homme. Le spectacle de la haute montagne suggère l'incommensurabilité de Dieu. Chaque franchissement des Alpes, pendant près de vingt ans, fut l'occasion d'une relecture de l'Ancien Testament.(3)

Mais, en plaine, Töpffer procède à un autre décryptage. Il repère les signes de la société naturelle, avant que les sophistications cumulées de la civilisation n'en aient fait un monde à la Tinguely. Et il vaticine: "L'âge d'or, ce fut, à proprement parler, l'âge où l'on se passait d'arts et de sciences.... La société cheminait sans cela, et sans vapeur aussi. Les pères et les mères allaient cueillir les fruits et traire les vaches.... Quant aux enfants ils s'élevaient sur le pré. L'hydraulique, c'était de boire aux sources; la grammaire, c'était de parler patois; l'algebre, c'était de nombrer sur ses doigts... la mécanique, c'était de charger des gerbes sur ses épaules, et la



botanique, de se couronner de fleurs. La physique, la chimie... (suit l'énumération de quatorze disciplines), c'était de marcher devant soi, de s'asseoir à l'ombre, d'attendre les saisons... d'adorer le bon Dieu et de mourir de vieillesse après avoir vécu paisibles au sein d'une prairie ou sur la lisière d'un bois" (1840). Fantômes d'un homme confiné, l'hiver, dans un appartement sombre donnant sur une rue humide? Töpffer nous répond qu'il a rencontré des témoins de cette époque bénie, et à quelques lieues seulement de Genève. "Les Valaisans ne sont ni industriels, ni spirituels... mais ils ont encore la vie religieuse, contemplative; le ciel, les cimes, les bois, ont pour eux un langage...; et ces hommes cachent presque tous, sous des traits ingrats, une âme douée encore de cette vie qui devient si rare, de cette vie du dedans qui ne crie, ni n'imprime, ni ne rime... et voilà pourquoi, lents et engourdis d'apparence, ils vivent; tandis que d'autres, remuant sans cesse, bougent plutôt qu'ils ne sont vivants."(1837)(4). A nous, donc, de prendre conscience de notre aliénation et de hâter les lendemains qui chantent. Töpffer s'inscrit dans un courant alternatif. "Parents! Familles! unissez-vous!..." s'écrit-il en 1841. Et il ajoute "Louez des carrioles, allez vivre en commun de cette vie libre..., allez cultiver la passion pure et salutaire entre toutes des beautés de la nature..."(5)

La quête d'un ressourcement, en cette première moitié du XIXe s., est avivée par les premiers effets de la révolution industrielle. Si l'on perçoit sans difficulté ce que celle-ci défait, il n'est pas possible encore de saisir l'ordre nouveau qui se substitue à l'ancien. Sauf par un acte de foi. Or Töpffer n'a pas cette foi. Il s'angoisse. Il plaide au moins pour une régulation. Jacques Ellul a bien montré, récemment, ce vertige qui a pu s'emparer d'une partie de ceux qui ont vécu les débuts de la "grande transformation".(6)



Pour autant, évidemment, qu'il ne représente pas un cas isolé, le témoignage de Töpffer suggère comment ont pu être reçus, par une partie de ses contemporains, les changements intervenus dans l'organisation de l'espace social - et quels filtres il a, pour sa part, posés entre la Suisse et lui. Töpffer rejette sans ambage le nouveau messianisme: "cette idole de l'industrie, des capitalistes, des actionnaires; cette idole de qui tant d'hommes attendent la richesse universelle, le mariage des hémisphères, la chute des préjugés, la société refondue et remise à neuf". Il tient à démystifier certaines idées désormais établies: "le contentement et le bien-être tiennent moins encore au droit de pétition ou aux élections, qu'aux moeurs, au bon ordre, à la stabilité des institutions...". Il dénonce surtout les méthodes et les effets pervers du libéralisme triomphant. (Notre "société modèle" se partage entre ceux "qui travaillent en se jalousant, qui s'enrichissent sans profit" et ceux qui "ne comptent que sur des émeutes, des révolutions..."(1842)). Il déplore en particulier l'uniformisation: en d'autres termes que les nôtres, il réclame le droit à la différence, à la créativité, à l'autogestion: "nous, dix-neuvième siècle, - écrit-il au retour de Venise, en 1842 -, nous, humanité avancée, ... nous fabriquons bien, mais nous n'inventons plus, nous faisons des moules qui reproduisent indéfiniment un produit". ("Ce progrès où viennent se perdre, dans une menteuse uniformité non seulement toutes les distinctions de condition et avec elles la sorte de dignité qui convient à chacune, mais encore les traits d'individualisme..." De là, "au lieu de beaux livres, vous avez des produits littéraires, une fabrication et une consommation, des Balzac et des Sand, une espèce humaine qui s'achète, qui devient un troupeau, machine à faire du drap pilote ou à tisser du coton"(1842)). Et dans un ton rappelle "Le savetier et le financier" de La Fontaine, ou/et "Le scandale du développement"



d'Austruy, Töpffer conclut: "Le pauvre seul chante encore; mais on le travaille, on l'instruit, on lui inspire le dégoût de sa condition; dans quelques années, il ne chantera plus"(1841).

"Un écrivain n'est pas un copiste, mais un interprète; non pas un habile diseur, mais un véritable poète qui sent, qui concentre... et qui chante". Cela, c'est Töpffer. Merleau-Ponty, maintenant: "le langage signifie quand, au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle. Il porte son sens, mais comme la trace d'un pas signifie le mouvement d'un corps"(7). Les deux phrases à coup sûr, sont cousines. Pour notre genevois le paysage ne vit qu'à travers l'homme et le sens que l'homme lui donne. Il appartient à l'observateur de "pénétrer au-delà de la surface des choses, de saisir le fond des âmes..."(1842). Le bon voyageur est un voyant. Et s'il est écrivain, il est et il doit davantage: il dispose en effet, d'un charisme de médiateur "son coeur et son génie révèlent ce que la réalité... cache aux regards de la foule..."(1837). Et s'il est poète, enfin, il continue la création. Tout ce qu'on voit n'est qu'enchantement virtuel. La création est inachevée. A nous de la poursuivre; à nous de "donner la vie aux êtres, la parure aux montagnes"(1837), à nous de renouveler la face de la Terre. Est-ce trop solliciter ses textes que de dire que pour Töpffer, le sujet et le monde qui l'entoure ne font qu'un et que "le regard qu'il porte sur le paysage n'est pas une façon de le mettre à distance mais au contraire la façon même dont il s'y immerge?" (C. Zimmer 1983).(8) Ce qui ne laisse pas de doute, c'est que le vécu s'incorpore, pour lui, à l'investigation externe. Et il s'incorpore au travers d'une pratique: le voyage et, plus précisément, le voyage à pied qui en démultiplie les avantages. Il y a, alors, "interruption des habitudes"(1842) ce qui ravive l'acuité intellectuelle. On "devient réellement plus propre à goûter le beau et le bon". Töpffer ne dissocie pas l'observation des faits de leur évaluation. On se retrouve soi-



même. Mais, à la différence de Rousseau ("jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, que dans les voyages que j'ai faits seul et à pied...") (9) il n'exclut pas la présence de l'autre, au contraire. Le voyage, pour qui a la sagesse de ne pas se laisser manipuler par la littérature touristique, est source d'"impressions vives, neuves (entendons le terme dans un sens de libre-examen et de connaissance immédiate), laissant plus d'espace pour les souvenirs, l'enthousiasme". Töpffer y découvre une dilatation de l'esprit, complète. Le voyage à pied permet l'enquête-participation, la connivence avec les paysages des hommes, avec les hommes eux-mêmes. On s'immisce dans leurs propres horizons. "Nous entrons dans un bouchon. Voilà M. le Pasteur, M. le Professeur et toute leur suite qui sont au cabaret, buvant du blanc. Nulle honte..., pas l'ombre de décorum; on fraternise... avec les altérés qui sont là et on s'en trouve à merveille"(1838). Le voyage à pied, enfin, c'est la promesse de flâner, de "s'en prendre librement à ce qui se présente, à ce qui plaît, au simple, ... au vivant". Une démarche bricoleuse dont notre époque, aujourd'hui, affirme la validité, et que Gustave Roud, dans un registre moins ambitieux, avait joliment décrite: "tissu imprévisible de sursauts, d'acquiescements, de dérives plus fructueuses que de poursuites. Une succession de contacts dont chacun de l'autre diffère imperceptiblement ou dans sa totalité. Source étrange de connaissance!..." (1932).(10) Il y a, me semble-t-il, dans le passage qui suit, un exemple de ce que peut donner ce genre d'"observation vécue". Töpffer y décrit une localité de la plaine du Pô. "Cette bourgade, d'autres encore..., y passer, y déjeuner c'est tolérable, mais y vivre serait affreux. Rien n'y rappelle nos habitudes, rien n'y répond à nos besoins, rien n'y sourit à notre façon de comprendre l'existence.... Les maisons y sont immenses, ouvertes de toutes parts, sans trace d'asile domestique et retirées; les gens y vivent debout, épars, s'entretenant



bruyamment entre eux, ou s'isolant pour dormir à l'ombre; les boutiques y sont des étalages de denrées, de victuailles, d'étoffes; et nulle part, un libraire, un marchand de papier, de meubles ou d'élégants ustensiles... Ce n'est ni la solitude, ni la société...; et pour ce qui est du commerce avec la nature qui peut, à la rigueur, tenir lieu du commerce des hommes, il ne saurait exister ici, où la haie voisine, le mur prochain, suffisent pour masquer les campagnes; où le sol d'ailleurs, partout cultivé, ne présente nulle part de ces espaces librement visités où, guidés par la trace foulée d'un sentier, vous allez chercher loin des habitations un calme indolent et rêveur"(1842). Nous avons là l'expression typique du "paysage état d'âme" pour parler comme Amiel et, avant lui, comme Rousseau...

## II/ L'incorporation de son vécu dans la démarche observante, débouche, à la vérité, sur des résultats inégaux

Dans un domaine pourtant galvaudé, celui des portraits nationaux, la réussite est grande. Est-ce le talent de Töpffer? Il semble, en tout cas, que la pratique de l'observation-participante a cadré à merveille avec cette peinture de comportements et de mentalité. Sans doute arrive-t-il à Töpffer de laisser échapper des poncifs. Quand il dit avoir retrouvé à Venise "le peuple italien tel que l'ont fait ses institutions, ses malheurs et son climat: désœuvré, pauvre, poétique, avide de gaieté et de fête"(1842), on se sent dans le sillage du Voltaire du Dictionnaire philosophique, dans celui de Montesquieu, de Bodin, etc.... Mais quand, quelques pages à côté, il nous parle de Mestre au soleil couchant, avec ses "ouvriers du port, pêcheurs, gondoliers, hommes basanés qui, les jambes nues, la veste sur l'épaule, s'adossent aux piliers, stationnent sur les



places, se groupent autour des spectacles en plein vent, et s'apprêtent, au sortir des travaux du jour, à fêter les fraîcheurs de la soirée", nous vivons la scène. Par touches prestes, le crayon vif, le regard flamand, l'écrivain genevois suggère les hommes dans leur quotidienneté. Il nous introduit, mieux qu'aucun ouvrage savant, au coeur des genres de vie. Ainsi encore de cette auberge de Sembrancher où il est entré pour se rafraîchir: "les deux bonnes vieilles qui nous servent à boire sont politiques de la tête au pied, avec douceur pourtant..."(1841); ainsi de Bonneville "l'une des grandes villes de la Savoie. Cela se reconnaît tout de suite à la grande place, qui est plantée d'arbres sous lesquels se promènent des sous-lieutenants en petite tenue et des messieurs en paletot. Tous fument le cigare, plusieurs ont un lorgnon... Le lorgnon à lui seul, est un des signes les plus exquis de civilisation et de grande ville". Vif, même si narquois.... Les paysages naturels, les vastes panoramas, à de très rares exception près, restent, eux, confits d'académisme. Quand elle décolle, poussée par un lyrisme romantique pétri d'émotion, la plume de Töpffer ne nous transmet qu'un message pauvre. Si l'on laisse de côté les évocations conventionnelles de ce type "on marche de bois en clairières, sur un tapis de mousse, en compagnie d'un ruisseau dont l'onde transparente etc.... Tout est calme, fleuri, plein de fraîcheur... Rien de si varié, de si aimable que ce passage" - il s'agit du col de Montets -, la charge affective augmente en raison directe de l'altitude. Côté nord comme côté sud des Alpes, il ferme les écoutilles quand il se trouve en plaine. Les zones topographiquement un peu animées fixent son attention. Mais "rien n'y est grand" encore. Tout commence pour de bon avec "l'immensité, le silence, le mystère... que fait naître une brute et colossale nature". L'akmè, c'est le contraste violent, car alors les "sauvages horreurs" et les "endroits riants" se mettent mutuellement en valeur. Devant les panoramas grandioses, Töpffer devient muet. Il s'étend



dans l'herbe et se contente alors de nous dire son bien-être.

Je ne doute pas qu'il ait éprouvé dans ces moments-là la frustration de ne pouvoir traduire mieux son moi, comme l'environnement avec lequel celui-ci communiait. Il le dit d'ailleurs en clair: "...le paysagiste admire, est frappé, est ému; mais sa langue apprise (11) étant impropre à dire ces beautés là, il a plutôt fait de les considérer comme étrangères à l'art que de se créer une langue qui les exprime". La défaillance de langage dénoncée se situe à la fois à l'aval - dans l'ordre, donc, de l'expression proprement dite -, et à l'amont de la perception. A l'amont, car "on ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a dans l'esprit". Et ce qu'on a dans l'esprit, c'est un certain découpage du réel lié à des paradigmes fondamentaux. Sur ces paradigmes se greffent, au surplus, des vogues intellectuelles, affectives ou sociales, qui amplifient ou neutralisent certains éléments du discours de base: par exemple le goût romantique de l'antithèse conduisant à l'emphase; ou, à l'inverse, l'absence totale d'allusion à des odeurs (il ne tient à coup sûr pas à une carence de sensation).(12)

\*

Il y a dans Töpffer des préoccupations en étonnante résonance avec celles de l'époque actuelle - le succès de Stendhal aujourd'hui, et, pour ce qui nous concerne, le succès des "Mémoires d'un touriste", dont la rédaction est contemporaine des "Voyages en Zig-Zag", relève peut-être de la même raison. Mais notre genevois appartient trop à son temps pour qu'une part de sa vérité ne nous échappe pas.



NOTES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) Toepffer, R. "Voyages en zig-zag aux Alpes et en Italie" - Bruxelles, 1853.
- (2) A l'instar du thème des deux France, mis en évidence par l'article de R. Chartier: "Science sociale et découpage régional: note sur deux débats, 1820-1920", Actes Rech. Sc. Soc., nov. 1980, l'opposition entre deux Suisse transparait (sans rigorisme) chez Toepffer au travers de la combinaison de ces trois paramètres.
- (3) Voir à ce sujet l'étude très subtile que Sainte-Beuve a consacrée à Toepffer dans les Causeries du Lundi, 16 août 1853.
- (4) Töpffer vérifie, sans se contraindre, l'idée alors reçue selon laquelle le centre a perdu non seulement "vertu", mais spécificité, tandis que la périphérie conserve une authenticité anthropologique, sociale et culturelle. "C'est dans les provinces reculées où il y a moins de mouvements (...), dont les habitants changent moins de fortune et d'état qu'il faut aller étudier le génie des nations" disait déjà J.-J. Rousseau. Dans son "Guide de la Suisse de 1793" que Töpffer avait sûrement lu, Reichard cite Berchtold: "Un voyageur dont le but est d'étudier l'esprit, les moeurs et les coutumes d'une nation trouvera plus de traces de son ancienne simplicité à mesure qu'il pénètre dans les provinces les plus éloignées de la capitale. Les vrais descendants des anciens habitants se trouvent ordinairement dans les montagnes".
- (5) Il ne faut pas se tromper. Il y a également dans ces regrets et dans ces appels une composante hédoniste. Elle s'exprime plus explicitement à l'occasion d'autres passages. Töpffer recherche le "bien-être". Le terme revient fréquemment sous sa plume dans le sens d'une plénitude d'harmonie à établir entre le coeur - mais le corps tout autant! - et l'environnement - la terre aussi bien que l'homme.

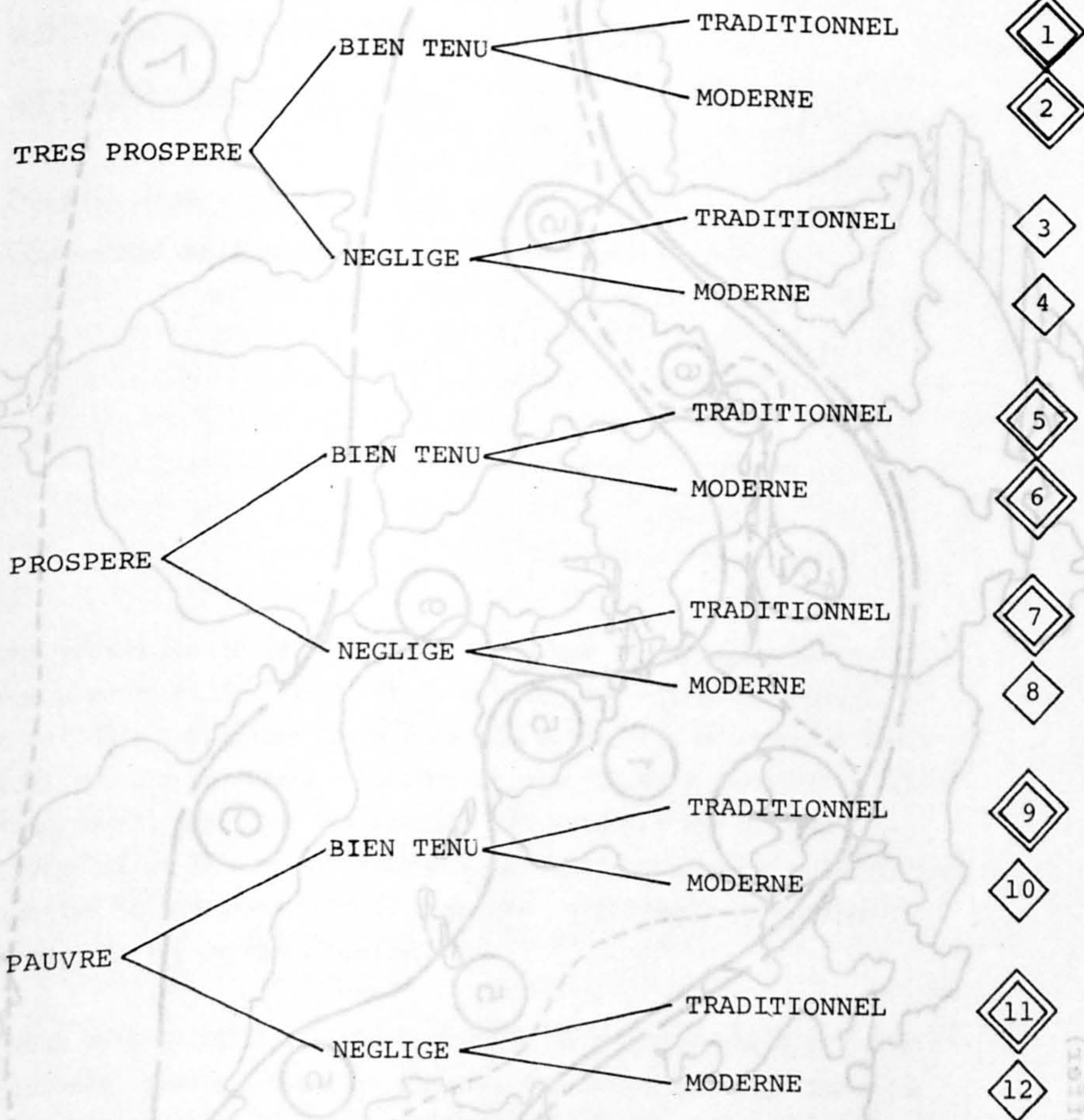


Stendhal qui séjourne à Genève en juin 1837, note drôlement: "L'idéal d'un Genevois, c'est de conduire un char à bancs, attelé d'un cheval passable, dans un beau pays, et lui-même coiffé d'un chapeau gris, avec une veste de toile."

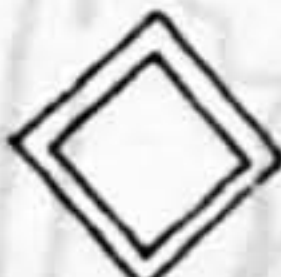
- (6) Ellul, J. - "Changer de révolution" - Paris, 1983.  
Voir aussi, bien sûr, Polanyi.
- (7) Merleau-Ponty, M. - "Signes". p. 54.
- (8) Dans un article du "Monde" du 27.5.1983.
- (9) in: "Les Confessions", La Pléiade, p. 162.
- (10) "Ecrits de Gustave Roud", Lausanne, 1950, p. 124.
- (11) Töpffer vibre à l'unisson de son époque - romantique. Mais ses catégories d'appréhension demeurent classiques. A plusieurs reprises il le montre: "nous avons de toutes parts sous les yeux de ces paysages tellement composés que l'on dirait que le Poussin lui-même les a ainsi arrangés..." (1942). "L'on croirait, en mille endroits que Le Poussin a visité ces lieux".
- (12) Sur l'histoire de la représentation du paysage, J.-Y. Guiomar défend la thèse d'un tournant majeur qui se serait produit vers le milieu du XIXe siècle. Les "Voyages en zig-zag", pas plus que les "Mémoires d'un touriste" d'ailleurs, ne vont à l'encontre de cette idée. Voir: "Le désir d'un tableau", Le Débat, no. 24, 1983.



TYPLOGIE DES PAYSAGES



(critère: prospérité)      (critère: organisation)      (critère: fidélité, naturel)

 types effectivement représentés

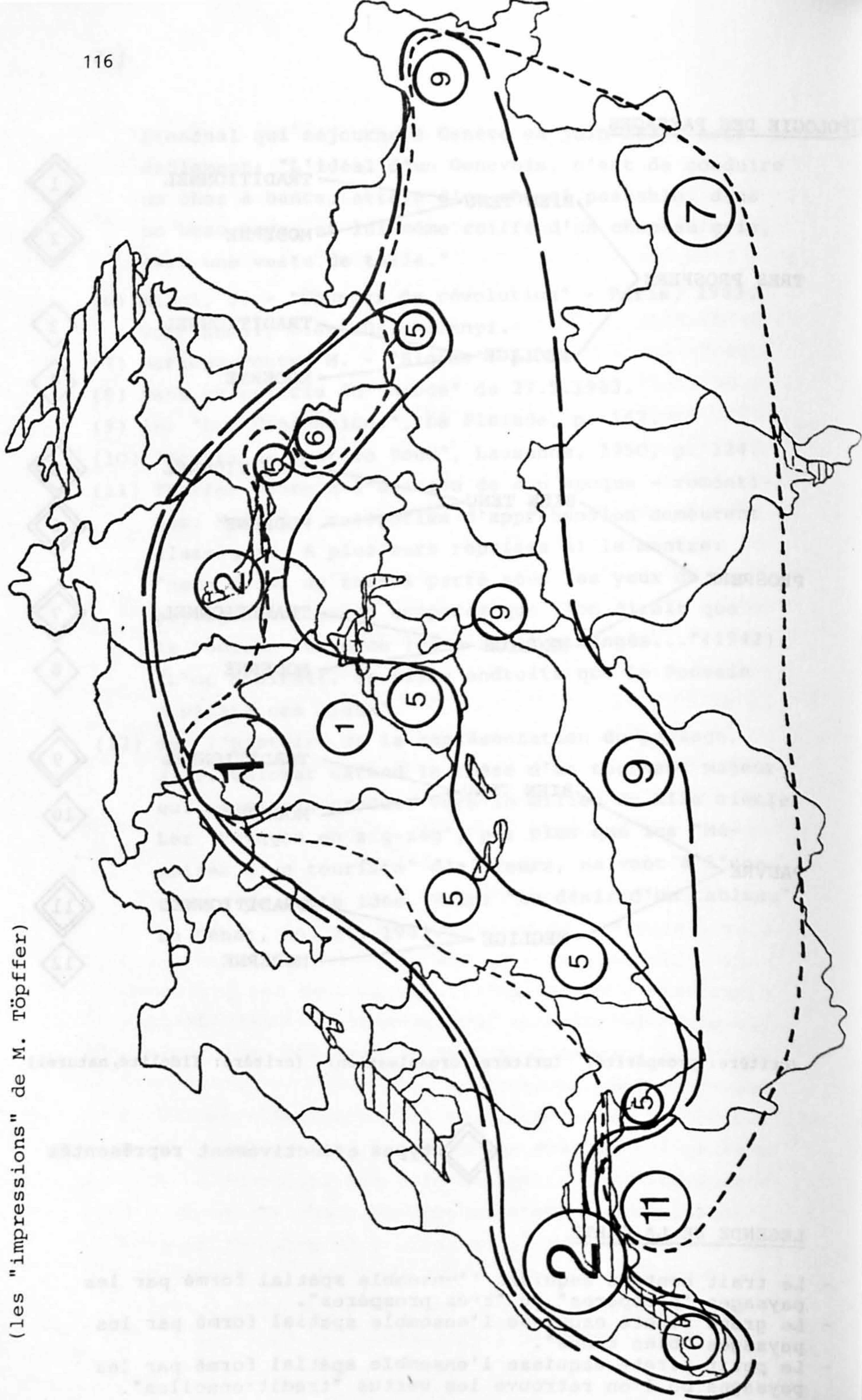
LEGENDE DE LA CARTE

- Le trait continu esquisse l'ensemble spatial formé par les paysages "prospères" ou "très prospères".
- Le grand tireté esquisse l'ensemble spatial formé par les paysages "bien tenus".
- Le petit tireté esquisse l'ensemble spatial formé par les paysages où l'on retrouve les vertus "traditionnelles".

(Les "Jardins de la Vallée de la Seine" est)  
 TOCPIBILION DES JARDIN DE BVA2BCSE



LOCALISATION DES TYPES DE PAYSAGES  
(les "impressions" de M. Töpffer)





# LA SUISSE DANS LES MANUELS DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS

## STEREOTYPES ET CLICHES

DAVID, Jean

Université de Grenoble

Une grande partie de la représentation que les Français se font du monde provient de l'école et du collège. Les médias ne peuvent d'ailleurs supplanter cette formation puisqu'ils ne ciblent leurs yeux que sur un nombre restreint de pays. C'est pourquoi il paraît intéressant d'étudier les schémas véhiculés par les manuels scolaires. Pour la Suisse, cette analyse semble d'autant plus justifiée que les informations sur cet Etat sont relativement rares dans la presse écrite ou télévisuelle.

Cette communication n'a pas la volonté de proposer une méthodologie élaborée, d'autant plus que d'autres chercheurs ont déjà travaillé dans cette voie. Pour cela, il s'agit plutôt d'un décryptage des thèmes qui sous-tendent les textes d'un certain nombre de manuels utilisés dans l'enseignement secondaire. Aparavant, il est nécessaire de replacer la Suisse dans le système scolaire français.

### 1 - LA SUISSE DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES

Pendant des dizaines d'années, l'organisation générale des programmes scolaires de géographie a été relativement stable. La Suisse appar-



LOCALISATION DES TERRES DE HAUSBOURG  
(les "suppressions" de M. GÖTTSCHE)





## LA SUISSE DANS LES MANUELS DE L' ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS

### STEREOTYPES ET CLICHES

DAVID, Jean

Université de Grenoble

Une grande partie de la représentation que les Français se font du monde provient de l'école et du collège. Les médias ne peuvent d'ailleurs supplanter cette formation puisqu'ils ne dirigent leurs feux que sur un nombre restreint de pays. C'est pourquoi il paraît intéressant d'étudier les schémas véhiculés par les manuels scolaires. Pour la Suisse, cette analyse semble d'autant plus justifiée que les informations sur cet Etat sont relativement rares dans la presse écrite ou télévisuelle.

Cette communication n'a pas la volonté de proposer une méthodologie élaborée, d'autant plus que d'autres chercheurs ont déjà travaillé dans cette voie. Pour nous, il s'agit plutôt d'un décryptage des thèmes qui sous-tendent les textes d'un certain nombre de manuels utilisés dans l'enseignement secondaire. Auparavant, il est nécessaire de replacer la Suisse dans le système scolaire français.

#### I - LA SUISSE DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES

Pendant des dizaines d'années, l'organisation générale des programmes scolaires de géographie a été relativement stable. La Suisse appa-



raissait ainsi à deux étapes de l'enseignement : en 4<sup>e</sup>, lors de l'étude des Etats Européens, en Terminale avec les Grandes Puissances. La Suisse était associée dans les deux programmes, avec le problème des percées Alpines.

Cette organisation, qui date du début du siècle n'a pas fondamentalement changé jusque vers 1960. Des générations de collégiens et de lycées ont donc perçu la Suisse à travers cette double approche. Une première brèche est intervenue en 1970 avec l'un des multiples avatars que le baccalauréat a subi depuis une vingtaine d'années. Lors de la contraction en un seul examen situé en classe de terminale, la géographie tout comme l'histoire sont devenues des matières de l'oral uniquement. Devant la levée de boucliers des enseignants, une nouvelle modification est intervenue en 1978 avec le rétablissement d'un écrit. A cette occasion un système relativement souple a été établi : quelques grandes puissances restent toujours au programme, d'autres pays venant s'ajouter de façon irrégulière, le Royaume Uni ou l'Allemagne Fédérale, l'Inde ou le Brésil. Or la Suisse n'a jamais été retenue tout en figurant dans les possibilités.

La réforme de lycées actuellement mise en place selon un texte antérieur à 1981, accroît même cette évolution puisqu'à la rentrée 1983, seuls quatre états resteront nommément désignés (Chine, Japon, U.R.S.S., U.S.A.) à côté de chapitres plus généraux (Mondialisation des échanges, Inégalités de développement ...).

Simultanément, une transformation complète du système éducatif secondaire français est intervenue avec la création des collèges selon la réforme Haby (Ministre de l'Education sous Giscard d'Estaing). L'ensemble des programmes de toutes les disciplines fut alors changé jusqu'en troisième. L'enseignement de l'Histoire-Géographie a été ainsi profondément modifié, les analyses inscrites dans un cadre spatial ou chronologique étant remplacées par des études thématiques. Si l'Europe est toujours l'objet de l'enseignement géographique de la Quatrième, l'étude par pays a disparu au profit



d'une approche "des activités et des problèmes de l'Europe d'aujourd'hui" ce qui suppose une vision globale et plus économique que spatiale. Exit la Suisse comme d'ailleurs les autres Etats.

En conséquence, les nouveaux manuels de 4<sup>o</sup>, édités depuis 1979, ne parlent qu'exceptionnellement de la Suisse à propos du tourisme en Europe ou du Monde Rhénan. De même les futurs manuels de Terminale n'auront plus de chapitre sur ce pays. C'est pourquoi notre étude a porté sur des ouvrages correspondants à d'anciens programmes. Seule la classe de Terminale a été retenue car les vieux manuels de 4<sup>o</sup> deviennent difficilement trouvables.

## II - LA SUISSE EN CLASSE TERMINALE : PARADOXES DE LA RICHESSE

Pour le Français moyen, les clichés sur la Suisse sont très simplificateurs : les montres, le chocolat, le fromage, les lacs, le ski, Swissair, un haut niveau de vie, des coffres bien remplis avec une monnaie forte ... La plupart de ces "images" font référence à des contenus très valorisants qui entretiennent un sentiment d'envie ou même de jalousie. Ces sentiments justifient alors des réactions de défense entretenues par les humoristes. Notre intention a été de voir si ces clichés sont le résultat de la pensée populaire ou s'ils ont été diffusés par l'école à travers les manuels. N'oublions pas que très souvent faute de documentation, les enseignants préparent leurs cours en utilisant plusieurs ouvrages.

La méthodologie a consisté en une lecture critique des pages consacrées à la Suisse. Une grille a été établie pour distinguer les différents thèmes abordés selon qu'ils apportaient une image valorisante ou dévalorisante du pays, de ses hommes, de ses activités. Il est évident qu'une étude du vocabulaire d'après des normes de fréquence serait très utile mais faute de temps nous nous sommes limités à souligner seulement quelques termes à contenu qualitatif. La difficulté provient du fait que certains éléments ont une double signification positive ou négative.



### L'espace helvétique et sa localisation :

La Suisse est présentée avant tout comme un petit pays, presque un pays de poupée puisqu'il "peut être embrassé entièrement par le regard du haut d'un col du Jura Français" (Belin - p. 149). En même temps et paradoxalement, la Suisse constitue le "coeur de l'Europe" (Bordas - p. 105, Hachette - P. 257) par sa position centrale et à l'écart des rivages maritimes. Surtout ce caractère lui est conféré par son rôle de château d'eau de l'Europe (notion présente dans tous les manuels) en participant aux trois grands réseaux hydrographiques de notre continent : Rhin vers les terres septentrionales, Danube vers l'Europe de l'Est et Rhône vers les rivages méditerranéens. Simultanément, quelques ouvrages soulignent le caractère torrentiel des cours d'eau helvétiques ce qui rend assez illusoire les échanges entre les hautes vallées suisses et le reste du continent.

La Suisse représenterait ainsi un résumé de l'Europe par son relief avec de hautes chaînes (les Alpes), des montagnes moyennes (le Jura) des plaines et des plateaux dans le Mittelland. Ce couloir ouvert sur l'Allemagne ferait pénétrer largement des influences climatiques continentales et septentrionales qui rencontreraient aussi les masses d'air océaniques. Le Tessin apporte bien entendu une touche méditerranéenne, le mot clé étant celui de luminosité sans que l'on donne un sens à ce terme.

Cette grande variété de facteurs ne suffit pourtant pas à faire de la Suisse un pays favorable à l'activité humaine. Au contraire, la nature apparaît comme un handicap ("pays peu doué par la nature" Belin - p. 149) avec un climat en général rude et un relief contraignant : "les formidables bastions" (Hachette - p. 260) alpins dressent leurs obstacles face au passage des hommes tandis que la pente gêne le travail des agriculteurs. Cependant, cette montagne imposante et englacée compte de grandes vallées qui en font un milieu relativement accueillant. Cet aspect ressort surtout des pages consacrées à l'étude régionale.



Cette notion d'un pays montagnard situé au cours de l'Europe conduit naturellement certains ouvrages à évoquer "le réduit alpin". Si ce terme lui-même n'est pas utilisé il est remplacé par ceux de "bastion" (Hachette - p. 260) ou de "forteresse naturelle" (Belin - p. 149).

#### Une démocratie modèle et un pays accueillant :

Manifestement les auteurs veulent donner ici une image très favorable de la Suisse qui est présentée comme le symbole de la démocratie, de la tolérance et de l'accueil. Il faudra cependant se demander si ce portrait flatteur ne contient pas quelques perfidies sous-jacentes.

L'organisation politique de base est le canton, "réalité profonde du pays" (Belin - p. 105), "véritables états en miniature" (Bordas - p. 105). La Fédération est au contraire décrite sans pouvoir véritable, "le pouvoir fédéral ... exerce son autorité dans des domaines extrêmement limités" (Hachette - p. 257). Ce système issu de l'histoire de la Suisse, apparaît comme le garant d'une démocratie qui se rattache à "la sagesse paysanne" (Belin - p. 151) et à une "hérédité terrienne" (Colin - p. 74). Ces formulations souvent vagues témoignent d'un discours banalisé sans interrogation sur le fonctionnement d'un Etat moderne notamment dans le domaine économique. Elles font aussi écho aux déclarations virgiliennes de la France de Pétain. ("La terre, elle ne ment pas").

Cette démocratie faite de tolérance sait respecter la diversité des langues, des cultures, des religions de cet Etat : "le langage et les traditions culturelles des minorités sont scrupuleusement respectés" (Hachette - p. 257). Un ouvrage considère même que la base de la Fédération se trouve dans cette diversité, "la solidarité de la construction fédérale tient pour beaucoup à l'hétérogénéité de sa population" (Bordas - p. 106). Il faut noter aussi que la présence des trois principales langues utilisées et la dualité religieuse renvoient à l'aspect synthétique de la Suisse en Europe ("frontière des mondes germaniques et latins" Bordas - p. 106). Curieusement,



la dureté des luttes passées, les affrontements jurassiens sont oubliés. L'on peut se demander si le relatif apaisement des rivalités religieuses ne correspond pas seulement à l'affaiblissement des pratiques. Il est surprenant enfin que la Suisse soit une terre protégée du réveil des particularismes culturels régionaux qui s'expriment si facilement ailleurs.

La neutralité est un autre trait sur lequel les auteurs insistent en soulignant son originalité. Justifiée par les traités de 1815, elle apparaît comme un bienfait dont la Suisse a su tirer parti pour conforter son économie. Le raisonnement sous-entend évidemment que la Suisse a poursuivi son enrichissement pendant que les autres Etats européens se détruisaient et s'appauvrissaient : "c'est là un grand privilège qu'elle partage en Europe avec la Suède et qui explique en grande partie sa prospérité" (Hachette - p. 257). Paradoxalement encore, on ne trouve aucune analyse du mythe de cette neutralité alors que le monde est partagé en blocs : riches et pauvres, libéralistes ou marxistes. Il n'est pas nécessaire de rester au-dehors du Marché Commun pour être pourtant engagé dans le monde occidental. Les banques suisses ne sont-elles pas décrites justement comme un pilier du Capitalisme. Il ne suffit pas d'écrire que la Suisse "se tient à l'écart des rivalités entre les blocs qui s'affrontent en Europe et dans le Monde" (Hachette - p. 257) pour détacher ce pays de son contexte réel.

En conséquence logique de ce modèle de démocratie, de tolérance, de neutralité découle une Suisse terre d'accueil aussi bien pour les hommes, les rencontres et les institutions internationales (avec pour symbole la Croix Rouge) que pour les exilés politiques. Cette image de générosité présente dans tous les manuels n'est jamais mise en doute. On ne trouve aucune trace de la fermeture relative des frontières entre 1940 - 1945, ni de la montée des mouvements xénophobes face à la présence des travailleurs immigrés. Ces derniers ont pourtant été suffisamment puissants pour entraîner un référendum, demandant la limitation du nombre d'étrangers en Suisse et heureusement repoussé.



De façon surprenante l'accueil des hommes n'est pas toujours dissocié de l'entrée des capitaux : la Suisse "a servi de refuge aux exilés politiques et aux capitaux étrangers" (Hachette - p. 257). Un manuel va même jusqu'à inverser les termes : "cette confiance du monde" (des financiers et des banquiers)" à l'égard de la Suisse lui vaut aussi d'être le siège de nombreux organismes internationaux" (Colin - p. 75). Un seul pas suffit alors à certains manuels pour associer à ces notions celle d'une richesse bâtie aux dépens des autres. "Elle est devenue en raison de sa neutralité politique un refuge de capitaux d'où de multiples industries et une grande prospérité" (Masson - p. 89).

Une phrase résume parfaitement l'imbrication de ces caractères : "le pays bénéficie d'une paix permanente qui en fait non seulement un Etat prospère, mais le refuge de tous les persécutés comme des capitaux à la recherche d'un abri sûr" (Bordas - p. 105). Ce jugement qui ramasse les différents éléments attribués de façon paradoxale à la Suisse nous fait passer aux problèmes économiques.

### Spécialisation, qualité et richesse

Les chapitres sur les activités helvétiques obéissent tous à la même démarche : un pays peu doué par la nature qui bénéficie du travail et de l'ingéniosité méticuleuse de sa population. "Ce sont les hommes qui ont fait la richesse de la Suisse" (Belin - p.151). L'apport des capitaux étrangers apparaît aussi comme primordial. Le résultat est une économie riche apportant l'un des plus hauts niveaux de vie au monde (souvent comparé à celui de la Suède, elle aussi dotée de la neutralité). "C'est actuellement un flot de prospérité et de bien-être dans un monde inquiet ou en crise" (Belin - Actualités Géographiques - p. 135).

Chaque secteur économique contribue à la réussite de la Suisse en recherchant la qualité des produits : "l'agriculture vise à la fois au rendement et à la qualité ... la tradition de qualité fait la réputation des montres suisses ... le tourisme enfin, développé



par la splendeur des paysages et la qualité de l'hôtellerie..." (Masson - p. 92). C'est l'exemple de l'industrie qui nous semble le mieux confirmer la situation particulière de la Suisse.

Cet Etat ne dispose d'aucune ressource naturelle (ni charbon, ni pétrole, ni matières premières). Son seul atout repose sur la force tirée de ses torrents. L'insistance à souligner le développement de l'hydroélectricité ne semble pas totalement innocente : la Houille Blanche représente en effet la source d'énergie la plus noble puisqu'elle nécessite des techniques hardies sans apporter de pollution grave.

Au handicap de la rareté des richesses naturelles, les hommes ont répondu par le travail et plus encore par l'ingéniosité, ce terme étant présent dans tous les ouvrages. La main d'oeuvre formée à un haut niveau (plusieurs manuels font référence au Polytechnicum de Zurich) bénéficie de laboratoires remarquablement équipés : "la Suisse dispose d'une main-d'oeuvre formée depuis des siècles aux industries artisanales" (Colin - p. 73). Ce travail et cette qualification débouchent sur des produits de luxe, de qualité et hautement spécialisés, à haute valeur ajoutée, le meilleur exemple étant bien entendu l'horlogerie. Parfois même la Suisse est considérée comme le champion de "la qualité mondiale" (Colin - p. 73 et 74).

Cette industrie ajoute à son image et à son renom une organisation économique efficace. Elle repose en effet sur de petites et de grandes entreprises, "sur la coexistence d'un artisanat évolué et de firmes modernes" (Bordas - p. 109). Les petits établissements héritiers de l'ancien artisanat animent les campagnes : "cette hérédité terrienne est encore sensible dans le grand nombre de petites usines ... qui se disséminent dans la verdure des campagnes" (Colin - p. 74). En même temps l'industrie helvétique est décrite comme l'une "des plus concentrées du monde" (Colin - p. 74) aussi bien spatialement (le triangle industriel Bâle - Zurich - Lucerne) que financièrement. Les grandes firmes multinationales (alimentaires - Nestlé - électromécaniques - Brown-Boveri, Oerlikon - ou



chimiques - Ciba, Sandoz, Geigy, ...) sont considérées par tous les auteurs sous un jour favorable : "la grande force de la Suisse est dans son travail et dans ses grandes sociétés internationales" (Masson - p. 91), sans que ce jugement ne reçoive de justification économique autre que la rentabilité financière.

### La Suisse : place-forte bancaire

Nous savons déjà que l'argent du monde entier est attiré en Suisse par une image de sûreté due à sa neutralité. D'autres précisions sont encore apportées comme le sérieux, la rigueur, ou le savoir-faire des banquiers. Ces éléments suffiraient à séduire les possédants de tous les Etats qui placeraient ainsi leurs capitaux dans ce "pays coffre-fort" ("coffre-fort des fortunes" Belin - p. 137).

Ce terme fait curieusement référence au vocabulaire utilisé dans la description du relief ("forteresse"). En fait, il ne suffit pas de posséder des institutions bancaires pour justifier la réussite helvétique, la clé de cet essor déjà ancien se trouve dans des méthodes modernes qui garantissent surtout la solidité de la monnaie et le secret des dépôts. Or, en ce domaine, on ne trouve que rarement une allusion dans les manuels étudiés : "les banques dont la discrétion est légendaire" (Colin - p. 75).

La puissance bancaire semble par contre offrir de nombreux avantages en permettant la constitution de réserves monétaires, en affermissant le franc suisse (la monnaie "la plus forte du monde" Colin - p. 75) et en apportant des bénéfices sur les opérations. Le réinvestissement sur place d'une bonne part de ces capitaux auxquels s'ajoutent "les réserves financières considérables des sociétés d'assurances" assure la vitalité économique du pays et la modernisation de son appareil industriel. "Des prêts sont offerts à des taux très bas aux industriels suisses qui en profitent pour renouveler leur équipement" (Hachette - p. 261). Un seul ouvrage apporte un correctif en évoquant les problèmes de surchauffe dûs à l'afflux monétaire.



L'insistance des ouvrages sur le rôle des banques ou des sociétés financières suisses correspond bien à une réalité, mais elle ne nous semble pas dénuée de sous-entendus. La prospérité et l'enrichissement suscitent toujours l'admiration, mais elles font naître aussi l'envie et parfois même le mépris. Ces sentiments ne sont heureusement pas exprimés mais ils sont perceptibles dans certaines formulations : "les banques helvétiques sont le refuge de capitaux étrangers et les réinvestissent dans des opérations les plus lucratives" (Bordas - p. 110). Comment justifier autrement l'allusion "au cosmopolitisme occidental" (Masson - p. 91) lorsque l'on connaît la valeur péjorative donnée à cette idée dans la terminologie française.

En fait, ces jugements négatifs demeurent l'exception et ce sont les images valorisantes qui l'emportent de très loin. Elles rejoignent très largement les stéréotypes que les Français ont de la Suisse et qui convergent pour donner de ce pays une impression de travail et de richesse. Certains manuels n'ont même aucune retenue, en oubliant tout esprit critique. La Suisse devient à leur lecture un des tout premiers pays du monde ("le commerce extérieur suisse est l'un des premiers du monde" Colin - p. 74).

Il faut noter aussi le manque de variété des thèmes abordés. Les auteurs semblent puiser leur documentation dans des sources voisines et ils adoptent des formulations très proches sinon identiques. On peut même parler de similitudes. De plus le renouvellement des informations n'est pas assuré. Tout ceci correspond au système de fabrication des manuels en France. Ils ne doivent pas déranger pour assurer la meilleure rentabilité économique. C'est ainsi que pour attirer la clientèle ils coïncident assez largement aux clichés habituels que les français se font de leurs voisins. L'un génère pratiquement l'autre pour constituer une série d'images figées qui s'entretiennent elles-mêmes.

Cette uniformisation des manuels et des stéréotypes peut répondre aussi dans le cas de la Suisse à l'idéologie dominante : la Suisse



"paradis du capitalisme et des banquiers" se doit d'être un pays exemplaire de la démocratie, du libéralisme et de la rentabilité économique. Sa richesse, et le haut niveau de vie de ses habitants et sa réussite matérielle serviraient ainsi de justification au système capitaliste. Dans cette même optique, pourrait s'expliquer le ton inhabituellement moralisateur des manuels. La Suisse devient un exemple de labeur, d'esprit d'initiative, de goût du travail bien fait malgré des conditions naturelles difficiles. Les chapitres consacrés à notre proche voisin seraient donc des équivalents contemporains aux fables anciennes qui venaient nourrir la mythologie populaire et façonner les esprits.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### Programmes officiels :

- Ministère de l'Education - Centre National de Documentation Pédagogique - Histoire, Géographie, Economie, Education Civique. Classes des collèges 1979.
- Ministère de l'Education Nationale - C.N.D.P. - Histoire, Géographie, Instruction Civique. Classes de seconde, première et terminale 1982.

##### Manuels de l'Enseignement Secondaire : Classes de Terminale (répartis selon le nom du directeur de la collection).

- Derruau M. "Les grandes puissances" 3<sup>e</sup> édi. 1978. Masson p. 89 à 94.
- Gourou P. et Papy L. "Les grandes puissances". 1970. Classiques Hachette p. 257 à 262.
- Le Lannou M. "Les grandes puissances économiques du Monde". 1970 Bordas p. 105 à 111.



- Prévot V. "Géographie du monde contemporain". 1966. Librairie E. Belin p. 149 à 155.
- Varon H. "Les grandes puissances économiques du monde". édi. 1977. Colin p. 68 à 75.



## EVALUATION ET PERCEPTION DES PAYSAGES RURAUX FACE A LEUR SAUVEGARDE

CHRISTIANS, Charles

Université de Liège

### I. LA SAUVEGARDE DES PAYSAGES RURAUX EN WALLONIE

En Belgique wallonne, la sauvegarde des monuments et des sites est réglée par la loi du 7 août 1931 sur la conservation des monuments et des sites, partiellement remplacée par le décret du 28 juin 1976.

Les dossiers de propositions de conservation sont préparés par les membres de la Commission Royale des Monuments et des Sites, commission consultative actuellement régionalisée en deux sections autonomes. Instituée en 1835, la Commission a installé des comités provinciaux de membres correspondants en 1860 en vue de mieux connaître les situations locales; ils comptent aujourd'hui une section des monuments et une section des sites.

L'initiative des classements ne vient plus seulement de la Commission mais peut venir du Ministre de la Communauté française voire de particuliers ou d'associations dont la demande est appuyée par une pétition. L'initiative appartient aussi au Collège des Bourgmestres et échevins de la commune sur laquelle se trouve le monument ou le site. Si le classement d'un monument donne droit à une intervention financière d'entretien et de restauration (avec 10 à 20 % à charge du propriétaire), le classement d'un site ne donne pas droit à intervention, encore que la loi prévoit une indemnité de l'Etat pour le préjudice éventuel qu'occasionnent aux propriétaires les restrictions apportées à leurs droits.



Malheureusement le classement progresse lentement : moins de 1400 monuments et près de 600 sites en Wallonie pour environ 18.000 km<sup>2</sup>. L'entretien des monuments et la protection effective des sites laissent souvent à désirer, malgré le petit nombre d'objets classés.

On doit constater, en ce qui concerne les sites classés, que non seulement leur nombre est réduit mais que leur nature exclut notamment les grands sites paysagers, très souvent d'un intérêt écologique significatif. De tels sites sont de véritables "réserves de paysage"; ils sont aujourd'hui de plus en plus menacés par l'urbanisation désordonnée des campagnes. Ils posent de graves problèmes de gestion. De plus la partie administrative des dossiers traitant de tels sites constitue une tâche pratiquement insurmontable actuellement, car il faut relever toutes les parcelles constitutives et avertir les propriétaires nominalelement par lettre recommandée.

L'attention portée à notre patrimoine monumental et naturel a été renforcée par la multiplication des inventaires exhaustifs qui ont été entrepris par différentes instances (Administration de l'Urbanisme et de l'Aménagement du Territoire, Ministère de la Communauté Française, Inter-Environnement, Commission Nationale de Protection des Sites spéléologiques; etc.).

En tout état de cause, le classement des monuments et sites ne peut plus se faire au hasard des initiatives mais dans le cadre d'une connaissance systématique des faits et d'un choix de priorités selon l'intérêt hiérarchisé des monuments et sites en question.

Des paysages et sites de grand intérêt ont été, par ailleurs, inscrits aux plans de secteurs, à savoir des plans réglementaires de zonages de l'utilisation du sol élaborés à l'échelle du 1/10.000. La loi du 12 juillet 1973 sur la conservation de la nature a mis en place des réserves naturelles intégrales ou dirigées et a prévu l'installation de parcs na-



turels, c'est-à-dire des territoires soumis à des mesures ayant pour but de conserver le caractère, la diversité et les valeurs scientifiques de l'environnement. (9.000 ha de réserves naturelles en Belgique, parc naturel national Hautes Fagnes - Eifel à l'Est de Liège).

Le problème des paysages se pose spécialement dans les parcs naturels où la vie socio-économique n'est pas arrêtée, notamment les activités touristiques. L'étude géographique doit y déboucher sur des propositions d'évolution et d'adaptation harmonieuses. Dans le cadre de recherches interdisciplinaires.

Si nous ajoutons le mouvement volontaire de création de réserves naturelles, nous constatons qu'il y a un état d'esprit favorable qui existe et qui doit être encouragé.

Compte tenu des difficultés des procédures réglementaires, le Ministère de la Communauté française a posé la question de savoir comment des sites pourraient être pris en charge par les populations locales. Ayant été amené à collaborer avec le groupe chargé de l'étude, nous avons proposé une série de territoires où l'enquête préalable a cherché à savoir comment était perçu le paysage et quels sites pouvaient y être décelés. Sur 72 entretiens, une écrasante majorité n'ont pas permis de déceler un site retenant l'attention des populations locales. Les gens - qui, en Wallonie, vivent essentiellement en villages, restreignent leur intérêt au périmètre habité et ne s'intéressent que médiocrement au paysage périphérique.

En fait, le mot site lui-même n'est pas compris et nous l'avons traduit par lieu remarquable. Dans le détail, le terme "site" désigne des éléments non construits ou, plus rarement, des ensembles construits. Un site peut être constitué d'un seul élément ponctuel de valeur. Il peut correspondre à un groupe d'éléments voisins dont aucun n'a de valeur exceptionnelle mais dont l'ensemble acquiert une telle valeur. Les éléments du site peuvent ainsi former un paysage remarquable ou créer une ambiance écologique de qualité



qui n'existe que parce que l'ensemble des éléments sont réunis par leur disposition harmonieuse ou fonctionnelle dans l'espace.

Les populations locales ne s'intéressent, quand elles le font, qu'à des sites où le caractère sentimental l'emporte - lieu de culte lié aux souvenirs d'enfance, lieux de promenade, etc. - De même, les gens des campagnes font rarement partie d'un mouvement de protection paysagère ou écologique. C'est là une participation plutôt urbaine que rurale. La perception valorisante des campagnes est le fait de ceux qui ne la possèdent pas, qui ne les exploitent pas, et, souvent qui n'y vivent pas.

Ainsi, dans notre schéma d'organisation rurale, les cultivateurs, minoritaires, sont gestionnaires de l'énorme espace des champs et l'organisent dans un esprit de production économique. Ce sont au contraire les ruraux non agricoles, majoritaires, qui habitent au village, qui gèrent celui-ci. Nous devons y reconnaître deux groupes à notre point de vue. D'abord celui des descendants d'agriculteurs ou de villageois qui ont hérité de leur village et n'ont rien fait pour le choisir. Ceux-là, le plus souvent, y prêtent peu d'attention et ne s'intéressent guère à leur environnement, jugé banal. Ils sont encore attentifs aux routes et chemins qui les relient, comme un cordon ombilical, à la ville ou au village voisin. Ensuite, un deuxième groupe rassemble tous ceux qui, par migration, ont choisi spécifiquement tel ou tel village, cas, notamment, des néo-ruraux venant des villes vers l'espace urbain. Ceux-là sont jaloux de l'espace rural qu'ils ont sélectionné et ils en défendent, d'habitude, l'intégrité. Mais cette défense est encore souvent plus agressive de la part des résidents secondaires, dont le choix est plus libre de toute contrainte que celui des premiers résidents, notamment vis-à-vis de la contrainte de localisation par rapport à l'emploi et, pour les enfants, par rapport aux écoles. Ainsi, ce sont les nouveaux utilisateurs, et souvent des utilisateurs temporaires de l'espace, qui donnent leur avis sur la gestion de biens qu'ils ne possèdent pas et qu'ils n'ex-



exploitent pas. Pour ces utilisateurs, l'ensemble rural apparaît d'autant plus attrayant qu'il est pittoresque et ancien. Un état d'esprit se crée ainsi pour valoriser les aspects traditionnels des campagnes. Par assimilation, c'est vrai, ces aspects correspondent à des situations plus favorables sur le plan écologique puisque les technologies agricoles y sont moins agressives. Par ailleurs, les paysages traditionnels ont une signification culturelle car ils sont, par leur physionomie, témoins de l'organisation de la vie des communautés rurales qui se sont succédées.

Les contraintes économiques ne permettent pas aux agriculteurs d'être attentifs comme il le faudrait aux nécessités paysagères et l'harmonisation des deux contraintes est à rechercher. La loi belge de 1970 sur le remembrement des biens ruraux a reflété l'intérêt de la Société Nationale Terrienne, qui réalise les opérations sur le terrain, pour l'environnement écologique et paysager. Elle prévoit explicitement que le remembrement peut être accompagné par des travaux d'aménagement des sites.

Actuellement, un plan préparatoire d'inventaire et d'évaluation des sites et des paysages doit être obligatoirement établi avec l'étude préalable des travaux connexes à effectuer. Ce plan est dressé tant pour les éléments biologiques que pour les éléments d'intérêt paysager, architectural ou scientifique; ces éléments sont hiérarchisés suivant leur intérêt pour l'agriculture, le paysage et l'écologie. Le Séminaire de Géographie a réalisé plusieurs de ces plans.

## II. L'EVALUATION ET LA PERCEPTION DES PAYSAGES RURAUX :

### L'ESSAI LIEGEOIS.

A partir des expériences réalisées par les géographes et les écologistes dans ce domaine, s'est constitué, à l'Université de Liège, un "Centre interdisciplinaire de Recherches Appliquées au Paysage" (C.I.R.A.P.). Ce Centre réunit un groupe de six chercheurs - géographe, écologue, sociologue, archi-



tecte et deux techniciens. Le travail s'y effectue sous la direction scientifique d'un ou deux promoteurs par discipline concernée et nous en sommes.

Le Centre a pour vocation d'étudier les méthodes pratiques d'évaluation et de gestion en matière de sites et de paysages ruraux et péri-urbains par une approche interdisciplinaire ainsi que de participer aux travaux d'aménagement de territoire et d'études d'impact en milieu rural.

Dans un premier temps, le Centre s'est penché sur un cas aux composantes variées, le Pays de Herve, à l'Est de Liège et sur un des sites, celui de Val Dieu avec ses vallées avoisinantes. Ensuite, la méthode a été mise au point et a été testée dans trois autres régions, la Hesbaye, le Condroz et l'Ardenne.

Nous présenterons ici la démarche expérimentale suivie au Pays de Herve, la démarche finale étant en voie d'être soumise au maître d'oeuvre, le Ministère de la Communauté française de Belgique.

La recherche a porté sur la mise au point de critères quantifiables afin de tendre vers plus d'objectivité dans l'évaluation et surtout en vue de permettre des comparaisons interrégionales. Ces critères doivent permettre, à terme, un choix dans les priorités de classement des sites et des paysages, comme dit plus haut. La gestion est également à prendre en considération plus tard.

Dans le site qui a été retenu, celui de l'Abbaye de Val Dieu, se superposent de nombreux intérêts variés : intérêt paysager (Colard, 1961), intérêt au plan de secteur (zone de protection paysagère et zone d'espace vert), intérêt de patrimoine naturel (avifaune) et existence d'éléments culturels classés (Abbaye de Val Dieu, 1974).

La région du Pays de Herve mérite une courte description pour en percevoir les éléments majeurs. Dans un contexte



topographique accidenté, le paysage est marqué par une monoculture herbagère absolue, accompagnée d'un maillage fort incomplet de haies vives, basses ou arborées; il est parsemé de vergers à hautes tiges en pleine dégradation. L'habitat y est essentiellement composé de fermes isolées, encore en activité ou non, qui s'intercalent entre de petits villages de services. L'évolution paysagère est rapide. Les haies sont arrachées pour des raisons économiques : difficultés et prix de leur entretien qui ne laissent subsister que des bribes d'écrans protecteurs pour le bétail. Les vergers sont abattus avec l'encouragement de la Commission des Communautés Européennes en raison de leur non rentabilité en face de productions mieux situées ou plus modernes. L'urbanisation des campagnes développe des alignements de maisons neuves de néo-ruraux, venant de Liège ou de Verviers. Les perspectives des plans d'aménagement (1960) y avait prévu l'évolution vers un "parc résidentiel urbain"...

L'analyse géographique a porté sur les faits de relief, d'hydrographie, de pédologie, d'affectation du sol, d'éléments végétaux verticaux (haies, lignes d'arbres), de structures parcellaires et de trame agraire de l'habitat. Une des références de jugement a été l'état d'équilibre du paysage agraire avant l'évolution d'"industrialisation" de l'agriculture. L'analyse écologique a visé à reconstituer des emboîtements successifs d'unités écologiques, fort voisines des unités géographiques; l'essentiel a porté sur l'appréciation écologique des affectations du sol artificialisées et spontanées. Les variables architecturales ont été de trois types : - celles qui définissent la configuration de l'espace bâti, c'est-à-dire la disposition des éléments bâtis par rapport aux voies de communication et par rapport à l'environnement naturel et l'agencement des différents volumes entre-eux (orientation des constructions, retrait, longueur du front principal, densité de logements, coefficient d'emprise au sol et d'occupation du sol), - les variables qui détaillent l'identité d'un élément bâti (âge, fonction, mesures diverses, matériaux), - les variables qui déterminent l'intégrité de l'élément (degré de conservation des caractères originels).



Cet ensemble de faits objectifs travaillés au niveau du groupe ont été interprétés par une approche sociologique qui consiste à substituer à la "perception-description" une perception sociale en termes de classes ou de catégories sociales en montrant bien que ce sont les conditions sociales d'accès à l'espace (revenus, référent culturel,...) qui vont déterminer et différencier les types de perception des paysages, ainsi que le type d'usage qui en sera fait. Les critères scientifiques sont pondérés qualitativement par les consommateurs visuels.

Un échantillon stratifié de la population locale a été constitué, car c'est elle qui a priorité dans l'appropriation et la mise en valeur de son espace. Les paramètres appliqués aux personnes composant l'échantillon sont de quatre types : 1.- la catégorie socio-professionnelle ; 2.- le mode et l'année de résidence ; 3.- l'âge ; 4.- le sexe.

Les avis ont été vérifiés grâce à l'outil qu'a constitué un jeu de photographies, soit ponctuelles, pour attirer l'attention sur un objet précis, soit panoramiques, afin de se rapprocher le plus possible du visuel humain.

En réponse aux résultats de la pré-enquête, il fut impératif d'élaborer un second questionnaire plus simple et plus concis. Ce questionnaire visant à dégager des critères visuels qualitatifs est composé de quatre questions ouvertes.

1. La première question vise à caractériser par la présence, l'absence ou l'effet neutre (n'a pas d'importance, ne sait pas, sans réponse...) de critères visuels, la spécificité du paysage étudié. Ces critères sont d'une part ceux retenus par les autres disciplines pour l'évaluation visuelle, et d'autre part ceux proposés par les répondants eux-mêmes.
2. La deuxième question porte sur les critères visuels ayant subi une altération dans l'entité paysagère. La réponse ici est binominale : oui ou non. Certains critères sont proposés par l'enquêteur, d'autres par les enquêtés eux-mêmes.



3. La troisième question porte sur les critères visuels devant être protégés dans l'entité paysagère pour que celle-ci garde son caractère typique. Ici encore, certains critères sont proposés par l'enquêteur, d'autres par les enquêtés et la réponse est binominale : oui ou non.
4. La dernière question entièrement ouverte porte sur la perception affective du paysage. Elle permet d'évaluer le degré d'importance des critères visuels. L'enquêté est invité à se prononcer sur sa préférence au paysage faisant l'objet de l'enquête par rapport à d'autres paysages connus de la personne interrogée.

*Remarques :*

- Les critères visuels ne sont jamais hiérarchisés, ils sont, soit : présent, soit : absents.
- Aux quatre questions descriptives est associée la sous-question "Pourquoi ?" afin d'évaluer les motivations objectives ou subjectives de l'enquêté.

### III. L'EXEMPLE DU SITE DE VAL DIEU, AU PAYS DE HERVE (M. Van Bakel).

L'échantillon de population a été constitué à partir de la population-mère de l'entité Val-Dieu; c'est-à-dire la population des villages de Mortroux, Julémont, Neufchâteau et Saint Jean-Sart. Il se compose de 30 personnes ayant répondu au questionnaire. Ces 30 personnes se répartissent comme suit :

1.- Sexe : 11 femmes  
19 hommes

2.- Age : allant de 21 ans à 70 ans.

3.- Catégories socio-professionnelles :

|            |             |
|------------|-------------|
| - Fermiers | 6 personnes |
| - Ouvriers | 6 personnes |
| - Employés | 7 personnes |



- Indépendants 4 personnes
- Cadres/  
Universitaires 4 personnes
- Sans profession 3 personnes

4.- Mode et année de résidence :

- Nés au Pays de Herve 9 personnes
- Habitant le Pays de Herve avant 1966 8 personnes
- Habitant le Pays de Herve depuis 1966 13 personnes

L'an 1966 a été choisi comme année de référence entre les nouveaux résidents et les anciens car il correspond à une augmentation fort sensible du nombre de nouveaux habitats dans l'entité Val-Dieu.

*ANALYSE DES RESULTATS DE L'ENQUETE*

*Critères visuels de spécificité*

28 critères ont été pris en compte pour l'étude de spécificité. N'ont été retenus que les critères dont le total de "sans réponses" ne dépassait pas la somme des totaux de réponses positives et négatives. Etant donné l'échantillon de 30 personnes, le nombre de sans réponses ne pouvait excéder 15 par critère visuel. 16 de ces éléments paysagers (codés de A à P) ont été proposés par l'enquêteur, 12 autres l'ont été par les enquêtés (de Q à  $\beta$ ).

- |   |                       |   |  |
|---|-----------------------|---|--|
| A | Dominance verte       | I | Unité du paysage                       |
| B | Paysage vallonné      | J | Nombreux chemins                       |
| C | Dominance herbagère   | K | Nombreux cours d'eau                   |
| D | Haies vives           | L | Transparence du paysage                |
| E | Large champ de vision | M | Présence de vergers                    |
| F | Long champ de vision  | N | Vergers en fleurs                      |
| G | Paysage découpé       | O | Architecture traditionnelle style      |
| H | Fermes isolées        | P | Architecture traditionnelle matériaux. |



|                             |                                      |
|-----------------------------|--------------------------------------|
| Q Lieux symboliques         | W Flore typique                      |
| R Constructions historiques | X Présence de faune typique          |
| S Présence de bétail        | Z Paysage coloré                     |
| T Activités agricoles       | Z Relief pas trop encaissé           |
| U Lignes d'arbres           | $\alpha$ Cours d'eau bordés d'arbres |
| V Présence de bois          | $\beta$ Paysage humide               |

L'effectif restreint de l'échantillon (30 personnes) et sa subdivision en catégories socio-professionnelles et en mode et ancienneté de résidence, ne permet certainement pas de tirer des conclusions rigoureuses, mais devrait néanmoins dégager certaines lignes directrices pour une étude ultérieure.

Critères visuels cités comme représentatifs - non représentatifs du Pays de Herve.

|   |    |    |
|---|----|----|
| D Haies vives                           | 29 | 0  |
| C Dominance herbagère                   | 22 | 2  |
| U Lignes d'arbres                       | 21 | 1  |
| K Nombreux cours d'eau                  | 21 | 2  |
| B Paysage vallonné                      | 21 | 4  |
| M Présence de vergers                   | 20 | 3  |
| $\alpha$ Cours d'eau bordés d'arbres    | 17 | 0  |
| H Fermes isolées                        | 17 | 5  |
| J Nombreux chemins                      | 17 | 5  |
| N Vergers en fleurs                     | 16 | 3  |
| P Architecture traditionnelle matériaux | 16 | 9  |
| S Présence de bétail                    | 16 | 9  |
| Q Lieux symboliques                     | 16 | 10 |
| F Long champ de vision                  | 15 | 7  |
| Y Paysage coloré                        | 14 | 3  |
| E Large champ de vision                 | 14 | 5  |
| I Unité du paysage                      | 14 | 9  |
| $\beta$ Paysage humide                  | 13 | 2  |
| T Activités agricoles                   | 13 | 10 |



|   |                                   |    |    |
|---|-----------------------------------|----|----|
| V | Présence de bois                  | 13 | 10 |
| W | Flore typique                     | 12 | 6  |
| O | Architecture traditionnelle style | 12 | 12 |
| L | Transparence du paysage           | 11 | 8  |
| G | Paysage découpé                   | 10 | 9  |
| R | Constructions historiques         | 10 | 10 |
| Z | Paysage pas trop encaissé         | 9  | 7  |
| A | Dominance verte                   | 9  | 11 |
| X | Présence de faune typique         | 6  | 9  |

Au niveau de l'ensemble des réponses, on peut dire que le Pays de Herve est ressenti par la population enquêtée comme possédant une spécificité certaine, et ce par une série de critères visuels. En effet, les critères représentatifs constituent 50 % des réponses pour 20 % de non représentatifs et 30 % de sans réponses. Ces pourcentages représentent une moyenne, les critères visuels sont hiérarchisés, non en fonction d'une valeur quantitative évaluée par les enquêtés, mais bien selon le nombre de personnes les ayant cités comme contribuant à la spécificité du paysage.

La majorité des fermiers ne se prononce pas quant à la spécificité du paysage. Faisant partie intégrante de ce paysage par le fait de leur activité professionnelle, ils éprouvent de grandes difficultés à s'en dégager pour le caractériser. L'avis donné sur la présence de "fermes isolées" et la "dominance herbagère" en sont deux exemples. Pour les critères "présence de vergers" et "vergers en fleurs", le nombre de sans réponses peut s'expliquer par l'arrachage des arbres fruitiers jugé indispensable pour une bonne rentabilité de l'entreprise agricole. Les fermiers interrogés ont conscience de leur responsabilité dans la disparition de cet élément paysager, ils se sentent "pris en faute".

Pour les ouvriers, les critères visuels sont généralement considérés comme représentatifs. La représentativité des critères visuels est la plus affirmée chez les indépendants et les cadres universitaires. Cette dernière catégorie socio-professionnelle se prononce le plus, positivement ou né-



tivement, sur la représentativité des critères qui lui sont proposés.

Les personnes nées dans la région (47 % de oui, 21 % de non et 36 % de sans réponses) se prononcent le moins quant à la spécificité du paysage. Cela peut s'expliquer par la difficulté à caractériser un paysage que l'on côtoie depuis toujours et dont l'appartenance ne résulte pas d'un choix en fonction de certains critères visuels. On peut noter l'importance accordée aux "lieux symboliques" et à l'inverse la non caractérisation de critères tels "activités agricoles" et "présence de bétail".

*Critères visuels ayant subi une altération.*

Pour cette question, 10 critères ont été retenus :

- A<sub>1</sub> Haies arrachées
- B<sub>1</sub> Vergers disparaissant
- C<sub>1</sub> Architecture non traditionnelle style
- D<sub>1</sub> Architecture non traditionnelle matériaux
- E<sub>1</sub> Architecture non traditionnelle esthétique
- F<sub>1</sub> Flore disparaît
- G<sub>1</sub> Rivières se polluent
- H<sub>1</sub> Diminution de l'activité agricole
- I Structure du village se modifie
- J Arbres arrachés

L'arrachage des haies semble être l'altération la plus importante et ce pour toutes les personnes interrogées, excepté les fermiers. Or ce sont justement ces derniers qui opèrent cette altération. Ils en donnent comme justifications :

- le manque de temps disponible à leur entretien ;
- la rentabilité de l'élevage nécessitant un cheptel plus important, les haies sont des obstacles naturels et non amovibles entre des pâtures souvent trop petites ;
- les haies sont un obstacle à la progression d'engins agricoles de plus en plus mécanisés et volumineux.



Il est intéressant de constater l'apparition du critère "Diminution de l'activité agricole" qui n'est pas un élément paysager purement visuel, mais qui fait référence à des contingences socio-économiques. En effet, les fermiers et, dans une moindre mesure les ouvriers et employés craignent une disparition de l'élevage, ce qui ferait perdre au Pays de Herve une partie de sa spécificité. Ce danger est également perçu par les résidents de souche et les habitants d'avant 1966.

La disparition progressive des vergers plus appréhendée chez les employés, les indépendants et les "sans profession" n'est pas considérée comme altération chez les fermiers. Le phénomène est identique à celui de l'arrachage des haies vives. Ce sont les fermiers qui abattent les arbres se trouvant sur leurs prés.

La modification de l'architecture traditionnelle au point de vue matériaux, esthétique, et dans une moindre mesure style, est perçue avec plus d'acuité par les habitants de souche et ceux installés de longue date. Les nouveaux résidents n'ont pas voulu considérer comme altération la construction d'habitations récentes non traditionnelles; habitations qu'ils occupent. Estimer que l'aspect visuel de l'architecture a subi une altération consisterait de leur part à une remise en cause de leur intégration au paysage.

La modification de la structure du village est perçue de la même manière que l'altération de l'architecture traditionnelle. Ce sont les habitations récentes ne répondant plus au schéma urbanistique ancien (village groupé autour de l'église, fermes isolées ou par deux au milieu des surfaces agricoles, petits chemins reliant ces fermes aux voies plus importantes,...) qui entraînent, par la création de nouvelles ères résidentielles, une modification du village traditionnel.

L'arrachage d'arbres le long des cours d'eau et la disparition de petites zones boisées a été perçu comme altération par la moitié des personnes interrogées, mais on ne décèle pas de différence marquante entre les catégories socio-professionnelles et de résidence. La dégradation de ce critère visuel semble



être assez lent et insidieux. Aucune explication de ce phénomène n'a été fournie par les enquêtés.

La disparition de la flore typique est perçue par les cadres et universitaires qui sont particulièrement sensibilisés à l'écologie et aux éléments paysagers assez "petits". Paradoxalement, les nouveaux résidents sont également sensibilisés à la disparition de la flore. Cette sensibilisation résulte généralement d'une déception de ne pas rencontrer un élément obligé de l'image qu'ils se font de la "campagne" et de "la nature vierge".

La dégradation des cours d'eau par la pollution ne semble pas cruciale, car peu citée par les enquêtés.

*Critères visuels devant être protégés.*

Pour cette troisième question, 8 critères ont été retenus, tous à mettre en parallèle avec ceux énoncés à la question précédente.

Pour le critère visuel "haies vives", le phénomène de non reconnaissance de dégradation pour les raisons énoncées plus haut, s'amplifie davantage au point que les six fermiers interrogés se révèlent hostiles à toute norme de protection de ce critère.

L'attitude des fermiers vis-à-vis de la protection de vergers est identique à celle adoptée pour les haies vives. Cette nécessité de protection est néanmoins moins ressentie par l'ensemble des enquêtés pour ce critère que pour les haies vives.

Pour une architecture traditionnelle, particulièrement du point de vue de l'esthétique et du style, la demande de protection émane des habitants nés au pays ou y installés de longue durée, ce qui renforce la tendance par les réponses de la deuxième question.



Le fait que toutes ces personnes résident dans un habitat dont l'architecture est restée plus ou moins traditionnelle, n'est pas étranger à cette demande de protection. Une relative moins grande demande de protection de l'architecture traditionnelle au point de vue des matériaux montre que les plus acharnés défenseurs du traditionnel dans ce domaine sont conscients de la plus grande disponibilité et du moindre coût de matériaux nouveaux.

"L'affectation herbagère du sol" n'est pas un critère essentiellement visuel, il peut être mis en relation avec "la diminution de l'activité agricole". La protection de cet élément n'est pas jugé indispensable par les principaux intéressés : les fermiers. Ceux-ci veulent avoir la possibilité de se reconverter dans une agriculture céréalière ou fourragère si les nécessités économiques les y obligeaient. Par contre, la demande de protection des herbages par les autres catégories socio-professionnelle montre bien qu'un changement d'affectation du sol entraînerait une perte de spécificité du Pays de Herve.

La demande de protection de la flore et dans une moindre mesure des cours d'eau ne peut être que constatée. Les réponses ne permettent pas d'en déduire un raisonnement explicatif.

Certaines personnes souhaitent une réglementation pour certains critères visuels. Il est intéressant de noter que pour un même critère, cette réglementation est soit voulue, soit combattue; et ce en fonction des intérêts propres aux catégories socio-professionnelles ou d'ancienneté de résidence.

Exemples :

- a.- Une demande de réglementation de l'architecture est souhaitée par les résidents de souche, ou qui résident dans un habitat ancien. Les résidents récents qui habitent dans un bâtiment nouveau, non traditionnel, non intégré



visuellement au paysage, sont évidemment hostiles à une telle réglementation.

- b.- A l'inverse : les fermiers et une majorité d'habitants intégrés socialement à la population autochtone et conscients des problèmes inhérents à l'activité agricole, sont réticents à l'application de normes souhaitées par les nouveaux résidents. Normes qui visent à une protection du caractère agricole typique du Pays de Herve et en particulier de ses composantes que sont les haies vives, les vergers, les lignes d'arbres le long des cours d'eau, la dominance herbagère du sol ...

*Perception affective du paysage.*

*1.- Les raisons non-visuelles*

Ces raisons sont fournies par les personnes dont la raison de leur résidence ne résulte pas d'un choix réfléchi, mais bien d'un relatif déterminisme (naissance au pays, emploi sur place, héritage d'une habitation...). Ces personnes, tout en manifestant leur préférence à ce voyage (on pourrait dire à leur paysage), le caractérisent par des liens affectifs soit aux choses, soit le plus souvent aux gens.

*2.- Les raisons visuelles*

Ces raisons sont plus souvent fournies par les personnes dont la résidence au Pays de Herve est récente et résulte d'un choix, ce qui pour l'échantillon de population soumis à l'enquête, était très fréquemment lié. Pour ces personnes, le paysage du Pays de Herve est généralement typique et en particulier en fonction des critères énoncés à la première question : les haies vives, la dominance herbagère, le paysage vallonné, les lignes d'arbres, les vergers en fleurs...

Il faut également noter que la situation géographique du domicile est très souvent fonction de la possibilité d'appréhender de l'habitat un champ de vision le plus large et le plus long possible.



## IV. CONCLUSIONS

La perception paysagère, en plus des géographes, est avant tout une affaire de spécialistes et d'intellectuels. C'est l'approche sentimentale, plutôt que visuelle, qui l'emporte au sein des populations rurales de souche. La vision paysagère ne prend tout son sens que chez ceux qui font le choix de s'installer plutôt ici que là ou qui ont choisi tel paysage comme lieu de délasserement. L'aspect "décor" l'emporte sur l'aspect "vécu".

Par ailleurs, les acteurs responsables de la construction du paysage, agriculteurs, constructeurs de logements, sont plus proches des aspects proprement économiques, disons financiers, même s'ils mettent en danger l'esthétique paysagère ou la valeur écologique. En caricaturant les situations, disons que les aspects de protection sont facilement pris en charge par ceux qui ne sont pas les payeurs. D'où nécessaire recours à l'autorité et aux finances publiques, si ce n'est pas se leurrer sur la richesse publique en Wallonie. D'où aussi un nécessaire recours à l'information et à la formation des populations concernées.



## BIBLIOGRAPHIE

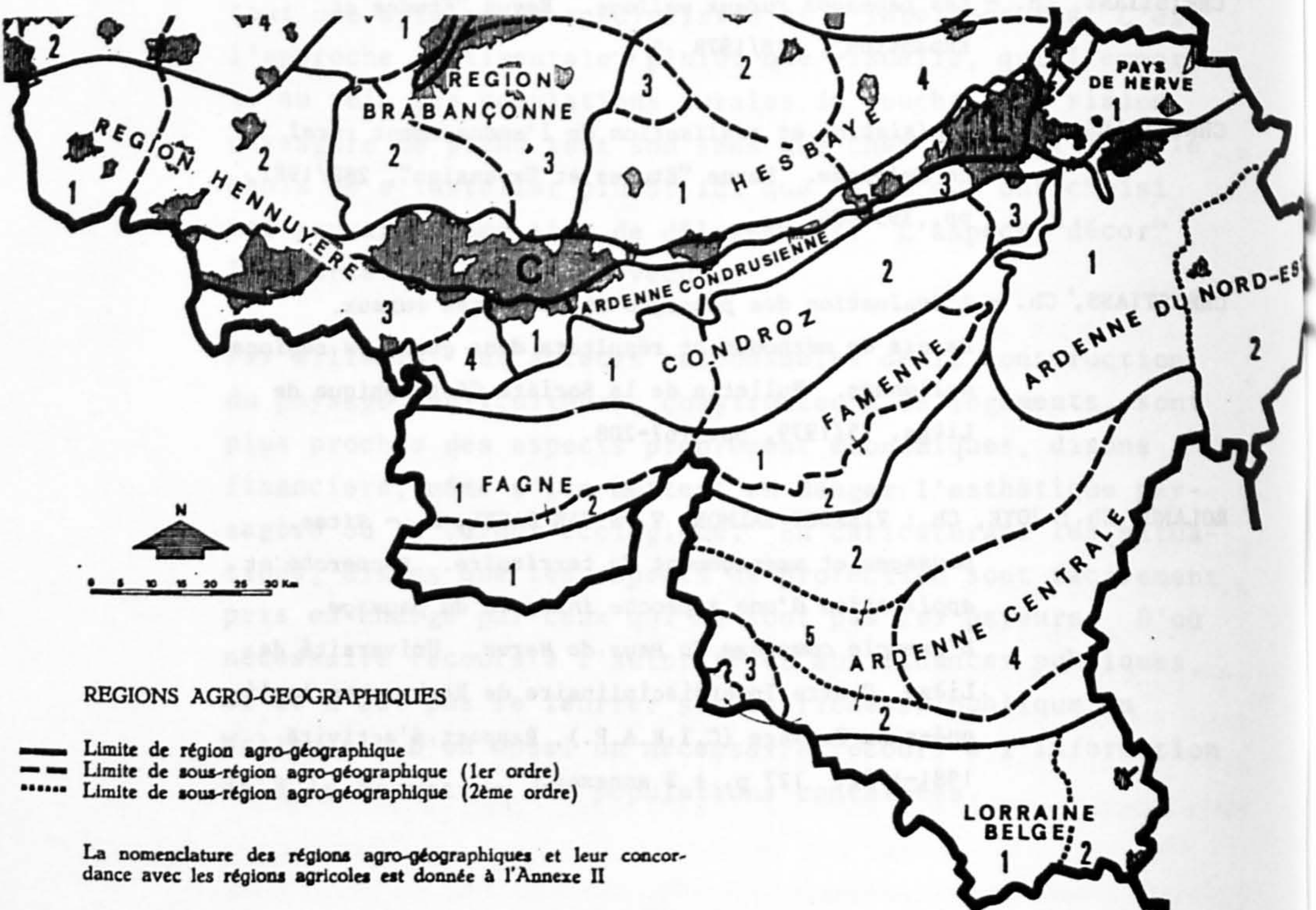
CHRISTIANS, Ch. - *Les paysages ruraux wallons*. Revue "Etudes et Expansion", 278/1978, 9 p.

CHRISTIANS, Ch. - *Législation et réalisation de l'aménagement rural en Belgique*. Revue "Etudes et Expansion", 289/1981, pp. 395-406.

CHRISTIANS, Ch. - *L'évaluation des paysages et des sites ruraux. Essais de méthodes et résultats dans quelques régions wallonnes*. Bulletin de la Société Géographique de Liège, 15/1979, pp. 167-208.

ROLAND, Ch.; JOYE, Ch.; VIERSET-SALMON, V. & VAN BAKEL, M. - *Sites, paysages et aménagement du territoire. Recherche et application d'une approche intégrée du paysage. L'exemple complexe du Pays de Herve*. Université de Liège, Centre Interdisciplinaire de Recherches Appliquées au Paysage (C.I.R.A.P.), Rapport d'activité 1981-1982. 127 p. + 2 annexes.





Extrait de : CHRISTIANS, Ch. - *Les degrés de priorité des remembrements de biens ruraux en Belgique. Etude géographique des structures et premières propositions de priorités.*

Revue de l'Agriculture, 1971/11-12, et Travaux géographiques de Liège, 158-1971.





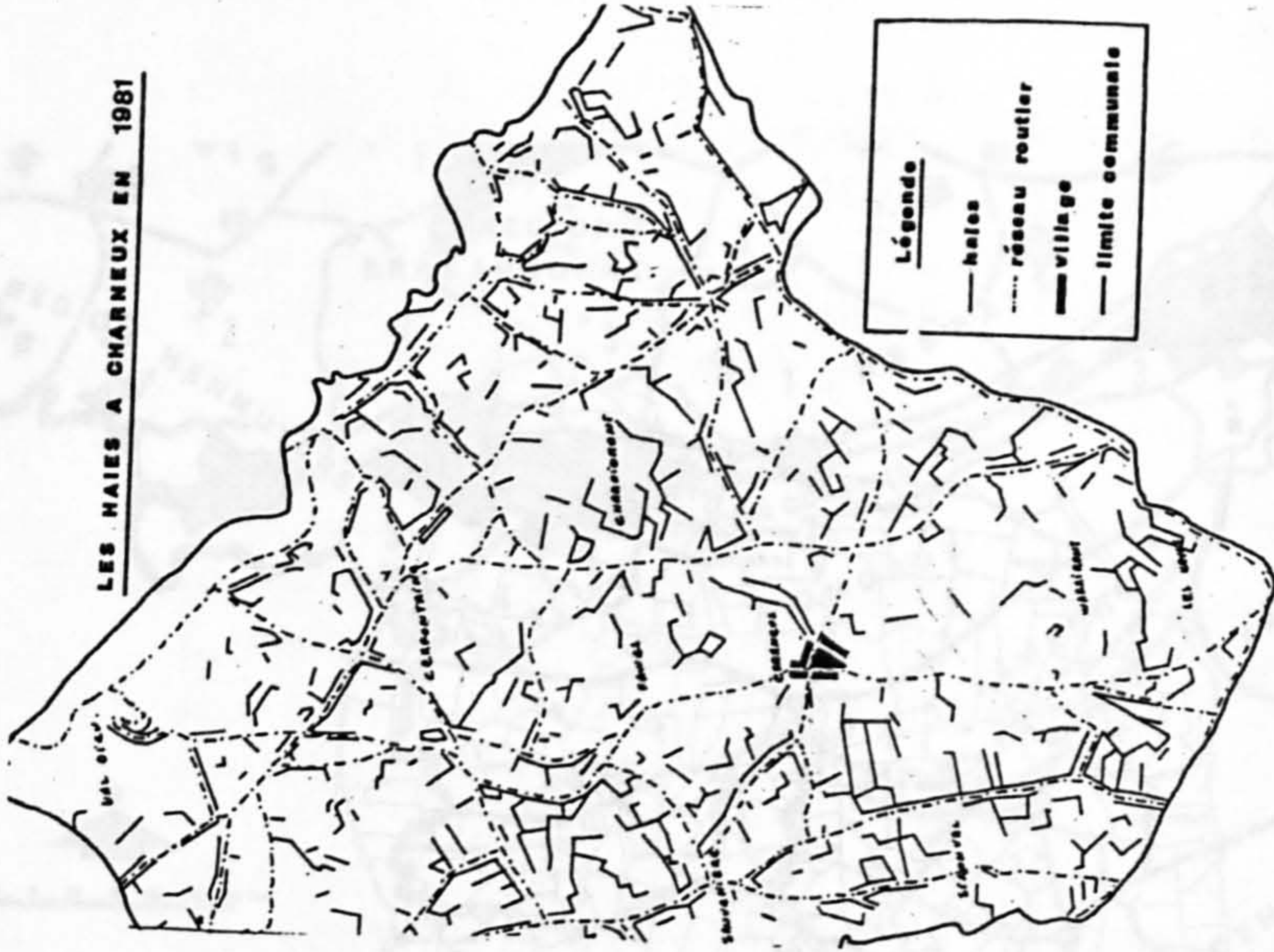
Le Pays de Herve : paysage d'herbages en parcelles massives très irrégulières avec fermes dispersées et petit village de services.

Extrait de : DUSSART, F. - *Les types de dessin parcellaire et leur répartition en Belgique.*

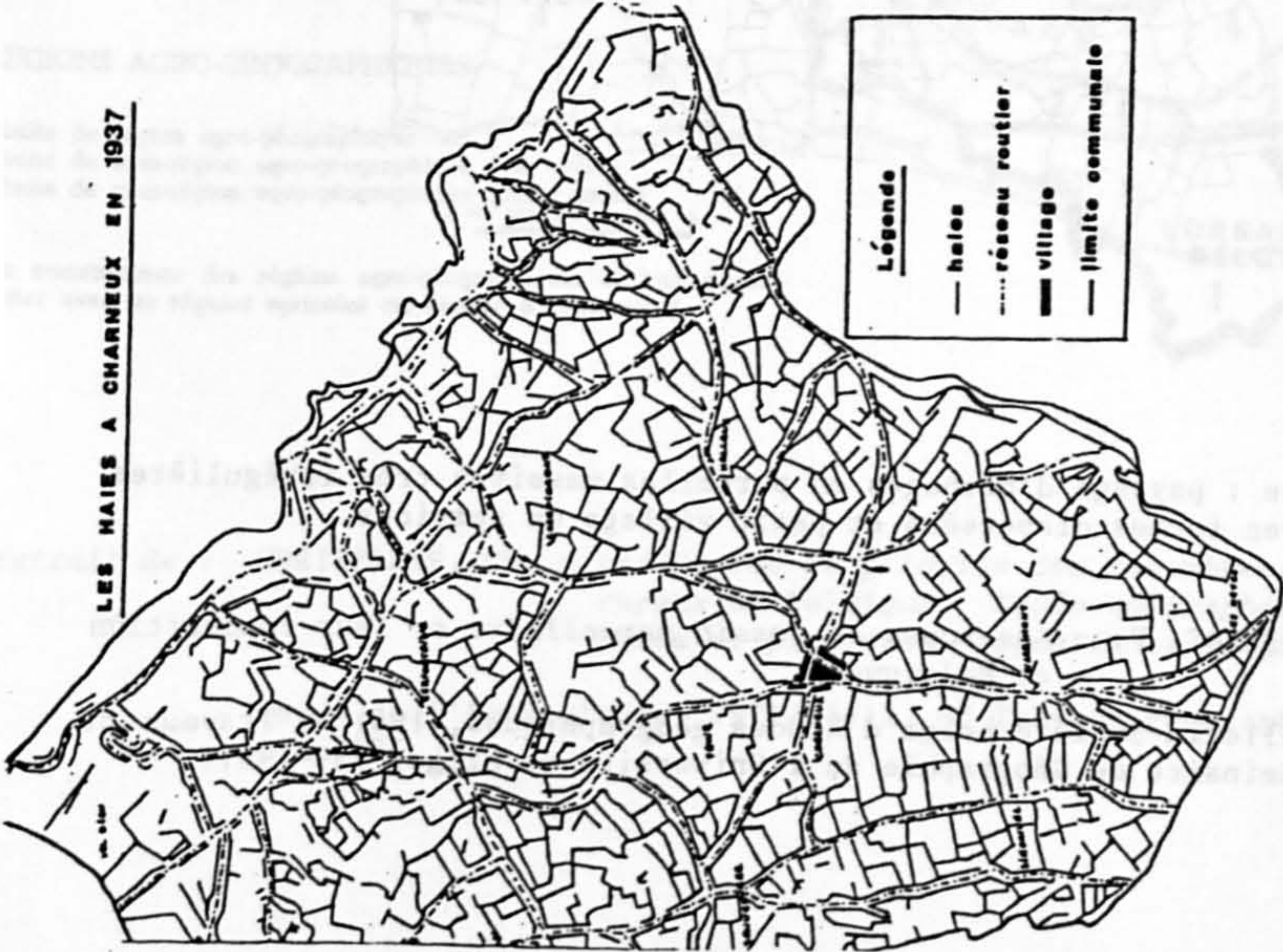
Bulletin Société belge d'Etudes géographiques, 1961 et Travaux du Séminaire de Géographie de l'Université de Liège, 139-1961.



LES HAIES A CHARNEUX EN 1981



LES HAIES A CHARNEUX EN 1937



Extrait de : CHRISTIANS, Ch. & MONFORT, J. - L'évolution du paysage bocager de l'Entre-Vesdre-et-Meuse. L'exemple de Charneux.

A paraître dans : Bull. Soc. géographique de Liège, 1983.



## REPRESENTATION CULTURELLE ET PRATIQUE DE L' ESPACE

FISCHER, Gustave-Nicolas

Université de Metz

L'espace, c'est d'abord pour chacun les lieux dans lesquels nous vivons, dans lesquels nous nous déplaçons et où nous travaillons.

### 1.- ESPACE ET REPRESENTATION

La psychologie de l'espace suggère fortement que l'espace est en premier lieu organisé par les expériences subjectives qui créent une sorte de typologie des différentes zones qui entourent l'homme à chaque instant.

En ce sens, la perception de l'espace est utilisée comme un indicateur, car elle s'organise autour des aménagements et de leur transformation. Si la perception est une activité sensorielle qui intègre les éléments de l'environnement en espace perçu, elle constitue à proprement parler un apprentissage de l'espace.

Mais la perception n'est pas neutre, elle est chargée de culture ; elle varie selon les sociétés et les systèmes de valeurs.

Un bidonville n'est pas perçu de la même façon par un jeune qui y vit, par l'assistante sociale, par le policier ou par l'homme politique qui vient le visiter.

Il est bien évident que ce que l'on perçoit dans un espace, ce sont des caractéristiques apprises et valorisées par le milieu dans lequel nous vivons. Elles donnent lieu à des représentations.

La représentation, c'est un système d'élaboration perceptive et mentale qui schématise le milieu en le transformant en image.

En d'autres termes, c'est la façon dont les individus transcrivent en image, les expériences du milieu ; et les images ainsi formées, les amènent en retour à fabriquer la réalité et à déterminer leur propre comportement à partir de là.

On peut donc dire que l'espace est aussi produit culturellement.

Il n'existe donc pas d'espace vide ou neutre d'un point de vue psychosociologique.



Bien plus, il véhicule des significations qui dépendent aussi bien de l'ensemble architectural que du contexte social. A l'intérieur de chaque lieu, les informations apportées par la nature et la répartition des objets interviennent dans l'usage des espaces et leur confèrent un sens. Certains lieux ont de ce point de vue une signification suffisamment explicite et prégnante pour induire un type de comportement qui cherchera à s'adapter à leur désignation sociale, c'est-à-dire en réalité à la valeur symbolique qui leur est affectée ; le bureau du patron d'usine, l'amphithéâtre de l'université ou la salle d'attente du médecin en sont des exemples. La fonction des lieux produit donc des significations qui se manifestent concrètement dans leur utilisation sociale, c'est-à-dire par les comportements qui s'expriment dans ces situations. On connaît les attitudes adoptées dans un ascenseur chargé : sa densité d'occupation provisoire entraîne habituellement un certain nombre de comportements typiques de repli sur soi, d'encoquillement et d'évitement des contacts.

On a observé d'une manière plus générale que des significations particulières étaient liées à la manière de saisir les dimensions d'un lieu : une opposition fréquente s'établit entre espace grand, associé au désert, au vide, au froid, c'est-à-dire de lieu qui dilue l'identité, et espace petit, associé à la chaleur, l'affectivité, la protection et la reconnaissance de l'individu par les autres. La relation à l'espace représente donc une manière d'investir la réalité ; celle-ci s'opère en particulier dans la façon dont les gens se parlent suivant les lieux dans lesquels ils se trouvent.

Ainsi, les différents espaces révèlent des significations différentes dans les activités et les rencontres qu'on y fait. Dans la vie professionnelle, nous savons tous qu'un message hiérarchique prend une signification différente suivant le lieu où il est émis. C'est aussi la raison pour laquelle la ritualisation des informations qui se produit dans certains endroits (salles de réunions ou de conférences) ajoute du sens au discours qui y est tenu. L'ensemble de nos conduites revêt une valeur spécifique en fonction des lieux où elles se déroulent et indique en outre l'influence des facteurs culturels : nos habitudes vestimentaires, par exemple, qui



sont entièrement produites pour leur usage "approprié" à des lieux "appropriés" - le bleu de travail à l'atelier, la blouse blanche au bureau, le complet veston et la robe longue pour les réceptions, le bikini à la plage, etc. - concrétisent notre "adaptation" sociale, si l'on se conforme à cette adéquation, ou au contraire notre inadéquation, si on la perturbe.

Nous venons de remarquer que les signes culturels affectés aux lieux conditionnent en quelque sorte les individus à la fois à percevoir une certaine ambiance qui s'intègre à leur champ existentiel comme principe de réalité et à la traduire dans un type de comportement qui constitue leur adaptation aux situations.

Il faut ici se référer à la "dynamique de la personnalité" explicitée par Lewin et représentée comme l'ensemble des processus par lesquels chacun "éprouve" sa relation à l'espace. Cette relation de l'individu au milieu environnant s'organise à partir d'un champ nouveau, celui de la structure imaginaire de l'être humain qui se déploie dans une production propre (images, symboles) et qui constitue le support et la source de significations ainsi formées. On explique entre autres cette production imaginaire par l'idée de projection.

Si, dans un sens premier, le mot projection dénote, comme l'a souligné Anzieu, "une action physique, le jet par exemple, un lancement de projectiles", dans un sens psychologique, il désigne le mécanisme par lequel chacun tend à attribuer à autrui des sentiments dont il est en réalité le sujet. On peut ainsi parler de projection pour illustrer le processus à travers lequel on se re-présente le milieu ambiant et on le valorise positivement ou négativement en fonction de ses propres intérêts, aptitudes, habitudes ou attentes. C'est donc en interprétant les images, les signes ainsi produits que peuvent être saisies toute une série de significations. Ainsi, par exemple, un certain nombre d'expressions de sentiments à l'égard du travail, comme "c'est vide", "c'est une prison", etc., mettent en évidence des significations univoques projetées sur un espace donné et qui le désignent comme réalité aliénante.



Dans ce cas, la signification des lieux de travail comme aliénation est induite par le fait qu'ils ne sont vécus autrement que selon une signification dominante. Que cette forme soit définie comme "vide" amène seulement à donner à l'aliénation une coloration particulière : le "vide" de l'espace renvoie à l'image de dépossession : un endroit où l'on ne peut rien faire en son nom.

Sur un autre plan, on peut remarquer que la signification des lieux résulte aussi des valeurs créées par la société et qu'on y déchiffre sur la base de cette inscription. Tout ceci revient à dire que lorsqu'on parle de signification des lieux, il faut être attentif à la charge culturelle qui la détermine. En d'autres termes, ce qu'on perçoit, ce qu'on apprécie ou que l'on refuse dans l'espace, ce sont des traits que nous déchiffrons à travers les représentations qu'on a été habitué à en donner. Les liens qui se nouent entre l'homme et l'espace ne sont donc pas réductibles aux seuls rapports matériels ou fonctionnels, ils incluent une valorisation qui transcende leur caractère physique et produit par conséquent un ensemble de significations sociales liées à la re-présentation qu'on en a.

## II.- LES PRATIQUES DE L'ESPACE : L'APPROPRIATION

L'autre aspect de la psychosociologie de l'espace est de montrer que la relation entre l'individu et l'environnement est marquée par un type de pratique définie dans le terme d'appropriation. Son principal intérêt, c'est de mettre en lumière qu'un lieu peut être vécu comme un territoire et a une valeur sociale d'enracinement. Les pratiques de l'espace aident à saisir le sens des "usages" des lieux en fonction des codes propres à un système social donné. L'idée d'appropriation permet d'éclairer tout un pan de la vie sociale. Elle est une emprise psychologique sur les lieux, mais qui se fait comme en creux par rapport aux aménagements existants conçus et orientés vers la monofonctionnalité. Le concept d'appropriation est donc proposé comme une interprétation dans laquelle l'environnement est considéré comme un enjeu et un indicateur par rapport aux conditions sociales.



### 1°) Le concept d'appropriation

L'idée même d'appropriation désigne globalement soit l'acte de prendre quelque chose pour soi, soit l'acte de rendre quelque chose propre à son usage. Le terme vient du verbe s'approprier qui veut dire faire sien.

C'est Proshansky qui, à l'intérieur d'une analyse théorique, a tenté d'ordonner les différentes définitions de l'appropriation. Selon lui, l'appropriation se manifeste comme "l'exercice sur l'espace d'une autorité, d'un contrôle, d'une maîtrise, d'un pouvoir (contrôle physique ou psychologique)".

Le contrôle physique peut être fait par exemple, en occupant un siège dans un autobus ou en plaçant une personne de forte stature devant une porte pour en contrôler l'accès.

Le contrôle psychologique de l'espace se réfère aux limites de l'espace personnel ou aux limites du domaine privé en relation au domaine public. Ce contrôle exercé sur l'espace est orienté essentiellement vers les autres.

A partir de ces indications, retenons dans l'idée d'appropriation de l'espace un schéma de comportement qui se caractérise comme un type d'interaction avec l'environnement immédiat dans lequel on se trouve. Elle s'affirme à travers de multiples aménagements qui forment une mainmise, régie par un certain nombre de critères :

- \* le degré de spécificité du lieu ; il est en particulier fonction de la spécialisation : ce qu'on peut y faire et ne pas y faire. Il montre donc par exemple le type de qualification inhérent à certains espaces. La maîtrise donnée par une qualification ou une valeur reconnue en termes de compétence s'accompagne d'une liberté d'usage des espaces liée au fait qu'elle exclut beaucoup d'autres de la possibilité d'en jouir de la même façon ;
- \* la clôture plus ou moins grande de l'environnement visuel ; elle est le résultat d'une certaine structure d'aménagement qui va définir des places où l'on est mieux qu'à d'autres ;
- \* la maîtrise cognitive qui est liée à la connaissance exacte et sûre de tous les éléments d'un lieu. C'est la capacité de répertorier la complexité d'un environnement donné ;



- \* la capacité de modification personnelle d'un espace par la décoration, par exemple. Qu'est-ce que je peux choisir de modifier ? Ce degré de modification est fonction par exemple de mon rapport juridique à l'espace : propriétaire, locataire ;
- \* les rapports avec le voisinage ;
- \* la dissimulation par rapport au pouvoir, c'est-à-dire les possibilités offertes par la structure d'environnement d'échapper à cette divinité gazeuse du contrôle qui règne un peu partout, mais qui rentre mal dans les trous, dans les interstices. L'appropriation montre sur ce point que l'exercice du pouvoir est confronté à un obstacle majeur : le contrôle des situations est quelque chose de difficile et même illusoire quand il veut être absolu ;
- \* l'attachement de l'individu à un lieu parce qu'il peut s'identifier à lui, de telle sorte qu'il va dire : c'est moi, c'est ma place. Cet enracinement se manifeste par deux processus particuliers : le marquage et la nidification.

## 2°) Les modalités de l'appropriation

Nous avons interprété l'ensemble de ces pratiques d'aménagement par le concept de nidification (1). Il s'agit d'un processus par lequel l'individu cherche à se glisser dans l'intervalle laissé par l'aménagement, par les autres ou par le temps, pour faire son nid.

En d'autres termes, nous avons affaire à des formes d'installation qui se réfèrent toujours plus ou moins explicitement à la création d'un chez soi. Elles expriment l'injection de significations affectives dans le territoire.

### \* Le marquage

Il s'agit là de l'ensemble des espaces que l'individu peut marquer d'un caractère particulier et dont il entend contrôler l'accès. Ils constituent en eux-mêmes un espace nidifié, délimité par un véritable bornage symbolique : les déplacer ou même les toucher revient en quelque sorte à toucher le corps de celui à qui ils appartiennent. La nidification se traduit dans ce cas par les menus aménagements autour de soi. On le voit chez les gens assis fréquemment sur les bancs publics qui marquent tout simplement la familiarisation acquise en élargissant leur zone d'emprise.



Quoi qu'il en soit, l'individu tend à faire de l'espace un territoire de la possession. Pour transformer l'espace en un territoire personnel, il va utiliser un ensemble d'objets qui sont en quelque sorte identifiés au Moi. Ces objets que Goffman (2) désigne par le terme de "marqueurs", tendent à montrer que les individus ne peuvent avoir un minimum d'aisance que s'ils ont l'occasion, non seulement "d'arranger" l'espace, mais aussi de le signaler comme un repère d'identification. Le marquage que l'éthologie relève déjà comme un phénomène continu dans la psychologie animale, peut ici être étudié, de manière tout à fait spécifique.

#### \* La nidification

Les études psychosociologiques de la vie dans les bureaux ont bien saisi l'importance pour l'individu de pouvoir ranger et garder ses affaires à portée de main et l'une des principales critiques que l'on fait au système de bureau-paysager, c'est précisément d'avoir détruit cette personnalisation de l'espace : l'individu retrouve difficilement des "indices d'ancrage" dans le territoire collectif.

La nidification de l'espace revêt souvent des aspects extrêmement subtils ; ses manifestations les plus simples sont la carte postale de vacances pudiquement dissimulée sous le guichet de la demoiselle des P.T.T. ou la photo érotique collée entre deux tuyaux. Il y a là toute une esthétique personnalisée qui appartient à l'univers Kitsch et qui crée cette ambiance personnelle autour de la place de travail. Les objets ainsi disposés témoignent tantôt d'un intérêt artistique, tantôt d'un désintérêt de l'individu pour un monde dominé par la contrainte. Dans ce cas, le processus de nidification garde un caractère de demi-mesure, de palliatif, donc de fonction secondaire. L'individu essaie donc toujours, quelles que soient les situations particulières de contrainte, de sauvegarder un espace personnel. Les artifices de cette humanisation ou nidification constituent des éléments de l'affirmation de soi et expriment l'attachement de l'individu au lieu auquel il est affecté.



### III. - TERRITOIRE ET ENRACINEMENT SOCIAL

La société est composée d'un ensemble de lieux où se forgent des manières d'agir, de ressentir, de penser. En ce sens, elle peut être considérée comme un champ spécifique des pratiques culturelles, dans la mesure d'une part, où les lieux sont des situations d'apprentissage des relations et des normes sociales pré-existantes et valorisant des conduites déterminées et d'autre part, où peuvent s'y exprimer de la liberté et de l'autonomie.

La pratique de l'espace est donc liée à un apprentissage de la relation sociale qui prend appui sur la valeur psychologique des lieux comme support et symbole de la réalité sociale.

Dans ce sens, le lieu ne s'institue pas seulement comme une représentation symbolique de l'expérience, il forme un support de la vie sociale. Par exemple, ceux qui s'entendent bien entre eux, se regroupent toujours sur le même territoire : "un coin à nous". Ces endroits choisis représentent des zones de sécurité affective. Ceci est bien évident quand on regarde les places où s'assoient les habitués des cafés et la façon des ouvriers et des employés de se grouper à la cantine. Dans ces différentes activités, le comportement territorial est le support de modalités de relations.

Prenons l'exemple d'un nouvel arrivant dans une ville ou d'un nouvel embauché dans une entreprise : leur situation correspond à la phase d'exploration d'un territoire, moment où l'individu vit l'espace comme un lieu d'incertitude.

Le concept de lieu d'incertitude met en évidence la valeur de l'insécurité liée au vécu dans un espace peu familier ; il faut un temps d'usage suffisant pour sortir de l'incertitude attachée aux lieux : "lorsque j'aurai pris un certain nombre de fois le même chemin, lorsque je saurai où est situé le bureau du chef d'atelier, alors je serai moins incertain car les lieux me seront plus familiers".

D'autre part, l'insertion d'un individu dans un milieu implique son entrée dans un groupe qui vit la coopération comme la compétition, dans un processus complexe d'interaction sociale.



Prenons maintenant l'exemple de la rue. Elle n'a été l'objet d'observations systématiques que depuis quelques années. Il y eut certes des contributions majeures comme celle de Laurence Halprin, architecte paysagiste qui a transformé certains paysages urbains de l'Ouest américain en leur incorporant des éléments soucieux de rendre la rue accessible au piéton.

Mais ce sont les travaux de Toni Pfeiffer en Allemagne de l'Ouest qui sont consacrés à la façon dont les gens vivent dans la rue et qui sont très éclairants pour notre propos.

Pfeiffer, qui se sert de techniques photographiques extrêmement précises, enregistre l'activité des gens d'un quartier jusque dans leurs menus faits et gestes. Elle effectue ensuite une analyse minutieuse des photographies, ce qui lui permet de déduire l'usage que font les gens des espaces dont ils disposent et les problèmes qu'ils éprouvent à utiliser ces espaces. Elle arrive ainsi à déterminer les besoins réels des gens, besoins qu'il leur est souvent impossible d'exprimer eux-mêmes parce qu'ils n'en sont pas conscients.

Le but ultime de ce travail est d'élaborer des critères de base à l'intention des concepteurs de bâtiments et de lieux urbains. Son approche s'articule autour de quatre grands principes d'utilisation de l'espace par les gens.

Le premier principe : un lieu public comprend une série d'espaces à caractère individualisé où les gens peuvent se réunir en petits groupes et observer ce qui se passe autour d'eux, tout en se sentant protégés.

Deuxièmement, les gens recyclent les objets et les espaces, c'est-à-dire qu'ils s'en servent à leur façon, sans tenir nécessairement compte des vœux de l'autorité administrative d'un endroit. Les gens déplacent les bancs d'un point à un autre d'un parc, par exemple, et les enfants les transforment en éléments de terrain de jeux.

Troisièmement, c'est lorsqu'ils se sentent en sécurité dans un lieu que les gens établissent le contact avec les autres.

Enfin, le vandalisme survient lorsque disparaît, pour une raison quelconque, le sens de responsabilité qu'éprouvent les gens envers un espace qu'ils utilisent.



Quand on leur a fait sentir qu'ils sont indésirables, les habitants d'un complexe d'habitations à loyer modique, par exemple, auront tendance à faire du vandalisme.

Parallèlement à ces observations d'ordre général, Pfeiffer observe la gradation spatiale qui s'applique à tout lieu public. Etudiant le cas de la rue résidentielle, elle y distingue trois aires, à savoir l'aire publique, rue ou trottoir ; l'aire semi-publique, zone située entre la rue et le trottoir ; et l'aire semi-privée située juste devant une porte ou une fenêtre, extension directe de l'aire intérieure totalement privée. Lorsqu'ils maîtrisent leur espace semi-privé, les gens partagent l'aire semi-publique et protègent l'aire publique. C'est la forme la plus élémentaire de contrôle social ; c'est peut-être aussi la plus efficace.

Pour l'illustrer, Pfeiffer présente l'exemple d'une concierge d'un immeuble à appartements donnant presque directement sur le trottoir. Elle montre à quel point les gens vivent dans la rue et ce qu'ils désirent comme cadre de vie. Le territoire de la concierge se limite à la devanture de son immeuble et elle installe sa chaise, affirmation de son territoire, devant l'entrée. De là, elle tient salon, surveille la rue, s'assure de la propreté du trottoir, arrose les plantes de la ville et enseigne aux enfants du coin, immigrants turcs pour la plupart, les notions de civisme qui lui paraissent primordiales. Elle fait partie intégrante de son univers immédiat, de ce bout de quartier que Pfeiffer surnomme le "we-area" (la "zone du nous").

Sur un autre plan, Pfeiffer montre que le mobilier urbain est essentiel à l'activité de la rue, mais pas nécessairement le mobilier prévu à cette fin. Parmi les objets de prédilection, "élus" en quelque sorte, on retrouve l'escalier, par exemple, qui répond au sentiment de territorialité de certains enfants tout en leur offrant un territoire de jeux d'autant plus riche qu'il relève presque uniquement de l'imaginaire.

D'autres éléments importants sont ceux qui créent une impression de frontière et déterminent la ligne de démarcation d'un type d'espace par rapport à un autre.



Une petite clôture, une bordure de béton ou parfois encore un arbre, suffisent à créer ce sentiment précis d'appartenance à un lieu. Ces éléments servent à la fois de repère et d'apprentissage de l'espace et sont souvent détournés de leur finalité purement fonctionnelle.

A partir de ces exemples, se dégage un comportement général dans la vie sociale : les gens ont besoin d'exercer une emprise sur les lieux par la possibilité de redisposer les éléments, de bouger ou de s'échapper de ceux auxquels ils sont habituellement fixés.

La valeur sociale de ces pratiques est indéniable et l'on peut essayer d'en préciser les aspects caractéristiques.

L'observation de ces phénomènes part d'abord d'un constat : toute organisation de l'espace comporte des zones aux frontières molles du point de vue de la stricte fonctionnalité ; ce sont des espaces interstitiels qui offrent du jeu, des marges de manoeuvre. Ils permettent d'une façon ou d'une autre une sorte de transgression de l'ordre social. Cette transgression s'établit par l'ensemble des relations non programmées dans un espace déterminé.

Toutes ces situations permettent d'établir une géographie sociale dans laquelle se meuvent les individus et qui révèle l'importance d'un contexte comme création d'un rapport symbolique entre des conduites et un environnement.

Ceci montre en même temps que la fonctionnalité des lieux est parasitée en permanence par des pratiques plus ou moins liées aux expressions culturelles plus larges de la vie quotidienne.



## CONCLUSION

L'approche proposée offre une base de raisonnement pour comprendre la réalité sociale. Nous avons interprété l'ensemble des processus et des usages de l'espace comme un système d'appropriation. Elle fournit une autre image de la relation de l'individu aux lieux : elle révèle un type de comportement qui correspond à l'exploitation des lieux (Zwischenraum), c'est-à-dire des espaces interstitiels ; les individus n'utilisent jamais tout à fait l'espace comme il a été prévu ; ils mettent en oeuvre un ensemble de pratiques quotidiennes qui modifient ou corrigent l'espace, tel qu'il est conçu ou aménagé.

Dans ce rapport vivant, s'établit un véritable enracinement à travers lequel les individus définissent leurs propres normes en exerçant ce que nous avons appelé ailleurs une liberté interstitielle, c'est-à-dire l'affirmation d'une maîtrise sur l'espace qui devient ainsi un espace vécu.

---

(1) cf FISCHER (G.N.).- Espace industriel et Liberté.

(2) cf GOFFMAN (E.).- La mise en scène de la vie quotidienne, tome II : Les relations au public.- Ed. de Minuit, 1973

## BIBLIOGRAPHIE

- FISCHER (G.N.).- Espace industriel et liberté. L'autogestion clandestine.- Presses universitaires de France, 1980, Paris
- FISCHER (G.N.).- La psychosociologie de l'espace.- Presses universitaires de France, 1981.- Coll. Que Sais-Je ?, Paris



## PRATIQUES ET PERCEPTION DES ESPACES SOCIALISANTS DE LA VILLE PAR LES JEUNES

(le cas d'une ville moyenne du Sud-Ouest français)

DE BORTOLI, Dolores et PALU, Pascal

Université de Pau

### I. QUELQUES ASPECTS METHODOLOGIQUES

Dans le cadre d'une recherche menée pour la création d'une Association de Prévention Spécialisée, nous avons cherché à connaître les lieux fréquentés par les jeunes dans leur ville.

Nous avons observé les lieux formels et informels de rassemblement des jeunes. Ils sont autant de théâtres d'un jeu social légitimé par l'ensemble de la société.

Le point de départ de notre observation a été les lieux et non les résidences des jeunes. Cela nous permettait de sortir d'une espèce de "filature policière", et surtout d'un choix a priori d'une sous-population de jeunes caractérisée par les travailleurs sociaux et leurs institutions comme population "à risque" (parce qu'habitant dans les grands ensembles).

Ces espaces dans la ville ont été repérés :

- par des entretiens auprès des adultes en contact avec des jeunes (professionnellement ou non)
- par des repérages visuels des rassemblements
- par les entretiens de groupes avec des jeunes



La tranche d'âge qui nous a occupée est celle des 14-25 ans (1).

## II. LES ESPACES DE SOCIALISATION DE LA SOCIÉTÉ POST-INDUSTRIELLE POUR LES JEUNES.

Ils sont essentiellement constitués d'une part par l'appareil scolaire (et les différentes étapes prévues par celui-ci), d'autre part par la famille.

On pouvait, il y a encore quelques années, inclure le rôle de la religion dans l'initiation des jeunes à la vie sociale. Elle participait au rituel initiatique social en fondant ses propres étapes dans les étapes du système éducatif (1ère communion, B.E.P.C. ...). Maintenant ces étapes religieuses semblent avoir perdu de leur caractère socialisant, sauf la communion solennelle qui garde encore (dans certaines couches de la population) un caractère socialisant au travers de transactions marchandes qui marquent cet événement (c'est l'occasion pour le jeune d'amasser des cadeaux et de l'argent) Les dons sont individualisés, c'est le jeune qui en est le seul bénéficiaire et qui est placé de manière centrale dans le regroupement familial et de voisinage. La communion est encore dans ce cas le témoin de structures sociales traditionnelles qui permettaient à l'enfant (et à tout un chacun) de se repérer.

L'origine de la famille, la place de celle-ci dans la communauté, et la considération des différentes familles entre elles constituaient un découpage relationnel et spatial qui réglait, suivant un code précis, les relations inter-individuelles et les relations à la société globale. Ces structures sociales de type rural déterminaient la communauté et l'appartenance des individus à cette communauté, ce qui rendait plus aisé le travail "d'élevage" des enfants par les familles puisqu'il n'y avait pas de doute majeur sur sa propre identité sociale et sa place dans la société. Les passages "normés": armée, mariage ... étaient les jalons d'un parcours fortement



intériorisé comme valeurs positives.

Aujourd'hui dans la société que nous appelons post-industrielle, il ne subsiste pas grand chose de ces structures communautaires (rurales ou villageoises). L'exode rural, l'urbanisme bétonné a fait éclater les réseaux sociaux, surtout dans les grands ensembles. Malgré l'entassement de population diverse, le résultat est relativement homogène, car les familles qui le constituent ne peuvent s'identifier que par la négative (en général) à la société globale (2).

L'urbanisme, et par la même la société industrielle dans son système de production, a déterminé des modes de vie (que ce soit dans le pavillonnaire ou dans les collectifs) et des comportements sociaux fragilisés, car ne reposant plus sur les structures de relations sociales, ni sur les lieux d'échanges préexistants. Où se trouvent alors les lieux potentiels de socialisation des individus, et surtout des jeunes ?

Certains lieux de "convivialité" perdurent, telles les rues, les places, les espaces verts. Ils gardent leur fonction de rassemblement, d'échange et de rencontre.

Les cafés ont proliféré, de nouveaux endroits ont été créés, salles de jeux (électroniques), M.J.C., associations sportives ... certains de ces lieux, au cours des temps, ont connu des gloires ou des fortunes diverses. La rue a été un des endroits privilégiés de l'espace social relationnel. Aujourd'hui la rue est perçue comme telle, mais a une connotation de "dangerosité". Les cafés ont été des lieux de culture bouillonnante, ils sont aujourd'hui relativement banalisés. Les places des villes et les espaces verts étaient des lieux de discussions (ou commérages) et de contrôle social, aujourd'hui elles sont un décor de prestige pour la ville et bien souvent un parking.



Cependant, sorti des lieux à contrainte forte que sont la famille, l'école et le travail, ce sont toujours ces espaces que nous venons d'énumérer qui rendent possible le jeu social.

### III. CONSTITUTION DE L'ETRE SOCIAL

#### a) au travers des lieux possibles

Notre propos n'est pas de mettre en place une ligne de démarcation repérable entre constitution de la psychologie d'un individu et constitution d'un être socialisé. Cependant, il nous paraît important de montrer qu'il y a dans le cheminement des jeunes, vers ce que nous nommons la socialisation, un "temps" révélé par la pratique et la perception de divers espaces.

Jusqu'à treize ans, seuls les aspects scolaires et familiaux signifient les étapes du rituel de socialisation (entrée en 6e, passage du CES au Lycée, LEP...), c'est aussi à cet âge là que se situent en gros les modifications physiologiques qui font de l'enfant un "adolescent-adulte" ; c'est également lors du passage de la troisième à la seconde, que les jeunes ressentent le plus les changements d'attitude des parents et de l'appareil scolaire au niveau de l'encadrement que ces derniers exerçaient et exercent sur eux. A ce moment là, les jeunes se sentent "lachés" et par les parents et par l'institution scolaire. Pour comprendre ce sentiment, il faut observer ce qui se passe pour les plus jeunes : les 7-13 ans.

Pour eux, les structures d'encadrement jouent leur rôle, que ce soient les parents auxquels les enfants se raccrochent, l'école ou les activités socio-culturelles qu'on leur propose (ils les investissent de manière épisodique, mais les fréquentent toutes).



Ils se reconnaissent une identité de groupe, de quartier, ils partagent leur temps entre les structures, la rue et leur famille. Même dans un grand ensemble, ils arrivent à structurer l'espace et leurs activités à leur dimension, sans que cela pose de problèmes apparents. Les carences familiales, quand elles existent, les rejettent un peu plus dans la rue et les obligent à se côtoyer plus, mais ils repèrent très bien qui est qui, qui ils sont par rapport aux autres. Ces jeunes sont dans une phase de découverte de l'extérieur et ils la vivent, même si les découvertes possibles dans leur espace résidentiel est pauvre et sans surprise (le cas des cités ...).

Pour ces jeunes, les initiateurs à la vie sociale sont les instituteurs, les animateurs sociaux, les parents et les copains. Mais l'initiateur privilégié reste la famille dans son espace clos, c'est dans la famille que les jeunes ramènent leurs découvertes et leurs questions, même s'il n'y a pas de réponse.

b) Les espaces de la ville comme lieux privilégiés du futur rôle social.

L'espace familial porte en lui tout le message social, de même le système scolaire. Cependant, il semble que le milieu familial ne fournisse peut-être plus la base suffisante de référence à l'enfant pour que celui-ci puisse assimiler d'autres connaissances. Ce milieu familial est suffisamment perturbé par la vie actuelle pour qu'il ne puisse plus absorber l'anxiété des enfants qui sont par ailleurs confrontés à l'appareil scolaire. Celui-ci a du mal à être le seul support ou espace de formation à la vie sociale, car il est profondément ébranlé par les nécessités de la production industrielle actuelle, dans sa finalité de formation (production de main-d'oeuvre ou de chômeurs ?).



En conclusion, dans ces deux espaces les jeunes sont placés devant une mosaïque d'éléments, de valeurs d'exemples, qui par définition (mosaïque) ne sont pas cohérents. Eux-mêmes sont encore un ensemble complexe de tendances, de désirs, de pulsions non maîtrisés totalement et non rationalisés. Ils ont à fournir un effort considérable sur eux-mêmes et sur l'extérieur, sans pratiquement aucune aide et aucun support de transition.

Cette situation se retrouve pratiquement dans tous les contextes (que les familles soient plus armées et plus intégrées dans la société que d'autres). C'est le propre de l'état "d'adolescence" qui, tout en fuyant les espaces "imposés" école, famille, cherchent des "espaces libres", des espaces de confrontations avec le monde des adultes (3).

A un moment donné (que nous situons à partir de quatorze ans), les jeunes, aux différentes étapes de leur socialisation, se retrouvent dans les mêmes lieux, dans les mêmes activités, avec les mêmes goûts ... à quelques nuances près.

Ce qui diffère alors, ce sont les arrêts dans le processus de socialisation, les ratages, le temps mis à parcourir le trajet.

#### IV. PRATIQUE ET PERCEPTION DES ESPACES DANS LA VILLE

voir schéma

A la lumière de ce schéma nous constatons que tous les lieux de socialisation "permissifs" sont investis par les jeunes.

Leur perception des différents lieux ne diffère en rien de celle que pouvait en avoir leurs aînés. Cependant, c'est dès l'âge de 14 ans, que les cafés, les rues du centre, les places, les salles de jeux ... sont perçus par les jeunes comme des lieux possibles d'ouverture et de confrontation.







a) des espaces centrés

Ce qui est intéressant à noter, ce sont les différents regroupements de lieux que l'on peut établir par tranche d'âge :

- les 14-15 ans pratiquent peu de lieux et ce pendant de courts moments dans la journée (avant d'aller au lycée, en sortant du lycée).
- les 16-18 ans pratiquent de nombreux espaces avec une durée de fréquentation plus grande
- les 18 ans et plus ont beaucoup de centres d'intérêt et parmi ceux-ci quelques lieux privilégiés où ils passent une part importante de leur temps (certains cafés, M.J.C..)

Les lieux de socialisation de la ville, suivant les âges, sont d'abord abordés dans la mesure où ils ne sont pas totalement des lieux de confrontation avec les adultes. La salle de jeux en est un exemple. La relation s'installe d'abord entre le jeune et la machine. L'adulte qui est responsable de la salle est le médiateur entre le milieu familial et le milieu social, il est souvent considéré par les jeunes comme un copain.

Le temps passé dans ces lieux est alors de courte durée.

Les 14-15 ans sont en transit dans la ville, ils sont entre le domicile et le lycée, en attente soit d'entrer au lycée, soit de rentrer chez eux. Le temps de "vacance" entre deux lieux obligés peut être créé par le jeune lui-même (départ du domicile plus tôt) soit créé par le mode de vie (habitat en périphérie des villes).

b) des espaces dispersés et nombreux

Le premier contact pris avec les lieux de la ville permet de rencontrer, ou du moins de voir la pratique des plus grands. Si on ne peut affirmer que ces espaces sont au fur et à mesure



investis par simple mimétisme, il est manifeste que la perception des lieux et des possibilités qu'ils offrent se fait peu à peu par observation des autres et par informations reçues des autres.

Il se développe toute une catégorisation des lieux possibles et des lieux interdits : les cafés de minets, de fils à papa, de rockers, de punks ... Ce sont les 16-18 ans qui dans leur majorité, traversent tous ces lieux. C'est la période de la recherche, de confrontation avec le monde adulte. L'espace privilégié est alors le café comme lieu de convivialité, de regroupement par affinité, d'observation des groupes différents, de la prise de position par rapport à son appartenance de groupe, de la mise en scène de sa propre individualité.

A ce propos, il est intéressant de développer ici les raisons qui sont à l'origine de l'investissement des cafés.

Dans l'espace social qu'offrent les cafés, les jeunes pratiquent un apprentissage empirique de la société. L'espace familial a perdu de son attraction pour le jeune, mais l'emprise familiale déborde largement sur la vie des jeunes (simplement par le fait de la dépendance économique du jeune par rapport à sa famille).

Les stratégies développées par les jeunes visent à préserver leur identité personnelle par rapport à leur comportement social.

La ruse se révèle comme un des moyens appropriés pour tester ses capacités par expérimentation, à l'abri des regards des parents. Employée vis à vis de la famille, et plus généralement des adultes et des institutions, elle permet la mise en place d'un personnage de composition et de transition sauvegardant les relations affectives et marchandes avec



la famille. Cela permet de rapporter dans le milieu familial l'image de soi la plus conforme au modèle espéré par les parents (et la société).

Les cafés sont donc perçus par les jeunes (et les autres) comme des lieux sociaux légitimes mais permissifs. Ce sont des espaces codifiés mais représentatifs de tous les jeux sociaux possibles et de leurs débordements (alcoolisme, prostitution, violence, drogue ...).

Ce sont des espaces où toutes les mises en scène de l'individu et de son groupe sont possibles. Ce sont des espaces où les groupes se constituent, se défont, où les images sont renvoyées sans complaisance.

### c) des espaces recentrés

Peu à peu, il semble qu'avec l'expérience, la confrontation maximale avec la société, mais également avec les autres jeunes, les 18 ans et plus perçoivent les espaces de la ville de manière plus sélective. Le café, les boîtes de nuit, les bals, .... tous ces espaces de socialisation ont joué leur rôle de théâtre du jeu social, et entre autre celui de l'intégration ou de l'exclusion. C'est par ce jeu-là que les jeunes se sont déterminés dans leur appartenance et dans leur individualité. Ne pas fréquenter un café de "minets", c'est délibérément rejeter une catégorie de jeunes au profit d'une autre.

Par ailleurs, l'appartenance au groupe jeune, tel qu'il est nommé par la société se concrétise autour de la musique et d'un certain style de vie. C'est une manière de se ressourcer aux mondes des pulsions, de l'idéalisme, du jeu créatif (3), de la révolte. Ces mondes leur appartiennent et les lient.



C'est dans les concentrations de jeunes qu'occasionnent les concerts de rocks que l'on retrouve une certaine uniformisation de cette population. Cet espace émotionnel est recherché dans les lieux de la ville et se retrouve localisé dans quelques endroits. Lycéens, étudiants, chômeurs et travailleurs, se retrouvent alors dans des espaces caractérisés par cette intensité émotionnelle. Le recentrage des lieux de socialisation se fait autour de la constitution d'un espace semi-privatisé. L'investissement physique et émotionnel d'un lieu par un petit groupe en exclut de facto tout autre groupe. Ces espaces (cafés, maisons de la culture et des loisirs,...) où le principe de cohésion suffit, constituent une partie d'une société complexe. C'est dans ces lieux que l'apprentissage des rapports sociaux se confirment, toujours en contact avec des adultes. Ceux-ci (patrons de bars, animateurs) jouent toujours le même rôle de médiateur, entre les jeunes et la société globale. Ils ont également un rôle de substitut parental important.

Pour les jeunes, ces espaces, outre le lien qu'ils établissent avec la société globale, leur permettent de se donner à voir, de cultiver et mettre à l'épreuve leur "look". Il est nécessaire d'avoir à faire à un espace privilégié, constituant une partie de la société globale, pour avoir un "look". Dans les autres lieux on fait de la provocation, on se "donne à voir", mais dans les espaces semi-privatisés, le look est reconnu et valorisé, on "est".

A la différence des pratiques de confrontation que peuvent avoir les plus jeunes, les 18 ans et plus sont à la recherche d'une pratique de confrontation à la société plus forte. C'est là la raison du "look" (style vestimentaire particulier hors norme, langages, pratiques de violence, écoute de musique



forte, "hard rock" par exemple...), de la pratique de la moto, de la pratique du rock dur ... (dans ces pratiques de confrontation à la société, il ne faut pas oublier le vol, l'alcoolisme, la drogue ...).

Ces lieux recentrés sont bien des espaces choisis pour une théâtralisation de l'individu en voie de socialisation.

#### V. CONCLUSION

Les espaces de socialisation qu'offre la ville, sont pratiqués et perçus comme tels. C'est là que l'apprentissage des règles sociales et du jeu social s'effectue, même si les pratiques des jeunes peuvent apparaître en contradiction avec la "morale sociale" (vols, alcoolisme, bagarres...). Ce sont ces espaces qui permettent à chacun de percevoir et de sentir son appartenance à la même classe d'âge, de repérer les différenciations sociales (dues à la culture et aux statuts économiques) de se rassurer sur sa propre existence en tant qu'individualité, et de se situer par rapport à la société globale. Ces lieux sont des espaces tampons qui permettent la confrontation avec l'espace social plus large.

Il semble qu'aujourd'hui ils soient sollicités plus longtemps comme tampons car bien des jeunes de plus de 25 ans se retrouvent encore dans ces espaces de la ville. La crise économique actuelle renforce le rôle de ces espaces dans la durée, car ils constituent des refuges, dans l'attente d'un travail permanent, d'un mariage, ultimes étapes de la socialisation traditionnelle.



SUD-OUEST LAUSANNOIS NOTES SUR L'EVOLUTION DE LA BANLIERE  
ET MODELES CULTURELS

BEUDEL, Laurent et DELAPIERRE, Claudine

Université de Lausanne

1 - Nous avons fait 25 entretiens d'adultes (patrons de bars, de salles de jeux, policiers, travailleurs sociaux, médecins, habitants...).

Nous avons fait 10 entretiens de groupe de jeunes (lycéens, chômeurs, travailleurs...).

2 - ALTHABE G. - Eléments pour une analyse des relations inter-personnelles dans l'espace commun d'immeubles HLM (Bellevue, Nantes). in colloque de Montpellier CRU. 1978.

3 - D.W. WINNICOTT - Jeu et réalité. L'espace potentiel. chap. XI. Concepts actuels du développement de l'adolescent : leurs conséquences quant à l'éducation. NRF. Ed. Gallimard.



Il est important de noter que...

Les résultats de ces travaux...

Il faut également mentionner...

En conclusion, ces études...

Il est donc évident que...

Les données recueillies...

Il est intéressant de constater...

Enfin, il est à noter que...



## SUD-OUEST LAUSANNOIS : PERCEPTION DE LA BANLIEUE ET MODELES CULTURELS

BRIDEL, Laurent et DELAPIERRE, Claudine

Université de Lausanne

### INTRODUCTION <sup>1)</sup>

A un moment où l'évolution économique est marquée par une crise persistante et où, en Suisse, la croissance des espaces urbains marque le pas au profit des communes périurbaines, nous avons voulu, dans le cadre d'un exercice pratique destiné à sensibiliser les étudiants en géographie de première année aux problèmes d'une recherche empirique, tester l'attitude de divers groupes sociaux face à la banlieue du sud-ouest lausannois.

Il existe, dans l'esprit des Lausannois, une opposition très nette entre l'est, de caractère résidentiel et aisé, et l'ouest où se sont établies les plus grandes entreprises industrielles et beaucoup d'habitants appartenant aux catégories socio-professionnelles "ouvrier" et "employé". Les changements dans l'utilisation du sol ont été particulièrement étendus dans cette portion du territoire, provoquant la création de multiples unités spatiales aux fonctions variées.

Face à un environnement construit hétérogène et à des préjugés négatifs véhiculés par le discours dominant, comment réagissent les intéressés ? Selon notre postulat central, les habitants se trouvent soumis à des pressions diverses, pouvant les mener à une satisfaction globale ou, au contraire, à un mécontentement diffus ou centré sur quelques circonstances précises. Ces pressions ne

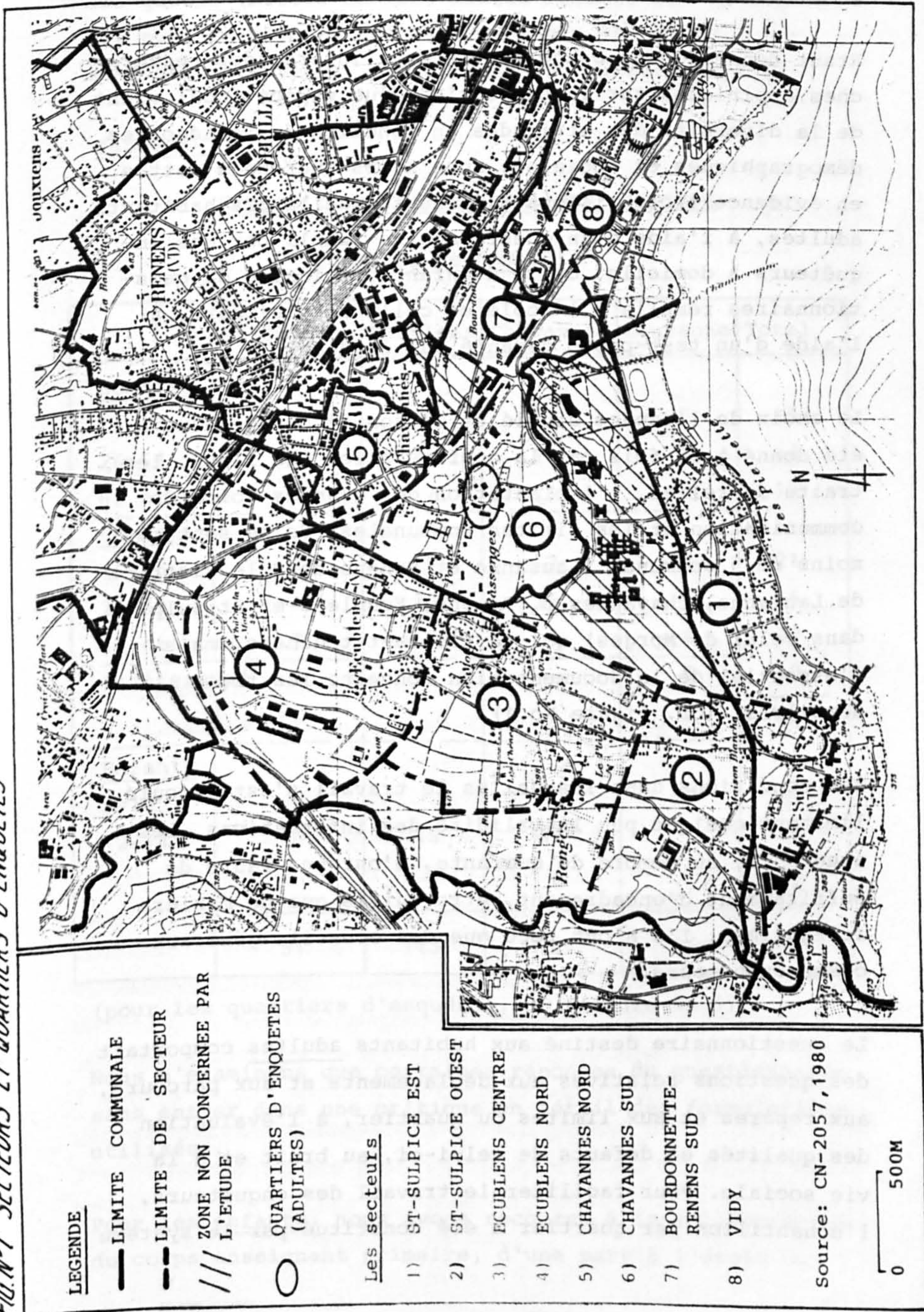


peuvent que partiellement s'exprimer dans le cadre d'une pareille enquête et encore, le plus souvent, en s'accrochant à des stéréotypes. L'habitant en tant que consommateur d'espaces, de services et de symboles joue tout d'abord les rôles que la société marchande attribue aux individus, parallèlement, il subit l'influence des conceptions à la mode sur l'environnement naturel et construit. Il en ressort quatre modèles agissant sur les attitudes, que nous définissons comme suit :

- a) le modèle de la propriété immobilière individuelle se caractérise essentiellement par la recherche du calme, de la vue dégagée et, de manière moins affirmée de la propriété; ce qui prime, c'est la possession individuelle d'un espace d'habitation et d'un terrain plutôt que leur caractère esthétique.
- b) le modèle "nature" concerne la présence de l'environnement végétal et animal, lequel incite à la détente et à la promenade.
- c) le modèle villageois comporte tout d'abord un aspect culturel; on y trouve l'évocation du mode de vie campagnard, avec les champs cultivés, et l'intérêt pour un cadre architectural traditionnel. Ce modèle fait aussi référence à des relations de voisinage cordiales.
- d) le modèle fonctionnaliste, enfin, fait apparaître la valeur d'utilité qui est attachée à la proximité des divers espaces familiers (travail, achats, loisirs).



FIG. N°1 SECTEURS ET QUARTIERS D'ENQUÊTES





RECUEIL DE L'INFORMATION

Etant donné qu'une bonne partie de l'intérêt des recherches empiriques sur la perception d'un espace local vient de la diversité des attitudes en fonction des catégories démographiques et sociales, nous avons cherché à mettre en évidence trois visions différentes, celle des habitants adultes, à l'aide d'un questionnaire rempli par des enquêteurs à domicile, celle d'enfants, à l'aide de questionnaires remplis à l'école et celle de visiteurs, à l'aide d'un test-photo demandé aux étudiants.

Le choix de l'espace étudié et de son découpage nous a été donné à la fois par la configuration des lieux, les traits du relief, l'implantation des grandes voies de communication et les limites communales. Ce ne sont pas moins de 5 communes (Lausanne et Renens dans le district de Lausanne, Chavannes p. Renens, Ecublens et St-Sulpice dans celui de Morges) qui se trouvent touchées, mais l'essentiel de la documentation concerne les trois dernières. (cf. figure No.1)

Les conditions dans lesquelles le travail s'est déroulé limitent quelque peu la validité des informations. Les étudiants, au nombre de quarante, n'ont pu, faute de suffisamment d'encadrement, être suivis que de manière irrégulière. Ils n'ont reçu que des conseils généraux comme enquêteurs.

Le questionnaire destiné aux habitants adultes comportait des questions relatives aux déplacements et aux parcours, aux repères et aux limites du quartier, à l'évaluation des qualités et défauts de celui-ci, au bruit et à la vie sociale. Pour faciliter le travail des enquêteurs, l'échantillon par quartier a été constitué par le système



des quotas (moitié hommes, moitié femmes, 20% 16 à 25 ans, 20% plus de 65 ans, 60% 26 à 64 ans). Six groupes ont mené ces interviews, recueillant 196 questionnaires.

Tableau 1

Composition des échantillons examinés

Communes de domicile

|                | St-Sulpice | Ecublens | Chavannes | Lausanne | Total |
|----------------|------------|----------|-----------|----------|-------|
| <u>Hommes</u>  |            |          |           |          |       |
| 16-25          | 2          | 6        | 3         | 7        | 18    |
| 26-64          | 11         | 21       | 14        | 8        | 54    |
| 65 et plus     | 4          | 7        | 1         | 3        | 15    |
| <u>Femmes</u>  |            |          |           |          |       |
| 16-25          | 3          | 7        | 2         | 9        | 21    |
| 26-62          | 14         | 20       | 15        | 7        | 56    |
| 62 et plus     | 7          | 7        | 4         | 4        | 22    |
| Indéterminé    | 2          |          |           | 8        | 10    |
|                |            |          |           |          | 196   |
| <u>Enfants</u> |            |          |           |          |       |
| 9-10           |            |          |           | 20       | 20    |
| 12-14          | 8          | 45       | 31        |          | 84    |
|                |            |          |           |          | 104   |
|                | 51         | 113      | 70        | 66       | 300   |

(pour les quartiers d'enquêtes, cf. figure No.1)

Nous n'examinons que certaines réponses du questionnaire sans entrer dans une critique en détail des formulations utilisées.

Pour les enfants, nous avons recouru à la collaboration du corps enseignant primaire, d'une part à l'école du



grand ensemble de la Bourdonnette, à Lausanne, et d'autre part à l'école de Croset (Ecublens) qui accueille des élèves de St-Sulpice, de Chavannes et d'Ecublens. Dans le premier cas il s'agit d'enfants de 9 à 10 ans, dans le second de 12 à 14 ans, ce qui implique bien entendu des réponses de caractères différents, bien que le questionnaire - inspiré de celui de B. Merenne - Schoumaker (1980) ait été identique pour tous. 104 enfants ont répondu - parfois de manière incomplète - à 13 questions relatives à leur date d'arrivée dans le quartier et à leur provenance, à la localisation de leurs amis et à leur évaluation des aspects positifs et négatifs du quartier. Il leur était demandé de décrire et de dessiner leur quartier tel qu'ils le vivaient et de l'esquisser tel qu'ils le souhaitaient.

Nous ne considérons pas nos deux échantillons comme représentatifs de l'ensemble de la population du sud-ouest lausannois, mais plutôt comme des populations dont les attitudes sont symptomatiques des relations sociales et des rapports avec l'espace local dans ces secteurs.

Nous désirions à travers le test-photo, que les étudiants nous fassent part de leur propre perception du secteur: vision cette fois non pas de l'usager, (habitant adulte ou enfant), mais du visiteur, de celui qui ne fait que passer. Quel pouvait être le résultat de la confrontation de ces deux points de vue : quelles similitudes, quelles oppositions; quels "clichés" récurrents au-delà de la disparité des vécus ?

Nous avons choisi de réaliser cette partie du travail sous forme d'un exercice-photo, chaque groupe devant remettre :



- 1) 5 photos représentatives du secteur, une sorte de définition, d'énumération des éléments essentiels constituant cet espace.
- 2) 3 photos des aspects ressentis comme positifs du secteur
- 3) 3 photos des aspects ressentis comme négatifs du secteur
- 4) 1 à 5 photos des lieux de rencontre, d'interaction sociale (hors de la sphère privée du logement familial) au sein du secteur.

Les photos ont été réalisées (sauf dans un cas) avec des appareils polaroid. Nous espérons ainsi mettre les différents groupes sur pied d'égalité technique et surtout permettre au photographe la confrontation immédiate au résultat; il était donc possible de procéder à des essais. Nous avons encore demandé l'adjonction d'une légende assurant un "juste" décodage des photos.

L'attrait d'une telle méthode se situe certes d'une part dans ses potentialités pédagogiques, d'autre part dans sa valorisation du regard et de l'image, moyens de perception et d'expression privilégiés de notre "société du spectacle". Mais le médium photographique, bien au-delà de l'adhésion complaisante à une mode, présente surtout une séduction troublante: celle de la relation tautologique de l'image à son référent, de la plénitude analogique, de la certitude que "ça a été" <sup>2)</sup>. La photographie est un message sans code: si de l'objet à l'image, il y a réduction, il n'y a cependant pas de transformation; "certes l'image n'est pas le réel, mais elle en est du moins l'analogon parfait" <sup>3)</sup>. De là à prétendre à l'objectivité parfaite de la photographie par rapport à la réalité, il y a toutefois un pas à ne pas franchir: le message photographique est lui aussi (comme le langage) connoté, il n'y a pas de photographie naïve.



Et c'est là sans doute le problème essentiel d'un exercice comme le nôtre: la maîtrise de l'image photographique (choix de l'objet, cadrage, sensibilité aux plans, profondeur de champ, perspective, luminosité, etc...) constitue le résultat d'un long apprentissage. On retrouve ici le débat réalisme/naturalisme : suffit-il de fixer sur la pellicule ce que l'on voit pour le transmettre de manière significative ? Comment communiquer une information "typique" 4), synthèse d'éléments marquants, réunissant l'universel et le particulier, sans procéder à une mise en scène totalement subjective ? Comment en un mot signifier la réalité ?

De toute évidence, n'est pas photographe qui veut et les résultats fournis par nos groupes d'étudiants se révèlent souvent peu "parlants", n'adhérant pas d'assez près à leur objet, de signification ambiguë. Le texte, qui devait figurer comme complément de l'image, destiné à la connoter, s'est imposé comme élément essentiel, laissant à la photographie un simple rôle d'illustration. Défaut typique d'étudiants en lettres ? Peut-être, mais défaut surtout d'une société qui croit qu'il suffit de consommer des images pour savoir regarder, qu'il n'y a qu'à mettre le médium photographique à la portée de tous (photos-souvenirs, vacances, famille, etc...) pour que son langage se voie ipso facto assimilé et maîtrisé.

Parmi les multiples informations fournies, notre attention s'est surtout portée sur le degré de satisfaction et sur les appréciations qualitatives des trois sous-groupes face à un espace très hétérogène et sur le rôle des divers modèles décrits dans ces attitudes. Nous avons aussi, dans la mesure du possible, souligné les réactions spécifiques à un sous-groupe (adultes, enfants, étudiants).



Dans un premier temps, nous examinons si les repères les plus connus dans la région font référence à la société marchande (modèle fonctionnaliste), aux éléments naturels ou à d'autres objets de valeur culturelle ou sociale. Nous analyserons ensuite les réponses aux questions d'évaluation positive et négative du secteur pour terminer par l'interprétation des réponses relatives aux relations sociales.

Rappelons tout d'abord les traits saillants du périmètre étudié.

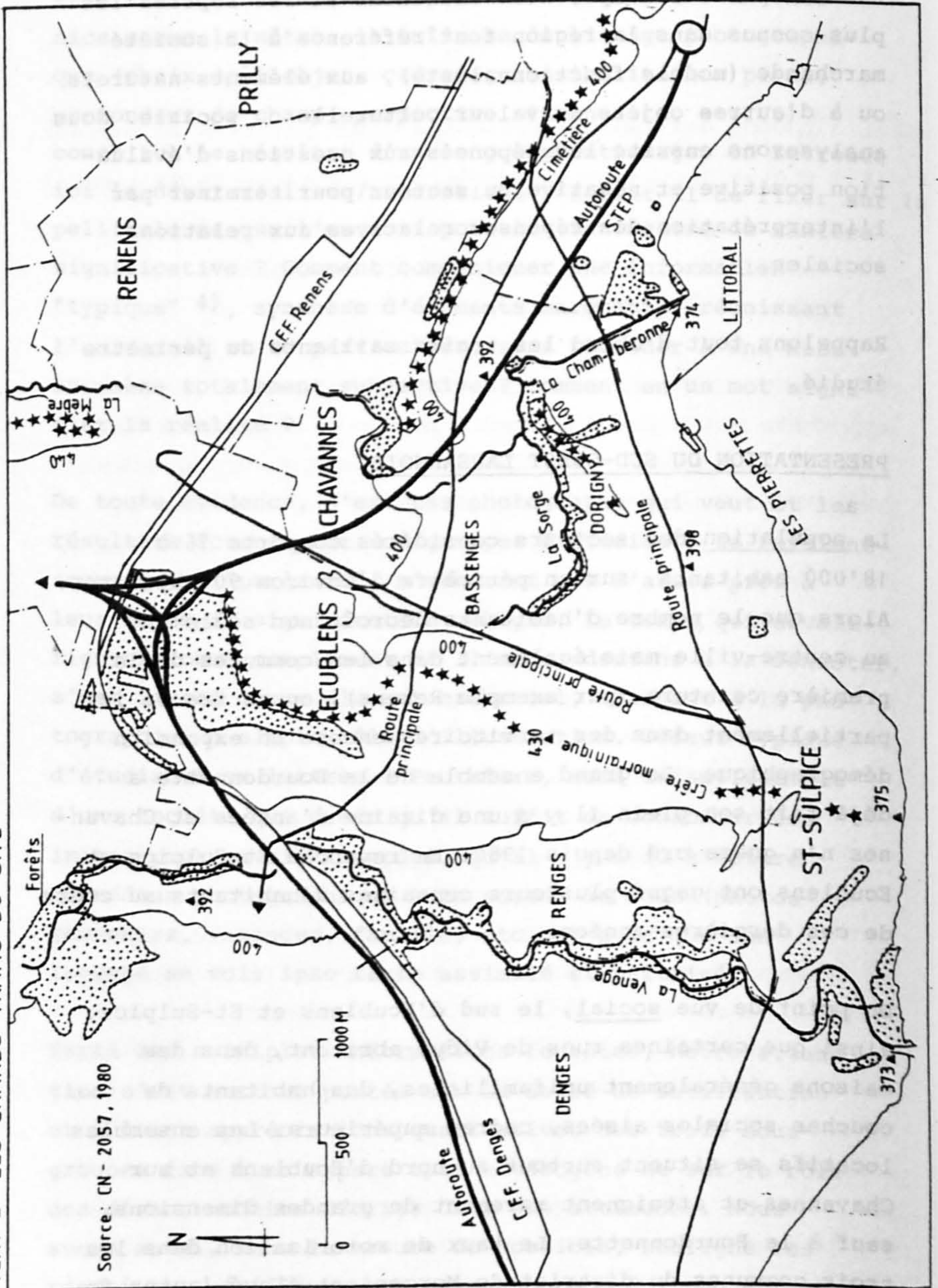
#### PRESENTATION DU SUD-OUEST LAUSANNOIS

La population des secteurs considérés comporte 16 à 18'000 habitants, sur un périmètre d'environ 900 hectares. Alors que le nombre d'habitants décroît non seulement au centre-ville mais également dans les communes de la première ceinture (par exemple Renens), on se trouve ici partiellement dans des territoires encore en expansion démographique. Le grand ensemble de la Bourdonnette a déjà fait son plein il y a une dizaine d'années et Chavannes n'a guère crû depuis 1980. En revanche St-Sulpice et Ecublens ont gagné plusieurs centaines d'habitants au cours de ces dernières années.

Du point de vue social, le sud d'Ecublens et St-Sulpice, ainsi que certaines rues de Vidy, abritent, dans des maisons généralement unifamiliales, des habitants de couches sociales aisées, cadres supérieurs. Les ensembles locatifs se situent surtout au nord d'Ecublens et sur Chavannes et atteignent rarement de grandes dimensions, sauf à la Bourdonnette. Le taux de motorisation dans les trois communes du district de Morges est élevé (autos de tourisme pour 1000 habitants: 406 à Chavannes, 430 à Ecublens et, valeur exceptionnellement haute, 553 à



FIG. N°2 LES GRANDS TRAITS DU SITE





St-Sulpice) face à 354 à Lausanne et 387 à Renens (statistique des véhicules à moteur 1982).

Les grands traits du site correspondent à un certain nombre de contraintes naturelles ou anthropiques. (cf. fig. No. 2). Les formes du relief tout d'abord sont liées essentiellement dans cette région aux dépôts morainiques abandonnés par le glacier rhodanien lors des dernières phases de son retrait. Ils modèlent le paysage par des dénivellations atteignant plusieurs dizaines de mètres et conditionnent le tracé du réseau hydrographique. L'implantation des forêts est, elle aussi, clairement liée aux crêtes morainiques ou aux rivières. Les axes de communication enfin, derniers éléments structurants du paysage (en dehors du cadre bâti, bien sûr) s'imposent, par les routes, autoroutes et voies de chemin de fer, comme autant de liens entre les hommes, mais aussi-à plus petite échelle - comme autant de coupures et de sources de nuisances possibles.

L'utilisation du sol se caractérise par le mélange des zones industrielles et des zones d'habitation et par l'importance des surfaces consacrées aux équipements publics et aux zones de détente. Les principaux groupements de terrains industriels sont à l'ouest de St-Sulpice et au sud-ouest d'Ecublens, au nord de cette commune - dans la plaine située à l'est du cordon morainique couvert par le bois d'Ecublens - à Chavannes enfin, de part et d'autre de l'autoroute. Toutefois, la plupart des usines et des dépôts ne produisant pas d'émanation gênante, il n'y a guère de coupure entre habitations, écoles d'une part et ateliers et dépôts par ailleurs. L'occupation du territoire demeurant encore lacunaire, il subsiste de nombreuses surfaces agricoles, viticoles ou maraîchères à côté de chantiers et de terrains à l'abandon. Le centre du territoire est occupé par l'Ecole polytechnique fédérale



et par l'Université, ainsi que par de vastes terrains de sports, alors que les rives lausannoises du lac, à l'est, comportent, outre des plages et parcs, un terrain de camping, un cimetière et une station d'épuration recyclant l'eau de plus de 300'000 équivalents-habitants.

### POINTS DE REPERE

Les adultes interviewés ont été priés d'écouter la lecture d'une liste de 32 lieux, choisis sur les cartes éditées par les administrations communales et pouvant frapper les gens soit par leur apparence, soit par leur emplacement, soit par leur fonction. Pour chaque nom, la personne devait dire si elle le connaissait, si elle savait où le localiser et si elle le fréquentait.

### Tableau 2

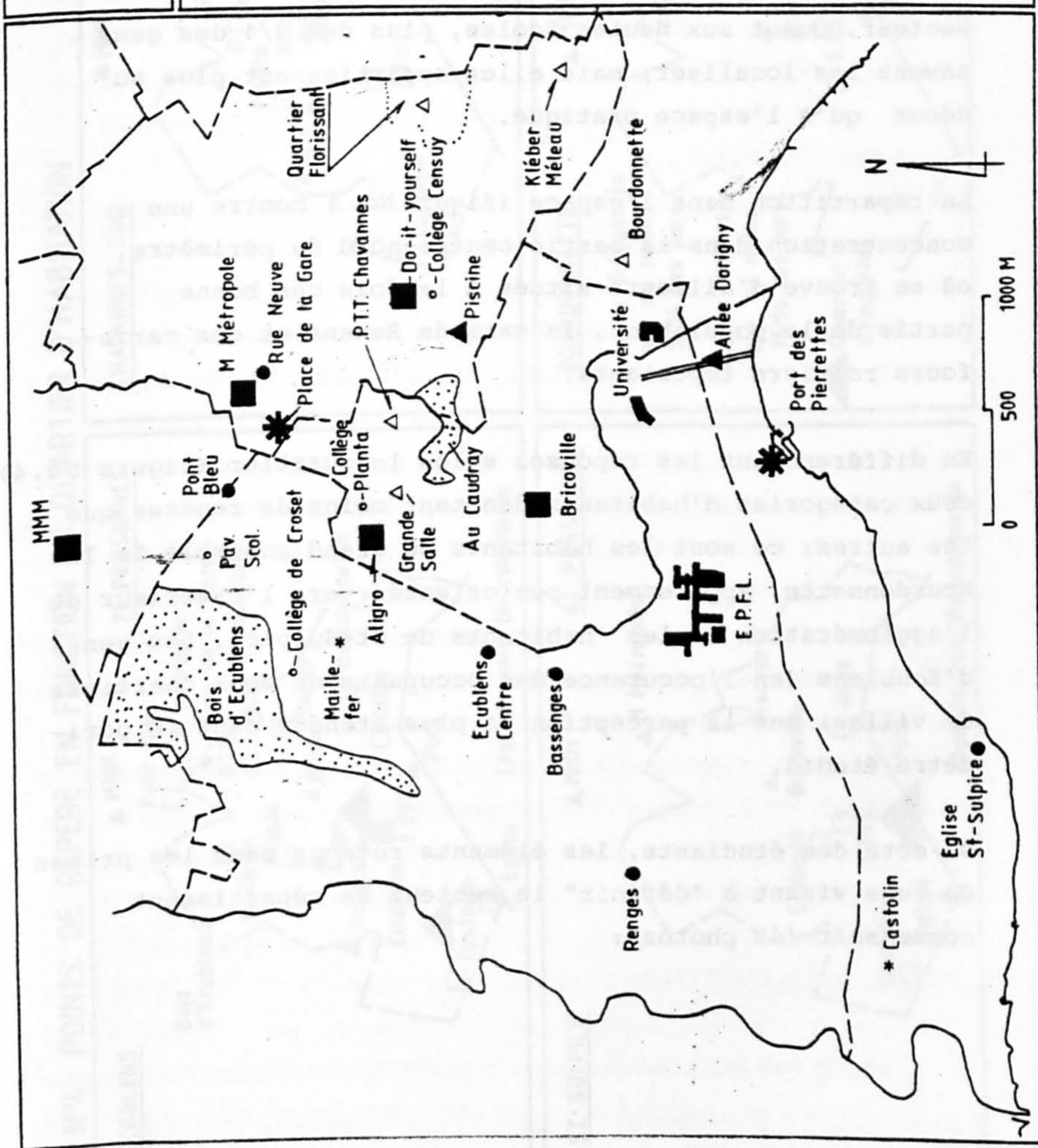
Nombre de personnes en moyenne fréquentant une certaine catégorie de lieux-repères

| <u>Catégorie</u>              | <u>Nombre de lieux</u> | <u>Fréquentation moyenne par lieu</u> |
|-------------------------------|------------------------|---------------------------------------|
| Commerces                     | 6                      | 117                                   |
| Ecoles                        | 4                      | 7                                     |
| Bât. adminis.                 | 2                      | 60                                    |
| Usines                        | 2                      | 8                                     |
| Culture, culte                | 2                      | 53                                    |
| Loisirs/sports                | 3                      | 84                                    |
| Nature, forêts                | 3                      | 55                                    |
| Quartiers, centre de localité | 6                      | 53                                    |
| Un pont                       | 1                      | 61                                    |
| Hautes Ecoles                 | 3                      | 40                                    |



FIG. N°3  
POINTS DE REPÈRE  
PRINCIPAUX DU SUD-  
OUEST LAUSANNOIS

- LIEU COMMERCIAL FREQUENTE PAR AU MOINS 50% DES PERS. INTERROGÉES
- LIEU NON COMMERCIAL FREQUENTE PAR AU MOINS 50% DES PERS. INTERROGÉES
- ✱ - 50% DES PERS. INTERROGÉES
- ▲ - 40 A 49%
- - 30 A 39%
- Ecole
- \* Usine
- △ Autres lieux





En répartissant les lieux en dix catégories, on observe (tableau No. 2) que ce sont les commerces - dans le cas particulier des grandes surfaces ou des marchés de gros - qui recueillent la plus forte fréquentation et de loin, suivis par les lieux de sports et de loisirs.

On trouve, dans un groupe assez serré, les bâtiments administratifs, les lieux culturels (une église romane et un théâtre), des forêts et le Pont bleu, au nord du secteur. Quant aux Hautes Ecoles, plus des 3/4 des gens savent les localiser, mais elles appartiennent plus au décor qu'à l'espace pratiqué.

La répartition dans l'espace (figure No.3) montre une concentration dans la partie centre-nord du périmètre, où se trouve d'ailleurs située à la fois une bonne partie de la population, la gare de Renens et des carrefours routiers importants.

En différenciant les réponses selon le quartier (figure No.4), deux catégories d'habitants dénotent moins de repères que les autres: ce sont les habitants du grand ensemble de la Bourdonnette, apparemment peu orientés vers l'extérieur de l'agglomération et les habitants de St-Sulpice. Les gens d'Ecublens (en l'occurrence des occupants de deux quartiers de villas) ont la perception la plus étendue dans le périmètre étudié.

Du côté des étudiants, les éléments retenus dans les prises de vues visant à "définir" le secteur se répartissent comme suit (42 photos):



FIG. N°4 POINTS DE REPERE EN FONCTION DU QUARTIER D'HABITATION

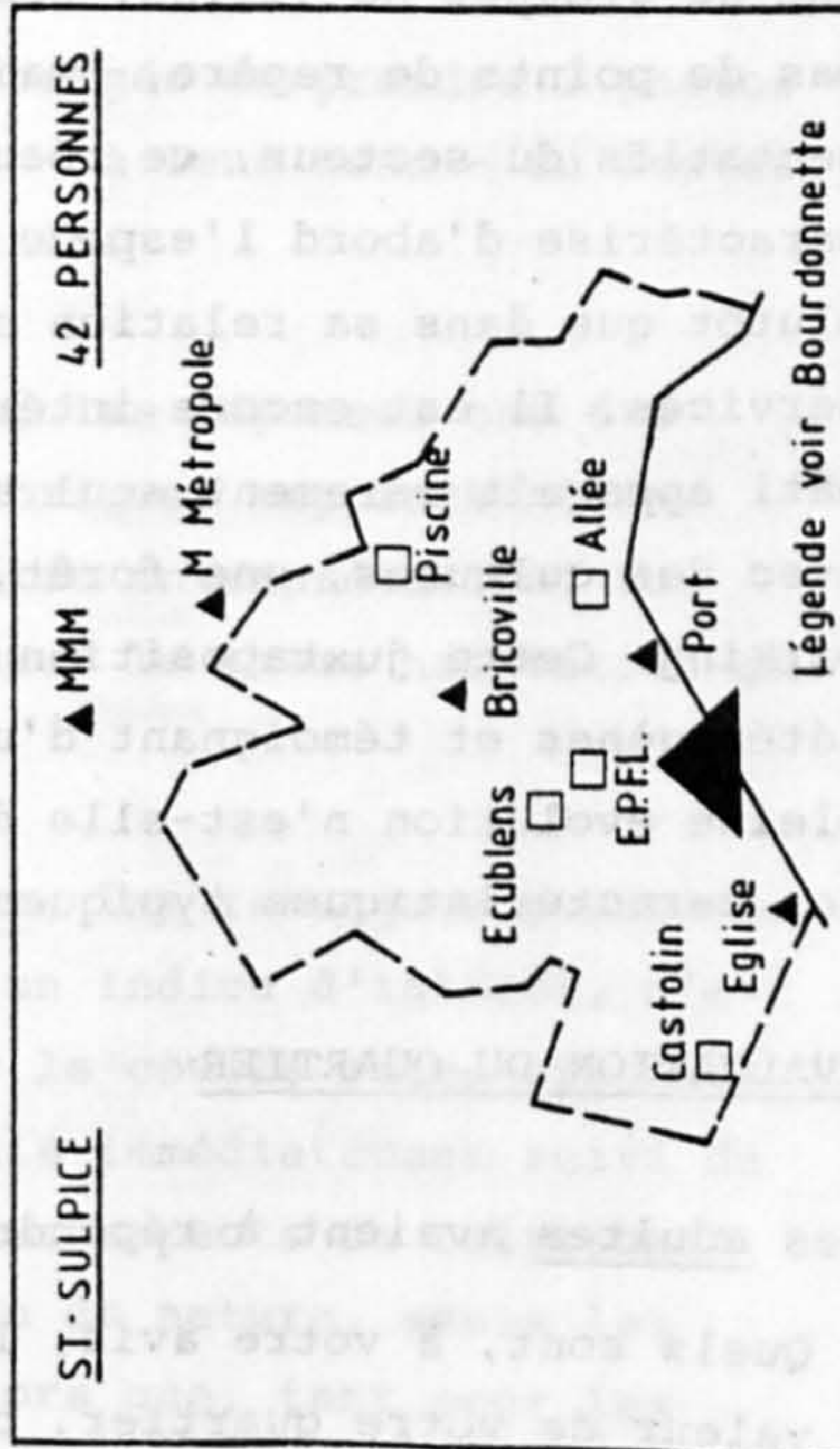
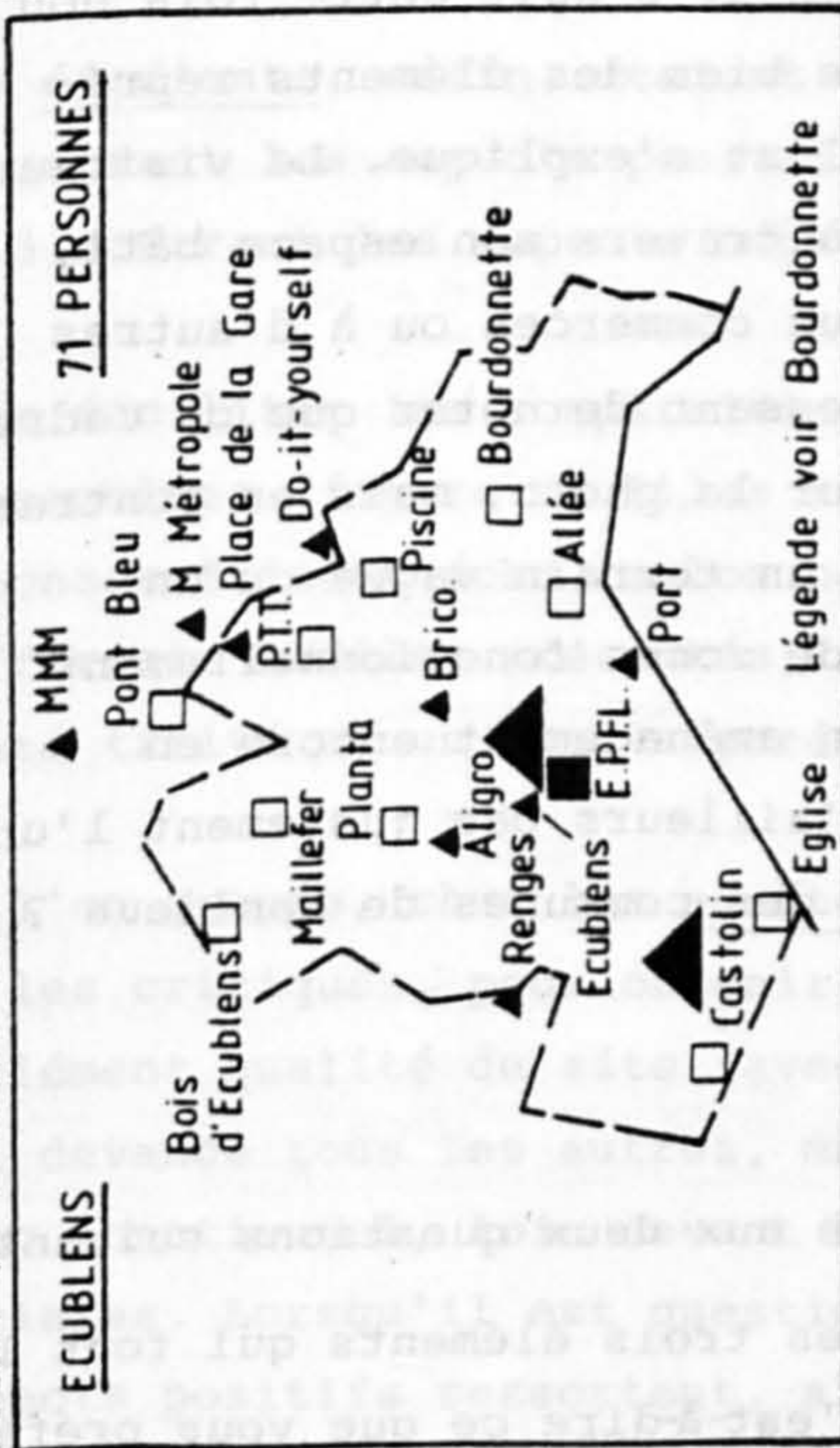
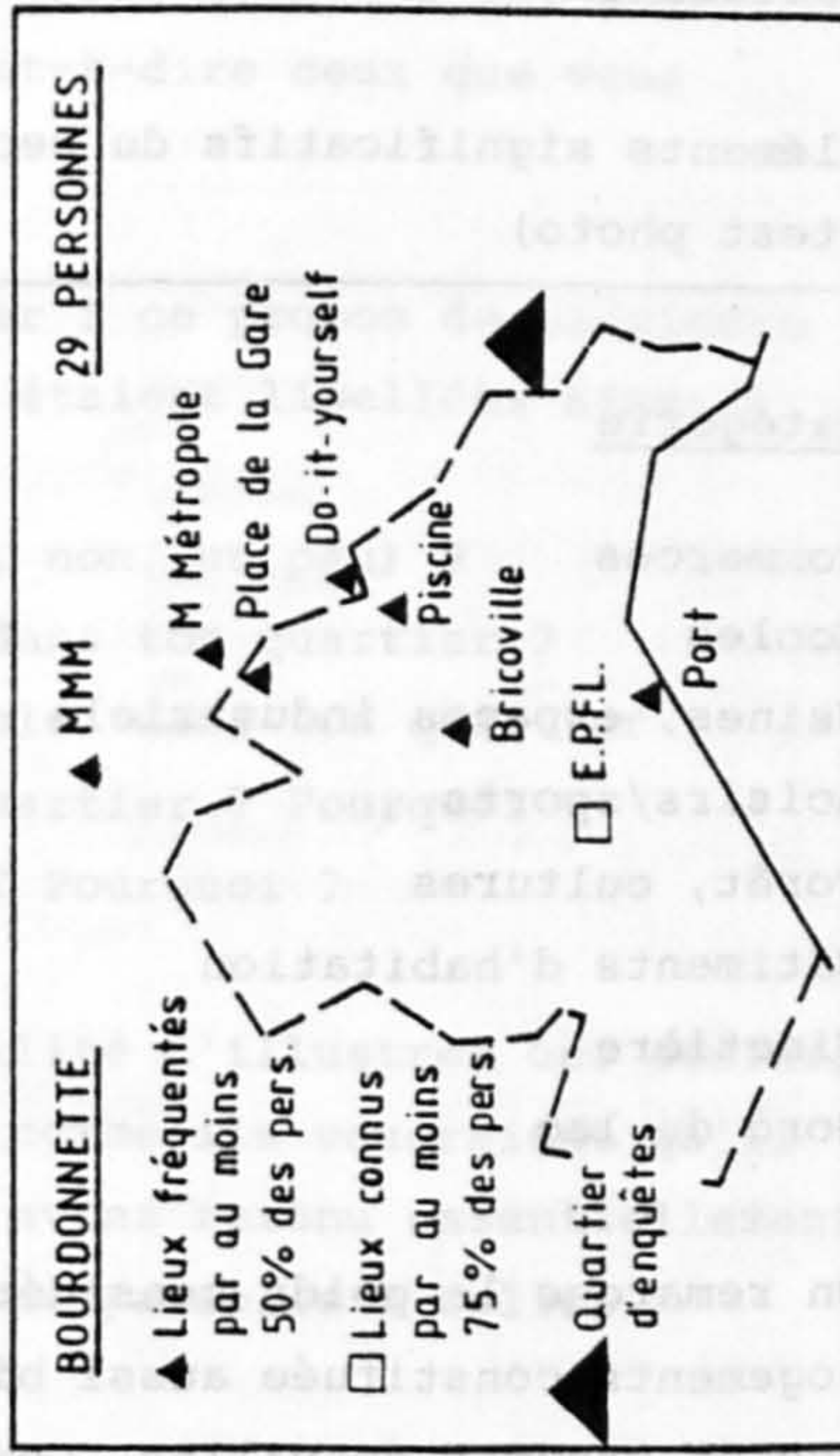
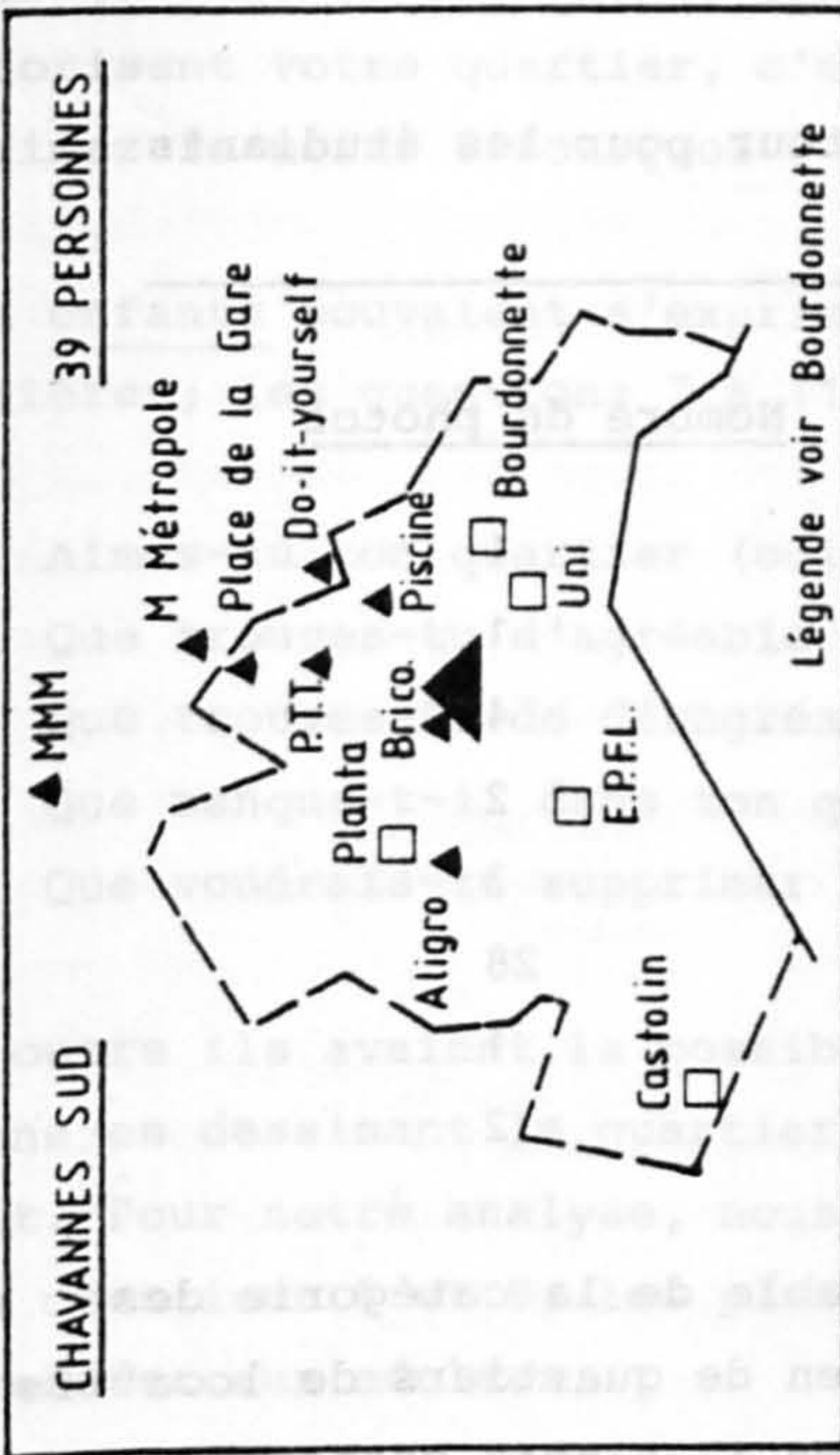




Tableau 3

Eléments significatifs du secteur pour les étudiants  
(test photo)

| <u>Catégorie</u>            | <u>Nombre de photos</u> |
|-----------------------------|-------------------------|
| Commerces                   | 1                       |
| Ecoles                      | 1                       |
| Usines, espaces industriels | 4                       |
| Loisirs/sports              | 2                       |
| Forêt, cultures             | 3                       |
| Bâtiments d'habitation      | 28                      |
| Cimetière                   | 1                       |
| Bord du lac                 | 2                       |

On remarque le poids considérable de la catégorie des logements constituée aussi bien de quartiers de locatifs que de groupes de villas. Comme il s'agit cette fois non pas de points de repère, mais bien des éléments représentatifs du secteur, ce résultat s'explique. Le visiteur caractérise d'abord l'espace à travers son espace bâti, plutôt que dans sa relation aux commerces ou à d'autres services. Il est encore intéressant de noter que ce cadre bâti apparaît rarement seul sur la photo, mais en contraste avec des cultures, une forêt, un terrain vague ou un parking. Cette juxtaposition de zones fonctionnellement hétérogènes et témoignant d'un aménagement encore en pleine évolution n'est-elle d'ailleurs pas justement l'une des caractéristiques typiques des communes de banlieue ?

#### EVALUATION DU QUARTIER

Les adultes avaient à répondre aux deux questions suivantes :

- Quels sont, à votre avis, les trois éléments qui font la valeur de votre quartier, c'est-à-dire ce que vous préférez dans votre quartier ? Pourquoi ?



- Quels sont à votre avis, les trois éléments qui dévalorisent votre quartier, c'est-à-dire ceux que vous aimez le moins ? Pourquoi ?

Les enfants pouvaient s'exprimer à ce propos de plusieurs manières; les questions 7 à 11 étaient libellées ainsi :

7. Aimes-tu ton quartier (oui, non, un peu) ?
8. Que trouves-tu d'agréable dans ton quartier ?
9. Que trouves-tu de désagréable dans ton quartier ?
10. Que manque-t-il dans ton quartier ? Pourquoi ?
11. Que voudrais-tu supprimer ? Pourquoi ?

En outre ils avaient la possibilité d'illustrer ces déclarations en dessinant le quartier comme ils voudraient qu'il soit. Pour notre analyse, nous avons retenu essentiellement les questions 8 et 9, les plus comparables à celles adressées aux adultes.

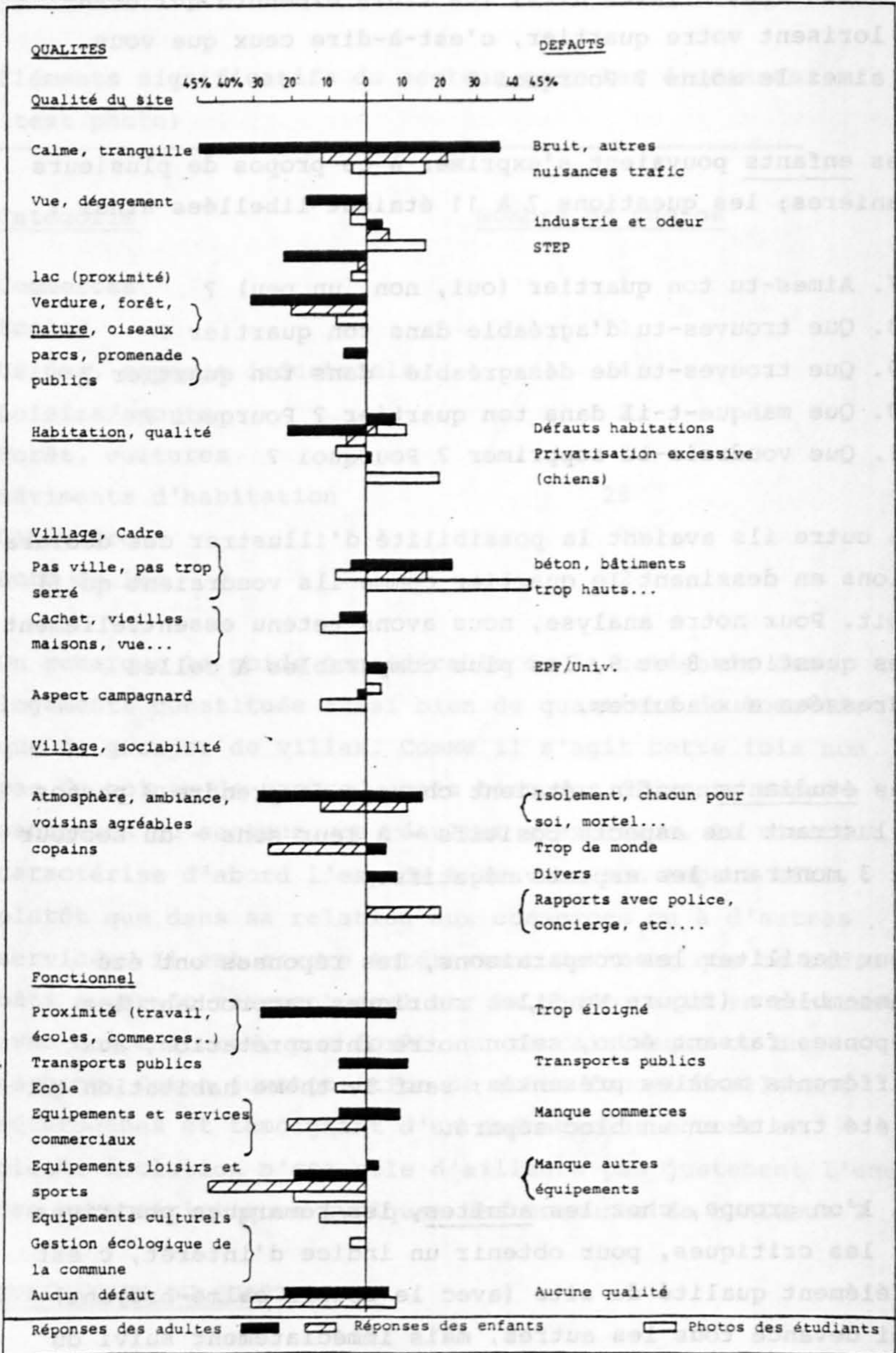
Les étudiants, enfin, étaient chargés de prendre 3 photos illustrant les aspects positifs - à leur sens - du secteur et 3 montrant les aspects négatifs.

Pour faciliter les comparaisons, les réponses ont été rassemblées (figure No.5), les rubriques rapprochant les réponses faisant écho, selon notre interprétation, aux différents modèles présentés; sauf le thème habitation qui a été traité en un bloc séparé.

Si l'on groupe, chez les adultes, les remarques positives et les critiques, pour obtenir un indice d'intérêt, c'est l'élément qualité du site (avec le couple calme-bruyant) qui devance tous les autres, mais immédiatement suivi du bloc fonctionnel, loin devant les aspects de relations sociales. Lorsqu'il est question de nature, seuls les aspects positifs ressortent, alors que, tant pour les



FIG.N°5 EVALUATION DU QUARTIER / SECTEUR





qualités du site que pour les appréciations relatives à l'accès aux services, les bons points ne sont que dans la relation de 2 à 1 par rapport aux mauvais points. La satisfaction l'emporte certes très largement sur l'insatisfaction (21% d'inconditionnels contre 6% de réfractaires tous azimuts), mais de sérieuses réserves apparaissent au niveau des nuisances, des distances et du bétonnage de l'environnement. Si l'on oppose les secteurs où les étudiants ont presque exclusivement interrogé des occupants de villas (No. 1 à 3) aux autres, le poids des réponses relatives au calme, à la proximité du lac et aux critiques sur l'éloignement s'accroît chez les premiers.

Pour les enfants et pré-adolescents, l'accent se porte avant tout sur les équipements de loisirs et jeux et sur les relations sociales (les copains), les critiques équilibrant presque les appréciations positives dans ce dernier domaine. Au niveau du couple calme-bruyant, ils sont beaucoup plus critiques que leurs aînés. Les dessins projectifs sur le quartier souhaité renforcent cette impression: systématiquement, ce sont terrains de football, piscines et, parfois, discothèques qui entourent l'immeuble de domicile en face duquel figure un vaste bâtiment destiné à abriter les copains ou les copines.

Quant aux étudiants, ils n'ont rien montré au niveau des relations sociales, se réservant sans doute pour un autre volet de leur test-photos (voir ci-après). Ils ont surtout été frappés par l'environnement construit et par le site; dans les deux cas, ils en soulignent plus volontiers les aspects négatifs. Le seul bloc thématique où leurs photos témoignent unanimement de leur approbation est celui des équipements collectifs.



## RELATIONS SOCIALES

Pour analyser l'extension des relations sociales que nous mettons au centre du modèle de comportement villageois, nous disposons, chez les adultes, de deux types de questions (avez-vous des amis dans le quartier ? habitent-ils dans votre maison ou dans les maisons proches ?, d'une part, où se passent, pour vous, les rencontres ?, si vous allez boire un café, où est-ce ?, d'autre part) et, chez les enfants, d'une question relative à la localisation de leurs meilleurs amis.

Chez les adultes, nos questions impliquent une différence dans la qualité des relations entre les liens d'amitié et les contacts de voisinage. D'emblée, beaucoup de personnes interviewées ont dit qu'elles avaient des connaissances dans le quartier, mais pas vraiment d'amis. Ce genre de remarques apparaît de manière plus fréquente dans les trois premiers secteurs; nous en avons tiré une hypothèse selon laquelle, en milieu de villas, il existe plus rarement des relations en profondeur entre gens voisins que dans des quartiers d'immeubles.<sup>5)</sup>

Dans la mesure où nous pouvons accorder une certaine représentativité du quartier aux réponses, il existe des différences significatives (tableau No.4), les habitants des quartiers d'immeubles présentant une sociabilité plus intense au niveau du quartier. Les réponses des enfants (tableau No.5) corroborent cette remarque.

Par conséquent, si les occupants de villas attachent une grande importance au modèle villageois au niveau du cadre bâti, ils s'en distancient au niveau des relations sociales en profondeur. Il s'agit là bien sûr du modèle mythique du village, car, dans le monde rural traditionnel, les relations entre villageois étaient nombreuses mais n'impliquaient pas forcément ce que nous appelons de l'amitié.



Tableau 4

Localisation des amis (adultes) (%)

| <u>Type de réponse</u>                       | <u>Secteurs 1 à 3</u> | <u>Secteurs 4 à 8</u> |
|--|-----------------------|-----------------------|
| <u>Avez-vous des amis dans le quartier ?</u> | N = 110               | N = 86                |
| beaucoup ( $\geq 10$ )                       | 15                    | 26                    |
| quelques-uns (5-9)                           | 18                    | 22                    |
| peu (3-4)                                    | 10                    | 13                    |
| très peu (1-2)                               | 10 Total: 53          | 16 Total: 77          |

Dans votre maison  
ou les maisons proches ?

|         |              |              |
|---------|--------------|--------------|
| oui     | 30           | 55           |
| certain | 17 Total: 47 | 21 Total: 76 |

Note: 100% représentent le nombre total de personnes interviewées.

Tableau 5

Localisation des amis (enfants) (%)

| <u>Où habitent tes amis ?</u>             | <u>Groupe 1 (St-Sulpice)</u> | <u>Groupes 4 &amp; 5 (Ecublens &amp; Chavannes)</u> | <u>Groupe 7 (Bourdonnette, enfants, 9-10 ans)</u> |
|---|------------------------------|---|---|
| même maison,<br>même rue,<br>même commune | 45                           | 83  | 80  |
| agglomération                             | 22                           | 9   | -   |
| ailleurs                                  | 33                           | 8   | 20  |
|   | 100                          | 100   | 100   |

Note: le % a été calculé par rapport au nombre total d'amis cités (groupe 1:36, groupes 4 et 5: 324, groupe 7 : 81).



Où se déroulent les relations de voisinage dans nos divers quartiers ?

Tableau 6

Lieux des relations de voisinage (adultes)

|  | Secteurs 1 à 3 |    | Secteurs 6 à 8 |    |
|--|----------------|----|----------------|----|
|  |                | %  |                | %  |
| à domicile, chez soi                                     | 16             | 15 | 13             | 15 |
| dans immeuble (escaliers, paliers, entrée, ascenseur...) | 21             | 19 | 48             | 56 |
| autour de l'immeuble, de la maison (jardin, cour)        | 16             | 15 | 15             | 17 |
| en rue   | 83             | 75 | 17             | 20 |
| arrêt bus, en bus  | 9              | 8  | 3              | 4  |
| aux commissions, PTT                                     | 48             | 44 | 5              | 6  |
| en promenade, lac  | 19             | 17 | 3              | 4  |
| activités de loisirs                                     | 1              |    | 14             | 16 |
| café, restaurant   | 22             | 20 | 19             | 22 |
| autres cas   | 18             | 18 | 1              | 1  |
| <b>Nombre de personnes interviewées</b>                  | <b>110</b>     |    | <b>86</b>      |    |

Deux différences frappent le lecteur du tableau No.6. Alors qu'il y a partout la même propension (faible !) à recevoir chez soi un voisin, l'immeuble représente le lieu essentiel des relations de voisinage pour l'habitant d'un quartier d'habitations collectives, alors que c'est la rue qui joue ce rôle pour l'occupant de villa. A certains égards, c'est une évidence dénuée d'intérêt, mais il faut surtout noter que la rue perd tout son sens dans les quartiers construits selon les normes de l'architecture internationale des CIAM. Les dessins des enfants des secteurs 4 et 5 le confirment de manière très explicite: leurs immeubles apparaissent plantés au milieu



d'un espace connoté par les places de jeux, les places de parc et les arbres isolés; les rues servent à la circulation et non pas à des rencontres. Même les emplettes ne jouent apparemment plus le rôle de support informel aux habitants des immeubles.

La vision des étudiants sur les points de rencontres dans leur secteur s'avère relativement différente et ce d'autant plus qu'ils ne devaient s'attacher qu'aux lieux extérieurs au logement familial :

Tableau 7

Lieux de rencontres (test-photo)

|   | <u>Nombre absolu</u> | <u>%</u> |
|---|----------------------|----------|
| Terrain de sport, parc pour enfants, centre de loisirs, jardins familiaux, forêt, bord du lac | 12                   | 39       |
| Café, restaurant  | 6                    | 19       |
| Café + commerce ou banque   | 4                    | 13       |
| Commerce et poste   | 6                    | 19       |
| Eglise  | 2                    | 7        |
| Gare de Renens  | 1                    | 3        |
|   | <hr/>                | <hr/>    |
| Total des photos  | 31                   | 100      |

Deux types de lieux de rencontres sont ici quasi exclusivement privilégiés: ceux liés au sport et à la détente ainsi que les cafés et services. Rien de très étonnant à cela, car les espaces de rencontres publics sont les premiers à s'offrir à un regard extérieur et à attirer le visiteur. Toutefois - à l'exception des terrains de sport et d'une terrasse de bistrot - les photos de ces lieux se révèlent bien peu animées et, dans 50% des cas, on y



cherchera vainement trace de silhouette humaine. Ce sont donc des lieux de rencontres plutôt présumés que constatés au moment de la prise de vue, mais la météo déplorable du mois d'avril (date des photos) n'y était certainement pas pour rien ...

Tableau 8

Où allez-vous boire un café ? (%)

|                          | Secteur 1/2<br>St-Sulpice | Secteur 2/3<br>Ecublens | Secteur 6<br>Chavannes | Secteur 7<br>Bourdonnette | Secteur 8<br>Vidy |
|--------------------------|---------------------------|-------------------------|------------------------|---------------------------|-------------------|
| N =                      | 41                        | 69                      | 39                     | 29                        | 18                |
| Chez soi                 | 29                        | 14                      | 18                     | 10                        | 6                 |
| Chez amis/voisins        | -                         | 3                       | 5                      | 7                         |                   |
| Bistrot les plus proches | 78 <sup>1)</sup>          | 30                      | 46                     | 76                        | 89                |
| Renens                   | 2                         | 4                       | 5                      |                           |                   |
| Université               | -                         | 1                       | 5                      |                           | 6                 |
| St-Sulpice               | .                         | 16                      | 2                      |                           |                   |
| Chavannes                | -                         | 7                       | .                      |                           |                   |
| Ouchy                    | 5                         | 1                       | 2                      |                           | 11                |
| Lausanne                 | 15                        | 17                      | 28                     |                           | 11                |
| Morges                   | 5                         | 3                       | -                      |                           |                   |
| Divers                   | -                         | -                       | 5                      | 14                        |                   |

1) les femmes citent presque unanimement le tea-room du quartier, unique en son genre dans les secteurs étudiés.

Dans tous les quartiers, aller boire un café est une manière de sortir de chez soi ou, du moins, de permettre une rencontre moins fugitive que l'échange de banalités en rue, tout en restant sur terrain neutre: la plupart de ces situations se trouvent en effet hors du domicile (tableau No.8).



Le rôle des cafés de quartier varie nettement selon le secteur; la propension à demeurer sur place est la plus forte (secteurs 1/2 et 7) là justement où les unités spatiales sont les plus opposées, tant socialement qu'architecturalement: d'un côté une commune de villas occupées par des gens généralement très aisés (St-Sulpice) et, de l'autre, un grand ensemble contenant, entre autres, des logements subventionnés.<sup>6)</sup> Deux "bistrotropismes" quantitativement équivalents aux significations sociales très opposées. Chacun vit dans une certaine insularité, mais avec des contacts sociaux très différents.

### CONCLUSION

Les informations servant de base à notre exposé n'ont pas toujours la qualité souhaitable: elles ont été récoltées dans le cadre d'un exercice pour débutants. La méthode d'approche apparaît donc surtout valable comme instrument de premier décryptage d'espaces urbains où le vécu et l'attitude des habitants et des usagers sont souvent aussi lourds de signification que le paysage ou les activités fonctionnelles.

Une conclusion s'impose tout d'abord: chaque groupe social singularise son comportement dans l'espace urbain, au départ les adultes, les enfants et les étudiants.

Nous avons remarqué, au fil du dépouillement, que d'autres sous-ensembles émergent. Il s'agit tout d'abord des habitants de quartiers où les villas dominent (secteurs 1,2 et 3 surtout). Une autre distinction s'affirme entre les résidents de communes relativement éloignées du centre de Lausanne et ceux qui, à Vidy et même à la Bourdonnette, réagissent plus en Lausannois qu'en banlieusards. Enfin l'approche du lac et des espaces publics oppose nettement



les gens de Vidy et de la Bourdonnette, qui ont, à proximité, de vastes espaces de loisirs par rapport aux personnes installées à St-Sulpice ou au sud d'Ecublens, qui n'ont que d'étroits accès au lac.

Quels sont les modèles culturels les plus marquants et pour qui ?

Le modèle "nature" demeure le plus discret, sauf peut-être dans le test photo ; enfants et habitants adultes ne lui font qu'une toute petite place dans leurs réponses.

Les trois autres modèles - propriété et qualité du site, le village et la société fonctionnelle - ressortent tous selon des modalités diverses :

La qualité du site apparaît chez les enfants dans leur critique du bruit, chez les adultes dans leurs louanges sur la tranquillité et chez les étudiants par leur attention portée aux bâtiments d'habitation.

L'aspect fonctionnel prend un aspect ludique chez les enfants, désireux d'avoir tout à portée de voix. Chez les adultes, les contraintes liées à la localisation des commerces les entraînent souvent loin de leur quartier où seuls bistrots et bars à café représentent des points d'amarrage proches.

Enfin le modèle du village transparaît en partie dans les remarques des adultes relatives à leur environnement construit et, surtout, dans leurs descriptions du réseau de relations sociales où se mélangent des attitudes pseudo-villageoises - tout le monde est gentil - et des comportements de rupture par rapport au milieu social la plus proche. Il faudrait une analyse plus fine pour séparer ces diverses catégories et décrire leurs espaces perçus et vécus.



Rues, bistrot et immeubles demeurent les espaces les plus fréquemment cités en matière de rencontres.

Finalement, le portrait du sud-ouest lausannois qui se dégage est celui d'un espace en périphérie de l'agglomération, mais où l'industrie n'occupe qu'une place mineure dans la perception des habitants. Par sa variété - tant fonctionnelle que sociale - et par l'agrément que lui trouvent une large majorité de ses habitants, cette portion de la région urbaine mérite une appréciation beaucoup plus positive que celle qu'elle suscite chez les citoyens de la capitale.



NOTES

- 1) Nous tenons à remercier les autorités et les administrations communales qui nous ont facilité les prises de contact. Notre reconnaissance s'adresse tout particulièrement à M. RoCHAT, directeur des écoles à Ecublens, ainsi qu'aux enseignants de la Bourdonnette et du collège du Croset.
- 2) R. Barthes, 1980
- 3) R. Barthes, 1969, p.128
- 4) Concernant le débat réalisme/naturalisme et la notion de "typique" en littérature, se référer à G. Lukacs, 1967, p.9 ss.
- 5) Le fait d'habiter une villa est considéré ici non pas comme déterminant l'attitude sociale, mais comme indicateur de la catégorie sociale de l'individu interviewé.
- 6) Pour une interprétation plus fine, il conviendrait de distinguer le sexe, le genre et le lieu d'occupation. On découvrirait sans doute des différences intéressantes entre personnes exerçant une profession et retraités ou ménagères ou encore entre ceux qui travaillent dans le quartier et ceux qui migrent quotidiennement.



REFERENCES

- AGNEW J.A., 1981, "Homeownership and the capitalist social order" in M. Dear and Allen J. Scott, ed. "Urbanization and Urban Planning in Capitalist Society", New-York, Methuen, p.457-480.
- BARTHES Roland, 1961, "Le message photographique" in Communications No 1.
- BARTHES Roland, 1980, "La chambre claire, Note sur la photographie", Paris, Cahiers du cinéma-Gallimard-Seuil.
- CHOMBART DE LAUWE Paul-Henry, 1976, "Transformations de l'environnement, des aspirations et des valeurs" (ethnologie sociale et psychosociologie), Paris, éd. du CNRS.
- "Effectif des véhicules à moteur en Suisse au 30.9.1982", Statistiques de la Suisse, fasc. 699, Berne 1983.
- HAUMONT Nicole, 1975, "Les pavillonnaires", 2ème éd., Paris, Centre de recherche d'urbanisme.
- LUKACS Georges, 1967, "Balzac et le réalisme français", Paris, Maspéro.
- MANNING Owen, 1979, "Designing for nature in cities" in I.C. Laurie, ed. "Nature in cities", Chichester, J. Wiley, p.3-36.
- MERENNE-SCHOUMAKER Bernadette, 1980, "Perception de certains quartiers liégeois par les enfants. Introduction à une nouvelle approche du milieu", in G.E.O. No 8.



REFERENCES

- ARNOLD J.A., 1967, "Homeownership and the capitalist social order", in M. Deal and Alan J. Scott, ed., "Urbanization and Urban Planning in Capitalist Society", New York, Random House, p. 177-180.

- BARTHES Roland, 1967, "Le message photographique", in Communications No 7.

- BARTHES Roland, 1980, "La chambre claire", Mots No 14, p. 87-107.

- CHOMBAT DE LAURE Paul-Henry, 1976, "Transformation de l'environnement, des applications et des valeurs", in Logis sociale et psychosociologie, Paris, ed. CNRS, No 5, p. 1967.

- "L'objectif des véhicules à moteur en Suisse au 30.9.1987", Statistiques de la Suisse, fasc. 897, Berne 1987.

- HANMONT Nicole, 1975, "Les pavillonnaires", L'Esprit, No 80, Paris, Centre de recherche d'urbanisme.

- LUCAS Georges, 1967, "L'habitat et le régime français", Paris, Maspéro.

- MANNING Owen, 1979, "Designing for nature in cities", in I.C. Jarvis, ed., "Nature in cities", Chichester, J. Wiley, p. 3-36.

- MERRINE-SCHUMMERS Bernadette, 1980, "Perception de certains aspects liés par les enfants. Introduction à une nouvelle approche de Miller", in G.E.G. No 8.



## VISIONS D' UN QUARTIER URBAIN

### Ver une sémiologie des territoires

HUSSY, Charles et OSIEK, Christian

Université de Genève

Notre intervention s'inscrit sous la rubrique des rapprochements interdisciplinaires, tels que les préconise une Table Ronde comme la nôtre. Celle d'aujourd'hui nous a permis de réaliser un projet de collaboration entre un psychologue et un géographe. Nous allons donc vous associer à une confrontation d'idées sur le territoire avec des préoccupations relatives aux conduites dans l'espace. En tant que géographe et en tant que premier intervenant, je m'imagine mon rôle un peu à la manière d'une préface, car j'ai le sentiment de faire appel au spécialiste tout en me situant moi-même dans le profil d'un généraliste. Je ferai donc état de quelques références en posant certaines questions, que nous allons essayer d'illustrer par la suite. L'idée commune que nous défendrons se ramène à dire que psychologues et géographes peuvent se rejoindre dans une approche sémiologique des problèmes de territoire; car tous deux font de la sémiologie, qu'ils le sachent ou non et, dirais-je même, qu'ils le veuillent ou non. Il va de soi que j'étaierai cette figure de style et cela d'entrée de jeu.

Examinons effectivement deux principes que nous sommes tentés de considérer comme des axiomes de portée générale en science de l'homme. Le premier s'énoncerait en ces termes : toute pratique implique une construction territoria-



le, ou si l'on préfère, toute action nécessite le recours conscient ou non à un territoire. Dans son jargon technique, Prieto dirait que le territoire construit par un sujet est un sous-produit de sa pratique (1); Downs et Stea, auteurs des "Cartes plein la tête" (Maps in Minds), le rejoignent quand ils écrivent que "la carte cognitive, c'est-à-dire la représentation organisée qu'une personne a d'une certaine partie de son environnement spatial" est un produit du comportement dans la vie quotidienne (2). En effet, tout acteur, selon nous, découvre et identifie dans la réalité des objets qui revêtent, de son point de vue, une pertinence (3) et qui sont des connaissances au même titre que tout concept. Pratique et territoire sont ainsi liés comme le sont processus cognitif et image mentale. Précisons sur ce point notre terminologie : pour nous, la pratique désigne une structure logique de l'action, autrement dit ses buts et ses moyens organisés en un système de pertinence; la territorialité évoque une relation, la territorialisation, un processus inhérent à la pratique. La réalité cognitive qui en résulte est le territoire.

Le second principe ou axiome affine le premier, qui postule l'émergence de territoires. Il consiste à dire que le territoire est une réalité d'ordre historico-social. Là, en somme, on ne considère plus le sous-produit, la sous-culture territoriale, mais le fait "territoire" immatériel et social à appréhender dans son contexte historique et à expliquer tout entier par la praxis. On passe dès lors d'un contexte individuel à certaines réalités collectives. Or, justement, les deux principes énoncés permettent en l'occurrence de démarquer grossièrement la zone d'intérêt du psychologue et celle du géographe; alors que le processus intéresse davantage le psychologue, la signification collective des territoires saisis dans



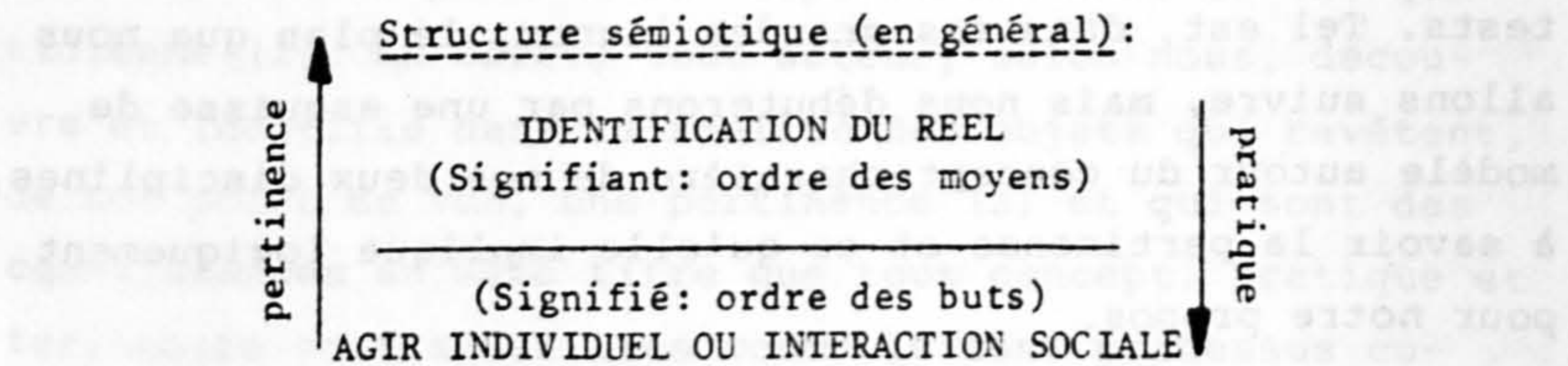
leur pertinence interpelle le géographe. Ce dernier postule des ressources identifiées par l'acteur au sein du réel, le psychologue insistant plutôt sur des mécanismes et sur des besoins. Mais tous deux traitent en commun du même territoire, à considérer sous son angle individuel et dans ses dimensions collectives. Ce qui revient à esquisser une théorie de sa construction, puis de la production dérivée de descriptions territoriales, enfin à proposer une méthodologie de leur restitution dans les tests. Tel est, dans ses grandes lignes, le plan que nous allons suivre, mais nous débuterons par une esquisse de modèle autour du concept-charnière de nos deux disciplines, à savoir la pertinence et ce qu'elle implique logiquement pour notre propos.

## 1. ACTEURS ET TERRITOIRES

Le territoire relève du syntagme, du fait même qu'il est combinaison, entité de synthèse, plus techniquement parlant, composition; nous voulons dire que l'acteur "syntagmatise" un territoire en recourant à certains paradigmes, ou catégories en soi. En d'autres termes il compose un univers intérieur en partie conscient mais, comme l'iceberg, immergé et enraciné dans l'inconscient, et qui est un système de repérage dans l'espace et le temps. Se découvrant des besoins, il identifie des ressources au sein du réel. Cette interprétation s'accorde à toute catégorie d'acteurs, quel que soit l'âge, l'activité ou le sexe, et quel que soit le rôle. Or, justement, avant d'aborder la psychogenèse du territoire, nous pourrions planter le décor et pour ce faire, nous devrions nous intéresser principalement aux acteurs. Etre acteur signifie organiser son existence, ou d'une manière générale, réaliser



un certain projet. Réserveons le terme de programme pour un projet de groupe, et appelons projet le système de cohérence qui motive l'acteur, de façon à ne pas le réduire à une structure à finalité unique. Un premier schéma élémentaire trace le modèle d'une pratique en général et permet de définir comme un cas particulier une construction territoriale. Dans le contexte du territoire,



nous proposons de désigner sous le terme d'habitation au sens le plus extensif cette pratique dont le résultat est, sur le plan cognitif, une signification attachée aux lieux; c'est donc cet enracinement dont parle Heidegger qui serait la fin commune bien qu'inconsciente de toute l'activité individuelle. Or, par rapport à l'habitant pris dans ce contexte très général, il serait oiseux de vouloir établir une typologie de ses pratiques; autant d'actions quotidiennes, autant de pertinences associées à une reconnaissance du territoire comme moyen d'existence, d'orientation, de relation et, surtout, d'identification. En effet, toutes ces pertinences, en définitive, se ramènent au Moi, fin de toute pratique en même temps qu'origine des relations à autrui. C'est donc admettre que le sujet finalise de proche en proche tout son agir sur les objets extérieurs en fonction de lui-même. En





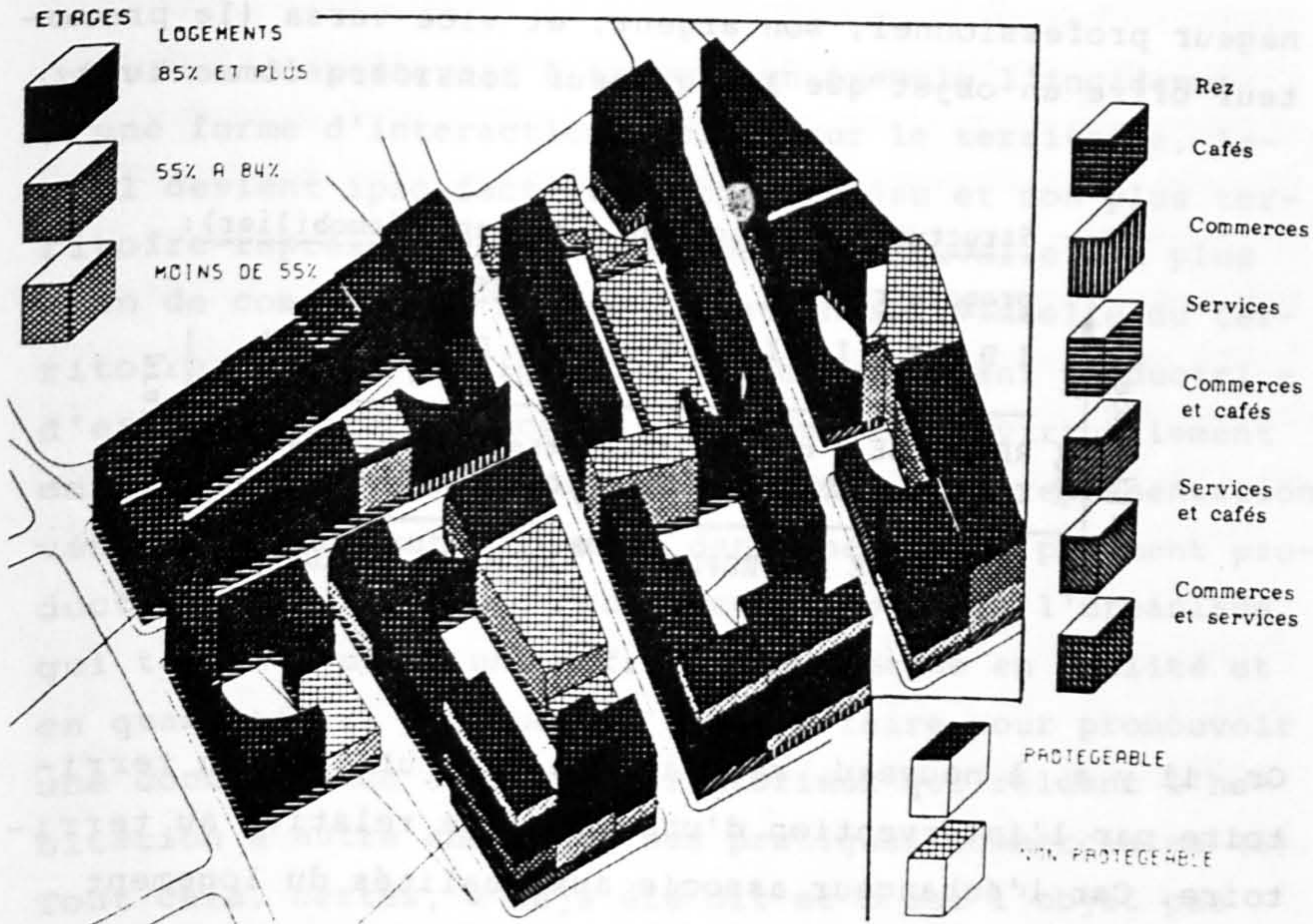


digmes de base. Au dernier niveau du schéma, on voit donc intervenir une pratique qui rétrécit à ce qui "compte" dans le discours les caractéristiques du territoire comme signifié individuel. L'utilité des lieux, en effet, est conçue à la fois comme signifié de l'agir et, ultérieurement, comme signifiant dans le langage de référence; or, ceci restreint le champ du signifié à ce qui paraît transmissible en un code socialement admis dans le champ du signifiant de la seconde pratique. Lorsqu'il tente de communiquer son territoire, donc de le partager avec d'autres, l'acteur redécouvre sa propre pratique du fait qu'il est amené à en exprimer quelques aspects conscients. Néanmoins, il faut conclure que toute formulation d'un sujet par rapport à son territoire est sélective et réductrice du champ de ses pertinences effectives. Nous rejoignons sur ce point une constatation quasi unanime des chercheurs (4).

En illustration, nous proposerons l'analyse de dessins d'enfants mais pour l'heure, examinons par contraste avec la richesse d'une description enfantine, une représentation qui se rattache à la recherche urbanistique. Sur cette image d'un quartier, l'utilité des lieux est perçue uniquement en fonction d'un calcul de contenu, en particulier de la densité du logement; l'observateur entend montrer une physionomie de la rue, mais en façade il insiste sur l'importance numérique de la fonction d'habitation et sur le toit, il indique si l'immeuble a quelque chance de demeurer affecté à cette fonction. Ceci restreint notablement le concept d'habitation, mais le critère est explicite et simple, ce qui, semble-t-il, doit aller de pair. La simplicité du procédé doit permettre au politique de décider d'une attitude à tenir en face des promoteurs avides de déloger l'habitant en faveur du tertiaire.



Par ailleurs, cette image pourrait être celle précisément d'un "marchand de territoire" ou promoteur à la re-



cherche d'opérations rentables, hypothèse qui fait intervenir l'échange comme troisième ensemble. Cette pratique en effet suppose, elle aussi, des représentations plus explicites et conscientes. En fait, notre objectif final va consister à montrer la différence qui sépare ces conceptions et leur signification respective du point de vue social. Que se passe-t-il donc entre un acteur en quête d'affaires immobilières et un acteur en quête d'habitation ?







pratiques sans rapport direct avec la relation de territorialité; comme l'exprime Raffestin il se trouve exposé au jeu inégal de l'équivalence forcée entre objets non-équivalents (5).

On vient d'apercevoir à travers un exemple l'incidence d'une forme d'interaction sociale sur le territoire, lequel devient ipso facto territoire-enjeu et non plus territoire-représentation. Cette réalité nouvelle n'a plus rien de commun avec la signification individuelle du territoire. Car la pratique des promoteurs étant productrice d'espace, cette production elle-même étant virtuellement en concurrence sur un marché spécifique, la représentation vénale du logement s'inscrit dans une vision purement productiviste des choses. Face à ce discours de l'urbanisme qui tend à ajuster une offre à une demande en qualité et en quantité, il y a quelque chose à faire pour promouvoir une connaissance de codes territoriaux qui relie l'habitation à autre chose que des pratiques commerciales (6). Tout cela, certes, a déjà été dit et c'est l'objet par exemple de la cartographie mentale. B. Mérenne-Schoumaker a vu le lien qui unit les variables ou paradigmes associés à la perception du centre-ville au milieu d'appartenance (7). Ce que nous voudrions montrer ici est plus spécifique, à savoir, que la réduction du champ du territoire peut être opérée de deux façons au moins qui sont radicalement différentes. La réduction opérée par un usager ressortit aux limites de l'expression graphique ou verbale, ainsi qu'aux circonstances d'enquête et aux motivations du sujet plus ou moins fluctuantes. La représentation est dès lors restreinte par l'intervention d'un code médiateur, puisque communiquer, c'est fondamentalement partager les mêmes signes. Dans le contexte de l'échange, en revanche, c'est l'action promotrice qui resserre le champ des pertinences



propres à un sujet individuel et les ramène à des utilités économiquement rentables, c'est elle qui anticipe même leur rareté; c'est elle aussi qui intervient sur la matérialité du territoire et qui exerce une mainmise temporelle ou durable, ponctuelle ou étendue sur le réel auquel tout un chacun doit pouvoir s'identifier. L'aménagement du territoire public et privé sélectionne des utilités socialement pertinentes et, en outre, modifie les objets matériels que perçoit l'utilisateur. Il constitue un phénomène social d'imposition des pertinences et l'idéologie aménagiste, urbanistique ou autre, qui présente comme nécessaire et "naturelle" cette médiation sociale, en est, quant à elle, une occultation.

## 2. REFLEXIONS SUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ESPACE

Du point de vue d'un psychologue du développement de l'enfant, une ambiguïté peut surgir au moment où l'on passe de la théorie telle que présentée ci-dessus, à l'application à une certaine catégorie de sujets. En l'occurrence, il nous paraît nécessaire de redimensionner notre problématique à l'échelle de l'enfant. Il semble notamment essentiel de souligner le fait que l'espace et sa représentation ne sont pas des données a priori pour l'enfant; celui-ci doit passer au minimum une douzaine d'années à les construire à la façon dont le commun des mortels les conçoit (8). En second lieu, ces mêmes termes ne sont pas en opposition absolue, comme le soulignait Poincaré (9), ils correspondent plutôt à deux types de comportement du sujet : d'un côté, l'espace au milieu duquel le sujet agit, de l'autre, l'espace auquel le sujet réfléchit. Bien entendu, c'est le second espace qu'un géographe appelle



territoire et cette précision ne vise pas à introduire une polysémie dans la définition du mot espace. D'autre part, lorsqu'on aborde le problème de la carte cognitive, il nous paraît fondamental de souligner que ces deux espaces ne peuvent être simplement confondus ou superposés. Les observations de Lévy-Brühl (10) sont très significatives à ce sujet: "En dépit des apparences, l'espace homogène n'est donc pas plus une donnée naturelle de l'esprit humain que le temps homogène. Sans doute le primitif se meut dans l'espace exactement comme nous, sans doute pour lancer ses projectiles ou pour atteindre un but éloigné, il sait comme nous, et parfois mieux que nous, évaluer rapidement les distances, retrouver une direction, etc ... Mais autre chose est l'action dans l'espace, autre chose la représentation de cet espace. Ces rapports spatiaux, bien que familiers à la mentalité primitive, ne deviennent pas pour elle des objets de réflexion. Elle ne les exprime jamais d'une façon générale ou abstraite. Elle les pense moins qu'elle ne les sent ...".

Il est donc essentiel de tenir compte de cette distinction, à la fois du point de vue actuel, pour être en mesure d'évaluer le type de savoir ou de communication qu'une tâche actualise, et du point de vue du développement, pour être en mesure d'évaluer les constructions mentales élaborées au cours de la croissance.

Par ailleurs, pour un psychologue, il convient de distinguer la représentation en tant que processus psychologique (qui n'est pas directement accessible à l'observateur), et la représentation en tant que produit figuré qui est une entité matérielle et le résultat de processus mentaux. Dans cette perspective, les figurations produites par des enfants (et qui ont le double statut de signifiant et de



signifié) serviront à la fois de médiateurs pour caractériser un fonctionnement cognitif (processus de représentation) et de support qui renvoie à un autre espace. La figuration est donc différente de l'univers référé qu'elle symbolise. Figurer un espace, c'est donc nécessairement le transformer en fixant un certain type de relations du sujet-acteur à l'espace, et un certain type de correspondance entre deux plans de la réalité.

### 3. METHODOLOGIE D'ENQUETE ET RESULTATS

Pour cette relation, nous avons choisi une échelle territoriale et un code de communication de façon toute pragmatique, c'est-à-dire en rapport avec une abondance documentaire à notre disposition. Il se trouve qu'une collaboratrice du département de géographie disposait de plusieurs dizaines de dessins réalisés à sa demande par les élèves d'une école genevoise, et sur lesquels les enfants étaient censés livrer le plan de leur quartier. L'accord de Claire Fischer, auteur du test, nous ayant été signifié d'emblée, nous avons pu travailler à une interprétation de certains dessins. Nous lui dédions ce texte en lui exprimant notre vive gratitude. D'un point de vue méthodologique, lorsqu'un chercheur s'intéresse à un problème spécifique, il fait varier expérimentalement un ou plusieurs paramètres de la réalité pour quantifier l'effet de cette variation sur le comportement du sujet. A partir des dessins mis à notre disposition, nous espérons pouvoir mettre en évidence certains indices particulièrement pertinents correspondant à l'organisation du territoire pour des sujets de 11 à 13 ans. Cependant, contrairement aux recherches de Ferras (11) par exemple, la consigne donnée était relativement vague : "Fais le plan de ton



quartier (tel qu'il est). Représentes-y les lieux que tu juges importants pour ta vie", et n'était pas complétée par un questionnaire. Il est donc évident que mis à part la communauté d'école, les autres paramètres varient de manière peu prévisible. Il s'est donc avéré difficile de traiter systématiquement les productions des sujets en fonction de critères objectivement pertinents, ce qui aurait pu être le cas si, par exemple, le domicile des enfants était regroupable en différents pâtés de maisons. Par ailleurs, il faut souligner que le mot "plan" figurait dans la consigne, ce qui a probablement incité ou obligé un certain nombre de sujets de choisir ce mode de représentation.

Notons encore que le dépouillement effectué n'a pas été basé sur des critères à priori, tels que ceux décrits par Lynch (axes structurants, repères, etc...). En effet, en tant que psychologue, nous avons tenté de chercher si certaines communautés ou régularités se présentaient dans les productions des enfants, et ceci en fonction de l'âge des sujets.

Nous avons analysé 80 dessins répartis en trois échantillons :

11 ans, n = 29

12 ans, n = 40

13 ans, n = 11

Sans tenir compte des caractéristiques purement graphiques ou artistiques, nous avons d'abord examiné globalement le type de dessin représenté et son évolution avec l'âge. En fonction de ce qui a été affirmé précédemment, on peut émettre l'hypothèse que la production de l'acteur va évoluer en fonction de l'âge vers une plus grande com-



municabilité, autrement dit, qu'à 11 ans, les productions seront plus personnelles, plutôt rattachées au signifié de l'agir, alors qu'à 13 ans, elles seront plutôt signifiantes dans la communication. On peut donc s'attendre vraisemblablement à voir apparaître une plus grande production de plans au sens propre du terme à 13 ans qu'à 11 ans.

En classant les figurations des enfants en 3 types :

1. représentation de lieux restreints en perspective ou en élévation
2. représentation de lieux à l'aide d'un plan (projection)
3. mélange des 2 types de représentations,

on observe une grande stabilité en fonction de l'âge dans le pourcentage de chaque type de figuration : les plans représentent la majorité des productions aux 3 âges étudiés (11 ans : 72 %; 12 ans : 65 %; 13 ans : 73 %). La représentation de type perspective vient ensuite et oscille entre 18 et 28 %.

De notre point de vue, la seule manière de comprendre cette absence d'évolution est de se référer à la consigne donnée aux sujets et de penser qu'à tous les âges, les enfants ont obéi à l'adulte (et ceci peut-être sous la pression des enseignants) en y répondant dans le 3/4 des cas de façon stricte. Dans la suite, nous analyserons séparément ces types de figurations en tentant de voir s'ils présentent certaines caractéristiques communes.

De manière générale, nous pensons que le type de figuration PLAN se réfère à la connaissance proprement dite dans le sens où il est nécessaire pour le sujet de s'abs-



traire de la réalité signifiée pour tenter de la communiquer, non pas en tant qu'acteur, mais plutôt en tant que spectateur. Cette hypothèse n'est pas relative au contenu de la figuration, mais uniquement à sa forme. Par conséquent, il nous a semblé intéressant d'examiner l'étendue de ce type de dessin pour voir si elle varie en fonction de l'âge. En prenant comme unité de mesure le pâté de maisons, on n'observe pas d'évolution notable de l'étendue de la zone représentée en fonction de l'âge : aux 3 âges considérés, la classe la plus fréquente se situe entre 6 et 10 pâtés de maisons, puis entre 1 et 5, et enfin au-delà de 15 pâtés. A ce sujet, relevons que nous n'avons pu établir aucune relation entre l'étendue produite par les enfants et la situation objective du domicile, proche ou éloigné de l'école, quel que soit l'âge des sujets. Quant à l'orientation des plans, il est frappant de constater que pour la classe 1-5 pâtés de maisons, elle est plus "correcte" (nord en haut de la page) chez les enfants de 11 ans, alors que pour les autres classes, le nombre d'orientations "correctes" est comparable aux différents âges.

Avant d'examiner les contenus de ces plans, nous aimerions encore aborder un problème relevant plus de l'espace de figuration que de celui de la figuration de l'espace : il s'agit des limites que les enfants ont décidé explicitement ou implicitement à mettre à leurs figurations. Pour ce faire, nous avons examiné le pourcentage d'enfants limitant nettement leur figuration à l'intérieur de l'espace-feuille (par exemple, sujet 3, 11 ans) et le pourcentage d'enfants dont la représentation s'arrête du fait de la limitation de l'espace feuille servant de support (par exemple, sujet 11, 11 ans). Ce second type de figuration peut être conçu sans limite dans le sens



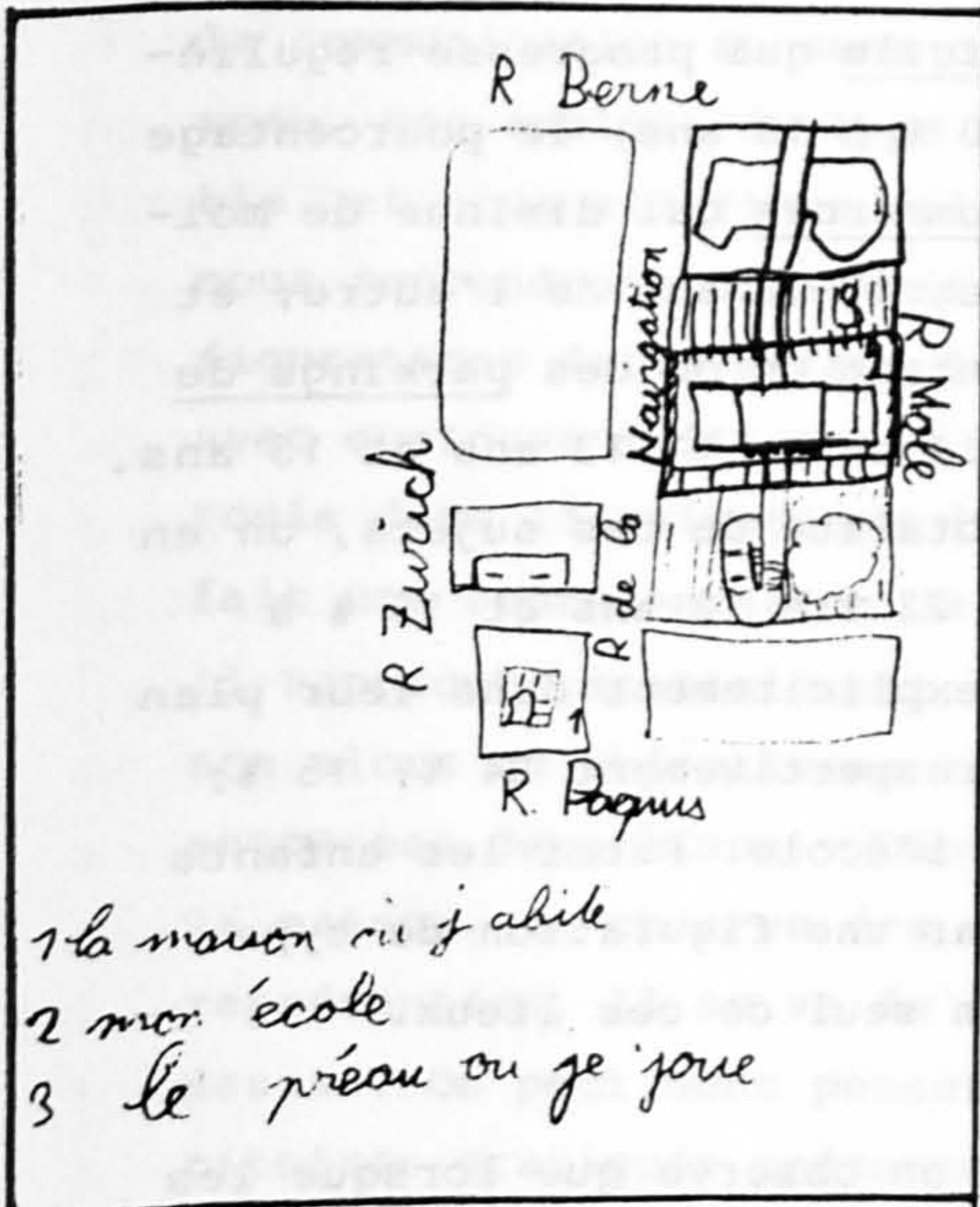
où le dessinateur serait éventuellement susceptible de continuer la réalisation de son plan s'il n'était pas limité par la dimension de l'espace-feuille. Par contre, les dessins du premier type semblent traduire plus spécifiquement le territoire-quartier de l'acteur-dessinant. Pour utiliser une image, le second type pourrait être un zoom sur le premier. De la même manière, les représentations en "perspective ou façade" seraient à leur tour un zoom sur le second type de représentation. On n'observe qu'une légère évolution avec l'âge du type de ces limites sur les plans : à 11 ans, 71 % des enfants font un dessin du second type; à 12 ans, 77 % et à 13 ans, 88 %. Cette tendance pourrait indiquer qu'une "dilatation potentielle" de la représentation du territoire augmente en fonction de l'âge, ce qui préciserait qualitativement les remarques émises au sujet de l'étendue du type de figuration.

Les éléments et commentaires écrits des sujets signifiant certains lieux particuliers peuvent se résumer en cinq rubriques. Sur le tableau suivant, nous avons reporté le pourcentage de sujets de chaque âge représentant au moins une fois ces éléments. Ces rubriques n'étant pas exhaustives, le pourcentage d'éléments représentés dépasse forcément 100 % à chaque âge.

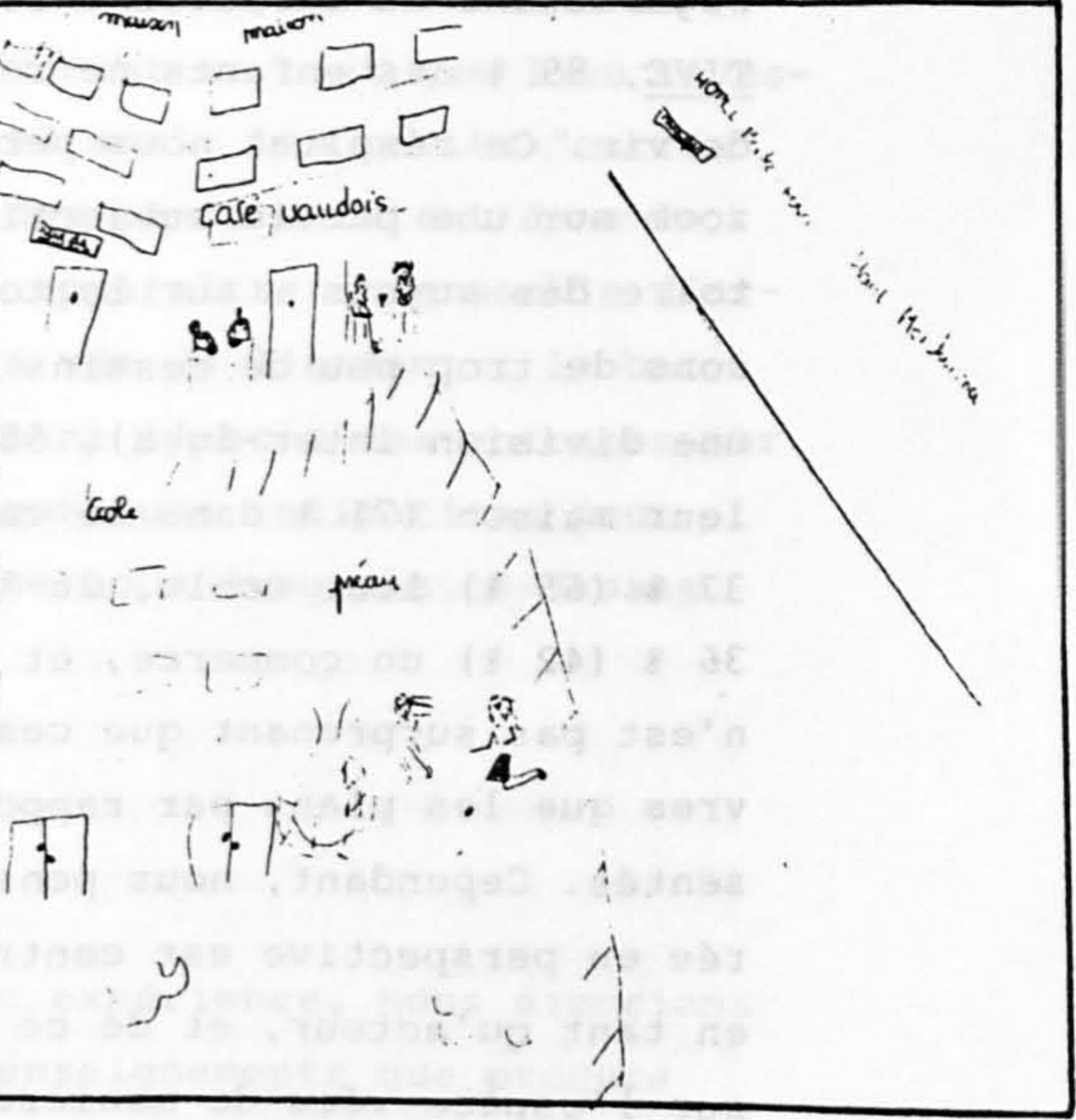
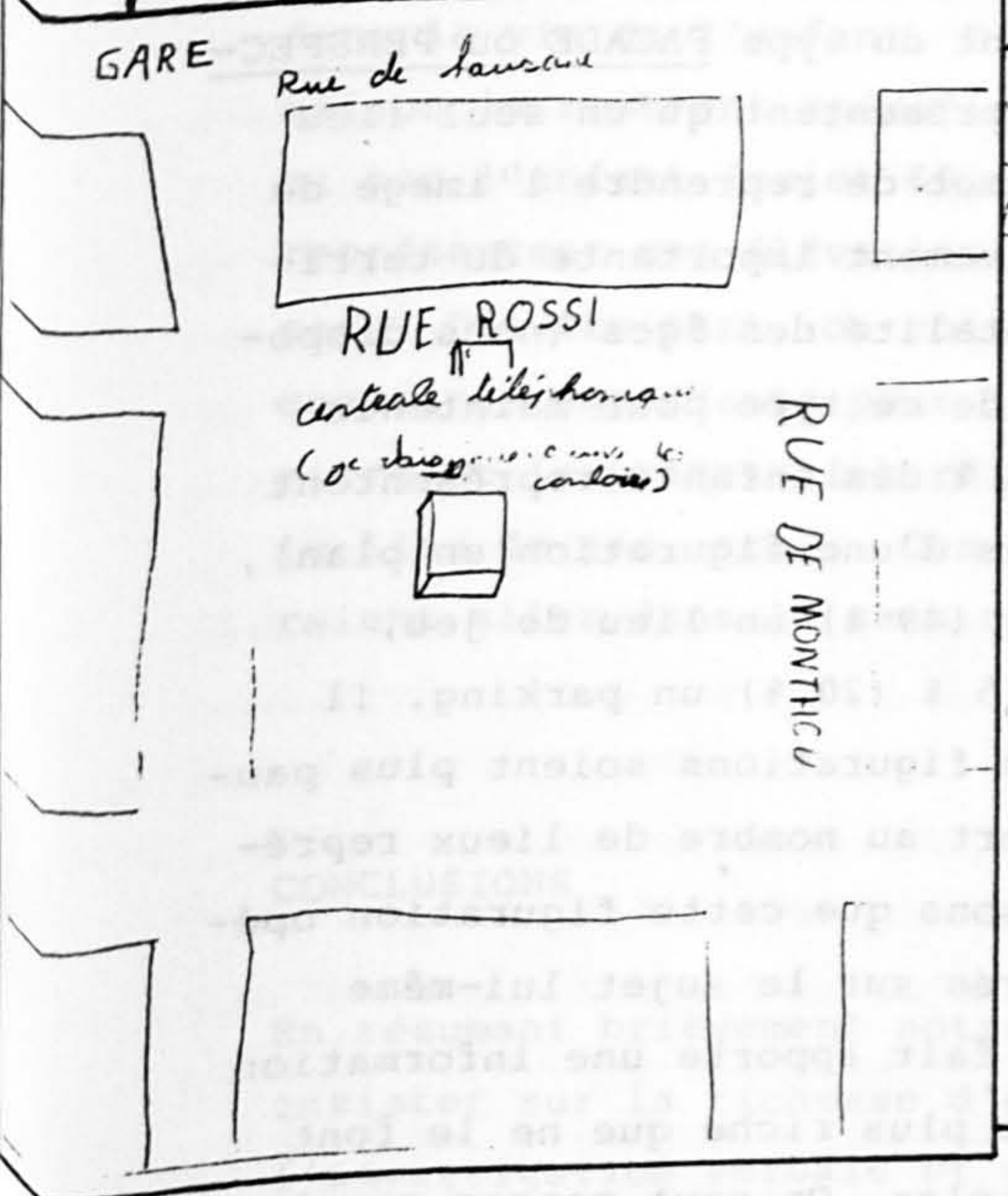
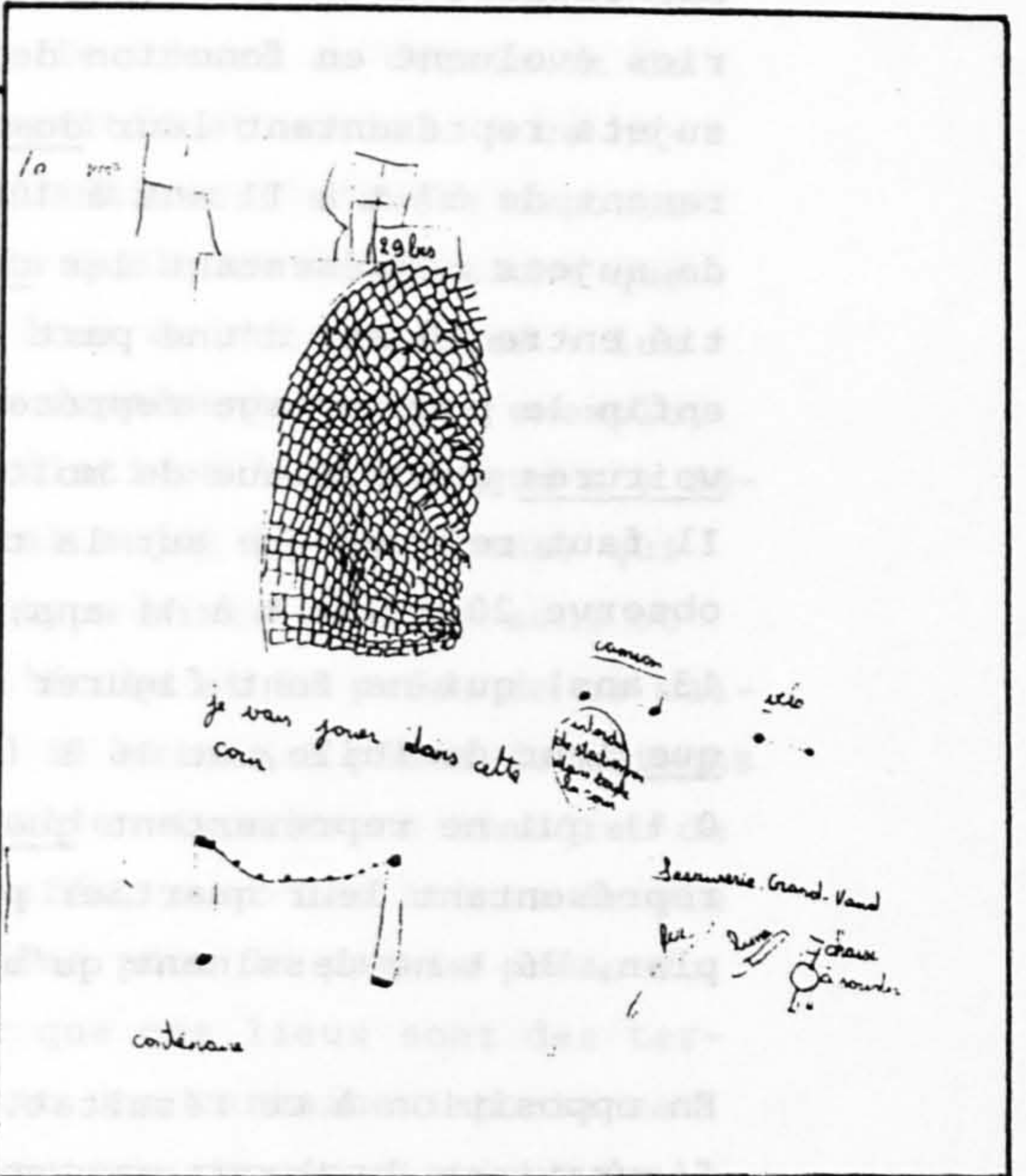
% D'ENFANTS REPRESENTANT AU MOINS UNE FOIS

| Maison | Ecole | Jeux | Parking | Commerce | Agés   | N  |
|--------|-------|------|---------|----------|--------|----|
| 57 %   | 67 %  | 52 % | 24 %    | 52 %     | 11 ans | 21 |
| 73 %   | 65 %  | 46 % | 23 %    | 27 %     | 12 ans | 26 |
| 100 %  | 63 %  | 50 % | 0       | 25 %     | 13 ans | 8  |
| 71 %   | 65 %  | 49 % | 20 %    | 36 %     | Σ      | 55 |





- 1 la maison où j'abite
- 2 mon école
- 3 le préau où je joue





Par rapport à ces contenus du territoire, trois catégories évoluent en fonction de l'âge : le pourcentage de sujets représentant leur domicile qui progresse régulièrement de 57 % à 11 ans à 100 % à 13 ans; le pourcentage de sujets représentant les commerces qui diminue de moitié entre 11 ans d'une part et 12-13 ans de l'autre; et enfin le pourcentage représentant un ou des parkings de voitures qui diminue de moitié entre 11-12 ans et 13 ans. Il faut relever que sur la totalité de ces sujets, on en observe 20 % (14 % à 11 ans; 23 % à 12 ans et 15 % à 13 ans) qui ne font figurer explicitement dans leur plan que leur domicile, et 16 % (respectivement 24 %; 15 %; 0 %) qui ne représentent que l'école. Parmi les enfants représentant leur quartier par une figuration de type plan, 36 % ne dessinent qu'un seul de ces lieux.

En opposition à ce résultat, on observe que lorsque les figurations du territoire sont du type FACADE ou PERSPECTIVE, 89 % des enfants ne représentent qu'un seul lieu de vie. Ce résultat nous permet de reprendre l'image de zoom sur une partie subjectivement importante du territoire des sujets : sur la totalité des âges (nous disposons de trop peu de dessins de ce type pour maintenir une division inter-âges), 58 % des enfants représentent leur maison (71 % dans le cas d'une figuration en plan), 37 % (65 %) leur école, 26 % (49 %) un lieu de jeu, 36 % (42 %) un commerce, et 5 % (20 %) un parking. Il n'est pas surprenant que ces figurations soient plus pauvres que les plans par rapport au nombre de lieux représentés. Cependant, nous pensons que cette figuration opérée en perspective est centrée sur le sujet lui-même en tant qu'acteur, et de ce fait apporte une information sur l'espace-vécu de manière plus riche que ne le font les représentations de type-plan. On peut penser que les



aspects descriptifs ou topologiques seraient mis entre guillemets pour privilégier le visuel au détriment de la communication au sens cognitif et social. A ce niveau, une analyse de type quantitatif s'avère impossible, et nous aimerions faire quelques suggestions que nous reprendrons oralement lors de notre exposé : les figurations de la maison la représentent, par exemple, avec quelques indications relatives à la vie qui s'y déroule dans les alentours (tel sujet 27 de 11 ans) qui fait une représentation de type mixte dans le sens où il rapproche spatialement l'école et le préau de sa maison alors qu'objectivement, il existe 6 pâtés de maisons entre ces deux lieux). Dans l'environnement immédiat de la maison, on observe des cafés, avec des scènes de vie représentées. Il en va de même pour la partie préau du dessin. On peut donc penser que ces lieux sont des territoires pratiqués présentant une certaine importance dans la vie de l'enfant. D'autres représentations de maison la montrent spécifiquement en tant que lieu investi par l'enfant (sujet 69, 12 ans). Les petits "carrés" représentent une élévation des pavés existant dans la cour. D'autre part, on voit apparaître un ensemble d'accessoires importants pour la vie de l'enfant : la barrière et le panneau interdisant l'accès des voitures sur le lieu de jeu, etc... Ces quelques indications pourraient aller dans le sens que nous évoquons ci-dessus.

## CONCLUSIONS

En résumant brièvement notre expérience, nous aimerions insister sur la richesse d'enseignements que procure l'investigation verbale et graphique de représentations



territoriales, tout en émettant des propositions de prudence quant à la manière d'organiser les recherches : en effet, les résultats que nous avons exposés montrent qu'il est extrêmement difficile de tirer des grandes lignes directrices relatives à l'évolution de la figuration du territoire de l'enfant entre 11 et 13 ans. Cette absence de généralisabilité peut provenir, comme nous l'avons déjà évoqué, de la méthode d'interrogation utilisée. Pour être plus performant, il eût fallu disposer d'un autre type de signifiants du même territoire, par exemple un questionnaire, un interrogatoire clinique, etc... La superposition et la comparaison de ces signifiants permettrait éventuellement de définir avec plus de certitude les critères ou les indices pertinents relevant du territoire de l'enfant.

Un des résultats importants mis en évidence est, de notre point de vue, l'intégration possible dans un système unique d'interprétation des divers types de figurations (plan, perspective, intermédiaire), ceux-ci étant conçus comme une représentation de plus en plus focalisée sur un lieu de vie pratiqué ou, si l'on veut, sur un territoire autocentré. Par ailleurs, nous avons relevé une évolution en fonction de l'âge du pourcentage d'enfants représentant leur domicile, celui-ci prenant une part de plus en plus importante entre 11 et 13 ans. Cela ne signifie évidemment pas que le domicile est moins important à 11 ans qu'à 13 ans, mais plutôt qu'il est différemment vécu ou différemment intégré au territoire de l'acteur-enfant. (Pour préciser cette différence, il serait nécessaire de disposer d'un matériau d'investigation plus important). Une remarque analogue, mais allant dans le sens inverse peut être faite au sujet des parkings. Ces lieux peuvent être interprétés comme étant



privilégiés, dans le sens de protégé de la circulation, mais uniquement à 11 et 12 ans. A 13 ans, les enfants doivent certainement investir une autre partie de l'espace. La diminution de l'importance de la figuration des commerces entre 11 et 12-13 ans doit être également soulignée. Il est possible qu'à 11 ans, les commerces fassent partie des figurations de l'enfant, dans la mesure où ils évoquent une conquête du territoire, alors que dès 12-13 ans, ils ne présenteraient plus la même signification.

Du point de vue de l'enfant, on pourrait interpréter cette évolution par une décentration progressive, qui passerait d'une description des lieux pertinents pour l'acteur à un moment particulier de son évolution personnelle, vers une figuration plus générale dans laquelle l'acteur deviendrait spectateur; la tendance à couvrir la totalité de l'espace-feuille augmentant avec l'âge, ainsi que l'augmentation avec l'âge de la fréquence de localisation du domicile parleraient dans le sens de cette même interprétation. Le mécanisme de décentration irait alors de pair avec une centration du territoire décentré (puisque "agi" de l'extérieur), autour d'une position particulière. Cet ensemble de modifications tendrait donc à montrer qu'une insertion affective s'opère dans un réseau de relations sociales, et que ce processus prend de plus en plus d'importance dans la territorialité du sujet.

Les exemples de dessins présentés montrent par ailleurs que la place de l'urbanisation joue un rôle considérable dans les figurations des enfants, et ceci, à tous les âges, dans le sens d'une influence de l'échange sur la communication, ou sur le territoire formalisé.

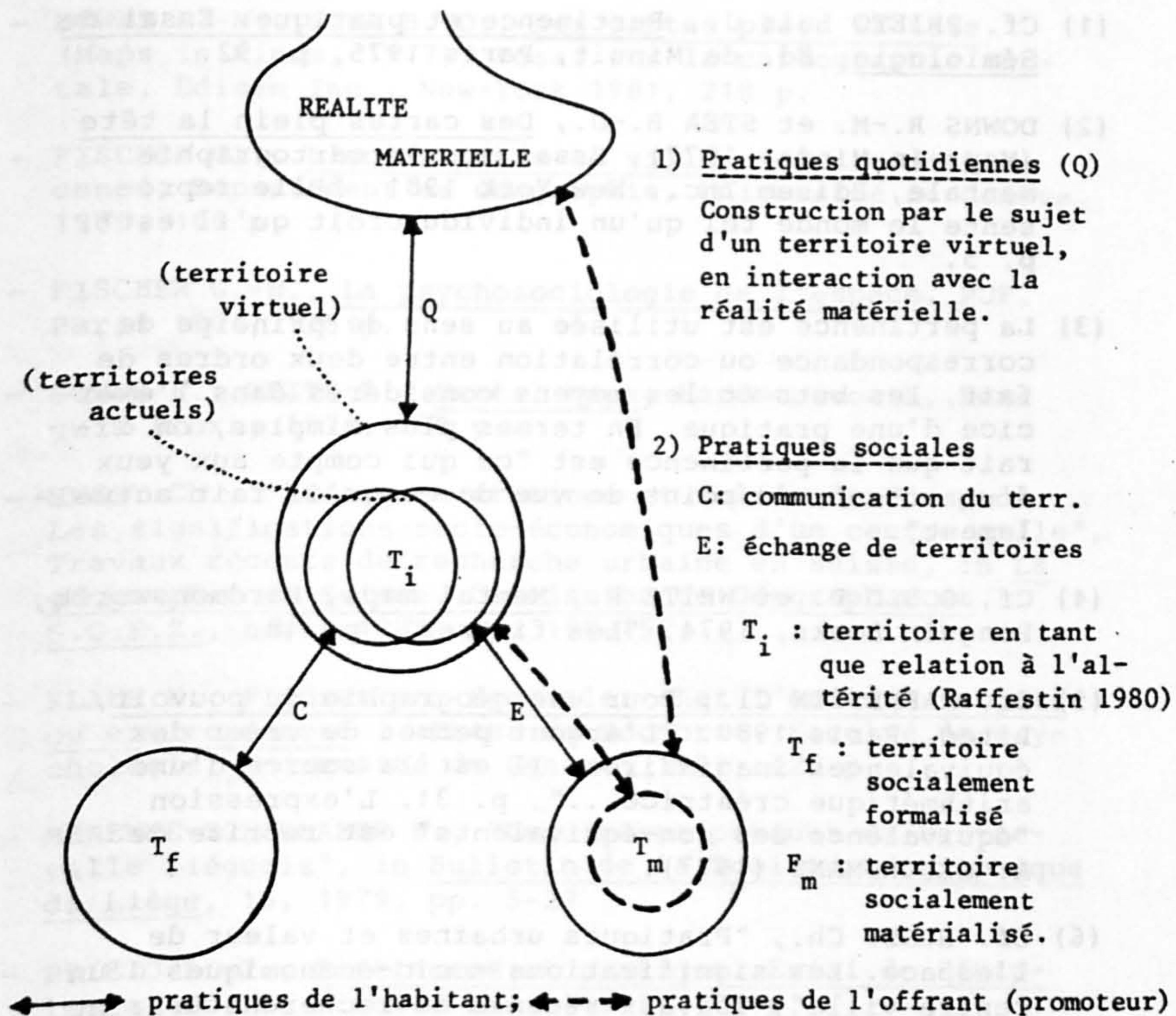


D'autres aspects de notre réflexion commune méritent, selon nous, d'être relevés, qui sont ressortis de la distinction entre sémiotique de l'échange et sémiotique de la communication. Nous croyons qu'il est illusoire de proposer aux aménageurs publics ou privés une prise en compte de l'habitation comme valeur d'usage, si l'on ne dispose pas d'une connaissance élargie du paradigme ou système de pertinence relatif à sa fonction qui, pour varier d'une classe d'âge à une autre ou d'une strate sociale à une autre, n'en est pas moins contrée sur une pratique d'identification. Cela veut finalement dire que le thème du territoire ouvre le champ de l'inconscient; le sujet reçoit de son environnement une image projetée, comme dans le mythe de la caverne; il apprend encore et toujours à habiter. Or, la production matérielle du territoire est isolée de la source de ces pertinences; il y aurait ici à faire une critique de l'urbanisme, qui se pose en régulateur du rapport que nous établissons entre matérialisation du territoire et formalisation, ou communication relative au territoire. En effet, la communication libère l'imaginaire, tandis que l'échange fige les enveloppes urbaines. Ainsi l'urbanisme devrait stimuler l'imaginaire et, en revanche, réguler l'échange; souvent, en fait, il stimule l'échange et régule l'imaginaire.

L'aménageur exerce un pouvoir dans sa relation au territoire, il dispose d'énergie et d'information, mesure la valeur et optimise la rente. L'habitant s'accommode de la réalité d'un territoire, l'intersection logique étant faible entre celui qu'il se représente et celui qu'il acquiert. Ceci pose problème à la géographie et, au moins autant, à la psychologie.



ANNEXE RECAPITULATIVE: Sémiologie des territoires



Commentaire:

Rappel (Prieto, 1975): la connaissance d'une réalité, considérée comme moyen (objet actuel), suppose celle d'une autre réalité considérée comme but (objet virtuel). Dans la communication, les objets soit actuels, soit virtuels (le sens) coïncident dans la structure sémiotique de l'émetteur et du récepteur, si l'acte sémique réussit. Dans la pratique d'échange, la réalité qui est virtuelle aux yeux du demandeur (son logement) est actuelle aux yeux de l'offrant, et réciproquement. D'où résulte un phénomène d'équivalence forcée, c'est-à-dire une relation contractuelle entre l'objet de l'échange et sa contrepartie monétaire. Dès lors, la négociation entre les deux partenaires consiste à restreindre à un minimum la contrepartie: l'habitant vise à minimiser le coût en valeur, l'offrant, à minimiser l'objet logement, son propre but étant la valeur que l'habitant reconnaît à son logement en tant que territoire individuel, formulée en équivalence monétaire.



## NOTES ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) Cf. PRIETO Luis J., Pertinence et pratique. Essai de Sémiologie, Ed. de Minuit, Paris 1975, p. 92.
- (2) DOWNS R.-M. et STEA B.-D., Des cartes plein la tête (Maps in Minds, 1977), Essai sur la cartographie mentale, Edisem Inc., New-York 1981. "Elle représente le monde tel qu'un individu croit qu'il est", p. 5.
- (3) La pertinence est utilisée au sens de principe de correspondance ou corrélation entre deux ordres de fait, les buts et les moyens considérés dans l'exercice d'une pratique. En termes plus simples, on dirait que la pertinence est "ce qui compte aux yeux d'un acteur, du point de vue de ce qu'il fait actuellement".
- (4) Cf. GOULD P. et WHITE R., Mental maps, Hardmonsworth, Penguin Books, 1974. "Les filtres", p. 48.
- (5) Cf. RAFFESTIN Cl., Pour une géographie du pouvoir, Litec, Paris 1980. "L'argent permet de créer des équivalences imaginaires. Il est la source d'une arithmétique créatrice...", p. 31. L'expression "équivalence des non-équivalents" est reprise de A. GLUCKSMANN (1977).
- (6) Cf. HUSSY Ch., "Pratiques urbaines et valeur de l'espace. Les significations socio-économiques d'un centre-ville", Travaux récents de recherche urbaine en Suisse, in La géographie en Suisse, Commission de Géographie et S.G.E.Z., Berne 1980, pp. 150-152.
- (7) Cf. MERENNE-SCHOUMAKER B., "Les images perçues du centre-ville liégeois", in Bulletin de la Société Géographique de Liège, 15, 1979, pp. 5-27.
- (8) Cf. PIAGET J., INHELDER B., La représentation de l'espace chez l'enfant, PUF, Paris 1948.
- (9) Cf. POINCARÉ H., La science et l'hypothèse, Flammarion, Paris 1902, p. 82.
- (10) LEVY-BRUHL L., La mentalité primitive, Alcan, Paris 1922, p. 100.
- (11) FERRAS R., "Ecusson et polygone. Enfants et retraités dans le centre de Montpellier", in Société languedocienne de géographie, 12 (1-2), 1978.



## BIBLIOGRAPHIE

- CARTES MENTALES ET REPRÉSENTATIONS GRAPHIQUES
- DOWNS R.-M., STEA B.-D., Des cartes plein la tête (Maps in Minds, 1977), Essai sur la cartographie mentale, Edisem Inc., New-York 1981, 218 p.
  - FISCHER Cl., L'enfant dans la ville, Mémoire de licence, Département de Géographie, Université de Genève, 1980, 100 p.
  - FISCHER G.-N., La psychosociologie de l'espace, PUF, Paris 1964, 128 p.
  - GOULD P., WHITE R., Mental Maps, Harmondsworth, Penguin Books, 1974, 205 p.
  - HUSSY Ch., "Pratiques urbaines et valeur de l'espace. Les significations socio-économiques d'un centre-ville", Travaux récents de recherche urbaine en Suisse, in La géographie en Suisse, Commission de Géographie et S.G.E.Z., Berne 1980, pp. 150-152.
  - KLAUE K., Figurations spatiales chez l'enfant : objets ou environnement ?, Thèse de Doctorat, Faculté de psychologie, Université de Genève, 1982, 425 p.
  - MERENNE-SCHOUMAKER B., "Les images perçues du centre-ville liégeois", in Bulletin de la Société Géographique de Liège, 15, 1979, pp. 5-27
  - PRIETO L.-J., Pertinence et pratique. Essai de Sémiologie, Ed. de Minuit, Paris 1975, 175 p.
  - RAFFESTIN Cl., Pour une géographie du pouvoir, Litec, Paris 1980, 250 p.



11) - BOURDIEU P. (1984) La distinction. Paris: Editions de Minuit, 302 p.

12) - FISCHER G.-H. (1978) La psychologie de l'espace. Paris: PUF, 207 p.

13) - GOLLE H. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

14) - HUBER C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

15) - KLAR M. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

16) - MERLINI F. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

17) - PIRELLA G. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

18) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

19) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

20) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

21) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

22) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

23) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

24) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

25) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

26) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

27) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

28) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

29) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.

30) - ROBERTI C. (1978) Les mentalités rurales. Paris: PUF, 207 p.



## IMAGES DE BARCELONE ET SEVILLE CARTES MENTALES ET REPRESENTATIONS GRAPHIQUES

FERRAS, Robert

Université de Montpellier

La production d'images sur les villes d'Espagne offre un éventail très large, qu'elle soit liée à un souci évident de promotion touristique ou qu'elle mette l'accent sur des héritages souvent prestigieux : Alhambra de Grenade, Plaza Real de Madrid, remparts d'Avila ; Cuenca, Salamanque, Cordoue ou Saint-Jacques de Compostelle. Le choix de Barcelone et de Séville répond à des vocations différentes : ces deux grandes villes résument et symbolisent à la fois deux régions bien individualisées, la Catalogne industrielle et romane, l'Andalousie - sous la double empreinte de l'Islam et du sud. La première n'est qu'une escale touristique sur l'entrée principale du pays, la deuxième fournit un but touristique dans une Espagne "típica" encombrée de clichés mais dotée de valeurs touristiques indéniables : "quién no ha visto a Sevilla, no ha visto maravilla"(1)

Comment recenser ces "merveilles" et les confronter à une réalité socio-économique qui est tout autre ? Le dépouillement d'un demi-millier d'enquêtes menées auprès d'un groupe homogène : des Retraités de l'Education Nationale domiciliés dans l'Hérault et affiliés à la Mutuelle Générale de l'Education Nationale, apporte quelques précisions sur Barcelone et Seville (2). A partir d'une liste de villes proposée une simple question avait été posée : ... "quelles sont les idées qu'elles vous suggèrent ?", et le cadre du questionnaire autorisait cinq qualificatifs au maximum.

Le propos est de cerner à travers ces deux exemples la capacité que chacun a de se représenter mentalement une ville (3) : ville "des touristes", ville "que tout le monde connaît" pour reprendre deux expressions de Sylvie Rimbert (4) ou ville autre ? sans perdre



de vue la qualité des répondants : un âge moyen supérieur à 60 ans, des enseignants cultivés et habitués aux voyages. L'exercice propose une classification des termes employés et une représentation graphique permettant des comparaisons et peut-être une généralisation à d'autres villes. Cela répond à une des questions posées par A. Bailly dans sa thèse : "comment mesurer, quantifier ou systématiser une perception subjective et une image de la ville liées non seulement aux caractères du paysage mais aussi aux sens, à l'expérience individuelle ?" (5)

Parmi les hypothèses de départ, on pouvait supposer que le profil du groupe devait s'affirmer à travers : - le rendu des stéréotypes classiques issus des guides spécialisés : Les Ramblas ou le Barrio de Santa Cruz ; - la réinjection d'événements récents qui ont marqué cette génération : la guerre civile, ses retombées dans l'Hérault et ses camps "d'accueil" pour les Républicains espagnols en exil ; - le souvenir de voyages, les échanges avec Barcelone - tout proche - étant fréquents. Les aspects fonctionnalistes devraient l'emporter pour la métropole catalane, très industrialisée ; mais comment apparaîtrait tout le "non-touristique" : population des quartiers anonymes hors des itinéraires balisés, problèmes sociaux, héritages du franquisme, face à une Espagne considérée comme immuable ?

#### I - BARCELONE REELLE, SEVILLE RECOMPOSEE ?

##### A - Les résultats globaux

|   | Barcelone    | Séville      |
|---|--------------|--------------|
| Réponses totales obtenues                         | 500          | 496          |
| 5 termes utilisés                                 | 154<br>(30%) | 122<br>(24%) |
| 0 terme   | 106<br>(21%) | 134<br>(26%) |
| 1 à 4 termes                                      | 240<br>(49%) | 240<br>(50%) |
| Repères urbains cités :<br>(dont plus de 10 fois) | 23<br>10     | 14<br>4      |
| Nombre total de termes                            | 1315         | 1159         |



Tous les termes utilisés ont été conservés quand ils étaient localisables, les qualificatifs abstraits ont été regroupés uniquement lorsqu'ils se réduisaient à une unité ou étaient parfaitement synonymes. On constate une plus grande richesse pour Barcelone, mieux connue dans sa morphologie et prétexte à un vocabulaire plus étendu. L'image est forte au niveau de sa visualisation, alors que Séville se structure seulement sur quatre éléments principaux : la Giralda et la cathédrale (66 + 35 = 101 citations) loin devant l'Alcazar (35) et les jardins (28), soit les "trois étoiles" du guide Michelin et rien de plus, le tout dans un ensemble jointif et qui jalonne les visites accélérées de la ville ; le Guadalquivir tout proche n'est cité que 15 fois. Viennent ensuite, dans l'ordre, le Barrio de Santa Cruz (7), celle de las Sierpes, Palais et remparts, Parc Maria Luisa et Arènes, Tours de l'Or et d'Orient, Casa de Pilatos et Triana (1 mention).

Pour Barcelone l'espace couvert est plus large ; le centre tout d'abord : Ramblas (133) et Monument à Colomb (44), plus la cathédrale (43) et le Barrio Gótico (43 + 18) Montjuich (26) regroupe les fontaines (18) et le Pueblo Español (17) ; plus lointains : le zoo (10), la Sagrada Familia (25) et le Tibidabo (46). L'image du centre s'élargit avec le Barrio Chino (9) et la Place de Catalogne ; on se risque à peine vers le Paseo de Gracia, le stade, les arènes ; ne bénéficient que d'une mention les Places Royale et d'Espagne, le Paséo Colon, le Liceo et le Palais Royal (?), Santa Maria del Mar et le Musée Picasso. Une image en apparence plus riche mais qui se dégage mal des passages obligatoires centrés sur les Ramblas, formant un ensemble continu calqué sur le noyau ancien et qui ignore le détail du quadrillage légué par Cerdà au XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'exception de la Sagrada Familia de Gaudi, élément insolite qui se dégage de l'anonymat de l'"Ensanche" (6). Les reconstitutions frelatées du Pueblo Español l'emportent sur d'authentiques chefs-d'oeuvre ; se mêlent l'architecture religieuse et les lieux fréquentés, aussi, par les autochtones.



Hors des lieux repérables, les termes (7) employés ont été regroupés en huit grandes rubriques, dégagés - de façon empirique - du dépouillement : la morphologie et les activités de la ville, milieu géographique et contexte historique, population, part du tourisme et du vécu personnel, clichés. Chacune d'entre elles a été subdivisée en deux sous-ensembles ; ce qui relevait intrinsèquement de la ville et ce qui renvoyait à des généralités apparaissant comme plaquées selon des formules passe-partout pour l'urbain, les activités, le milieu géographique, le tourisme, la population, les clichés ; pour l'histoire on a distingué l'événementiel et le culturel ; pour le vécu personnel, le positif et le négatif.

Ce qui donne pour Barcelone :

|            |                      |        |                    |
|------------|----------------------|--------|--------------------|
| urbain     | : 480 citations soit | 36,5 % | de l'image globale |
| activités  | : 199                | 15     |                    |
| vécu       | : 181                | 13,5   |                    |
| milieu     | : 165                | 12,5   |                    |
| histoire   | : 127                | 9,5    |                    |
| clichés    | : 99                 | 7,5    |                    |
| tourisme   | : 39                 | 3      |                    |
| population | : 25                 | 2      |                    |

et pour Séville, également par ordre décroissant :

|            |                      |        |             |
|------------|----------------------|--------|-------------|
| clichés    | : 435 citations soit | 37,5 % | de l'image. |
| urbain     | : 257                | 22     |             |
| milieu     | : 158                | 13,5   |             |
| histoire   | : 129                | 11     |             |
| tourisme   | : 57                 | 5      |             |
| vécu       | : 55                 | 5      |             |
| population | : 40                 | 3,5    |             |
| activités  | : 28                 | 2,5    |             |



B - Barcelone : une connaissance réelle.

La ville et ses activités représentent plus de la moitié de l'image ; elles sont bien repérées : seulement 67 et 29 termes généraux contre 413 et 170. Pour le vécu les aspects positifs l'emportent (103 contre 78). Le culturel et l'événementiel sont à parité (66 et 61). Le milieu géographique est bien localisé (115 contre 50 termes généraux). Dans les clichés 76 se réfèrent au contexte national contre 23 généraux, d'emploi possible pour n'importe quelle ville. Ainsi apparaît l'image de Barcelone : une appréhension concrète pour une ville connue, à l'écart des clichés, mais dont la population est ignorée.

On peut l'approcher dans le détail, en portant entre parenthèses le nombre de citations pour les termes les plus fréquemment cités et qui sont soulignés, et en suivant l'ordre du tableau précédent :

- vue panoramique grâce aux deux promontoires de Montjuich et du Tibidabo qui ménagent de larges vues sur les avenues (26), places, rues et tout ce qui structure la ville, sans oublier les quartiers pauvres. - activités clairement perçues à travers le port (138), les industries textiles (16), le double rôle de métropole et de capitale sur fonds commun de magasins et hôtels-restaurants.

- antinomie du vécu personnel, animation et foule (37 + 17), beauté (19) contre les nuisances : trop grande (29), bruyante (15), polluée, sale, agitée et les banlieues grisées, revers de la médaille industrielle.

- bonne insertion dans le contexte régional avec Catalogne (55), Méditerranée, Costa Brava et Montserrat à égalité (10), Badalona étant la seule ville qui émerge de l'agglomération. A l'arrière-plan le triptyque soleil (16), chaleur (11), plage (10) voisine avec la porte du sud et un climat différent.

- l'histoire renvoie : aux gloires nationales, mêlant Gaudi (6) et Picasso, Casals, García Lorca plus inattendu et Jacques d'Aragon à égalité avec Juan Carlos ; à la période franquiste : guerre civile (24), séparatisme, Generalitat, antifranquisme, opposition politique, République, anarchistes, fascisme, prison-modèle et André Malraux ; à la culture = monuments (20), musées, sardane et Art catalan.



- Les clichés plaquent sur Barcelone les habituelles "espagnolades": corrida (36) cuisine exotique (paëlla et piment, gazpacho et jijona), danses et castagnettes, processions et feria, palmiers et señoritas
- Le tourisme ne se dégage pas d'un catalogue banal : vacances (12) vie nocturne, voyage ...
- La catalanité réapparaît avec la population : langue (8), "pas espagnols", fierté catalane, plus les inévitables mentalité et tempérament.

Au total et par ordre décroissant les mots-clés sont PORT (138) - RAMBLAS (133) - CATALOGNE (55) - ANIMATION (37) - CORRIDA (36) - TAILLE (29) - AVENUES (26) - GUERRE CIVILE (24). Peu de clichés, et la prise en compte d'une individualité certaine.

#### C - Séville : une image recomposée

En tête viennent les clichés, mais par référence au contexte espagnol : 378 citations contre 57 d'ordre général. Le milieu urbain est beaucoup moins riche, ainsi que le cadre géographique : seulement 48 citations se référant à Séville, contre 110 d'ordre très général. Ville de culture : 103 citations, où l'événement est largement secondaire (26), un vécu positif (42 contre 13), une population tout aussi ignorée, et enfin des activités inexistantes.

Ainsi Séville s'oppose t-elle à Barcelone par les clichés qui l'encombrent (rançon de la gloire en matière de tourisme ?), une ville sans population et sans activités, même si elle est en réalité la métropole de l'Espagne méridionale.

Dans le détail :

- La panoplie complète des clichés apparaît comme une page de Mérimée, revue par la chanson populaire avec corrida (88) et danse (63), le profane et le sacré : Semaine Sainte et processions (29 + 17), mantille de Carmen (26 et 25), feria (24) et flamenco (22) avec accompagnement de castagnettes (12). Toute la gamme des seguedille - sérénade - Canto jondo - guitares ; Beaumarchais, le Barbier et l'Opéra, mais aussi Guetary et Mariano ; égarés ici le fandango (basque) et le tango (argentin) ; les attributs de Carmen : éventail, peinetas, calèche, costume local et couleur locale, romantisme et



amour-passion, señoritas brunes. Erreurs révélatrices ou généralisations, près de la Macarena, l'Alhambra, le Generalife, la mosquée, venues de Grenade ou de Cordoue, pour ce qui apparaît comme "l'âme espagnole par excellence", avec même Don Quichotte !

- L'urbain est saisi au ras du sol et dans le détail, garant d'une authenticité, patios (15) et ruelles (12) blanches et tortueuses à souhait, fer forgé et azulejos composant la maison andalouse.

- Le milieu inclut Guadalquivir (15), Andalousie (14) et Espagne (10) avec Cadix, Grenade, Cordoue, l'Amérique et l'Afrique, la Sierra Nevada et la huerta ; même arrière-plan de chaleur (39), soleil (22), climat (14) et le sud, la lumière opposée à l'ombre, palmiers et jasmin.

- Pour une seule Hispalis, l'histoire est musulmane : le Maure (18), l'Islam (13) et le monument arabe (10) ; hors ses monuments (21) et églises ou musées, elle a ses figures de proue avec Velasquez (7) et Murillo (5), mais aussi Hugo et García Lorca, Hemingway et Don Juan, Manuel de Falla, Colomb, Franco.

- Le tourisme ajoute le taureau (39)

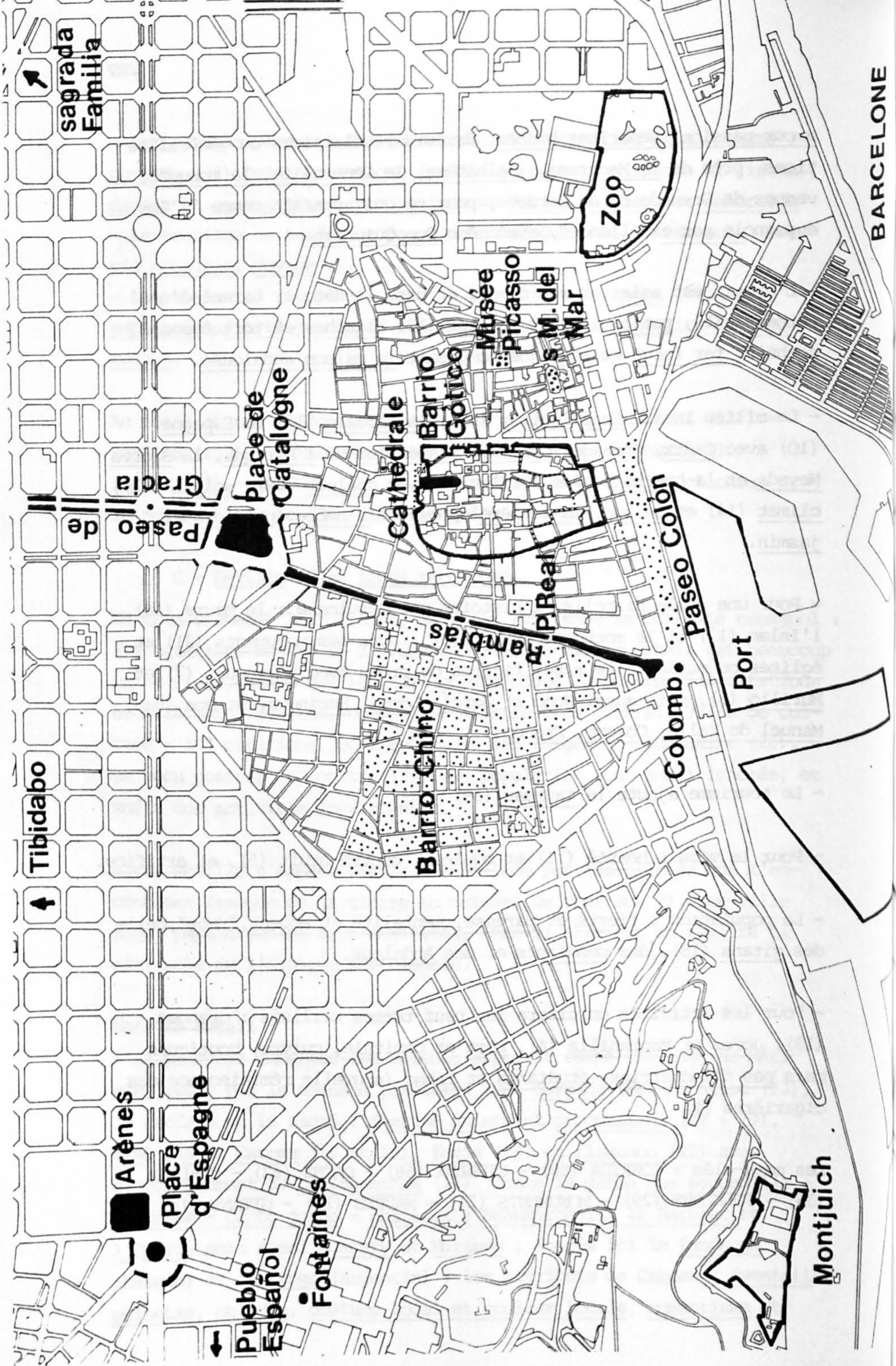
- Pour le vécu : beauté (11) et couleur, contre bruit (5), et artifice.

- La population : fierté et  paresse, mentalité et accent, "race", celle des gitans (18), des mendiants et des Andalous.

- Pour les activités on citera les neuf termes utilisés : oranges (13), Jerez et Manzanilla (4), port et capitale, cuivre, boutiques mais pas d'industries, étudiants et tabac (nouvelle réminiscence des cigarières ?)

Les mots-clés : CORRIDA (88) - GIRALDA (66) - DANSE (63) - CHALEUR (39) - FOLKLORE (29) - MONUMENTS (21) - MAURES (18) - GITANS (14) -







## II - UN ESSAI DE REPRESENTATION GRAPHIQUE

Barcelone s'y prête bien, et la carte mentale collective se décompose en quatre éléments :

- Un ensemble central, au sens géométrique du terme, entre le port et le Paseo de Gracia incluant à la fois quartiers dégradés (barrio chino) et rénovés (barrio gótico) de la vieille ville avec ses places et monuments notables : l'animation et la rencontre.
- Le catalogue des curiosités proposées à l'étranger mais sans grand intérêt, sans rien de "Barcelonais" en tout cas : Pueblo Español, fontaines et arènes autour de la Place d'Espagne, zoo.
- L'insolite, accidentel dans le tissu uniforme de l'Ensanche : la Sagrada Familia due à Gaudi.
- Les deux panoramas rendus possibles par les deux belvédères de Montjuich et du Tibidabo.

Les éléments forts de l'image se concentrent sur le tissu ancien, tout le reste (l'essentiel de la ville) reste lisse, ignoré, et cela n'est pas en contradiction avec les pratiques des autochtones.

L'ensemble des citations, éléments localisables et vocabulaire plus abstrait, peut être réuni sous forme d'un diagramme qui repose sur trois éléments :

. Une spirale s'écartant d'un point central censé représenter la ville "objective" dans sa réalité la moins discutable, telle que Barcelone, capitale de la Catalogne, ou Séville, sur les rives du Guadalquivir ; elle passe peu à peu à une vision de plus en plus subjective, vers les archétypes, la mythologie urbaine.

. Les huit classes disposées en cadrans réguliers sur ce même point central, donnant deux points de contact avec la spirale, l'un plus



proche et plus "objectif", l'autre plus éloigné et plus "subjectif", soit seize possibilités.

. Seize cercles, dont le rayon visualise le nombre de citations comptabilisées.

Soit une constellation de cercles de taille différente tangents à une spirale permettant de visualiser les caractéristiques de chacune des deux villes :

- Barcelone : les gros cercles proches du centre soulignent l'importance de l'urbain, des activités, du cadre géographique et historique.
- Séville : plus d'activités, affirmation de la population, importance des clichés.

Ville à l'existence réelle et reconnue opposée à une ville mythique, si l'on admet que la spirale va du réel au mythique, et qu'elle autorise une comparaison graphique. Barcelone et Séville répondent bien aux hypothèses avancées, la première dans sa morphologie bien différenciée et son poids de pôle industriel et de capitale : "cap i casal de catalunya", la seconde dans son exotisme factice, toute encombrée de ce qui semble être l'image de l'Espagne, passant d'un folklore authentique à des sujets de bimboloterie : le pittoresque, le faux-clinquant, destinés à masquer les réalités socio-économiques.

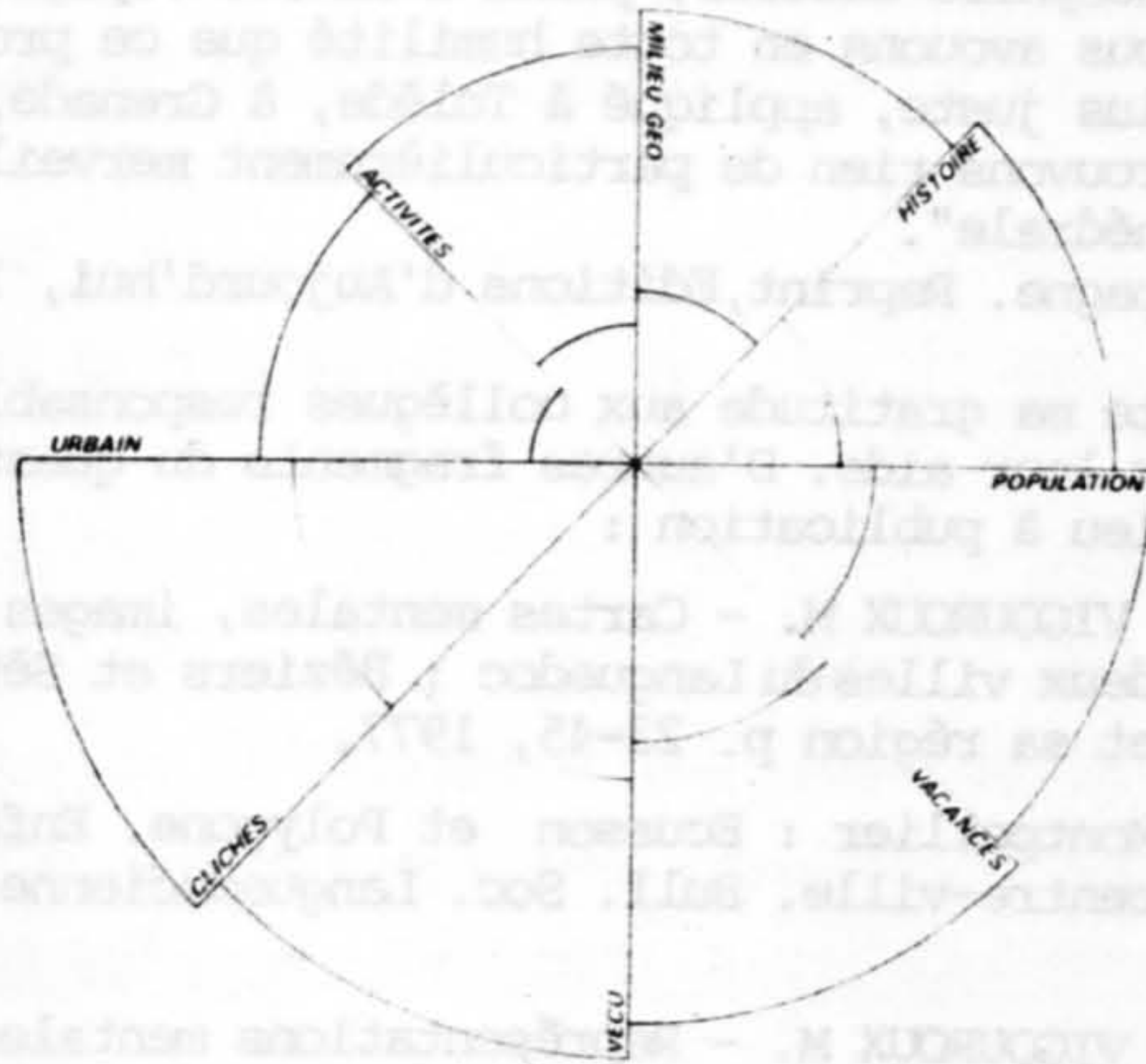
#### CONCLUSION

Le modèle proposé demande à être affiné ; les seize catégories distinguées semblent commodes et susceptibles de fournir un classement, de distinguer entre le spécifique et le banal, de jalonner les transitions, de la réalité aux stéréotypes. Il passe impérativement par un choix rigoureux ; or de nombreux termes restent litigieux : le port, par exemple, à la fois lieu concret et activité économique.

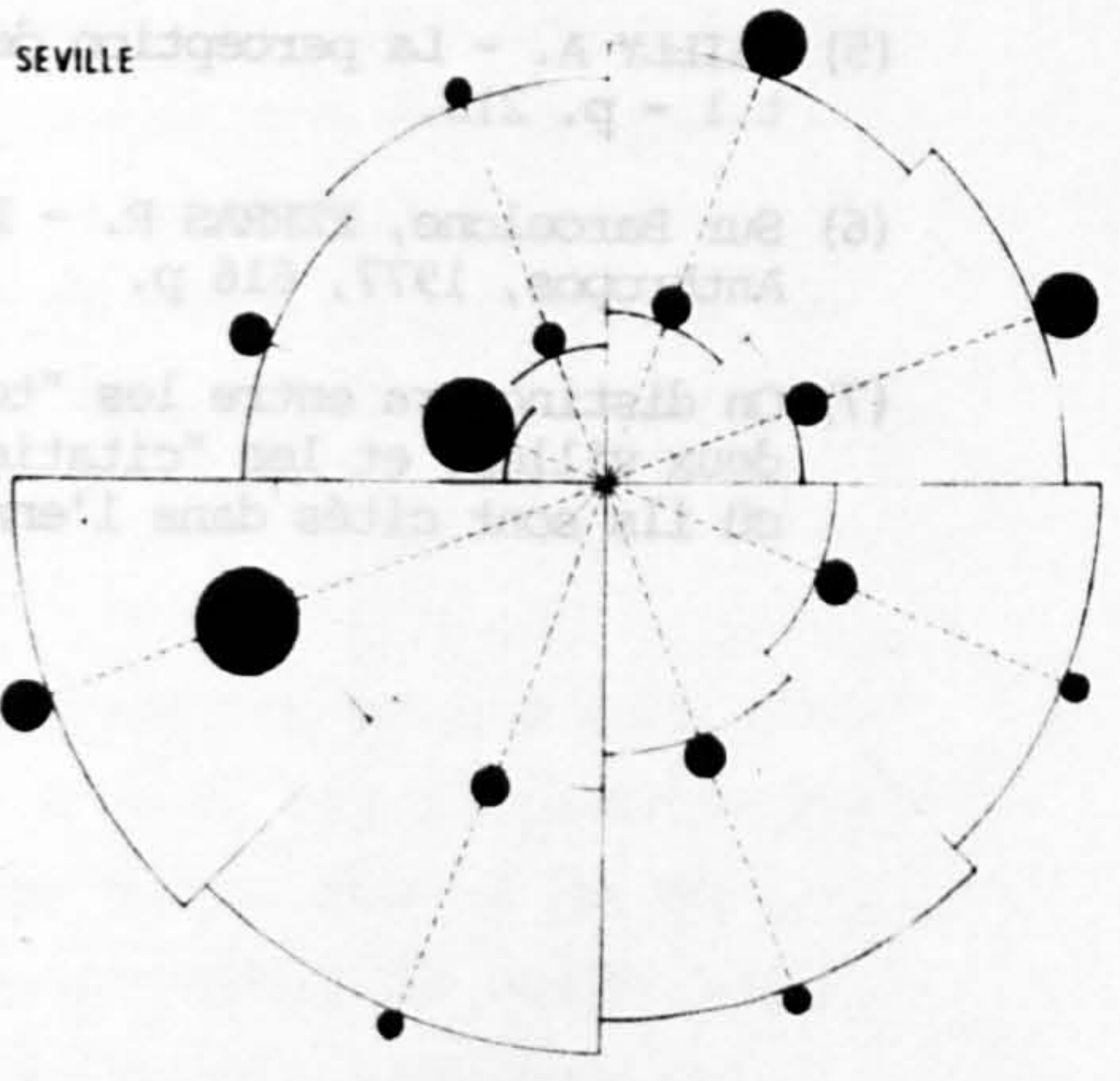
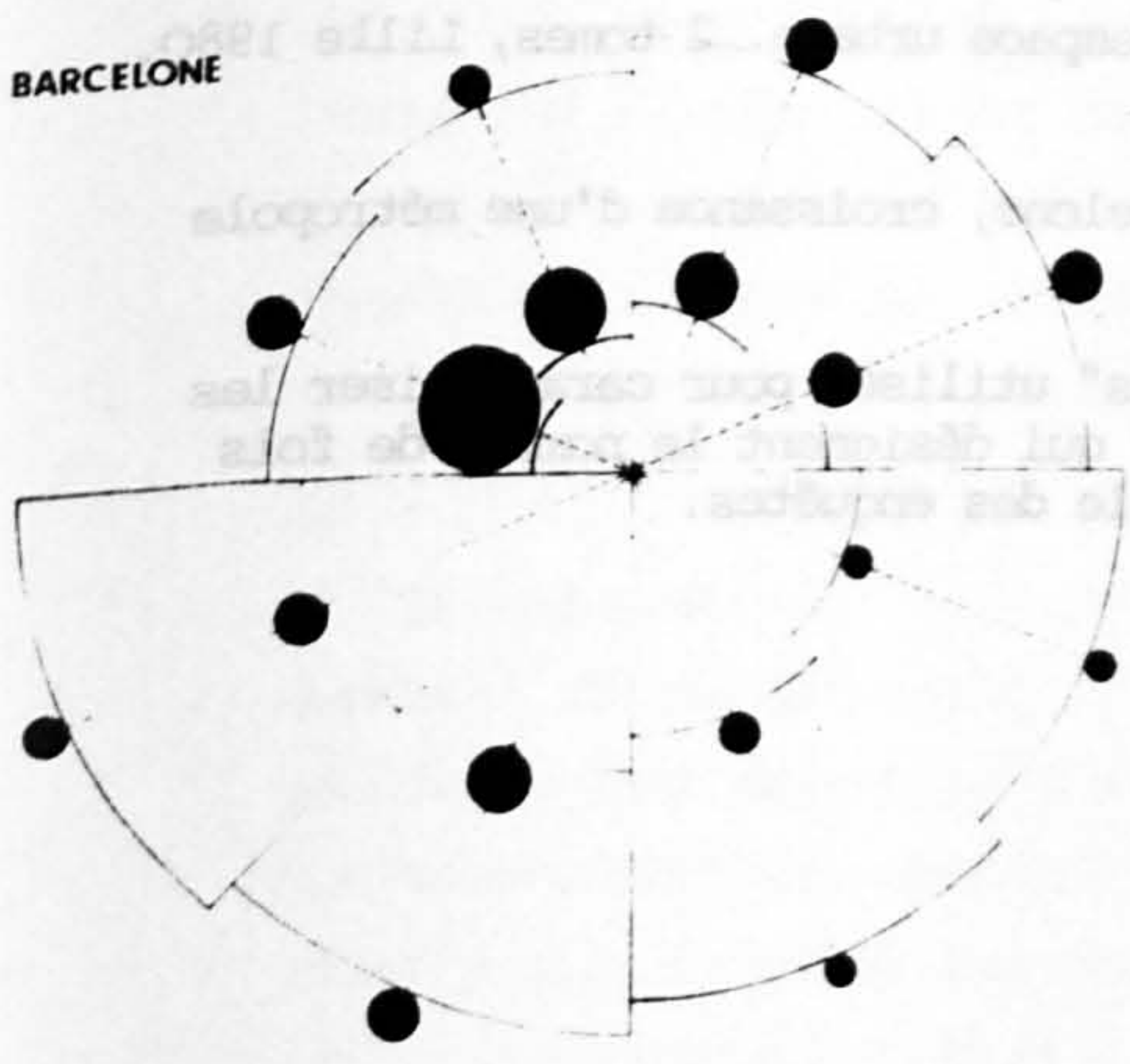
La constellation semble généralisable à d'autres villes, mais sans perdre de vue qu'elle traduit aussi, dans ses composantes, la propre subjectivité de l'enquêteur.



(1) Révisé par l'Institut Gauthier, par d'autres voyageurs célèbres. Il ajoute "Nous sommes en la nuit de la nuit que ce proverbe nous paraissait plus juste, appliqué à l'Espagne, à Grenade, qu'à Séville, où nous ne trouvâmes rien de particulier, ni de remarquable, et ce n'est la cathédrale". Voyez en Espagne. Revue Géographique, 1976, p. 336.



(2) Je reviens tout au contraire aux collines espagnoles de la M.G.E.N. pour... (3) dans le sens de l'urbanisme... (4) voir l'ouvrage de STEA B.D. - Des cartes plaines la carte. Bilan, 1987, 218 p. (5) RIBERT S. - Les paysages urbains. Colla, 1973, 240 p. (6) RIBERT S. - La perception de l'espace urbain. 2 tomes, Lille 1980. (7) Sur Barcelone, voir R. - Barcelone, croquis d'un espace urbain. Antipex, 1977, 116 p. (8) On distingue entre les "zones" urbaines, utilisées pour caractériser les formes et les "cités" qui désignent les lieux de la vie urbaine. (9) Les cités dans les zones urbaines.





- (1) Repris par Théophile Gautier, parmi d'autres voyageurs célèbres. Il ajoute "Nous avouons en toute humilité que ce proverbe nous paraîtrait plus juste, appliqué à Tolède, à Grenade, qu'à Séville, où nous ne trouvons rien de particulièrement merveilleux, si ce n'est la cathédrale".  
Voyage en Espagne. Reprint, Editions d'Aujourd'hui, 1976, p.336.
- (2) Je redis toute ma gratitude aux collègues responsables de la M.G.E.N. pour leur aide. D'autres fragments du questionnaire ont déjà donné lieu à publication :
- FERRAS R. et VIGOUROUX M. - Cartes mentales, images et imagerie. A propos de deux villes du Languedoc : Béziers et Sète. Etudes sur Pézenas et sa région p. 23-45, 1977.
- FERRAS R. - Montpellier : Ecusson et Polygone. Enfants et retraités dans le centre-ville. Bull. Soc. Languedocienne de géographie, 139 p. 1978.
- FERRAS R. et VIGOUROUX M. - Représentations mentales de l'espace français : les lieux de retraite. Géoscopie de la France, 1983 (sous presse).
- (3) Voir DOWNS R.M. et STEA B.D. - Des cartes plein la tête. Edisem, 1981, 218 p.
- (4) RIMBERT S. - Les paysages urbains. Colin, 1973, 240 p.
- (5) BAILLY A. - La perception de l'espace urbain. 2 tomes, Lille 1980. t.1 - p. 215.
- (6) Sur Barcelone, FERRAS R. - Barcelone, croissance d'une métropole Anthropos, 1977, 616 p.
- (7) On distinguera entre les "termes" utilisés pour caractériser les deux villes, et les "citations" qui désignent le nombre de fois où ils sont cités dans l'ensemble des enquêtes.



## LA MANIERE DE CACHER LA VERITE DOIT ETRE A LA PORTEE DE TOUT LE MONDE

AUCLIN, Pascal

Université de Neuchâtel

Perception de la montagne par les touristes:  
quelques remarques sur les résultats des études MAB au  
Pays d'Enhaut, sur les outils et d'autres réflexions

1. L'une des remarques qui apparaît souvent lorsqu'on parle de sémiotique ou d'une manière plus pragmatique de perception de l'espace c'est que: "on ne peut pas démontrer que la relation espace/homme(s) est une relation signifiante". Autrement dit: "on ne peut pas faire de la sémiotique de l'espace une sémiotique vraie, puisqu'on ne peut pas prouver que l'espace fonctionne comme un langage, au même titre que la sémiotique au cinéma, ou que la sémiotique vestimentaire, ou que la linguistique".

2. Très bien.

Partant de ce postulat - qui n'en est un que par l'absurde et qui consiste plutôt à nier les propriétés de la communication spatiale - un grand nombre de chercheurs ont préféré laisser ce problème de côté. Mais celui-ci ressurgit alors à la fin des travaux, sous la forme d'une curieuse interrogation: "Est-ce que, ce que je dis à propos des sujets interrogés, est vrai?" Il y a plusieurs possibilités: on peut rejeter cette question, ou partiellement la résoudre, ou la renvoyer à (encore) plus tard.



3. Je vais essayer de montrer, en partant d'un exemple précis, celui de la perception de la montagne par les touristes, dans le cadre des études MAB (Man and Biosphere) au Pays d'Enhaut, comment un grand nombre de ces questions théoriques, méthodologiques et pragmatiques sont apparues. Ce sont souvent des pièges dans lesquels on se prend les pieds et les idées. A l'origine de ces pièges, j'aimerais brièvement discuter les confusions et les malentendus principaux.

Malentendu premier: le géographe prétend pouvoir identifier les significations spatiales d'une population ou d'un groupe comme s'il existait une vérité (contrôlable, définitive, formalisable) et une seule.

Malentendu second: le géographe utilise certains outils de la sociologie, de la psycho-sociologie, de la linguistique sans les mettre en doute, ni avant l'usage, ni après. La communauté scientifique, voir à ce sujet l'excellente épistémologie critique de Feyerabend (FEYERABEND, 1979), se fonde souvent sur des mythes et certains mythes ont la vie dure.

Malentendu troisième: le géographe induit ses propres catégories, ou ses propres représentations dans le champ qu'il prétend observer. Même si l'on admet qu'il est impossible de ne pas projeter, (ce fait est vrai y compris dans les sciences qui offrent le moins de possibilité pour cela, la physique par exemple), on doit pouvoir projeter consciemment, et en contrôler l'usage.

Malentendu quatrième: on confond trop souvent l'épistémologie et la morale. La vérité, par exemple, n'a pas le même statut d'un point de vue moral et d'un point de vue épistémologique. Très curieusement, mais cela n'est qu'une hypothèse, cette confusion est fréquente chez les géographes. Il est probable que le doute de Piaget au



sujet de la géographie, ("La géographie ça n'existe pas", disait-il), viennent de ce point. De même les doutes des géographes marxistes proviennent partiellement de là.

La confusion entre les champs moraux et épistémologiques est équivalente à une confusion entre les faits et les valeurs. C'est-à-dire que la géographie de la perception ne travaille pas encore sur le domaine qui est le sien, et qu'elle prétend analyser, celui des superstructures, mais à l'intérieur d'une image qu'elle construit arbitrairement.

Ces malentendus à peine esquissés, mais sur lesquels j'espère qu'il sera possible de revenir, je me propose maintenant de passer à l'étude que nous avons faite, Philippe Vietti-Violi et moi-même, sous la direction de Laurent Bridel au Pays d'Enhaut (AUCHLIN, VIETTI-VIOLI, à paraître).

Les études MAB sont généralement consacrées à des régions problématiques. Il s'agit donc tout à la fois d'apporter une analyse globale et fiable, mais aussi de déboucher sur des solutions, des scénarios de développement. J'introduis immédiatement la finalité de notre étude: apporter une contribution, par des enquêtes de perception, à des problèmes réels et concrets. Il fallait donc avoir une analyse aussi fine que possible, et un certain recul sur les aspects subjectifs étudiés, pour les ramener en quelque sorte à la réalité.

Données de base: le tourisme au Pays d'Enhaut est la seconde activité après l'agriculture, au sens du revenu régional. Mais il faut savoir aussi que l'agriculture de montagne, en Suisse, reçoit une assistance financière non négligeable. La moyenne des subventions serait,



selon les études des chercheurs MAB, de près de 43 % au Pays d'Enhaut. C'est dire, au moment où le tourisme connaît, lui, un développement inverse, que l'équilibre est bien fragile entre ces deux activités régionales. Le but de nos enquêtes était clair. A partir des perceptions des touristes, il s'agissait d'envisager le futur, l'évolution souhaitable, désirable ou rejetée, le potentiel et les limites précises du développement. Notre étude s'est bornée à des enquêtes auprès des touristes, mais nous avons pu, par la suite dans les travaux de synthèse, confronter nos résultats à ceux obtenus sur la population résidente par l'équipe de F. Lieberherr (LIEBERHERR, à paraître).

Méthodes: l'avantage de travailler sur une population touristique n'est pas négligeable. Le contrat entre un touriste et un espace de vacances est plus explicite, plus clair qu'entre une ville et un résident. On choisit ses vacances sur des bases bien déterminées, sur des besoins, des attentes, des aspirations précises, plus conscientes que sa résidence, souvent subie. Notre but était donc de déterminer les motifs sociaux et spatiaux des vacances dans la région, en termes de marketing, où l'on essaie de trouver les "items", les caractéristiques d'un produit par rapport à un public cible. Une seconde exigence a été posée d'emblée (outre celle de l'opérationnalité des résultats): nous ne voulions pas risquer de perdre le contrôle de l'information, c'est-à-dire que nous ne voulions ni induire nos catégories, notre vision de chercheur sur le public, ni prendre tout ce qui était dit pour vrai.

Le schéma 1 montre les différents points d'observation de notre démarche. Deux observateurs agissent simultanément, l'un sur le public, l'autre sur soi-même et ses



outils. Pour cette raison nous avons élaboré une méthode complexe qui s'est basée sur trois techniques différentes, capables de se compléter, et de se contredire.

- l'écoute verbale (par des interviews non directifs) évite l'induction. Il y a là une différence importante à apporter. Une méthode est étique ou émique selon que le point de vue initial est celui du chercheur ou celui du public.
- le test-photo (capable d'intégrer un grand nombre de personnes interrogées et de dépasser les limites propres au langage verbal).
- le code graphématique (qui n'utilise ni le verbal, ni l'image, mais un code graphique, symbolique, et qui opère d'une façon qualitative).

Ces trois techniques se complètent. Par une telle procédure on suppose que les trois champs, verbaux, iconiques, symboliques sont ainsi visés. Ces trois champs sont en principe liés, solidaires, semblables pour une même personne. Mais il se peut aussi que des décalages sensibles aient lieu selon le code employé, comme si chaque langage produisait ses propres énoncés en fonction de sa propre logique, avec des détonations très spécifiques. Si tel était le cas comment pourrions-nous nous affranchir du biaisage créé par le langage lui-même? Et comment nous assurer que tel énoncé n'a lieu que dans un code, par lui ou à cause de lui? Les codes sont-ils neutres des énoncés qu'ils produisent? Les sujets sont-ils libres en face des possibilités d'un code? Comment ne pas penser qu'un langage sert autant à donner une information qu'à constituer un écran?

Les enquêtes: nous avons commencé par une série de 13 enquêtes verbales. Celles-ci n'ont été qu'un point de



départ, utiles pour construire les deux enquêtes suivantes. Il s'agissait comme déjà dit d'éviter au mieux les problèmes de l'induction, en se libérant des aspects étiques/émiques. Rappelons que les termes d'étique et d'émique sont issus d'une approche linguistique, les travaux de Pike (PIKE, 1976) en particulier. Pike affirme notamment qu'il y a deux possibilités de considérer un fait social. Un point de vue étique (qui considère par exemple une langue de l'extérieur sans savoir ni comment elle marche du point de vue phonétique, ni du point de vue sémantique). Un second point de vue existe au contraire. Il est émique, et s'arrête alors seulement sur les faits significatifs, de l'intérieur, (par exemple, les oppositions distinctives de la phonologie). La phonétique est une observation étique, la phonologie est émique. On ne peut pas connaître la phonologie d'une langue inconnue avant d'avoir observé sa phonétique, à moins qu'on soit soi-même un sujet de la langue. Par extension de ce principe dans d'autres faits sociaux, malgré la connaissance supposée du sujet (ici le tourisme) rien ne permet d'être certain d'inclure à priori toutes les pertinences. Nous avons donc longuement écouté les touristes et le discours sur les vacances pour connaître les principales catégories, et leurs rapports. Le schéma suivant (schéma 2) permet de visualiser la décomposition d'un des 13 énoncés. Nous voulions trouver les noeuds, les liens, la manière dont s'organise le discours. Nous avons procédé ainsi pour chaque énoncé, après quoi nous avons construit le test-photo. Il est clair que 13 énoncés ne sont pas suffisants, mais l'économie joua un rôle. Nous nous sommes rendus compte, en effet, que plus le nombre d'enquêtes augmentait, moins la probabilité de catégories nouvelles existait.



Le test-photo: ces techniques ont suscité beaucoup de remarques, souvent très justifiées d'ailleurs. Rappelons qu'une méthode n'est ni une religion ni une idéologie, mais un outil qui ne vaut que pour ce que l'on en attend et ce que l'on en fait. Nous avons tenu compte des expériences du passé, et des discussions les plus utiles sur ce plan, en particulier:

- a) sur la procédure de sélection des images (en particulier FISCHER P. et PERRIER D., 1980)
- b) sur les questions et leurs recoupements
- c) sur le traitement informatique des données
- d) sur d'autres notions, en particulier les critères sociaux, leur légitimité.

Les trois premiers points susmentionnés mériteraient tous un bref développement. Ils agitent plus ou moins fréquemment les débats entre les chercheurs dans ce domaine. Je n'en développerai qu'un: la question des plans d'échantillon? Faut-il les faire? Que valent-ils et quels sont leurs avantages en face de leurs inconvénients?

Le plan d'échantillon est une "vieille" notion, liée à la représentativité, et donc à la démocratie. Il s'agit presque d'un tabou, qui ne se discute que très peu.

Le hasard a voulu, lors de notre première enquête d'été que la pluie soit de la partie. Impossible dès lors de suivre le plan d'échantillon prévu, au risque de mettre trois des quatre collaborateurs de cette enquête au chômage. Longues discussions avec Laurent Bridel, le responsable du projet. Nous affirmions quant à nous, que le plan d'échantillon n'était pas important, et que si les critères sociaux sont des critères fondés, s'ils sont pertinents, alors nous devrions les retrouver à la fin, après l'analyse, pour différencier les sujets



en fonction de leurs perceptions. Cela me semble indiscutable. Mais le hasard ne s'est pas arrêté là. Malgré tous les efforts statistiques et informatiques, nous n'avons pas pu "retrouver" les critères sociaux, du moins pas les plus habituels (âge, sexe, niveau socio-professionnel, etc...) comme variables explicatives. Il est donc assez intéressant de remarquer qu'on ne vérifie les groupes sociaux que lorsqu'on les postule à priori, ou qu'on les cherche en tant que cible d'une enquête. Sinon ils "disparaissent".

Résultats du test-photo: le temps m'empêche d'entrer longuement en discussion sur les résultats détaillés des deux enquêtes - l'une en été auprès de 189 personnes, l'autre en hiver pour 132 personnes - et je me limiterai aux résultats les plus significatifs. L'analyse des données a été très intéressante puisqu'il s'agissait de croiser un nombre très grand de données utiles. Il s'agit d'une méthode d'analyse des correspondances, répétée plusieurs fois pour obtenir les croisements les plus significatifs. Deux facteurs principaux ont ainsi été obtenus:

facteur 1 (opposition traditionnel/moderne, explique 52 % de la variance)

facteur 2 (opposition rural/touristique, explique 19 % de la variance)

Le tableau suivant (figure 3) positionne les images et les notions de notre test les unes par rapport aux autres. Nous voyons la place de Château d'Oex (=le Pays d'Enhaut) dans cet espace. Il se situe dans le cadran droit supérieur, caractérisé par rural - traditionnel et opposé à touristique - moderne:

le Pays d'Enhaut ce n'est pas la montagne. Les images les plus proches sont les images 9, 1, 7 et 4. Toutes



ces images dénotent une altitude moyenne, des pentes douces, des activités rurales, et une vie de village. A l'inverse, "non Château d'Oex" est utile également. Ce sont les images 5 et 22, exprimant l'altitude, l'organisation touristique, la masse, et le modernisme. Il faut relever également le fort consensus observé sur les définitions. Les groupes ne se différencient que sur des notions secondaires, et très peu quant à l'image de la région. De même les enquêtes d'hiver correspondent beaucoup aux enquêtes d'été. On en déduit en conséquence que l'attrait principal du Pays d'Enhaut provient essentiellement du fait qu'il est un espace rural traditionnel. Qu'il n'est pas touristique, qu'il n'est pas la vraie montagne, et qu'il montre un état ancien de développement.

Evaluation du test: pour reprendre une parole employée par les chefs d'Etat, on peut dire que le bilan du test-photo est globalement positif. Il a permis d'identifier les axes significatifs, de connaître les motifs principaux de l'attractivité du lieu. Comme le disait une dame interrogée: "je ne suis pas touriste, je suis vacancière", ainsi se définissent aussi les visiteurs. Ils veulent trouver au Pays d'Enhaut des données très précises. Le large consensus ne vient pas du test, mais de la clarté du message "Pays d'Enhaut". En terme de marketing, le produit s'adresse très précisément à une clientèle particulière, qui le comprend bien ainsi.

Une seule réserve, qui m'amènera ensuite à développer la troisième technique utilisée pour cette étude: ceux qui ont déjà pratiqué des enquêtes du même genre - et malgré tous les affinages possibles - connaissent le problème. Le test-photo s'arrête à la surface des images. La structure fermée (un nombre fini d'éléments) empêche de dépasser les stéréotypes. Même si, en accep-



tant l'idée intéressante de Guérin et Gumuchian (GUERIN, GUMUCHIAN, 1978) on peut ensuite mettre en discussion les mythologies, les voir fonctionner, les mesurer, trouver leurs origines, etc..., malgré cela le test-photo ne va plus loin. Et il ne faut pas oublier que leur découverte, ou leur mise en évidence provient aussi du matériel.

J'avait émis l'hypothèse que la géographie de la perception n'était pas sans parenté (s) avec la société post-industrielle (AUCHLIN, VIETTI-VIOLI, à paraître). Une probable résistance à son extension. Mais dans une certaine mesure, l'usage de la photographie, voir aussi Boorstin, reste un parfait reproducteur du système social. La photographie en est l'écho, l'image d'une télévision filmée dans une télévision, etc... Le test-photo pourrait même servir à légitimer des espaces produits par le biais du consommateur. Mon but n'est pas de jeter le bébé avec l'eau du bain, et ces remarques ne devraient pas annuler tous les avantages déjà cités.

Il reste donc à se demander comment dépasser les limites inhérentes au test-photo, afin d'aller plus loin dans l'imaginaire individuel et collectif, sans se heurter à ce genre de risques. C'est dans ce sens que nous avons utilisé la troisième technique, celle du code graphématique. Le premier modèle a été mis au point à l'Ecole Polytechnique Fédérale, par l'équipe du Prof. Lamunière, au Département d'architecture (LAMUNIERE, 1976). Ce modèle, appelé "shifter" (du terme anglais to shift qui signifie transcrire) a été employé pour collecter des informations auprès d'une population urbaine, dans la banlieue de Genève, et les transcrire, par cartographie automatique, sur des plans locaux. Notre modèle est très différent bien que cer-



taines ressemblances ont été conservées. Le graphique suivant (figure 4) montre les éléments de ce code, et ses règles de combinaison. A partir d'un nombre fini d'éléments il s'agit de créer des énoncés en principe infinis, par juxtaposition des signes ou superposition. Aux 7 signes de base s'ajoutent 3 trames différentes d'appropriation (soi, nous, les autres). Chacun des signes (Nature, Espace aménagé, Espace bâti, Parcours, Limite, Intersection, Activité), peut être exprimé de 4 façons (principal ou secondaire, stable ou instable). Les interviews se déroulent d'une manière clinique, et les personnes interrogées devaient répondre à 4 questions verbales précises.

- Quel est votre espace quotidien?
- Quel est votre idéal de vacances?
- Comment décrivez-vous le Pays d'Enhaut?
- Quel est l'espace de votre enfance?

L'intérêt est évident. Les personnes interrogées sont confrontées à un langage insolite, nouveau, abstrait. Le temps pour s'y adapter est variable, quoique surprenant de rapidité. Nous avons interrogé une trentaine de personnes dans les deux périodes. Chaque interview dure en moyenne 1 heure à 1 heure et demie.

Résultats de l'enquête "code graphématique": deux procédures d'analyse ont été utilisées. L'une en suivant chaque personne dans ses réponses, en les comparant l'une après l'autre. L'autre en intégrant les réponses individuelles pour construire un énoncé collectif. Les deux procédures d'analyse sont utiles. La figure 6 montre l'intégration des réponses pour une question et pour tous les interrogés. Les résultats principaux nous ont permis de constater:

- que l'espace des vacances est très éloigné de l'espace quotidien. (La nature est quasi absente du quoti-



dien alors qu'elle domine au Pays d'Enhaut et dans l'idéal des vacances. Le bâti a une autre forme, une autre organisation (échelle), il est petit, diffus, intégré à la nature pour le Pays d'Enhaut, alors qu'il est grand, dominant dans le quotidien.)

- Le Pays d'Enhaut est relativement proche de l'idéal. Une seule différence significative: les autres sont absents dans la région étudiée. Les rencontres n'ont pas lieu. De même les activités y sont moins importantes (que dans l'idéal).

Quelques résultats du test-photo sont ainsi corrigés, affinés. Le Pays d'Enhaut ce n'est pas la montagne, mais c'est la nature, et la rencontre d'un mode de vie plus ancien, du moins son spectacle. Certaines analogies avec l'espace de l'enfance ont aussi pu être observées. L'ensemble de ces informations permet de caractériser mieux encore l'attraction des lieux. La présence dominante de la nature, la soumission des espaces aménagés et leur faible développement, la taille du bâti, son intégration au site, son caractère rural traditionnel, son échelle, l'absence de signes urbains ou sinon leur petitesse, l'absence de grands axes routiers, et d'autres infrastructures "lourdes", tels sont les aspects qui permettent aux touristes de désirer ces lieux. Il est intéressant de noter aussi, que la trame de soi est très présente au Pays d'Enhaut, et qu'elle est très absente dans le quotidien. Les autres sont absents, ou rares, et les rencontres sont peu marquées.

Evaluation du "code graphématique": cette technique me semble apporter passablement d'avantages. Dans la mesure où les instruments très qualitatifs (qui permettent de bien formaliser les données socio-spatiales, et d'aller en profondeur) manquent encore dans l'outillage des chercheurs, cet instrument comble un vide. Il



est certain que l'usage d'une technique plus quantitative sera nécessaire pour pondérer les résultats ou leur donner une validité plus générale. Le code graphématique est susceptible de se développer, de se combiner avec d'autres instruments, en particulier avec des techniques de cartographie. Les autres expériences tentées par ce moyen, en particulier des enquêtes à très petite échelle (au sujet de la transformation d'un espace résidentiel avec les habitants du lieu), ces expériences ont toujours été très riches. La typologie de base permet des combinaisons innombrables, et les énoncés sont neufs, non stéréotypés, non jugés, ceci me semble essentiel.

### CONCLUSIONS

On peut pratiquer des études de perception pour elles-mêmes, dans le but de connaître des représentations d'une population ou d'un groupe. Les outils existent, plus ou moins bons, plus ou moins adéquats. Mais il me semble que si l'on veut progresser dans ce domaine il faut tenir compte de deux séries de données et de problèmes:

1) Les objectifs: il faut se rappeler le point de départ de cette géographie. Son objectif initial n'a jamais été de faire des espaces, mais de faire avec (les gens, les groupes), et le travail sur les représentations avait pour but de permettre une réappropriation de l'espace par le "public". Il s'agissait, me semblait-il, de supprimer les écrans, politiques ou économiques, et de mettre en avant d'autres logiques socio-spatiales que celles (souvent unilatéralement fonctionnelles) des aménagistes.



2) Les moyens: les études sur la perception ont trop souvent tendance à prendre pour vrai absolu le résultat des enquêtes, et à réifier les observations. A la fin du travail MAB je me suis trouvé confronté concrètement à cette question. Les touristes affirment "que le Pays d'Enhaut doit rester rural-traditionnel, non touristique, sans effet de masse, c'est-à-dire le plus sous-développé possible". Mais ceci est évidemment paradoxal, puisque si l'agriculture ne se développe pas, alors il deviendra "musée", donc touristique, donc précisément ce que les touristes ne désirent pas (!). Question: comment faire pour articuler correctement les informations tirées des enquêtes, et les informations tirées de la réalité? Il me semble essentiel que les géographes qui travaillent dans ce domaine aient cette double conscience:

- celle d'intégrer les travaux "subjectifs" aux faits
- celle de mettre en doute le plus radicalement possible les outils utilisés pour les enquêtes. Plus cette mise en doute sera solide, plus l'intégration aux faits sera aisée. C'est pourquoi je souhaite que les observations de la perception ne laissent plus passer les abus de langage, de méthode, et les mythes ambiants. Si le public interrogé est jugé sur ses mythologies, le géographe, lui, sera jugé sur les siennes, ses outils particulièrement.

Pourrai-je terminer cet exposé par deux remarques qui n'ont pas le même statut?

La première reprend une idée intéressante de Watzlawick (WATZLAWICK, 1978), qui a réussi d'importants travaux dans le champ de la communication sociale. Son postulat de départ mérite une certaine considération. Il est parti en disant que la communication l'intéressait davantage quand elle ne marchait pas que quand elle



marchait... A partir de là il a observé les modes de communication, avec succès.

Dans ce sens, je voudrais également mentionner les études plus accessibles de Zavalloni et Louis-Guérin (ZAVALLONI, LOUIS-GUERIN, 1977), qui ont le mérite d'être radicales. Elles n'ont pas adopté silencieusement les méthodes existantes. La science qui voudrait oublier qu'elle est essentiellement une entreprise anarchiste serait alors une religion. Il suffit de se référer à Feyerabend pour s'en convaincre (FEYERABEND, 1979). C'est pourquoi j'aurais crainte, qu'on croie possible toute méthode définitive. Seule la mise en doute, et la création permanente me paraissent acceptables.

Il existe une raison supplémentaire, et ô combien plus pragmatique pour continuer à inventer. L'interrogation que j'ai faite tout à l'heure, concernant la vérité et la validité des observations doit être reprise:

"Si les sujets avaient menti, s'ils n'avaient pas dit la "vérité"?"

Ce qui laisse encore une place pour la recherche en sciences sociales c'est précisément cette propriété que les sujets ont de mentir, et d'épuiser les méthodes de contrôle de la vérité plus vite qu'elles ne se développent. Casnedi, un jésuite du 18e siècle, l'avait déjà prétendu, alors qu'il rédigeait un traité de rhétorique (CASNEDI, 1979):

"La manière de cacher la vérité doit être à la portée de tout le monde", affirmait-il.

Le jour où les hommes auront cessé de mentir l'observation sera clôturée, achevée, et bien sûr, inutile.



J'aimerais terminer par une remarque plus générale: il me semble aujourd'hui plus menaçant de faire de l'aménagement "pseudo-démocratique et stéréotypé" que de bétonner le territoire. Le géographe doit en être conscient. Il doit aussi savoir que dans une époque, qui est la nôtre, où les idéologies dominantes s'épuisent - le néo-libéralisme autant que le marxisme - la tendance à réifier les idéologies secondaires est inévitable. Si l'on veut éviter que la géographie de la perception ne serve pas à cette édification, et soit alors, comme la sociologie d'ailleurs, un instrument subtil au service des nouveaux pouvoirs il faut y réfléchir.

Peut-être cet exposé aura-t-il permis de comprendre le principe de double nécessité auquel nous serons confrontés de plus en plus. Cette double nécessité placera les géographes au centre d'un espace intéressant: il s'agira de travailler au croisement des infrastructures et des superstructures, qui d'ailleurs vont ensemble, c'est-à-dire qu'il faudra contrôler simultanément la transformation de l'espace, et celle des mythologies spatiales.



Bibliographie

AUCLIN P., VIETTI-VIOLI P., sous la direction de BRIDEL L., La perception du Pays d'Enhaut par ses touristes. Faculté des Sciences Economiques et Sociales, Université de Lausanne, F.N.R.S., à paraître au MAB-CH.

CASNEDI, Crisis Theologica, 1719, cité par Gilles Fauconnier dans "Comment contrôler la vérité?", Actes de la Recherche en Sciences sociales, No 25, Paris, 1979.

FEYERABEND P., Contre la méthode. Pour une théorie anarchiste de la connaissance, Le Seuil, Paris, 1979.

FISCHER P., PERRIER D., Le test-photo, mesure de la perception de l'environnement, Séminaire de Géographie, Uni., Neuchâtel, 1980.

GUERIN J.-P., GUMUCHIAN H., Pourquoi les sports d'hiver? Mythologies et pratiques, Institut de Géographie alpine, Grenoble, 1978.

LAMUNIERE J.-M., A la recherche d'un langage commun à l'architecte et au futur habitant, Cahiers V. Pareto, No 36, Genève, 1976.

LEIMGRUBER W., AUCLIN P., KISHIMOTO H., BAENZIGER U., Perception of the environment, in Géographie en Suisse, Geographica Helvetica, numéro spécial, p. 195-197, 1980.

LIEBERHERR F., Enquêtes sociologiques auprès des résidents du Pays d'Enhaut, travaux en cours, rapport F.N.R.S., MAB-Pays d'Enhaut, à paraître.

PIKE K.L., Tagmemics, Paris, Mouton, 1976.



WATZLAWICK P., La réalité de la réalité, Le Seuil, Paris, 1978.

ZAVALLONI M., LOUIS-GUERIN Ch., La perception de l'environnement, hypothèse ou outil de travail? MAB, Projet 13, UNESCO, Etablissements humains et environnement socio-culturel No 5, Paris, 1977.

CASHEP, Crise théorique, 1973, chez PUF. L'ouvrage est paru dans "Comment contrôler la vérité", observations de la recherche en sciences sociales, No 10, Paris, 1973.

FEYERABEND P., Contre la méthode. Pour une théorie anarchiste de la connaissance, Le Seuil, Paris, 1973.

FISCHER P., PERRIER D., Le test-photo, mesure de la perception de l'environnement, Séminaire de Géographie, (un. Neuchâtel, 1980).

GUERIN J.-M., Quelques aspects de la perception de l'environnement, Institut de Géographie, Université de Genève, 1975.

LAMUNIERE J.-M., La recherche d'un langage commun à l'architecture et au futur habitant, Cahiers de l'architecture, No 35, Genève, 1975.

LEINCRUBER W., AUCHLIN P., KISHIMOTO H., BAKWEIGER U., Perception of the environment, in Géographie en Suisse, Géographie Helvétique, numéro spécial, p. 192-197, 1980.

LIEBERHERR F., Industries sociologiques auprès des habitants du pays d'Enhaud, travaux en cours, rapport MAB-Pays d'Enhaud, à paraître.

PIKE K.L., Tadmeica, Paris, Mouton, 1976.



COMMENT SAVOIR ?

"Le grand frère"  
Observateur, fonction  
épistémologique.



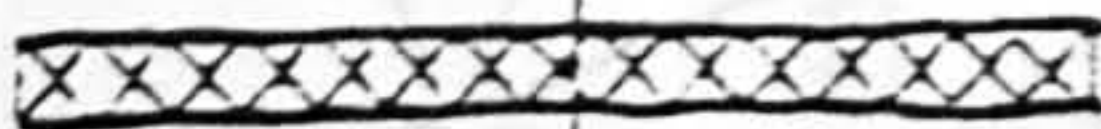
REALITE



Filtres sensoriels  
et culturels.



PERCEPTION

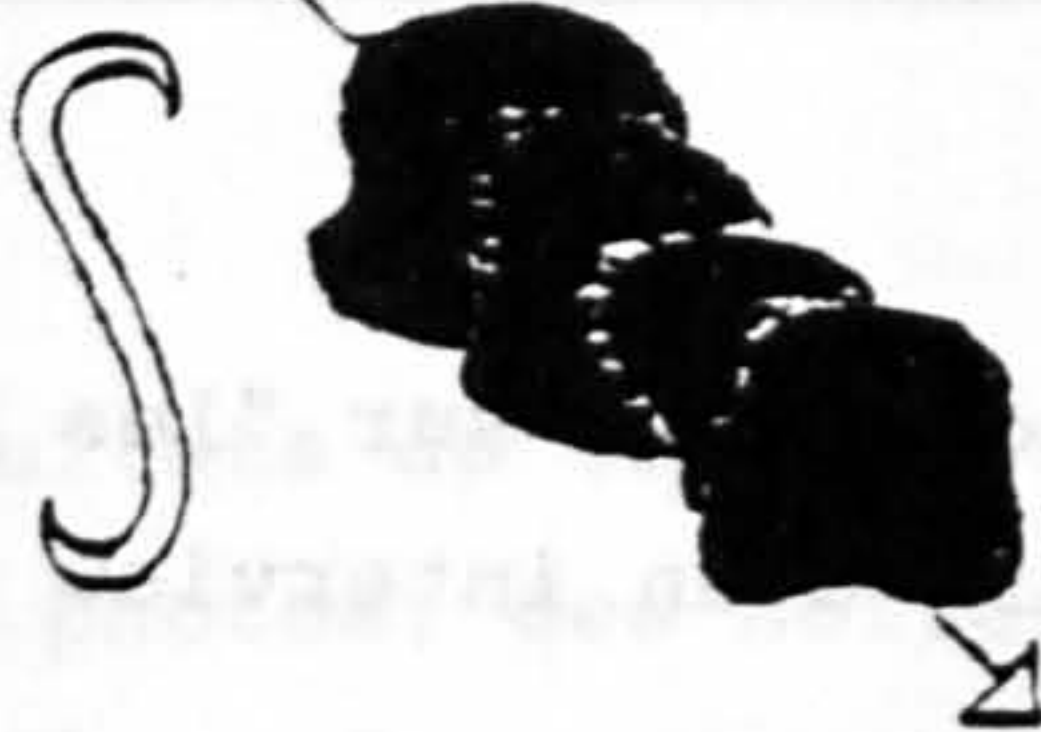


Filtres idéologiques  
et linguistiques



IMAGE  
(représentation)

Collectif



LE CORPUS  
tourisme au  
Pays d'Enhaut  
Aborder le problème:

QUESTIONNER  
Forme de l'enquête  
élaboration du  
matériaux

ECOUTER  
Questions de  
langage

EXPLIQUER  
"Micro-analyse"

MESURER-QUANTIFIER  
"Macro-analyse"

OÙ PLACER L'OBSERVATEUR ?

"Le petit frère"  
Observateur en situa-  
tion de travail.

Figure 1: L'observation et son contrôle



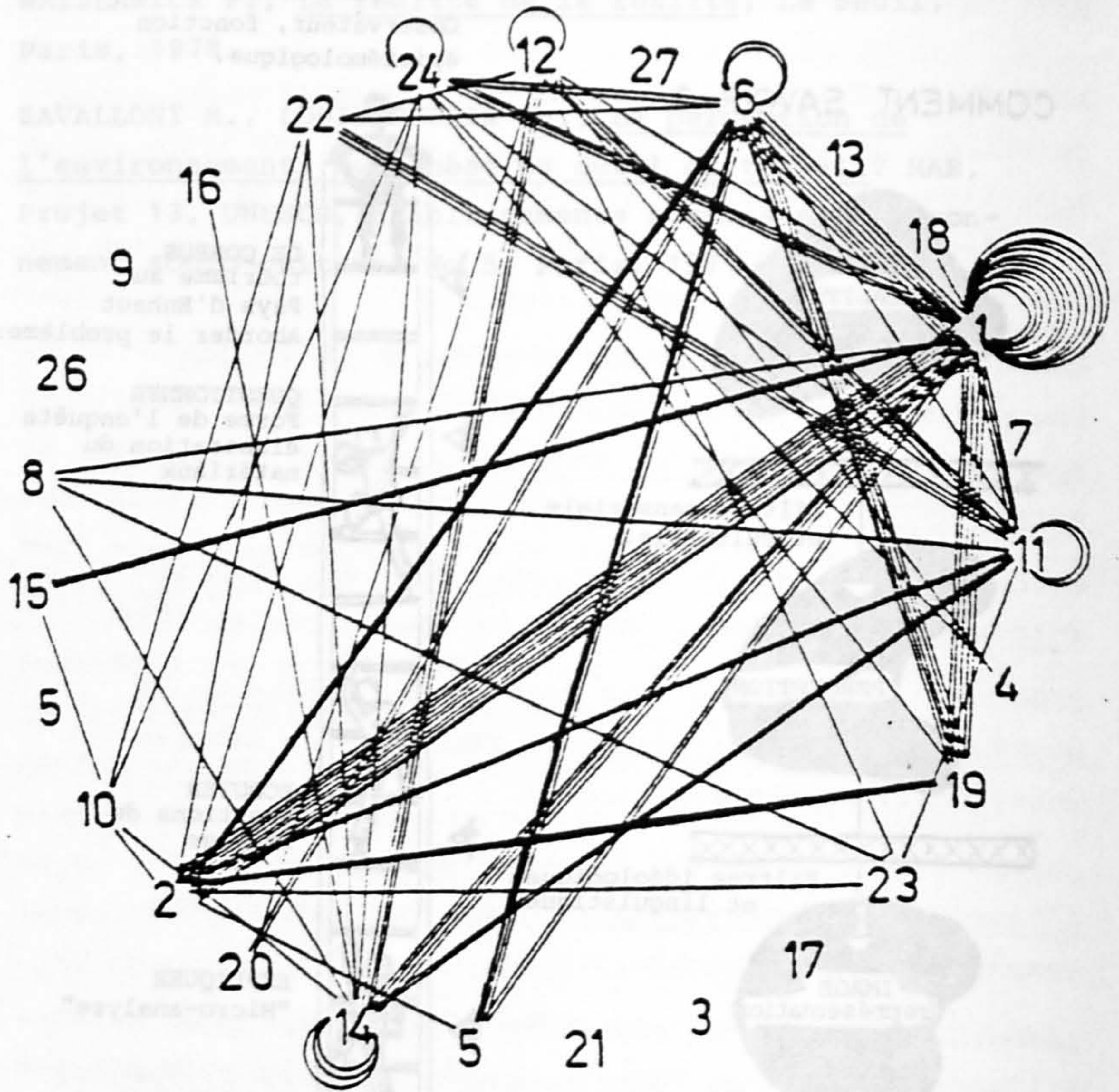


Figure 2: Formalisation du discours sur "les vacances à la montagne" tiré d'un interview non-directif.



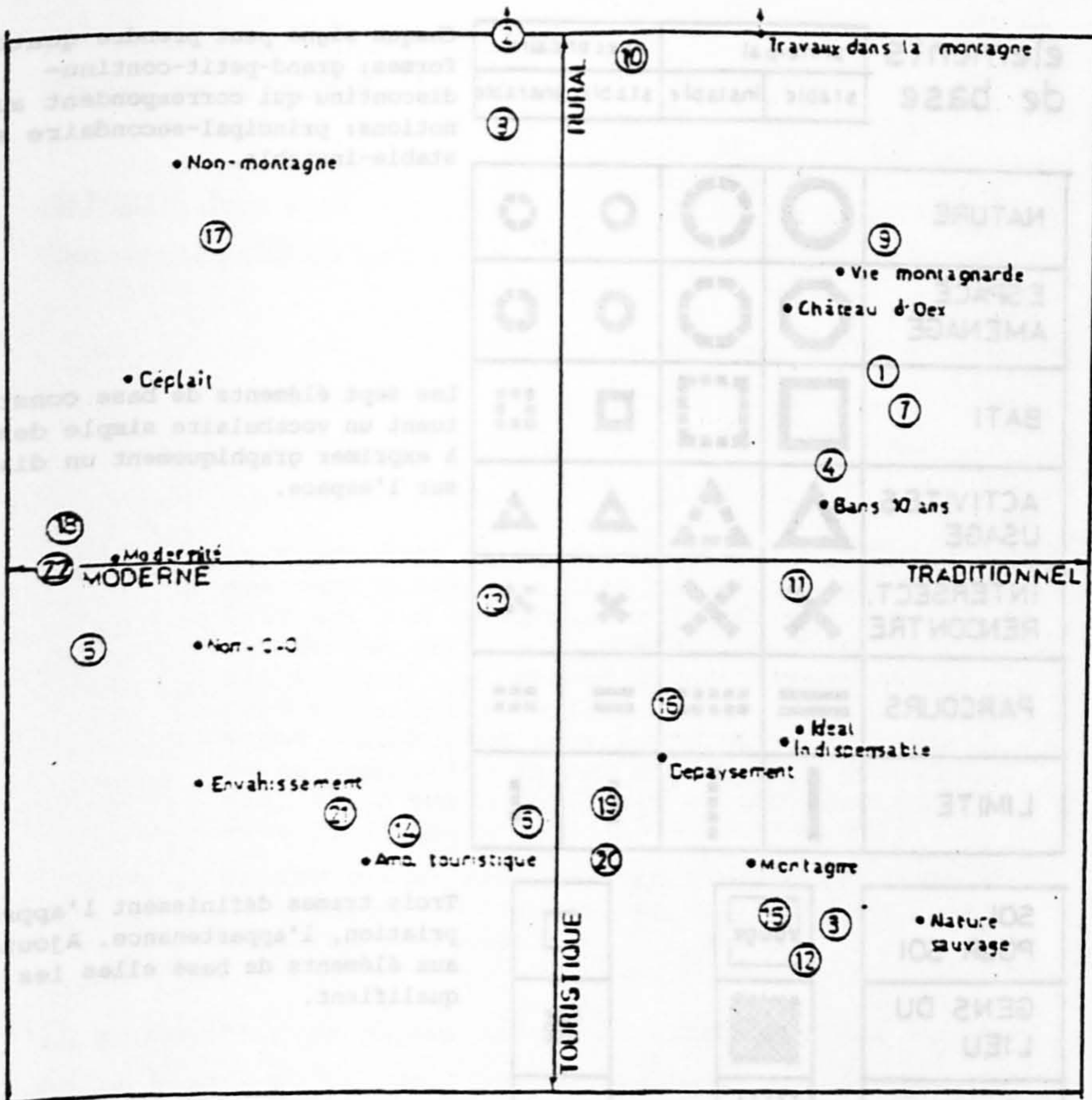


Figure 3: Résultats du test-photo au Pays d'Enhaut. Position des photos, des notions, sur les axes explicatifs. [Analyse des correspondances photos et notions (échantillon été 1980)]



éléments de base

| principal |          | secondaire |          |
|-----------|----------|------------|----------|
| stable    | instable | stable     | instable |

Chaque signe peut prendre quatre formes: grand-petit-continu-discontinu qui correspondent aux notions: principal-secondaire et stable-instable.

|                      |  |  |  |  |
|----------------------|--|--|--|--|
| NATURE               |  |  |  |  |
| ESPACE AMENAGE       |  |  |  |  |
| BATI                 |  |  |  |  |
| ACTIVITES USAGE      |  |  |  |  |
| INTERSECT. RENCONTRE |  |  |  |  |
| PARCOURS             |  |  |  |  |
| LIMITE               |  |  |  |  |

Les sept éléments de base constituent un vocabulaire simple destiné à exprimer graphiquement un discours sur l'espace.

|               |  |  |
|---------------|--|--|
| SOI, POUR SOI |  |  |
| GENS DU LIEU  |  |  |
| TOURISTES     |  |  |

Trois trames définissent l'appropriation, l'appartenance. Ajoutées aux éléments de base elles les qualifient.

combinaisons

|               |  |
|---------------|--|
| SUPERPOSITION |  |
| JUXTAPOSITION |  |

La grammaire consiste en deux principes de combinaison des éléments sur un plan soit superposition et/ou juxtaposition.

Figure 4: Le code graphématique: éléments de base, trames et grammaire.



|                  |        |       |          |       |
|------------------|--------|-------|----------|-------|
| éléments de base | STABLE |       | INSTABLE |       |
|                  | grand  | petit | grand    | petit |

Chaque signe peut prendre quatre formes: grand-petit-stable-instable qui correspondent aux notions: principal-secondaire et stable-instable.

|                     |  |  |  |  |
|---------------------|--|--|--|--|
| NATURE              |  |  |  |  |
| ESPACE AMENAGE      |  |  |  |  |
| BATI                |  |  |  |  |
| ACTIVITES USAGE     |  |  |  |  |
| INTERSECT RENCONTRE |  |  |  |  |
| PARCOURS            |  |  |  |  |
| LIMITE              |  |  |  |  |

Les sept éléments de base constituent un vocabulaire simple destiné à exprimer respectivement un élément ou l'espace.

|              |  |  |
|--------------|--|--|
| SOI POUR SOI |  |  |
| GENS DU LIEU |  |  |
| TOURISTES    |  |  |

Trois traces définissent l'appropriation, l'appartenance. Ajouter aux éléments de base elles les qualifient.

|              |               |  |
|--------------|---------------|--|
| combinaisons | SUPERPOSITION |  |
|              | Juxtaposition |  |

La grandeurs consiste en deux types de combinaisons des éléments sur un plan soit superposition et juxtaposition.

Figure 4: Le code graphésatique: éléments de base, traces et combinaisons.



## L'ARCHITECTURE DE MONTAGNE

### Perception et finalité

GUERIN, Jean-Paul

Université de Grenoble

La production d'architecture de loisir plus que tout autre, présente une grande sensibilité aux lux socio-culturels. En effet notre société en donnant au concept de "civilisation des loisirs" le contenu d'une alternative renouvelée entre le travail et le loisir, consommé chaque jour la rupture entre le monde de la production et ses difficultés quotidiennes, et le monde du loisir et son fonctionnement idyllique.

Techniques et architecture n° 333, Décembre 1980  
M. Bezançon: Constantes et variables de l'architecture de loisirs.

La proposition de Michel Bezançon, architecte des stations de La Plagne et Valmorel tend à expliquer que l'augmentation de la consommation touristique a deux conséquences: L'une quantitative, est l'augmentation des superficies consacrées aux loisirs; L'autre qualitative est l'agrandissement de la rupture entre les espaces du travail (de la production) et l'espace du loisir.

Cette double constatation justifie à l'évidence et la création de stations nouvelles et la mise au point d'une architecture de loisirs.



## 1. Une architecture de loisirs

Le tourisme a sélectionné et sélectionne des paysages, des sites, et leur donne ainsi des valeurs que concrétisent les guides touristiques. La construction des infrastructures nécessaires à la pratique touristique bouleverse les sites et les paysages. Mais les touristes entendent bien que tout ce qui leur est destiné, que les nouvelles stations restent objets de tourisme et ne nuisent pas à leur idée de la montagne et de son patrimoine.

Le développement du tourisme alpin - et l'image prédominante du tourisme suisse - ont dans un premier temps popularisé le chalet en bois sur fond d'alpage comme paysage alpin type. En fait l'habitation permanente tout en bois ne se rencontre de façon dominante que dans certaines vallées de Haute-Savoie et plus rarement de Savoie. Le chalet est pourtant devenu le symbole de la montagne, y compris dans le Massif Central et les Pyrénées. L'usage du bois, comme structure ou comme bardage reste un signe évident d'appartenance au monde montagnard alors que le balcon, où séchaient les céréales et le linge, a trouvé une nouvelle destination. Ces éléments de base restent les clés de la combinatoire de toute l'architecture dite de montagne.

Les promoteurs de ces stations ont été le plus souvent des professionnels de la construction: des promoteurs immobiliers. Il n'est donc pas étonnant que le souci d'une architecture qui se vend bien ait été chez eux un souci primordial.

L'ambiance héroïque et pionnière créée par l'aventure des sports d'hiver s'est traduite souvent par une architecture agressive, comme si elle tentait de s'affirmer



en face des montagnes. D'où cette architecture massive, sévère, qui culmine peut-être avec Flaine dont

"l'étonnante unité architecturale de béton gris sorti des falaises environnantes est libérée des "effets faciles" du bois, mais combien froide d'aspect."

Techniques et architecture, n° 333  
D. Pradelle: Les stations françaises,  
quelques réflexions.

Cette tendance se poursuit encore avec les nouveaux bâtiments de la station des Arcs, dont son promoteur nous dit avec enthousiasme:

"jamais sans doute la religion du "vrai" n'a été suivie avec plus de scrupules. L'absence totale de volonté de décoration laisse apparaître les éléments de construction comme autant de nécessités que personne n'a cherché à cacher.

On est ici à l'opposé des architectures de pastiche qui sont pourtant à la mode officielle et dont le but est de proposer des décors à la Walt Disney de vieux villages des temps jadis, mais faits avec des contraintes de construction et de programme des temps modernes et dont l'esprit ne manque pas de rappeler ces faux châteaux du XV et XVIe siècles que les nouveaux milliardaires américains se faisaient construire en Californie dans les années 30, chefs-d'oeuvre de fausseté architecturale conduisant à de pitoyables résultats."

Techniques et architecture n° 333, Décembre 1980  
R. Godino: La station des Arcs.

Ces critiques visent en fait les nouvelles tendances de l'architecture des stations, tendances que l'on retrouve aussi en ville sous le nom de "post-modernisme". Les premières stations intégrées montraient une communauté de valeurs avec une société où la croissance industrielle et une certaine agressivité tenaient le haut du pavé. Avec la crise économique, le développement des mouvements écologiques, la recherche des "racines", l'architecture



semble avoir abandonné une certaine idée du "beau en soi" pour être une architecture de mise en scène et de décor pour les loisirs. C'est ainsi que M. Bezançon, l'architecte de La Plagne, - qui a la même orientation architecturale que Les Arcs - mais qui a construit depuis Valmorel selon une formule de pastiche très "post-moderne" rappelle que

"le loisir contemporain, et c'est un constat, évolue dans une zone à la confluence de notre plus profonde mémoire de la fête, nos besoins de repos et nos phantasmes citadins, rêvant tantôt une ville parfaite, tantôt une ville impossible."

De son côté Gérard Bauer, l'architecte de "Chamonix-Sud" déclare:

"j'ai voulu plaire et amuser. Je me suis inspiré de ce qu'il y avait à Chamonix: une architecture hétéroclite mais très drôle une cacophonie chaleureuse".

Dauphiné Libéré, 21 Mars 1980

Cette divergence entre deux conceptions architecturales est peut-être moins profonde qu'il n'y paraît car le contenu des bâtiments tend à l'uniformité:

"chacun a pu remarquer le contraste entre la recherche pour l'extérieur des bâtiments et la pauvreté des cellules intérieures qui se ressemblent toutes rigoureusement. Cela tient au marché locatif touristique international qui a besoin d'un produit-type".

Dauphiné Libéré, 21 Mars 1980

En d'autres termes les différences architecturales ne correspondent pas seulement à la réalité de la fréquentation touristique, mais à une évolution de la signification de l'architecture. Si "les tendances des années 80 seront largement inspirées du passé" (Dauphiné Libéré, 21 Mars 1980), c'est que la montagne se voit de plus en plus confier un rôle de conservatoire. Ce rôle n'est pas



seulement représenté dans la construction de stations nouvelles, mais dans un vaste mouvement de maintien des villages, de leur bâti, des paysages, mouvement qui s'est concrétisé dans la défense du patrimoine.

## 2. Le paysage, un patrimoine à mettre en valeur

L'essor des loisirs a amené une fréquentation accrue de la montagne. Il était tentant, pour tous ceux qui se préoccupaient de la crise de l'économie montagnarde, d'essayer d'exploiter au mieux la croissance touristique.

"Encourager les activités, aider les collectivités locales sont des objectifs majeurs. Encore faut-il que la richesse particulière de la montagne que sont ses sites, ses paysages et ses milieux naturels ne soit pas progressivement détruite. C'est pourquoi le troisième objectif du gouvernement est de permettre un meilleur entretien et une meilleure protection de ce patrimoine naturel...

... et de regrouper les constructions nouvelles soit en hameaux neufs, soit en continuité avec les villages actuels. C'est une façon de diminuer pour les communes le coût des équipements publics et des services. C'est aussi le moyen de sauvegarder les paysages. Il n'est plus admissible que des sites de montagnes entiers soient parsemés de constructions hétéroclites et désordonnées".

V. Giscard d'Estaing, Président de la République

La politique nationale de la montagne et de l'environnement.

Discours prononcé à Vallouise (Hautes-Alpes)  
le 23 août 1977

Le paysage, les sites, le bâti entrent dans la grande rubrique intitulée patrimoine. Initialement le patrimoine désigne le bien qui vient du père, son emploi figuré désigne certaines valeurs issues du passé pour le temps présent. Le patrimoine ne conserve du passé que ce qui inté-



resse notre époque. La population locale a reçu l'héritage matériel: les terres, les maisons, les traditions. Les touristes revendiquent l'héritage esthétique et spirituel. Cet héritage là doit cependant s'appuyer sur la population locale qui gère et entretient. Il faut donc la persuader que cet héritage là est aussi le sien: c'est l'opération de mise en valeur du patrimoine.

Deux types d'analyse sont en général menés sur cette mise en valeur du patrimoine:

La première analyse s'appuie sur toute une tradition éducative et monoculturelle. La prise de conscience du patrimoine se présente comme un éveil culturel, un renforcement de la personnalité des populations locales à qui l'on rend leur identité. Un document proposé par la Direction Départementale de l'Agriculture de Haute-Savoie se propose:

"d'apprendre aux candidats (au permis de construire) à porter un regard positif sur ce qui environne leur propriété, et ce qui concourt à créer le caractère de leur village".

D.D.A. de Haute-Savoie  
Zone d'Environnement Protégé de Champanges.  
Mars 1980

Tous les architectes chargés de conseiller la population, se veulent des pédagogues, organisent des expositions, distribuent des plaquettes. L'argument économique vient même à la rescousse:

"petit à petit les intéressés prennent conscience de la valeur du site en tant que patrimoine économique à conserver ou à promouvoir."

Courrier du Parc du Vercors n° 11  
J.M. Barnier: Le groupement pour la consultance architecturale du Vercors.

Il se crée une floraison d'organismes, de colloques, qui veulent réconcilier la population montagnarde avec son passé en lui montrant tout ce qu'il a représenté comme



savoir-faire et comme sens esthétique. Ainsi par la pédagogie et la sensibilisation, la population doit retrouver des armes culturelles pour affirmer son droit à la différence.

On peut aussi montrer - et c'est le second type d'analyse possible - que cette notion de patrimoine est unificatrice au profit des valeurs de la partie dominante de la société. Ainsi toute une partie du patrimoine rural est passée sous silence: la connaissance des familles, du parcellaire, la dimension sacrée des lieux et des fêtes. De nouvelles valeurs sont attribuées ou connaissent un regain de faveur: les matériaux traditionnels, "l'authenticité", la qualité architecturale, l'intégration au site... Alors que les populations montagnardes ne songent souvent, pour assurer leur propre promotion qu'à se fondre dans le moule culturel national, on tente ainsi de les maintenir dans ce qui peut apparaître comme un ghetto culturel et par conséquent social. Ainsi le contrôle culturel de la population montagnarde apparaît comme un enjeu, car il conditionne l'évolution du bâti, et par conséquent des valeurs qui intéressent la société toute entière.

### 3. Naissance d'une "conscience active du paysage": la consultance architecturale

L'architecture et la "qualité architecturale" font traditionnellement l'objet d'une surveillance par les architectes des Bâtiments de France dans des périmètres définis autour des Monuments Historiques et dans les sites inscrits à l'Inventaire. Cette situation est apparue insuffisante dans les Alpes du Nord dès la fin des années soixante. Dans le cadre du Parc Régional du Vercors,



dans celui du département de la Savoie, ont été créés des postes d'architectes consultants, chargés de conseiller les candidats au permis de construire. Ces situations ont pris valeur d'exemple, et la Loi sur l'Architecture du 3 Janvier 1977 qui officialise et réglemente la qualité des constructions en a consacré le principe. En d'autres termes, le paysage bâti n'est plus le produit du corps social, mais il passe par une réflexion organisée, et par un contrôle administratif. C'est à ce niveau que se crée une image consciente de ce que doit être une "bonne" architecture. C'est ce que formule la Loi:

"L'architecture est une expression de la culture. La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêts public... En conséquence... des conseils d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (C.A.U.E.) sont institués. Ils sont chargés d'aider et d'informer le public."

Les C.A.U.E. sont des associations de type "loi 1901" qui regroupent dans chaque département des représentants de l'Etat, des collectivités locales, d'autres associations. Le C.A.U.E. a obligatoirement pour président un élu local, il a un directeur chargé d'appliquer la politique définie par le Conseil d'administration. Les circulaires ministérielles définissent explicitement quatre missions aux C.A.U.E.:

- L'information et la sensibilisation du public.
- La formation et le perfectionnement des intervenants (bâtiments et travaux publics).
- Les conseils aux candidats à la construction: un architecte consultant, rémunéré par le C.A.U.E., reçoit et conseille les candidats à la construction. Il joint son avis et ses recommandations à la demande du permis de construire.



- Les conseils aux collectivités. C'est la mission la moins bien développée.

Bien que quatre missions aient été explicitement définies les C.A.U.E. se sont mis en place autour de la consultation du conseil aux particuliers. C'est en effet devant les transformations rapides des villages qu'est apparue la nécessité de l'intervention du consultant pour:

"préserver l'équilibre de nos paysages, mettre en valeur les villages et quartiers existants, introduire une exigence de qualité dans toutes nos réalisations présentes".

Fiche éditée par le C.A.U.E. de la Savoie.

Au delà de ce désir d'efficacité, se révèlent dans le choix des procédures, des finalités, des parti-pris d'aménagement qui montrent non seulement les enjeux, mais comment se crée une conscience, et une seule, des paysages.

L'architecte-consultant reçoit tous les candidats à la construction, et leur demande de réfléchir à leur projet. A titre d'exemple, voici ce que demandent les architectes-consultants de l'Isère:

- "1) Un plan masse du terrain avec courbes de niveau, lignes électriques.
- 2) Certificat d'urbanisme.
- 3) Des photos du terrain vu sous plusieurs angles.
- 4) Des photos des maisons environnantes.
- 5) Des photos des maisons traditionnelles du secteur.
- 6) Les premiers croquis du candidat à la construction mis sommairement sur papier (plans et façades)."

Dans un processus idéal, le consultant doit éveiller le candidat aux beautés de l'environnement et le candidat doit en tirer les conséquences en cherchant une meilleure intégration au site. La frontière est mince entre le conseil et l'ordre: comme le consultant joint un rapport



au permis de construire, sa puissance est très grande. Le consultant apparaît sans doute comme un pédagogue, mais surtout comme un détenteur du pouvoir qu'il faut éviter de heurter à tout prix.

En fait il est beaucoup plus fréquent que l'architecture tente de s'affirmer dans une certaine continuité historique des formes ou des matériaux, continuité garante de l'intégration. Les architectes consultants inscrivent comme référence dans leur pédagogie la maison paysanne dite traditionnelle. Le sens de cette référence est double: à la fois volonté d'être discret en simulant l'ancienneté, et souci d'une référence culturelle à une ruralité mythique. C'est sur cette idée que se développent les néo-villages qui sont cependant critiqués comme grimaces architecturales et même pour le caractère approximatif de leurs références:

"A ce sujet monsieur Hardy (C.A.U.E. de la Savoie) a fait remarquer que la volumétrie de Valmorel bonne dans son insertion dans la vallée ne correspond pas à une analyse historique du type de construction occupant cette vallée".

Architecture et patrimoine en montagne  
Compte-rendu du colloque de Peisey-Nancroix  
27-28-29 Juin 1980

Ce souci de la recherche du passé atteint même les vieux villages:

"au village (Venosc) la municipalité a décidé de faire paver les rues comme autrefois. Le goudron anonyme a fait place aux belles pierres."

Dauphiné Libéré, 15 Août 1976

Sans doute certains architectes ont protesté contre cette tendance allant même jusqu'à s'indigner comme C. Parent:

"Seul l'ancien est beau! A la limite le nouveau et surtout l'inédit sont haïssables. L'Année du Patrimoine vient à point nommé entériner



cette distorsion historique qui aboutit à un refus de vivre son temps".

Architecture et patrimoine en montagne  
Compte-rendu du Colloque de Peisey-Nancroix  
27-28-29 Juin 1980

Il y a donc une tendance à vouloir copier, pasticher l'architecture traditionnelle, pour pouvoir confirmer la montagne dans son rôle de conservatoire, pour ne pas modifier une vision toute photographique des paysages, tendance qui vient s'ajouter aux inquiétudes de la société globale, à sa recherche de racines, "d'authenticité".

#### 4. La consultance architecturale transfert de l'usage et de la maîtrise de l'espace

Dans son application, le discours sur la consultance architecturale est une invalidation de la société locale à assurer son devenir. L'architecture "traditionnelle" a certes été le fait de cette société et l'on n'hésite pas à saluer les grands ancêtres:

"Certaines vallées où les villages composent avec les prairies, les champs et les forêts, les ruisseaux et les chemins des ensembles parfaitement harmonieux; exprimant tout naturellement un certain mode de vie rurale, alors l'homme ne cherchait pas à inscrire dans la pierre autre chose que la réponse qu'il pouvait donner à ses besoins essentiels.

... Maintenant il en va tout autrement... Les espaces ruraux, particulièrement ceux de montagne vidés de leurs activités traditionnelles subissent l'assaut sous toutes ses formes de citadins en quête d'antidote".

Courrier du Parc du Vercors, 15 Janvier 1973  
J.M. Barnier: Réflexions sur les problèmes d'architecture.

L'invalidation de la société rurale se fait également en faisant abstraction de son existence. C'est donc



ailleurs que doit se penser le devenir de l'espace, et ce transfert est justifié d'après Bernard Poche :

"au moyen de la constitution d'une éthique, éthique de la Nature, du paysage, basée elle-même sur la circulation de la catégorie de l'esthétique dans les différents segments du corps social."

B. Poche: La consultance architecturale pédagogique de l'espace ou processus de légitimation sociale?

Actes du Colloque de Louvain-La-Neuve 1979

Ce transfert se fait relativement sans douleur. Ainsi en Savoie a été lancée une opération - avec affiches et autocollants - de sensibilisation intitulée "N'abîmez pas la Savoie" qui a d'autant plus emporté l'adhésion qu'il existe en Savoie un très fort sentiment d'appartenance. Ces campagnes créent un sentiment de culpabilité et invitent à s'adresser à des responsables réputés compétents. Une brochure, éditée par la Direction Départementale de l'Équipement s'adresse ainsi à ses lecteurs:

"Trop de gens disent aimer la Savoie et ne s'inquiètent pas des dégradations qu'ils font subir au paysage par des constructions trop visibles ou inesthétiques".

D.D.E. Savoie: Nuancier des produits d'imprégnation du bois

Au-delà de cette pression morale, il y a pour les récalcitrants des interdictions ou prescriptions qui portent sur la largeur des fenêtres, l'angle des toits, les matériaux, sortes de gardes-fous auxquels sont finalement ramenés les consultants. Ces prescriptions parfois changeantes sont souvent ressenties comme un caprice des autorités, auquel il vaut mieux se soumettre pour éviter des ennuis.



Dans le domaine de l'aménagement on a vu depuis moins de dix ans s'imposer l'idée d'une dégradation des paysages de montagne. Cette idée est le fondement d'une politique agricole de conservation, d'une politique de protection de la Nature, d'une politique architecturale. Cette politique s'appuie sur la notion de patrimoine, valeurs du passé pour le temps présent. Les ensembles architecturaux d'importance (stations nouvelles) ne cherchent plus guère à affirmer la conquête de la haute montagne, mais à retrouver "l'ambiance village" par les formes, les matériaux, l'urbanisme. Dans les vrais villages s'est posé le problème des constructions nouvelles avec l'extension due aux résidences secondaires et à la décohabitation des jeunes. La procédure de la consultance architecturale a permis de donner une réponse à ce problème par la persuasion de l'esthétique de l'architecture traditionnelle, mais aussi par des moyens réglementaires discrets, mais d'autant plus contraignants que l'administration les gère par le truchement des maires avec souplesse et fermeté. Tout cela traduit un changement d'affectation de la valeur d'usage de l'espace. S'il existe aujourd'hui encore en montagne une ruralité, elle apparaît liée à la continuité et à la superposition des activités de ses habitants en un même lieu.



## "LA MOYENNE MONTAGNE" : UNE NOUVELLE IMAGE, UN NOUVEL ESPACE, UN "AUTRE" AMENAGEMENT.

GUMUCHIAN, Hervé

Université de Grenoble I

"Les temps modernes ont leur croisade : c'est celle  
du sens".

"LE MYTHE RURAL"

Yves Gilbert -1978- Revue Espaces et Sociétés, p.3.

1. DE LA "HAUTE" A LA "MOYENNE MONTAGNE" ; HYPOTHESES  
ET METHODOLOGIE.

11. L'OSCILLATION "HAUTE - MOYENNE MONTAGNE".

Depuis cinquante ans s'élabore progressivement, sous  
le poids de changements fondamentaux, un nouveau statut  
de l'espace montagnard. Autrefois exclusivement espace  
de vie quotidien, il est devenu espace de récréation.  
Ce nouveau rôle qui lui est dévolu s'est matérialisé  
successivement au travers de l'aménagement de deux zo-  
nes altitudinales différentes : la "haute" puis la  
"moyenne" montagne.

A partir des années 1950, l'aménagement de la haute  
montagne nord-alpine par l'intermédiaire de l'implanta-  
tion d'infrastructures d'hébergement en altitude (entre  
1500 et 2000 mètres) au pied des domaines skiabiles,  
a constitué le leitmotiv de toute la politique de la  
montagne. Or on constate l'émergence progressive durant  
la dernière décennie, puis l'affirmation au cours des  
années les plus récentes, de la notion de "moyenne mon-  
tagne". Dans le discours des aménageurs, dans celui  
des divers responsables et des élus et même dans celui  
des médias, cette expression de "moyenne montagne" est



devenue omniprésente : notion parée de toutes les vertus, elle est censée faire référence à un espace humanisé, d'altitude modérée, domaine de l'habitat permanent encore fonctionnel et à vocation agricole ; c'est avant tout le monde du village, de l'homme "en accord avec son milieu", d'une "nature aux formes douces, hospitalières et domestiques".

L'arrivée brutale de cette "moyenne montagne" sur le devant de la scène ne peut que susciter des interrogations. S'agit-il d'une notion, voire d'un concept clairement défini ? Pourquoi la vogue actuelle de cette "nouvelle montagne" ?

## 12. UN PRODUIT DE SUBSTITUTION MAIS UNE MEME LOGIQUE.

"Moyenne montagne" est le type d'expression susceptible de faire l'unanimité lors de son énoncé, mais dont le contenu résiste difficilement à une analyse critique. Quels critères choisir pour définir la "moyenne montagne" ? Le critère altitudinal reste flou : limites supérieures et limites inférieures varient d'un massif à l'autre, voire d'un versant à l'autre (selon les auteurs entre 500 et 1800 mètres !). Le critère "paysage de moyenne montagne" qui serait celui du pré-bois, typique de certains massifs préalpins septentrionaux, des Vosges, du Jura ne résiste pas à la confrontation avec d'autres réalités régionales : les paysages des Baronnies ou du Diois, des Pré-Pyrénées ariégeoises ou des Grands Causses ne répondent pas à cette définition et sont cependant partie intégrante de cette "moyenne montagne". Quant au critère économique, il définit la moyenne montagne comme le domaine d'un équilibre entre la polyculture et l'élevage accompagnés d'une activité artisanale (exploitation du couvert forestier et transformation du bois le plus souvent). Or ce schéma, s'il fait référence à une réalité encore vivante, occulte totalement les graves difficultés structurelles de ce type d'économie qui la condamnent à terme, dans nombre de cas, si la situation n'évolue pas différemment.



Le flou de cette notion de "moyenne montagne" (1) n'empêche pas son succès. Autrement dit, l'heure de la "moyenne montagne" (c'est-à-dire la montagne de moyenne altitude) a sonné à partir du moment où a été remise en cause la politique d'aménagement qui reposait sur l'équipement de la haute-montagne en nouvelles stations en vue de la pratique unique des sports d'hiver "à la française", c'est-à-dire du ski alpin. Devant les critiques diverses et surtout face aux difficultés liées à une rentabilité incertaine des capitaux investis en haute montagne, les aménageurs se sont retournés vers la "moyenne montagne" comme terrain de prédilection pour l'aménagement de demain.

Ce passage de la "haute" à la "moyenne montagne", cette oscillation non seulement entre deux notions omniprésentes dans les discours mais aussi entre deux types d'équipements installés en altitude traduit la difficulté pour les aménageurs de tous horizons à cerner la réalité montagnarde comme une entité. S'il existe bien un milieu montagnard, l'utilisation que la société entend en faire contribue à mettre en valeur telle ou telle de ses composantes. Mais qu'il s'agisse de "haute" ou de "moyenne montagne", la logique sous-jacente est identique : commercialiser de la manière la plus efficace possible un espace d'altitude voué à un rôle récréatif. Une telle exigence impose de charger de sens cet espace.

### 13. HYPOTHESE : DE L'IMAGE PRODUITE A L'IMAGE VECUE PAR LE TOURISTE, UNE CONTINUITÉ.

Cette "moyenne montagne" relais de la "haute montagne" doit donc se forger une image. Les divers médias, les différents "aménageurs" vont s'y efforcer en s'appuyant sur l'un des grands mythes des sociétés industrielles occidentales contemporaines : le mythe rural.

Le touriste, utilisateur de la "moyenne montagne" et consommateur de ses signes se crée, quant à lui, sa propre image. Sa perception de la "moyenne montagne"



se superpose-t-elle exactement à l'image produite précédemment évoquée ?

Cette perception globale est-elle modifiée en fonction des caractéristiques propres au lieu précis où il séjourne ?

Si continuité il y a, quelles en sont les conséquences sur l'aménagement ?

#### 14. METHODOLOGIE : DE L'INTERET DE RAPPROCHER LES DISCOURS D'ORIGINES VARIEES.

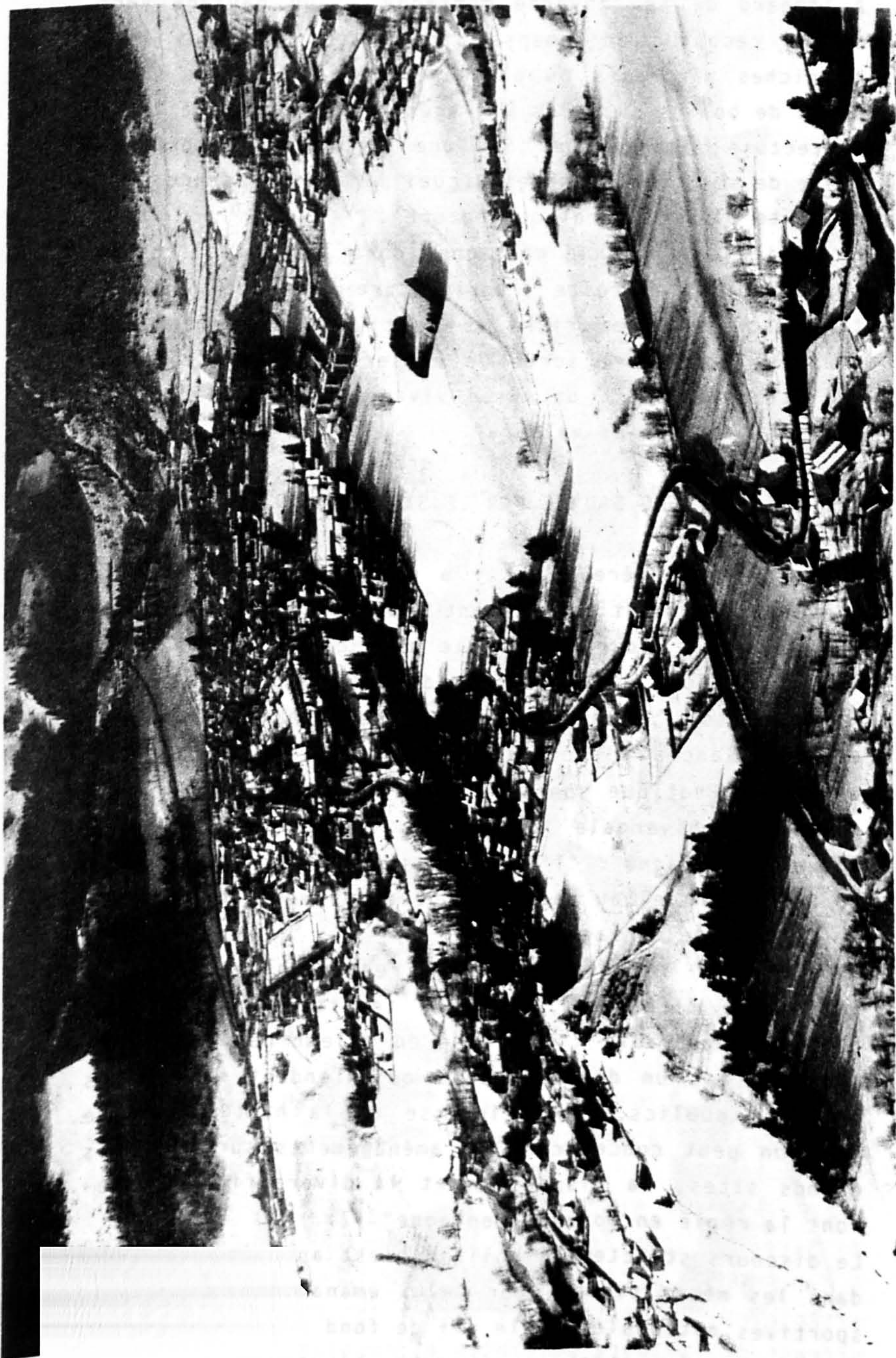
Une telle approche nécessite d'avoir recours à de multiples matériaux discursifs. A l'occasion d'une enquête de clientèle (2) effectuée dans le cadre d'un dossier d'Unité Touristique Nouvelle (U.T.N.) sur le site (c.f. photographies) de Villard-de-Lans - Corrençon (deux communes et stations à double saison touristique du Vercors septentrional (a)) au cours des mois de janvier février et mars 1983, diverses questions (b) ont été posées aux touristes (en séjour ou de passage) : ces questions portaient sur l'appréhension de ce milieu régional de "moyenne montagne", sur la perception qu'en avaient ses utilisateurs temporaires (c.f. note 1 pour une évocation du profil du touriste présent sur ce site). Leur "moyenne montagne" a été confrontée à celle des guides touristiques régionaux, des dépliants publicitaires des stations du Vercors septentrional (Villard-de-Lans, Autrans, Méaudre, Corrençon) ; parallèlement, leur discours a été rapproché de celui des responsables politiques et autres aménageurs s'intéressant à cette "moyenne montagne".

#### 2. LA PRODUCTION D'UNE IMAGE : LES CARACTERISTIQUES DU MODELE "MOYENNE MONTAGNE".

##### 21. UN PAYSAGE TRES TYPE, AU CARACTERE RURAL TRES AFFIRME.

Dans les divers discours (médiés, responsables variés), un réel consensus se dégage depuis une dizaine d'années





Villard de Lans, vue générale - 17 février 1983 (cliché G. RUBY,  
Laboratoire de photographie de l'I.G.A.).



à l'égard de la "moyenne montagne" : un paysage verdoyant recouvert d'immenses forêts de conifères (3), de riches pâturages où paissent l'été de grands troupeaux de bovins (4), des villages traditionnels à l'architecture pittoresque (5), une population autochtone fière de ses traditions et accueillante, un espace somme toute plus culturel que naturel.

Ce milieu de "moyenne montagne" dont l'une des activités essentielles reste l'agriculture mais une agriculture décrite comme riche (6) est dans le même temps présenté comme une sorte de conservatoire du mode de vie "traditionnel", un musée vivant où il fait bon retrouver les "vraies valeurs".

## 22. UNE MONTAGNE SAUVÉE PAR LE SKI DE FOND.

De la même manière qu'il y a vingt ans le ski alpin a été mis en avant comme étant l'unique bouée de sauvetage possible pour l'économie montagnarde déclinante, le ski de fond est présenté, depuis une dizaine d'années bientôt, comme la formule permettant de sauver et de relancer l'économie de la montagne de moyenne altitude. Pratique sportive douce, le ski de fond est l'activité hivernale "évidente", "normale" pour cette nouvelle montagne : "l'essor du ski de fond est un phénomène essentiel au regard du développement touristique de la moyenne montagne" (c).

Il y a neuf ans déjà un autre responsable politique, Secrétaire d'Etat au Tourisme, tenait un discours au contenu comparable : "la mise en valeur de la moyenne montagne est un des objectifs qu'entendent suivre les pouvoirs publics... A l'inverse de la haute montagne où l'on peut concentrer les aménagements sur quelques grands sites, la dispersion et la diversification seront la règle en moyenne montagne" (7).

Le discours strictement politique est appuyé, quasiment dans les mêmes termes, par celui émanant des instances sportives nationales : "le ski de fond aura été l'occasion d'une rénovation rurale authentique de la moyenne





Vue générale du domaine skiable (ski alpin) de Villard de Lans -  
 17 février 1983 (cliché G. RUBY, Laboratoire de photographie de l'I.G.A.).



montagne, fournissant aux villages sans vocation alpine un véritable moyen de vivre en utilisant la neige, l'hiver, au lieu de la subir, en fournissant aux jeunes des emplois pendant la morte saison, limitant ainsi un exode rural devenu inquiétant" (8).

Dans cette optique, l'agriculteur se met durant les saisons estivale et hivernale à jouer le rôle d'un animateur accueillant dont l'activité principale devient l'activité touristique : "il s'agit en résumé de faire de l'agriculteur, notamment dans toutes les zones de moyenne montagne de haute valeur touristique et d'économie agricole fragile, un véritable producteur de vacances" comme le souligne dès 1974 le directeur du S.E.A.T.R. (9).

De la même manière, au niveau régional ou local, un discours similaire est tenu : "Le Parc Régional du Vercors... a établi un schéma d'aménagement du ski de fond appelé "Plan Neige" dont les objectifs généraux sont :

- relance et maintien de l'économie locale ;
- aménagement du territoire pour l'accueil des citadins ;
- protection du milieu naturel" (10).

### 23. UNE MONTAGNE "MOYENNE" (AU SENS DE JUSTE MILIEU) OU SONT GOMMEES LES CONTRAINTES.

Le massif du Vercors septentrional appartient effectivement aux Préalpes du Nord ; c'est-à-dire qu'il en possède notamment les caractéristiques climatiques : humidité, chutes de neige abondantes en hauteurs annuelles cumulées mais enneigement irrégulier, froid parfois vif, vent façonnant des congères l'hiver... Ce quotidien climatique est comme gommé : "Villard-de-Lans avec son air pur et sec, sa position abritée, son ensoleillement hivernal... est la capitale touristique du Vercors" (c). Le relief lui-même, doux, est propice à la détente : "A l'abri de leurs imposants remparts extérieurs, ces citadelles naturelles (les Préalpes)... offrent des séjours paisibles et reposants" (d).



#### 24. CONCLUSION : "UNE IMAGE STEREOTYPEE ET INTERCHANGEABLE" (e).

Ainsi une image-modèle de la "moyenne montagne" se dégage-t-elle, chacun peut la reconnaître, un réel consensus se faisant à son égard. A l'ancienne "standardisation imaginaire" des paysages de montagne du XVIIIème ou du XIXème siècle due à la méconnaissance effective du milieu d'altitude s'est substituée progressivement au cours du XXème siècle "une image stéréotypée et interchangeable" qui, certes, ne contient plus les invraisemblances antérieures, mais s'apparente le plus souvent à une caricature délocalisée. La "moyenne montagne" récupère d'une part les valeurs propres à la montagne en général et se trouve chargée d'autre part d'un sens supplémentaire : montagne et campagne tout à la fois, espace-support d'activités sportives (le ski de fond) et espace-porteur des valeurs du monde rural. S'il y a modification des représentations de la montagne, ce n'est qu'une "modification de degré et non de nature" (e).

#### 3. LE CONSOMMATEUR DE "MOYENNE MONTAGNE" : LE TOURISTE CONFRONTE A L'IMAGE.

"Les images déréalistent le monde et s'y substituent progressivement. Or les paysages contemporains s'organisent sur le mode de l'image et du message, ils sont univoques" (f). Une telle idée ainsi énoncée se trouve confirmée lorsque l'on se penche sur le discours tenu par le touriste présent en "moyenne montagne".

#### 31. UNE FORTE CONSCIENCE DE L'EXISTENCE DE LA "MOYENNE MONTAGNE" ET UNE PERCEPTION POSITIVE DE CE MILIEU.

Les touristes fréquentant la partie septentrionale du Vercors éprouvent effectivement le sentiment d'évoluer en "moyenne montagne". Les réponses à une question directe portant sur l'appartenance de cette partie du massif à ce que l'on nomme "la montagne, la haute montagne ou la moyenne montagne" (en conservant volontairement au libellé de la question son caractère flou quant au contenu notamment de chacune de ces notions) ne laissent subsister aucun doute : 83 % de la population touristique opte pour l'expression de "moyenne montagne" comme définissant le plus exactement ce secteur du Vercors. Si le sentiment d'appartenance à la



"haute montagne" n'est partagé que par 2 % des personnes interrogées; par contre 15 % choisissent le terme générique de montagne, cette sous-population de l'échantillon n'offrant aucune spécificité à l'égard, entre autres faits, de la pratique ou non du ski (ski de fond ou ski alpin). Ce touriste pare cette "moyenne montagne" de valeurs positives pour l'essentiel; il en reconnaît les signes distinctifs même lorsque ceux-ci sont peu présents sur le site précis fréquenté. Sur près de 2000 mots ou expressions mentionnés par les touristes au comme caractérisant le mieux la "moyenne montagne", 65 % sont chargés d'un sens positif ("beau, calme, accueillant, ensoleillé, légers"); 24 % peuvent être qualifiés de neutres (essentiellement des termes descriptifs du type "sapin, altitude...") et seuls 11 % traduisent une vision plus négative ("enneigement irrégulier, dénivellation insuffisante, altitude trop faible...").

LES ELEMENTS CONSTITUTIFS DU PAYSAGE DE "MOYENNE MONTAGNE".

Pour le touriste, il s'agit d'abord d'un milieu naturel très typé, défini en premier lieu par son altitude moyenne (c.f. tableau) critère d'autant plus retenu et affecté d'une valeur plus positive que le touriste ne skie pas : on évoque "l'altitude moyenne agréable, une altitude moyenne permettant un mélange montagne-campagne, une altitude idéale" ou encore "une altitude faible garantissant une bonne accessibilité, une altitude supportable".

Tableau 1 : Skieurs, non skieurs et perception de la "moyenne montagne" (définie par un seul terme \*).

| Termes évoquant la moyenne montagne | skieurs | non skieurs |
|-------------------------------------|---------|-------------|
| 1 - Altitude                        | 27,5 %  | 39 %        |
| 2 - Détente (calme, repos)          | 12 %    | 8 %         |
| 3 - Promenades                      | 5 %     | 8 %         |
| 4 - Ambiance rurale                 | 8 %     | 7 %         |

\* Libellé de la question : "Pouvez-vous citer trois termes s'appliquant à la moyenne montagne ?"  
 Dans ce cas précis, il s'agit donc des personnes n'ayant fourni qu'un seul terme en guise de réponse.



Les skieurs et parmi eux les skieurs alpins retiennent moins souvent le critère altitudinal ; lorsqu'ils le mentionnent, c'est pour souligner "l'enneigement irrégulier, insuffisant, les pentes trop faibles...". Des limites altitudinales supérieures sont souvent retenues pour définir la "moyenne montagne" : elles oscillent entre 1000-1200 mètres et 2300-2500 mètres (1).  
 Second critère mis en avant : la donnée climatique ; elle est appréhendée, en règle générale, sur un mode très positif et définie comme "agréable, douce". Le climat ainsi perçu peut paraître étonnant : des températures clémentes, un ensoleillement maximum, une absence de vent, en bref "une douceur climatique".  
 Enfin, le troisième critère se rapporte à la couverture végétale (c.f. tableau) : les forêts de conifères sont évoquées par près du quart des personnes enquêtées. C'est un élément du décor, un élément constitutif du paysage, mais en fait peu parcouru et assez méconnu en tant que milieu spécifique ; le conifère, très connoté idéologiquement, crée des forêts sombres et humides, peu attractives comme lieu d'activités et de détente, contrairement au feuillu (11).

Tableau 2 : Skieurs, non skieurs et perception de la "moyenne montagne" (définie par deux ou trois termes).

| Termes évoquant la "moy. montagne"             | skieurs | non skieurs |
|--|---------|-------------|
| Altitude et forêts                             | 23 %    | 22 %        |
| Altitude et climat                             | 13 %    | 22 %        |
| Altitude et neige                              | 11 %    | 12 %        |
| Relief (doux, peu accentué...) et vie agricole | 9 %     | 10 %        |

Dans un second temps, le touriste perçoit la "moyenne montagne" comme un milieu culturel original. C'est la fonction de conservation d'un mode de vie traditionnel qui est alors avancée ; ce mode de vie est affublé de tous ses corollaires communs : "contacts humains faciles avec les habitants", "une réelle ambiance rurale", "une vraie vie traditionnelle", "des villages vivants et sympathiques". Le facteur architectural contribue à individualiser cette "moyenne montagne" : "une véritable architecture montagnarde", "un aspect village préservé", "des petits hameaux d'autrefois"...

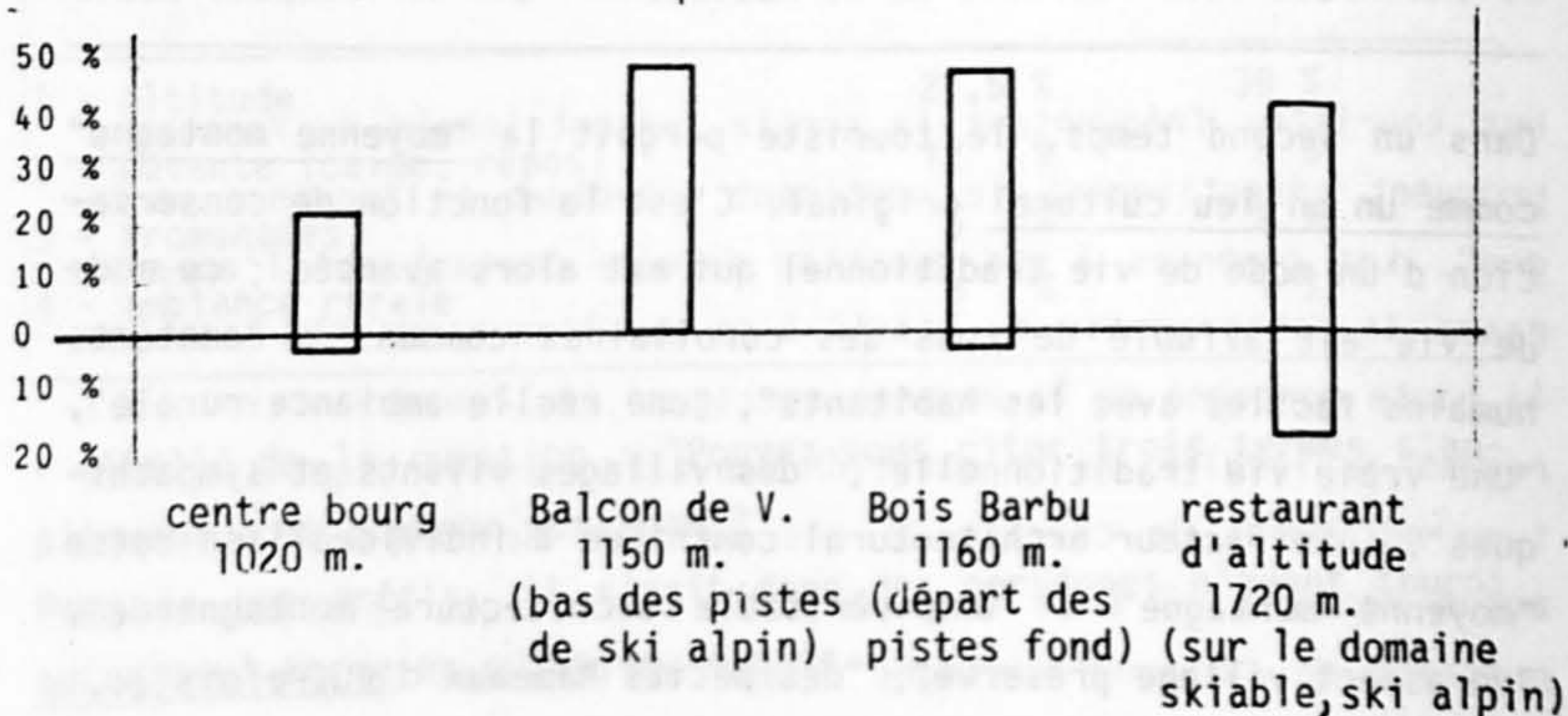


Décrite comme une "montagne vivante", la "moyenne montagne", que ce soit dans son aspect naturel ou culturel, se définit par son accessibilité : c'est l'altitude sans ses contraintes, c'est une montagne "accueillante" (12), une montagne dont tous les signes distinctifs se définissent par opposition à la "haute montagne" ; néanmoins elle conserve les valeurs fondamentales de la "montagne".

### 33. LA PERCEPTION DE L'ALTITUDE : UNE SURESTIMATION GENERALISEE.

Le critère altitudinal joue un rôle premier dans l'esprit du touriste comme critère de définition de la "moyenne montagne" (c f. tableaux 1 et 2). Une question posée sur l'altitude (13) permet de dégager une constatation valable dans tous les cas de figures : l'altitude, quel que soit le lieu précis dans les deux stations où la personne a été interrogée, est toujours surestimée (c.f.figure 1). Cette surestimation correspond à la valorisation de la donnée altitudinale. La montagne du touriste, espace donné à voir et à consommer, fonctionne comme un ensemble de signes : l'altitude en constitue un, essentiel, parmi d'autres. Comment accepter alors d'être en séjour en montagne en n'étant qu'à 900 ou 1000 mètres d'altitude ? Cette hypothèse est corroborée par une autre constatation : le skieur alpin surestime plus l'altitude que le fondeur. Pratique sportive et virile, le ski de descente s'accommode mal d'une altitude faible ; à l'opposé, le ski de fond, pratique "douce", ne requiert pas, selon l'image, des altitudes élevées !

Figure 1 : Pourcentage de touristes surestimant ou sousestimant l'altitude réelle du lieu d'enquête.





#### 4. DE LA PERCEPTION A L'AMÉNAGEMENT : DES RAPPORTS ENTRE IMAGES ET ESPACE CONSTRUIT.

La production d'une image très typée de la "moyenne montagne" s'accompagne de sa reconnaissance simultanée par le touriste consommateur. L'unicité du modèle "moyenne montagne" ne correspond cependant pas toujours à la multiplicité des paysages de montagne de moyenne altitude française et à leurs caractéristiques propres de mise en valeur. Nombreuses sont les "variantes" des Vosges aux Cévennes, du Morvan au Vercors, du Lubéron au Chablais. L'uniformisation de l'image "moyenne montagne", sa très forte cohérence, le fait qu'elle soit actuellement parée de valeurs positives, autant de constatations qui ne peuvent que satisfaire l'aménageur. Réaliser l'aménagement d'un espace donné est chose d'autant plus aisée, plus efficace et plus rentable que l'on pose en face de soi un espace homogène, reproductible à de nombreux exemplaires. Images et aménagement sont en interrelation étroite sans oublier les comportements quotidiens des divers utilisateurs permanents ou temporaires, comportements qui peuvent être appréhendés comme des médiateurs entre images et aménagement.

Si l'espace de moyenne altitude existe antérieurement à l'apparition du ski nordique et au succès du "tourisme vert", il se trouve sorti de l'anonymat et de l'indifférence dès lors qu'il est valorisé et acquiert le statut de "moyenne montagne".

En dix ans, des communes dont l'agriculture déclinait, dont l'artisanat de services périclitait, dont les commerces s'éteignaient ont connu de réels bouleversements ; Autrans ou Méaudre-en-Vercors appartiennent à ce type. Le ski de fond et son essor, le succès du "tourisme vert" n'en sont pas seuls la cause, loin s'en faut. Mais l'image de cet espace qui a été produite a contribué au changement de la mentalité de ses occupants permanents (de certains d'entre eux, surtout les plus jeunes) ; d'une attitude défaitiste où l'avenir était vu en noir, ils sont passés à une attitude moins résignée. Leur propre espace leur a été révélé ; dans le même temps, ils ont compris ce qu'il pouvait y avoir de factice entre cette valorisation d'un territoire de montagne et leur propre vécu quotidien. Le décalage ainsi créé peut constituer un puissant levier de changement pour les habitants permanents conscients des mécanismes ainsi mis en jeu. Cette vision plutôt optimiste de



4. DE LA PERCEPTION A L'AMENAGEMENT : DES RAPPORTS ENTRE IMAGES  
 ET L'IMPACT DE L'ACTIVITE TOURISTIQUE SUR LES HABITANTS PERMANENTS  
 ne saurait occulter totalement la réalité présente : "la civilisa-  
 tion du travail fait place à celle du loisir. Mars approche ; les  
 sermons sur la montagne vont revitaliser nos campagnes !" (14)

QUAIX-EN-CHARTREUSE Mai 1983

NOTES

(1) - C. BRAS et A. SGARD dans une étude (dactylographiée) à pa-  
 raître en juin 1983 et intitulée : "Les géographes et la monta-  
 gne : thématique et langage" (Grenoble, U.E.R. de Géographie Alpi-  
 ne, I.E.R.) se sont livrées à un travail de dépouillement de 317  
 articles parus dans la Revue de Géographie Alpine entre 1943 et  
 1982, articles consacrés à la montagne. Dans 21 % d'entre eux ap-  
 paraît l'expression "moyenne montagne", contre 41 % à l'expression  
 "haute montagne". "Moyenne montagne" n'est utilisée que trois fois  
 entre 1943 et 1957 ; la "jeunesse" de cette expression /notion se  
 traduit par la date de son apparition (les années 1960) et son  
 utilisation maintes fois répétée à partir des années 1973/1975.  
 Enfin, si l'on envisage les diverses branches de la géographie,  
 l'utilisation de "moyenne montagne" est quasi exclusivement l'apa-  
 nage de la géographie humaine (géographie économique, touristique,  
 rurale, géographie et aménagement). Cette étude détaillée qui  
 s'appuie sur l'ensemble des citations considérées dans leur con-  
 texte d'énoncé met également en évidence les changements survenus  
 en vingt ans dans le contenu de l'expression "moyenne montagne":  
 dans les années 1960, référence est faite à une montagne aux for-  
 mes douces et monotones, à l'altitude moyenne insuffisante pour  
 permettre l'exercice du ski alpin (enneigement déficient), à une  
 montagne où sévit l'isolement... ; à partir de 1975, les géogra-  
 phes (parfois les mêmes !) font référence à une montagne vivante,  
 aux paysages variés, une montagne propice à la pratique du ski  
 de fond, fortement humanisée. Autres temps, autre perception, mê-  
 mes géographes !



(2) - En mai 1983, cette enquête a fait l'objet d'un rapport de 61 pages remis aux deux communes intéressées ainsi qu'à la Direction départementale de l'Équipement de l'Isère. Lors de cette enquête "lourde" (949 personnes interviewées), seuls des questionnaires d'administration indirecte ont été utilisés, à raison de vingt minutes d'entretien par questionnaire. Un profil schématique du touriste fréquentant le Vercors Nord peut ainsi être dressé:

- venu en famille et souvent avec des amis ;
- un sur deux est accompagné d'enfants ;
- âgé de 25 à 44 ans ;
- originaire de Rhône-Alpes, du Sud-Est français (Grand Delta), de la région parisienne ;
- appartenant à des classes sociales aisées ;
- séjournant en meublé touristique ou à l'hôtel ;
- venu pour une durée moyenne de huit jours ;
- fidèle chaque année à ces stations ;
- skieur dans 84 % des cas ;
- pratiquant de façon préférentielle le ski alpin (46 %), le ski de fond (25 %) ou les deux indifféremment (29 %).

(3) - "Le plateau septentrional du Vercors partout supérieur à 1000 mètres d'altitude est couvert de bois et de pâturages verdoyants... Villard-de-Lans est situé dans un large berceau de pâturages entouré de forêts... Méaudre est situé dans un beau paysage de pâturages et de forêts". "Guide Bleu", le Dauphiné, 1971.  
 "Les pentes sont parées de magnifiques forêts de sapins". "Guide Vert", Services de Tourisme Michelin, 1966 et 1981.

(4) - "Sur ce plateau paissent les grands troupeaux de vaches de la race de Lans". "Guide Bleu", le Dauphiné, 1971.

(5) - "Au milieu des constructions modernes de la station, le vieux bourg montagnard conserve son cachet pittoresque avec le type régional de ses maisons à pignons en escalier". "Guide Bleu", le Dauphiné, 1971.

(6) - "Les Montagnes de Lans" qui correspondent aux communes de Lans, Villard-de-Lans, Autrans et Méaudre... sont une zone d'élevage qui a gardé sa race bovine locale ; c'est la zone la plus



développée économiquement. "Guide Vert", Michelin, 1981.

(7) - Extrait d'un article paru dans le journal "Le Monde" du 15 décembre 1973 : "Entretien avec A. Paquet, Secrétaire d'Etat au Tourisme".

(8) - Extrait du préambule d'une publication réalisée par la Fédération Française de Ski à l'initiative du Ministère de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs en 1981 et intitulée : "SKI DE FOND EN FRANCE" ; p. 3.

(9) - Citation extraite d'un article paru en avril 1974 dans la revue "L'Information Agricole" sous la signature du Directeur du S.E.A.T.R.

(10) - Citation provenant d'un document interne au Parc Régional du Vercors, document datant du mois de mars 1983 et intitulé : "Avant projet. Zone nordique d'Herbouilly, Corrençon, Bois-Barbu" ; 8 pages.

(11) - Bozonnet J.P. (1977) avait déjà développé cet aspect : "Indépendamment de la montagne, la forêt est investie d'une charge affective qui en fait un lieu de la nature... Lieu fermé et profond, elle suscite la terreur de l'enfouissement... On préconise les feuillus près des maisons et les conifères plus haut" ; l'auteur conclut : "La perception du paysage montagnard ne correspond que de loin à la réalité géographique" (p. 159). On devrait ajouter : cette perception dépend largement des pratiques spatiales effectives s'inscrivant sur ce support d'altitude.

(12) - L'un des enquêtés est allé plus loin dans sa formulation : "La "moyenne montagne" se caractérise par son accessibilité et sa sensualité ; elle est comme une femme à découvrir". Le dipytique haute montagne/virilité et moyenne montagne/féminité n'est pas dénué d'intérêt.

(13) - Le libellé exact de la question était le suivant : "A quelle altitude précise pensez-vous vous trouver ?".



(14) - ESPACE 90 (Revue) - 1980 - "Visions ou réalités ? Une semaine en montagne sous la neige" ; p. 9.

PAILHOUS, Jean et PERUCH, Patrick

Laboratoire de Psychologie de l'Apprentissage, Marseille

#### BIBLIOGRAPHIE

(c) - BESSON L. - 1982 - "Rapport fait au nom de la Commission d'Enquête sur la situation de l'agriculture et de l'économie rurale dans les zones de montagne et défavorisées" ; Paris, rapport n° 757 à l'Assemblée Nationale ; p. 219.

(e) - BOZONNET J.P. - 1977 - "La perception de l'espace montagnard" ; Grenoble, C.T.G.R.E.F., division Protection de la Nature, étude n° 117, 241 pages.

(f) - CORAJOU M. - 1982 - "Le paysage c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent" ; in "Mort du paysage ?", sous la direction de F. DAGOGNET, collection MILIEUX, éd. Champ Vallon, diffusion P.U.F., 239 pages.

(a) - DAVID J., FRESCHI L., GUMUCHIAN H. - 1977 - "Villard-de-Lans 1977. Analyse géographique" ; Grenoble, I.G.A., 167 pages.

"GUIDE BLEU" - 1971 - "Le Dauphiné" ; Paris, Hachette, 674 pages.

(d) - "GUIDE VERT" - 1981 - "Alpes, Savoie, Dauphiné" ; Michelin, 194 pages.

GUMUCHIAN H. - 1983 - "La neige dans les Alpes françaises du Nord - Une saison oubliée : l'hiver" ; Grenoble, éd. des Cahiers de l'Alpe, 620 pages.

(b) - VEREL F. - 1983 - "Enquête sur la fréquentation touristique hivernale des communes de Corrençon et Villard-de-Lans (hiver 1982-1983)" ; Grenoble, rapport dactylographié, I.G.A., 61 pages ; (travail effectué dans le cadre d'un contrat U.T.N. sous la responsabilité de H. GUMUCHIAN).



# LA REPRESENTATION DES PROPRIETES GEOMETRIQUES DE L'ESPACE: SON ROLE DANS LES DEPLACEMENTS

PAILHOUS, Jean et PERUCH, Patrick

Laboratoire de Psychologie de l'Apprentissage, Marseille

Se localiser dans les grands espaces, s'y orienter, s'y déplacer sont des actions indissociables d'une certaine connaissance générale de l'espace, d'une représentation. L'analyse du contenu et de la structure de ces représentations, d'une part, et l'étude de leur élaboration, d'autre part, constituent l'objet central de nos préoccupations.

De fait, nous ne nous intéressons qu'aux propriétés spatiales (c'est-à-dire finalement géométriques) des espaces ; il peut paraître curieux de l'exprimer ainsi, mais on remarquera que les urbanistes, les géographes, les sociologues s'intéressent au moins tout autant aux propriétés humaines et sociales de ces espaces (propriétés d'ailleurs souvent décisives). D'emblée, nous pensons donc notre contribution dans ses limites, limites qui sont celles de la psychologie cognitive ; en particulier, nous ne nous intéressons que modestement aux "pourquoi" (pourquoi on se déplace, pourquoi on s'oriente, etc.), mais plus directement aux "comment", comment on établit un parcours par exemple.

Nous voudrions tout d'abord faire 2 remarques introductives qui nous semblent importantes pour nous situer parmi les participants à ce colloque : l'une porte sur le contexte



général de nos travaux, sur les "conduites spatiales" pour reprendre une expression de Downs et Stea (1977) ; l'autre concerne plus précisément l'objet de nos recherches.

Tout d'abord, à propos des conduites spatiales, on constate actuellement que nombre de travaux sur les espaces à grande échelle (large-scale spaces) sont développés conjointement par des géographes, des architectes, des urbanistes, des psychologues et bien d'autres encore. Cette convergence des recherches, qui apparaît aujourd'hui comme une nécessité, ne doit cependant pas faire oublier que pendant longtemps les différentes disciplines se sont mutuellement ignorées, et ce n'est que depuis les années 60 environ, avec par exemple l'ouvrage de Lynch (1960), que l'on parle d' "environmental psychology". Le fait que dans un premier temps les géographes, les urbanistes et les architectes aient tenté de répondre à ces questions sans contact interdisciplinaire avec les psychologues peut expliquer que les travaux initiaux ne soient que rarement de nature expérimentale, et surtout que les données de la psychologie cognitive ne soient que tardivement prises en compte dans ces recherches.

Nous avons d'autre part constaté que la plupart des participants à ce colloque parlent de perception de l'espace. A notre avis, et c'est l'objet de notre seconde remarque, s'intéresser à l'élaboration cognitive de l'espace ce n'est pas simplement se référer à la perception qu'en a l'individu, mais également (et surtout) à la connaissance qu'il en possède et qui explique sa conduite spatiale. De ce point de vue, nos recherches concernent l'étude des liens entre perception et représentation.



Nous travaillons avec une triple distinction :

a) l'espace physique : tel que, il n'est saisissable que par des modèles qui impliquent notamment l'énumération des propriétés qu'on veut décrire ; par exemple si on s'intéresse aux déplacements, on n'est généralement pas préoccupé par la hauteur des bâtiments mais plutôt par la connexité et la convexité de l'espace.

b) l'espace perçu : l'espace perçu visuellement, dans les grands espaces, ne représente en général qu'une faible fraction de l'espace pertinent ; en outre, la vision ne filtre que certaines propriétés de l'espace (la rétine étant une surface plane, il faut reconstruire la 3e dimension).

c) l'espace représenté : il est construit à partir des perceptions partielles de l'espace agencées entre elles pour figurer de façon plus ou moins globale, plus ou moins homogène, l'espace physique ; l'agencement dépend étroitement des capacités cognitives du sujet, et la représentation dépend étroitement du type d'activité du sujet. La représentation d'une même ville est par exemple différente chez l'automobiliste et chez le chauffeur de taxi.

Nous n'exposerons pas, dans le cadre limité de cet exposé, le champ conceptuel et bibliographique qui constitue le contexte et la motivation de nos travaux. On peut simplement souligner :

- le lien fécond aux travaux sur l'animal dans la lignée historique de Tolman (1948), qui a introduit le concept de "cognitive map",
- notre recours fréquent aux travaux ontogénétiques et ceci dès les premiers mois de la vie : tout le monde ici doit connaître Piaget (1947 et 1948),



- enfin, une articulation de plus en plus dense avec la psychophysiologie et la neuropsychologie, dans la mesure où l'on commence à identifier les structures neuroanatomiques impliquées dans les tâches spatiales (par exemple O'Keefe et Nadel, 1979).

Nous exposerons simplement 3 aspects de nos travaux :

- l'articulation entre règles de déplacement et représentation de l'espace ;
- l'évolution de la structure géométrique de l'image pendant son élaboration ;
- la question des référentiels spatiaux.

## 1. ARTICULATION ENTRE REGLES DE DEPLACEMENT ET REPRESENTATION DE L'ESPACE

Une règle de déplacement, comme toutes les règles (par exemple de calcul), est une procédure unique -un seul énoncé- qui permet d'effectuer une infinité de déplacements. Prenons l'exemple d'une règle de déplacement observée dans l'espace urbain, "à chaque carrefour, prendre la voie qui fait l'angle minimum avec le but" : l'énoncé est unique et on aura autant de déplacements qu'on aura de points de départ et d'arrivée. Cette règle, si le réseau dans lequel se déplace le sujet est connexe et sans impasse, a en outre la propriété d'être un algorithme, c'est-à-dire qu'elle conduit dans tous les cas au but. Remarquons qu'elle implique l'existence de carrefours, c'est-à-dire de voies de déplacement et elle n'est donc valable que dans des espaces peu convexes (pas dans l'espace maritime par exemple) ; en outre, elle n'est observée que sur une partie du réseau des rues (Pailhous, 1970).



Le problème de l'articulation entre l'image de l'espace et la règle de déplacement est posé avec évidence. Dans les grands espaces (l'espace urbain par exemple) le but n'est en général pas perçu directement : comment alors prendre la voie qui fait l'angle minimum avec celui-ci ? Il est de ce fait nécessaire de recourir à la représentation qu'on a du but, qui dépend directement de l'image de l'espace que l'on possède. On conçoit alors aisément que si la représentation du but est fautive, le déplacement sera inadapté. Par contre, au niveau représentatif la règle reste algorithmique : elle permet au sujet d'atteindre le but représenté ; en résumé, il se déplace avec efficacité, par la pensée, dans une ville qui n'existe pas. L'écart qui existe entre la direction représentée du but et la direction réelle, donc l'erreur, peut, en simplifiant un peu, être attribuée à 2 types de causes :

a) des erreurs de calculs : l'image que le sujet a de la ville n'est qu'approximative. Ainsi, on observe souvent que le codage des distances entre 2 carrefours est mieux représenté que le codage des angles aux carrefours ; la carte mentale est ainsi distordue et l'orientation des buts s'en ressent.

b) des inadéquations structurales : un homme adulte, pour coder au plan représentatif des relations spatiales, dispose d'une pluralité de moyens ; prenons par exemple deux d'entre eux : des moyens topologiques et métriques. Lorsqu'on effectue un parcours dans une ville, on peut la mémoriser sous la forme "la rue A tombe dans la rue B, ...", ce qui constitue une relation d'incidence topologique ; on peut aussi mémoriser la longueur de chacune des rues ainsi que les angles qu'elles forment entre elles ; la relation d'incidence ne permet en aucune façon de déterminer l'orientation d'un but. Donc, si l'image qu'a le sujet de la ville n'est que topolo-



gique, la règle algorithmique de l'angle minimum ne s'y applique pas : comme son nom l'indique, elle nécessite une image qui code des angles.

## 2. EVOLUTION DE LA STRUCTURE GEOMETRIQUE DE L'IMAGE PENDANT SON ELABORATION

Comment, lorsqu'on arrive dans une ville qu'on ne connaît pas, construisons-nous ce "maillon stratégique qu'est l'image de l'environnement" (pour reprendre l'expression de Lynch) ? Telle quelle, la question présente un intérêt intrinsèque et ceci d'autant plus qu'on ne dispose que de peu d'informations sur cette question. Mais, de plus, l'observation de ce processus formateur de l'image est essentiel dans la compréhension de son rôle dans l'action ; c'est cependant principalement pour une raison théorique que nous avons entrepris ces travaux.

Pour élaborer son image au cours de ses premiers déplacements dans une ville nouvelle, le sujet dispose d'un ensemble de moyens qu'il va devoir utiliser. Ces moyens nous en avons vu quelques-uns précédemment, concernant l'établissement des relations spatiales entre les éléments du champ -relations topologiques, projectives, métriques-, il y en a bien d'autres d'ailleurs. Comme le dit B. Inhelder (1954), "si au cours de la genèse l'homme élabore des instruments de connaissance, encore faut-il qu'il sache les mettre en oeuvre". L'organisation de cette mise en oeuvre, question très controversée actuellement, est la raison essentielle de ces recherches.

L'objet du travail sera donc d'identifier à chaque niveau d'image observé au cours de sa construction les instruments mis en jeu, leur ordre et leur coordination. Nous tâcherons de mettre au second plan ces préoccupations pour vous



convier à une promenade dans les images depuis le vide initial du sujet qui arrive dans la ville qu'il ne connaît pas jusqu'au sujet expert en déplacement ; promenade formelle et fonctionnelle certes, mais où on verra naître la forme.

On peut distinguer 4 niveaux représentatifs (Pailhous 1971).

a) La construction des premières orientations : au niveau le plus élémentaire, dans l'espace très simple de ses premiers déplacements, on observe que le sujet, pour construire mentalement la direction d'un lieu, utilise des instruments très élaborés (la métrique en l'occurrence) ; néanmoins, ces premières orientations sont très approximatives car les mesures sont inexactes.

b) Les bouclages : une seconde partie de l'activité du sujet consiste à traiter ses premières représentations dans un cadre de raisonnement hypothético-déductif et à corriger ses premières représentations selon le degré de vérification de ses hypothèses. Par exemple, les sujets ayant tendance à attribuer la valeur de  $90^\circ$  à l'angle que fait la rue qui croise leur propre carrefour constituent ainsi de nombreuses parallèles fictives ; lorsqu'ils se trouvent aux carrefours de ces prétendues parallèles, ils peuvent alors corriger leur représentation initiale. Par ce mode de travail, le sujet élabore des images métriques fidèles (donc excellentes pour l'orientation des buts), néanmoins la mise en mémoire deviendrait impossible s'il continuait de la sorte.

c) Indexation topologique : dans un troisième temps, lorsqu'au cours d'un déplacement le sujet rencontre une nouvelle voie, il l'indexe à une voie fidèlement représentée sous la



forme générale "est à côté de", ce qui correspond à la manipulation cognitive d'un instrument topologique : le voisinage.

d) L'extension des voisinages : ce mode de travail augmente la surface des voisinages qui se chevauchent à partir d'un certain moment : "le carrefour A est à la fois voisin de X et de Y" ; c'est "entre X et Y" qui précise la position de A.

On peut faire deux remarques à l'issue de ces étapes de l'élaboration de l'image spatiale : tout d'abord, les sujets utilisent des instruments spatiaux, structurellement hétérogènes pour construire leur représentation mais, au plan fonctionnel, leur procédure est efficace ; d'autre part, ces niveaux d'élaboration de l'image ont été observés chez des citadins qui ignoraient cet espace urbain, mais qui avaient une longue expérience de villes semblables. Il en va différemment chez des sujets ruraux : ils disposent des mêmes instruments structuraux (topologiques, projectifs et métriques) mais ils ne savent pas agencer leur utilisation pour qu'elle soit fonctionnelle.

### 3. LA QUESTION DES REFERENTIELS SPATIAUX

La distinction entre les espaces, que nous avons faite plus haut notamment en ce qui concerne l'espace perçu et l'espace représenté, nous a amené à étudier certaines tâches spatiales à travers la mise en relation des propriétés respectives de ces deux référentiels spatiaux : il s'agit principalement d'un travail sur l'élaboration de l'image spatiale (Ramey, Péruch, Pailhous, 1982) et d'une recherche sur le processus de localisation dans l'espace (Péruch, 1981).



L'activité de localisation peut se décrire comme la mise en rapport de relations spatiales appréhendées depuis une position (celle du sujet, que nous appelons ici référentiel "égocentré"), et un référentiel spatial qui contient cette position (donc "exocentré"), comme par exemple une carte. Tous les éléments d'un espace défini peuvent être considérés dans le référentiel exocentré, alors que dans le référentiel égocentré une partie seulement des éléments est généralement présente, du fait par exemple du masquage de certains objets par d'autres, ou de la limitation de leur champ visuel. De plus, dans le référentiel égocentré, la valeur numérique des coordonnées des éléments composant l'espace dépend de la position du sujet à un moment donné, alors que dans le référentiel exocentré ces coordonnées en sont indépendantes; se localiser, c'est donc d'une certaine manière passer d'un système de coordonnées à un autre. Nous avons tenté d'apporter des éléments de réponse à la question suivante : comment un sujet adulte, lequel comme nous l'avons vu possède un répertoire d'instruments spatiaux, établit-il la relation entre une série d'observables (dans l'espace égocentré) et l'espace exocentré (la carte) lorsqu'il possède ces deux types de référentiels ?

Cette question s'inspire d'une situation de travail : la localisation dans l'espace maritime (Pailhous et Péruch, 1979) : en effet, à partir de ce qu'il perçoit depuis la passerelle de son navire, le marin doit se localiser sur une carte. La mise en évidence des instruments spatiaux mis en jeu dans ce processus de localisation s'effectue en comparant les réponses intermédiaires des sujets avec la bonne réponse ; l'écart est évalué selon différents indices qui permettent à la fois de caractériser la nature des modifications spatiales correspondant à chacune des réponses intermédiaires, et de déterminer les relations spatiales prises en compte par les sujets. Il s'agit de :

- l'indice "cardinal", basé sur le nombre d'éléments conformément présents ou absents dans le champ visuel ;



- l'indice "ordinal", tenant compte des modifications de l'ordre entre les éléments, c'est-à-dire de leurs permutations ;
- l'indice "métrique", concernant les modifications des distances angulaires entre les éléments.

L'évolution de ces indices fait apparaître une grande diversité des modes de résolution dont nous rapportons 3 exemples :

a) changement de référentiel global : le rapport entre le spectacle-cible et le sous-ensemble des éléments de la carte correspondant est préalablement établi par le sujet dans sa totalité ; la première réponse est quasiment parfaite et les modifications observées ne sont que des ajustements.

b) changement de référentiel partiel : un aspect seulement du rapport entre le spectacle-cible et la carte est reconnu par le sujet lorsqu'il donne sa première réponse, et il améliore celle-ci par la suite ; les fluctuations de certains indices et la stabilité de certains autres permettent de déceler ce type de procédures.

c) résolution de proche en proche : la première réponse est tout à fait aléatoire ; le sujet explore la carte en tenant compte des conséquences visuelles de son déplacement, car on observe une progression constante des indices jusqu'à la réponse finale.

Comme dans les travaux précédents, on est surpris par la diversité des instruments mis en jeu par les sujets pour résoudre le même problème : ceci montre l'aisance avec laquelle ils puisent dans leur répertoire spatial selon la



nécessité de la tâche, et surtout témoigne de certaines équivalences entre ces instruments cognitifs, donc de leur redondance.

Nous avons voulu illustrer ici nos méthodes de travail avec leurs limites, qui sont celles de notre discipline. La psychologie cognitive n'hésite pas, on l'a vu, à puiser à même le terrain (espace urbain ou maritime) ou à utiliser des concepts théoriques élaborés dans d'autres contextes (comportement spatial de l'animal ou du jeune enfant). Mais il est nécessaire d'aller plus loin et de pratiquer des approches réellement pluridisciplinaires dans les recherches sur la perception (et la représentation) de l'espace, car celles-ci ne peuvent être que fructueuses, et de ce point de vue ce colloque est pour nous d'un grand intérêt.



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DOWNS, R.M., STEA, D. Maps in minds. Reflections on cognitive mapping. New York : Harper & Row, 1977.
- INHELDER, B. Les attitudes expérimentales de l'enfant et de l'adolescent. Bulletin de Psychologie, 1954, 5, 272-282.
- LYNCH, K. The image of the city. Cambridge : M.I.T. Press, 1960.
- O'KEEFE, J., NADEL, L. The hippocampus as a cognitive map. The Behavioral and Brain Sciences, 1979, 2, 487-533.
- PAILHOUS, J. La représentation de l'espace urbain. Paris : P.U.F., 1970.
- PAILHOUS, J. Elaboration d'images spatiales et de règles de déplacement : une étude sur l'espace urbain. Le Travail Humain, 1971, 34, 299-324.
- PAILHOUS, J., PERUCH, P. Localisation et orientation en mer: du terrain au laboratoire. Bulletin de Psychologie : la Psychologie du Travail, 1979-1980, XXXIII, 213-217.
- PERUCH, P. Rôle des référentiels spatiaux dans les activités de localisation. Thèse de 3e cycle en Psychologie, Université de Provence, 1981.
- PIAGET, J., INHELDER, B. La représentation de l'espace chez l'enfant. Paris : P.U.F., 1947.
- PIAGET, J., INHELDER, B., SZEMINSKA, A. La géométrie spontanée de l'enfant. Paris : P.U.F., 1948.
- RAMEY, J.C., PERUCH, P., PAILHOUS, J. Influence des relations entre les observables sur l'élaboration du référentiel spatial exocentré. Cahiers de Psychologie Cognitive, 1982, 2, 207-216.
- TOLMAN, E.C. Cognitive maps in rats and men. Psychological Review, 1948, 4, 189-208.



# LA PERCEPTION DES DISTANCES EN MILIEU URBAIN PROPOSITIONS POUR UNE MISE AU POINT METHODOLOGIQUE

CAUVIN, Colette  
Université de Strasbourg

## INTRODUCTION

Le but du travail présenté ici est de mettre au point une démarche méthodologique permettant d'étudier la perception en milieu urbain, ou plus précisément, la configuration cognitive d'une ville, afin de dégager des constantes, si elles existent, de l'espace urbain perçu. Pour ce faire, il est d'abord indispensable de mener parallèlement des études dans différentes villes, mais avec une approche rigoureuse, commune, qui permette la comparaison des résultats. Car on s'aperçoit à la lecture des multiples publications parues sur le sujet que les confrontations sont presque impossibles, techniques de collecte, méthodes de traitement, échelles de recherche... varient considérablement d'une analyse à une autre (1).

La méthodologie recherchée devrait permettre de vérifier une hypothèse de base sur laquelle se fonde une certaine école de pensée, et qui est la suivante: "le ville est une affaire de ville chorégraphique" (2). Cette hypothèse implique que la compréhension d'une ville et des comportements des citadins, quel que soit le but poursuivi, ne peut être correcte et complète qu'en prenant en compte les caractéristiques subjectives de l'espace, c'est-à-dire les attributs "possibles" de l'espace urbain, tels qu'ils sont modifiés, transformés par les divers filtres (3). Elle implique également la recherche des constantes de la



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DOUPE, E. G., STEA, D. Maps in minds. Reflections on cognitive mapping. New York : Harper & Row, 1977.
- INHELDER, B. Les attitudes expérimentales de l'enfant et de l'adolescent. Bulletin de Psychologie, 1954, 5, 272-282.
- LYNCH, K. The image of the city. Cambridge, M.-I.-T. Press, 1960.
- O'KEEFE, J., NADILL, L. The hippocampus as a cognitive map. The Behavioral and Brain Sciences, 1979, 2, 487-533.
- PAILLOUS, J. La représentation de l'espace urbain. Paris : P.U.F., 1970.
- PAILLOUS, J. Elaboration d'images spatiales et de règles de déplacement : une étude sur l'espace urbain. Le Travail Humain, 1971, 34, 299-324.
- PAILLOUS, J., PERUCH, P. Localisation et orientation en vers du terrain de laboratoire. Bulletin de Psychologie : la Psychologie du Travail, 1979-1980, XXXIII, 213-217.
- PERUCH, P. Rôle des référentiels spatiaux dans les activités de localisation. Thèse de 3e cycle en Psychologie, Université de Provence, 1981.
- PIAGET, J., INHELDER, B. La représentation de l'espace chez l'enfant. Paris : P.U.F., 1947.
- PIAGET, J., INHELDER, B., SZEMINSKA, A. La géométrie spontanée de l'enfant. Paris : P.U.F., 1948.
- RAMEY, J.C., PERUCH, P., PAILLOUS, J. Influence des relations entre les observables sur l'élaboration du référentiel spatial exocentré. Cahiers de Psychologie Cognitive, 1982, 2, 207-216.
- TOLMAN, E.C. Cognitive maps in rats and men. Psychological Review, 1948, 4, 189-208.



## LA PERCEPTION DES DISTANCES EN MILIEU INTRA-URBAIN : PROPOSITIONS POUR UNE MISE AU POINT METHODOLOGIQUE

CAUVIN, Colette

Université de Strasbourg

### INTRODUCTION

Le but du travail présenté ici, est de mettre au point une démarche méthodologique permettant d'étudier la perception en milieu urbain, ou plus précisément, la configuration cognitive d'une ville, afin de dégager des constantes, si elles existent, de l'espace urbain perçu. Pour ce faire, il est donc indispensable de mener parallèlement des études dans différentes villes, mais avec une approche rigoureuse, commune, qui puisse autoriser la comparaison des résultats, car on s'aperçoit à la lecture des multiples publications parues sur le sujet que les confrontations sont presque impossibles, techniques de collecte, méthodes de traitement, échelles de recherche ..., variant considérablement d'une analyse à une autre (1).

La méthodologie recherchée devrait permettre de vérifier une hypothèse de base sur laquelle la plupart des auteurs s'accordent, et qui est la suivante: "la ville cognitive diffère de la ville chorotaxique" (2). Cette hypothèse implique que la compréhension d'une ville et des comportements des citadins, quel que soit le but poursuivi, ne peut être correcte et complète qu'en prenant en compte les caractéristiques subjectives de l'espace, c'est-à-dire les attributs "possibles" de l'espace chorotaxique, modifiés, transformés par les divers filtres (3). Elle implique également la recherche des nombreux facteurs qui



interfèrent pour expliquer ces distorsions, facteurs dont le rôle respectif serait à mettre en évidence par des tests séparés et successifs.

Il semble que la configuration cognitive d'une ville puisse être abordée par le biais de la perception des distances entre lieux dans cette ville, les distances traduisant la position des lieux les uns par rapport aux autres. L'hypothèse de base à vérifier va donc être complétée par une hypothèse de travail qui peut s'énoncer ainsi: "les distances perçues par un individu entre des lieux dans une ville expriment l'image mentale de la ville (4) que cet individu porte en lui, c'est-à-dire la configuration cognitive qu'il a construite à partir de ces lieux. Les estimations de distances émises (sous quelque forme que ce soit) entre ces lieux peuvent être considérées comme une bonne approximation des distances cognitives."

La vérification de ces hypothèses, avec la mise en place d'une méthodologie adéquate, nécessite des choix préalables qui devraient être identiques dans l'éventualité d'études parallèles, en particulier:

- . sur les techniques de collecte à adopter pour obtenir des "distances" entre lieux (proximités, estimations directes, croquis, ...)
- . sur la "nature" de la distance à tester selon le mode de locomotion (piétonne, automobile, ..)
- . sur les lieux entre lesquels seront fournies des "mesures" de séparation spatiale (fonctions des lieux, couverture spatiale, ...)
- . sur les sujets à enquêter (âge, sexe, statut familial, statut socio-professionnel, ...)
- . ....

Ces choix effectués de manière stricte et identique pour toutes les villes, l'hypothèse de base doit être décomposée en des hypothèses secondaires, plus simples, qu'il sera plus aisé de tester. L'ordre logique de ces hypothèses commande l'organisation de la démarche méthodologique.



**Hypothèse 1 sur les distances elles-mêmes:**

"Il existe un lien entre distance cognitive et distance chorotaxique dont la force et la forme varient en fonction de facteurs divers".

**Hypothèse 2 sur distances et configurations:**

"Les distances entre lieux permettent de retrouver la configuration spatiale de la ville et de dégager la structure spatiale perçue".

**Hypothèse 3 sur configurations cognitives et monde observé:**

"La configuration cognitive diffère du monde observé par réduction, agrandissement, distorsion, ... de la configuration chorotaxique. Les configurations cognitives peuvent faire apparaître des associations fonctionnelles, géographiques, affectives, ... des lieux, ou des différenciations selon certains critères".

Un test parallèle doit être effectué systématiquement à tous les niveaux de la démarche sur les différences entre les réponses individuelles et les réponses agrégées, les résultats étant complémentaires et faisant ressortir des caractéristiques différentes de la perception.

Des propositions précises vont être exposées maintenant sur l'élaboration de ce protocole méthodologique, étant entendu qu'on dispose donc de données de distances quantifiées, directes ou dérivées, ainsi que d'éléments explicatifs supplémentaires. Elles ont toutes été appliquées à des données recueillies sur la ville de Strasbourg avec un échantillon de sujets réduit pour des raisons matérielles. Les trois étapes distinguées seront présentées de manière identique, en dégagant le but du test, les données utilisées, les méthodes pratiquées et les résultats obtenus, si possible sous forme graphique.



## HYPOTHESE 1. TESTS SUR LES DISTANCES ELLES-MEMES

Cette première étape est justifiée par le fait qu'il est indispensable de connaître les caractéristiques des diverses distances pour les utiliser correctement par la suite. Son but est de rechercher et de mettre en évidence la force et la forme de la liaison existant entre distances chorotaxiques et distances cognitives, utilisant pour cela des distances relevées sur une carte, des estimations directes de distances et des données dérivées (indice de surestimation ...) pour chaque individu et pour les individus agrégés.

Les méthodes pratiquées sont très classiques: corrélation (linéaire, par rang ..), régression (linéaire, polynomiale, ...) avec tests (F de Fisher et T de Student) et graphiques associés sur les données agrégées et les données individuelles, tests de Hald et de Smillie pour comparer les résultats des individus (5).

Les résultats obtenus à ce stade peuvent être présentés sous forme de tableau (Fig. 1).

Ces résultats orienteront les choix méthodologiques pour l'obtention des configurations (6), et permettront une interprétation plus aisée et plus juste.

## HYPOTHESE 2. TESTS POUR L'OBTENTION DE CONFIGURATIONS (à partir des distances)

Le recueil d'estimations de distance n'est qu'un moyen pour aborder la configuration perçue d'une ville: la deuxième étape est destinée à obtenir des configurations spatiales à partir des estimations de distance, étant donné que l'on dispose des distances individuelles et



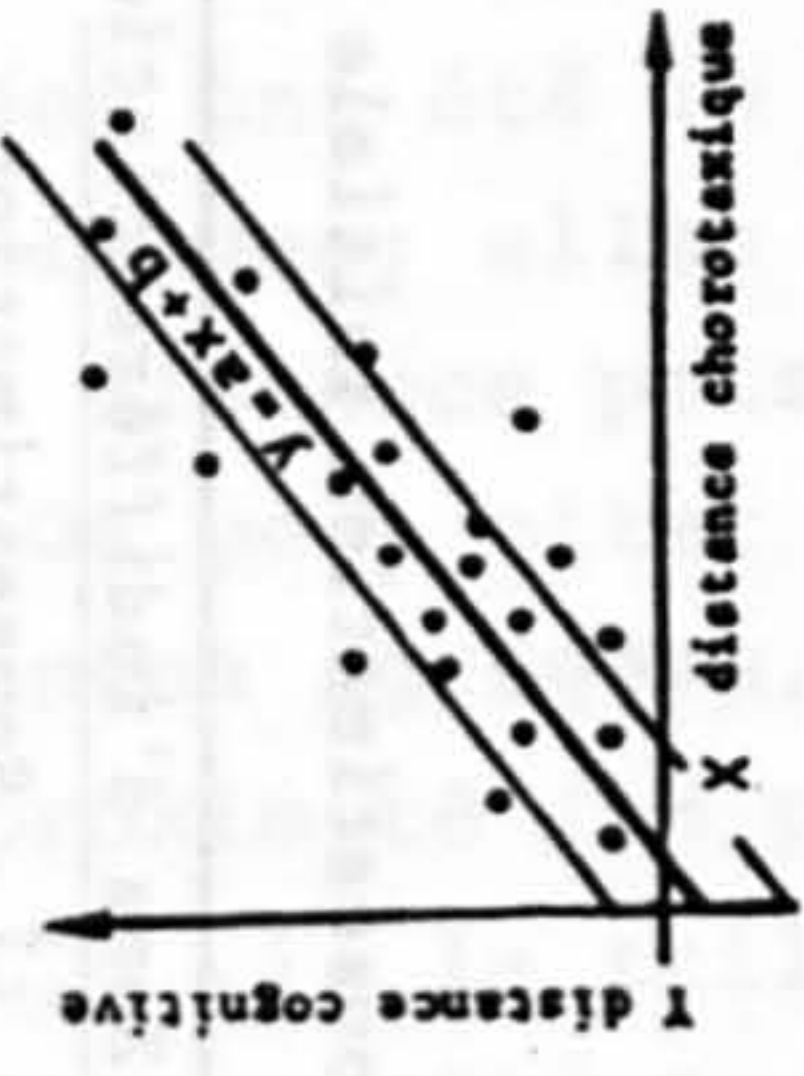
| HYPOTHÈSE TESTÉE  | RÉSULTATS STATISTIQUES   | RÉSULTATS GRAPHIQUES  |
|---|--|---|
| Force de la liaison   | Coefficients de corrélation avec seuil de validité (R, rho, tau)   |   |
| Forme de la liaison   | Equations du meilleur ajustement et validité des coefficients (Y: distance cognitive, et X: distance chorotaxique )<br>Résidus standardisés (distance) | <p>Graphique de régression</p>  |
| "Types" de perception individuelle et formes de liaison associées | Valeurs des tests de Smillie et de Hald.<br>Groupes d'individus et équations caractéristiques associées.   | Graphique "type" pour chaque groupement d'individus.<br>Exemples des 4 grands types de liaison linéaire (Fig. 2)  |

Fig. 1. Hypothèse 1: tests, traitements et résultats



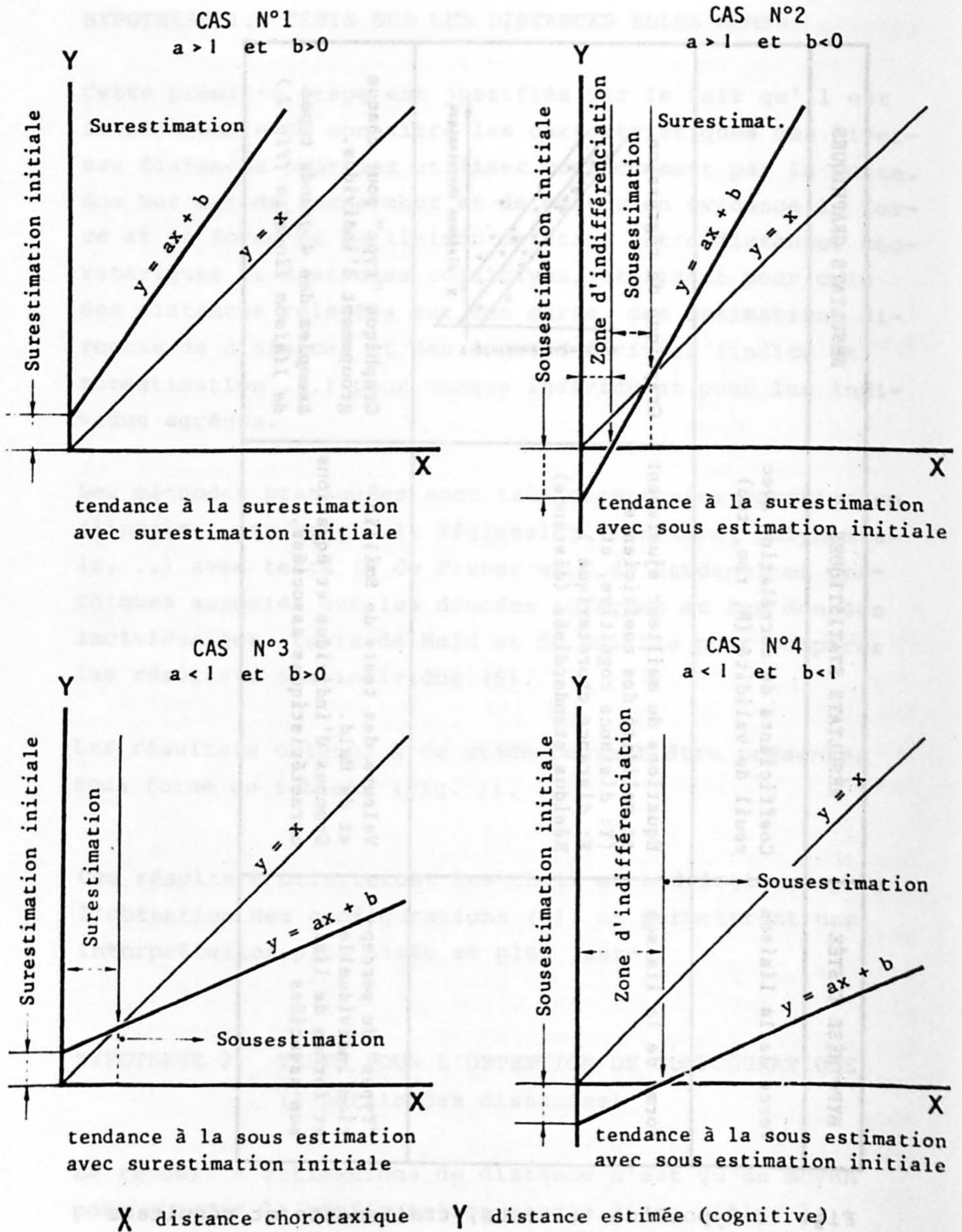


Fig. 2. Distances chorotaxiques et distances cognitives: types de liaison linéaire.



et des distances agrégées pour les  $n$  lieux pris en compte.

Les méthodes utilisées ont été le plus souvent pratiquées par les psychologues; elles varient essentiellement par la fonction distance prise en compte et l'algorithme de calcul. On peut citer pour les données individuelles et les données agrégées, les analyses multidimensionnelles de proximité (en particulier, les programmes KYST, MRSCAL,...), la trilatération et la cartographie non euclidienne (7). Pour les données individuelles seulement, SINDSCAL (ou INDSICAL), analyse multidimensionnelle des proximités pour tableaux multiples, peut être utilisée de manière très fructueuse.

Comme précédemment, les résultats sont réunis dans un tableau graphique illustrant les possibilités des différentes méthodes appliquées (Fig. 3).

Les configurations que l'on obtient, quelle que soit la méthode, montrent les localisations des lieux telles qu'elles sont perçues, et mettent en évidence les associations et les rejets spatiaux; elles peuvent être interprétées à l'aide de variables complémentaires (caractéristiques socio-économiques du groupe, fonction des lieux, ....). Mais les différences avec la carte chorotaxique sont, à ce stade, difficilement mesurables; leur appréhension précise nécessite la troisième étape de cette démarche méthodologique.

### HYPOTHESE 3. CONFIGURATIONS COGNITIVES ET CARTE CHOROTAXIQUE

Ayant fait ressortir les caractéristiques des configurations et disposant donc de "plans cognitifs" des villes, cette troisième étape a pour but essentiel de mesurer et représenter les écarts entre ces espaces cognitifs



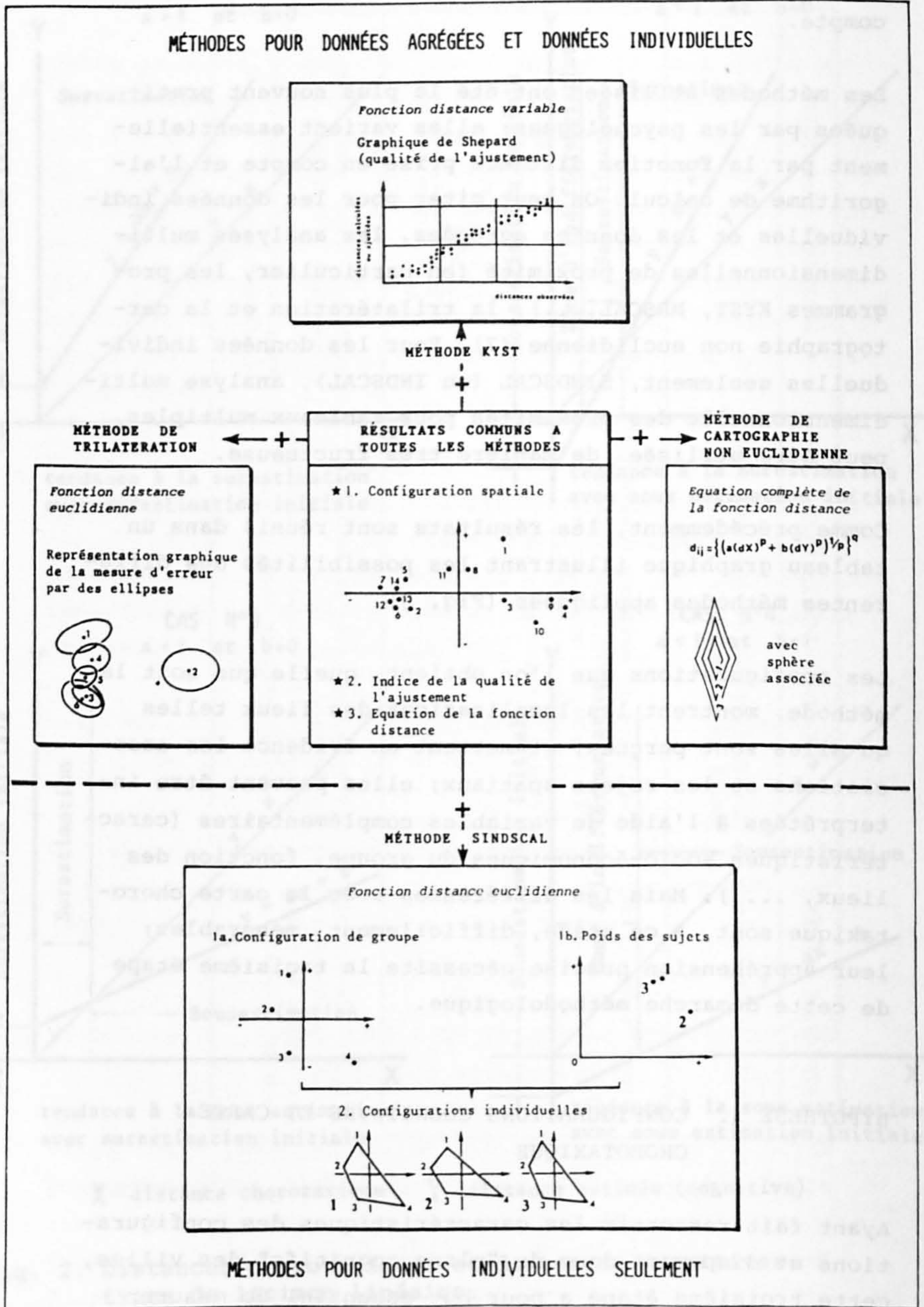


Fig. 3. Hypothèse 2: configurations cognitives: l'apport des différents traitements.



et l'espace chorotaxique. Mais la correspondance établie entre les espaces autorise de plus la vérification de l'hypothèse complémentaire annoncée dans l'introduction sur l'exactitude et la variabilité des localisations selon les individus.

Les méthodes disponibles pour la comparaison des surfaces sont encore peu nombreuses: la régression bidimensionnelle associée aux triangles de Lawson (TOBLER, 1977) semble, pour l'instant, la seule méthode aboutissant à des résultats graphiques et numériques comparables et, de plus, très abondants, résumés dans un schéma (Fig. 4) pour les principaux.

Le traitement des réponses individuelles pour chaque lieu (8) se décompose en deux parties complémentaires représentées dans la Fig. 5 (GALE, 1980):

- . La comparaison entre le centre moyen des localisations individuelles et la position géographique du même lieu donne une mesure de l'exactitude des réponses.
- . Un indice de déviation spatiale standard, illustré par des ellipses et complété par des mesures statistiques, permet de connaître la variabilité des réponses et de disposer ainsi d'une mesure de la "fiabilité" des résultats et des conclusions.

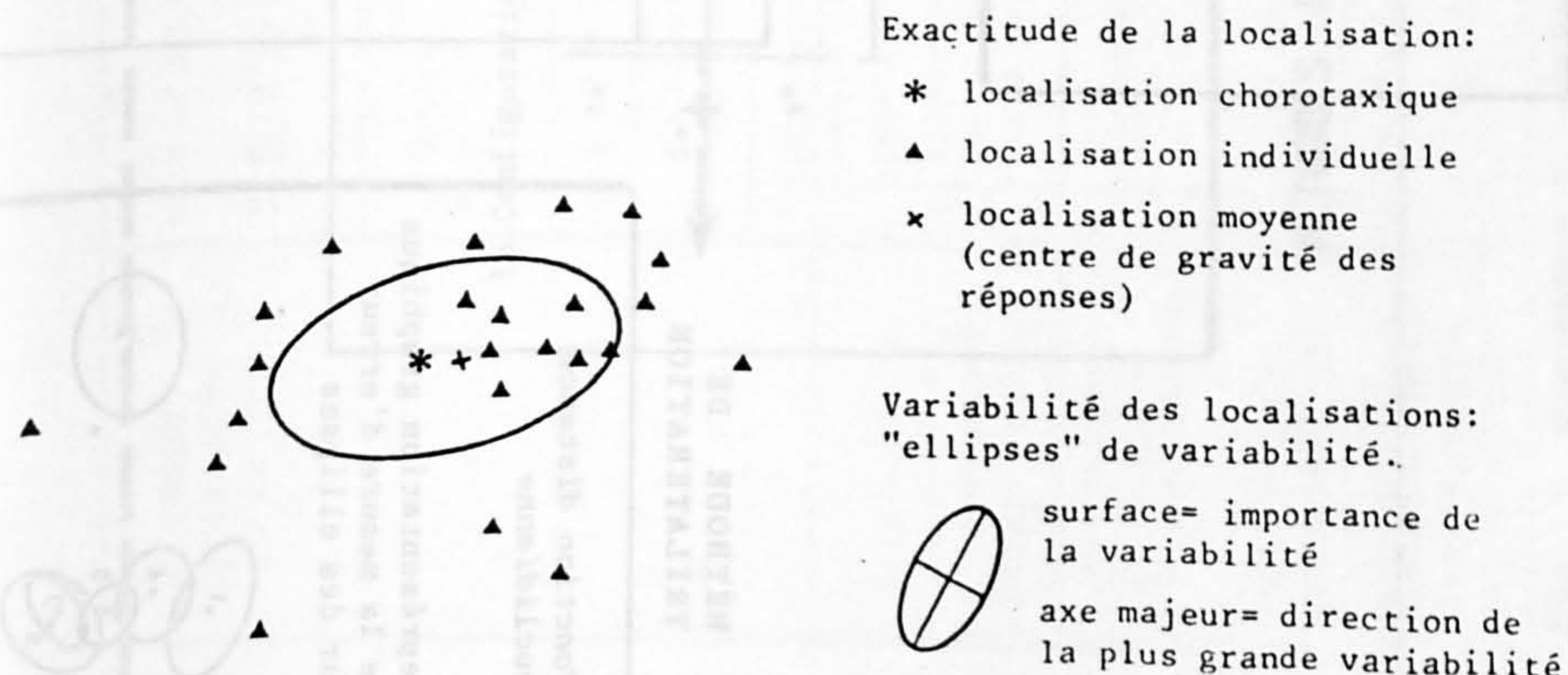
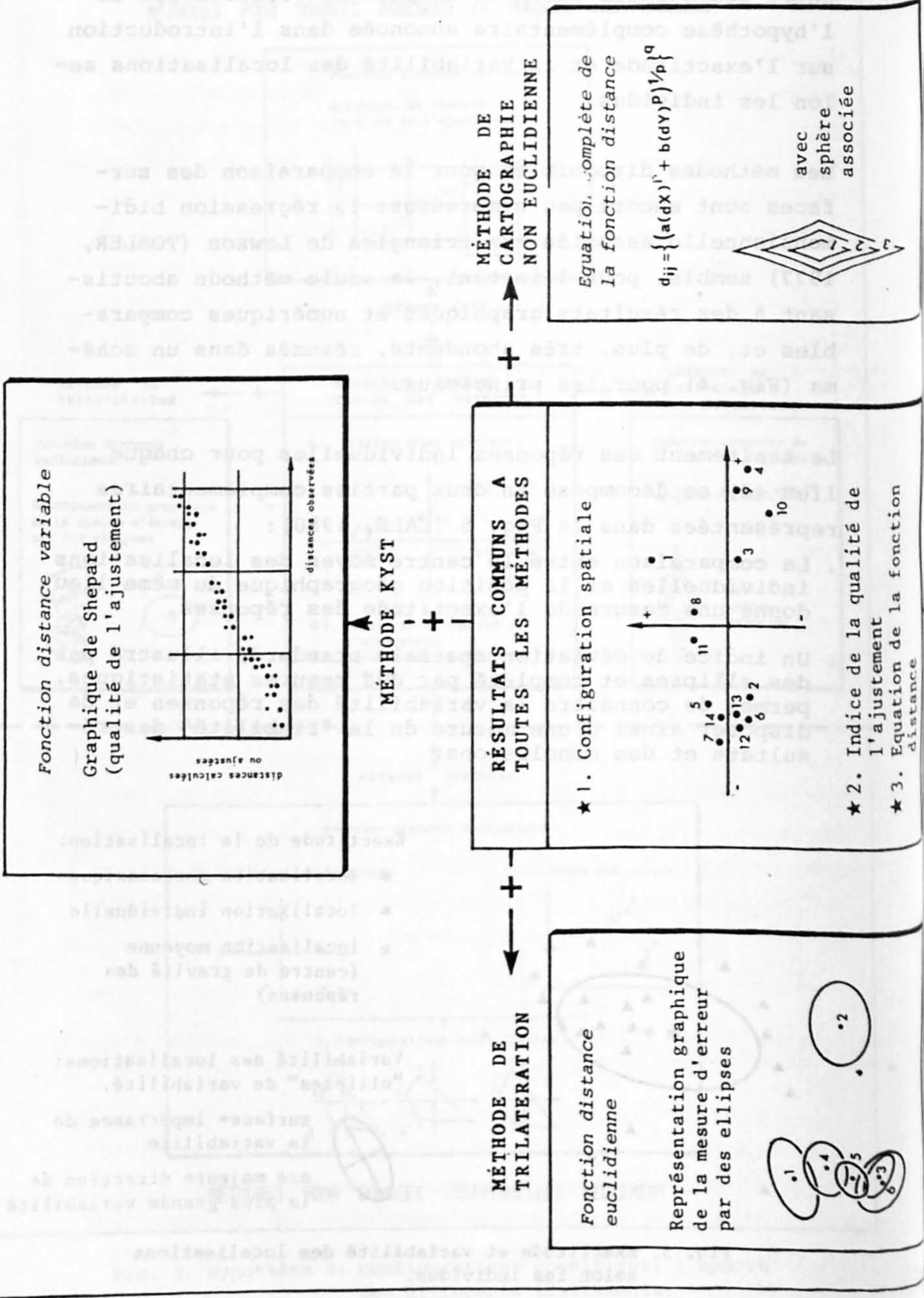


Fig. 5. Exactitude et variabilité des localisations selon les individus.

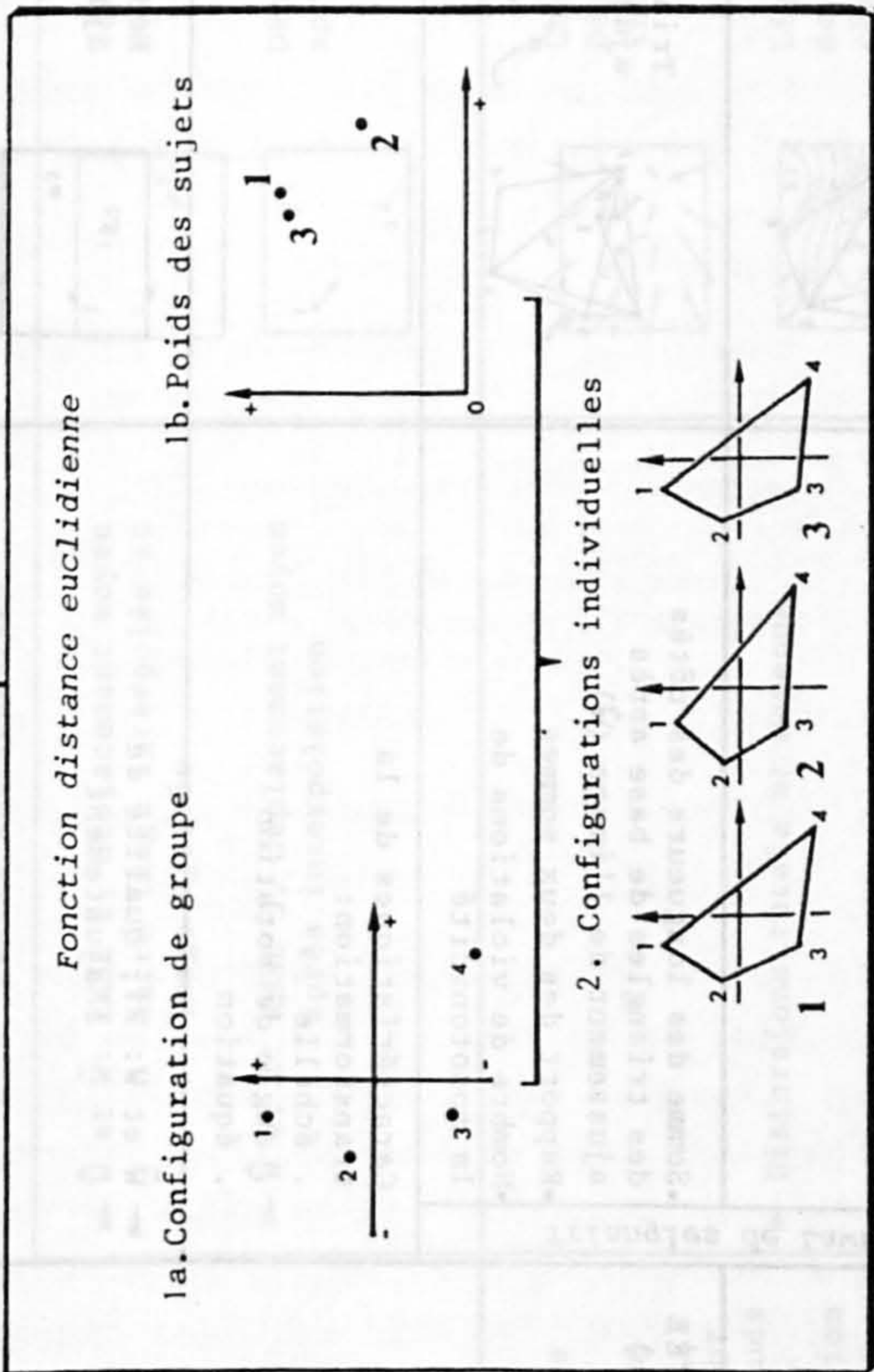


MÉTHODES POUR DONNÉES AGRÉGÉES ET DONNÉES INDIVIDUELLES





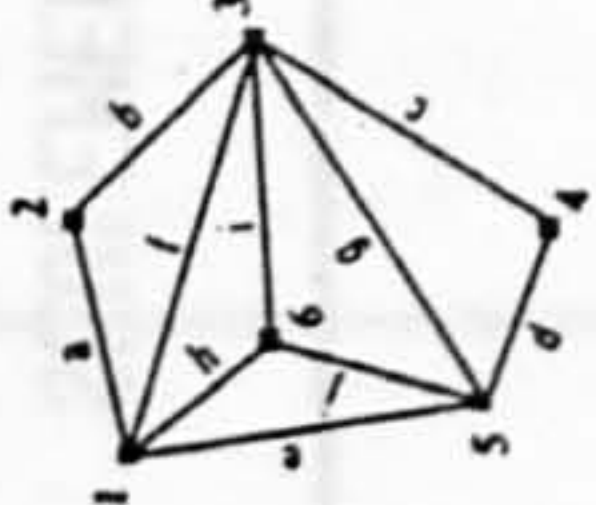
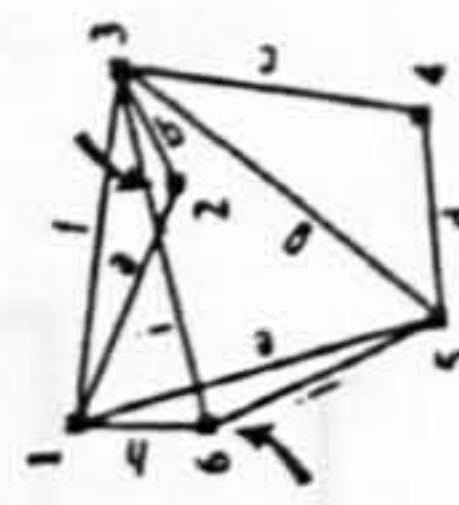


MÉTHODE SINDSCAL



MÉTHODES POUR DONNÉES INDIVIDUELLES SEULEMENT

Fig. 3. Hypothèse 2: configurations cognitives: l'apport des différents traitements.



| CONFIGURATIONS ET COORDONNÉES CORRESPONDANTES             | RÉSULTATS STATISTIQUES  | RÉSULTATS GRAPHIQUES   |
|---|---|--|
| ORIGINAL Z<br>( $X_i$ et $Y_i$ )                          | <p>• Somme des longueurs des côtés des triangles de base</p>  | <p>Triangles de base dans l'original <b>Z</b></p>                        |
| IMAGE AJUSTÉE<br>$\hat{W}$ ( $\hat{U}_i$ et $\hat{V}_i$ ) | <p>Triangles de base après ajustement de l'image <b>W</b></p> <p>Points dont l'importance du déplacement implique des violations de la monotonie.</p>  | <p>Caractéristiques de la transformation:</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>. échelle</li> <li>. angle de rotation</li> <li>. équation</li> </ul> |
|   | <p>► <math>\hat{W}</math> et <b>W</b>: RI, qualité de l'ajustement</p>  | <p>Localisations ajustées</p>    |
|   | <p>► <math>\hat{W}</math> et <b>Z</b>: RMSE 1, déplacement moyen après ajustement</p>   | <p>Déplacements des lieux après ajustement</p>                         |






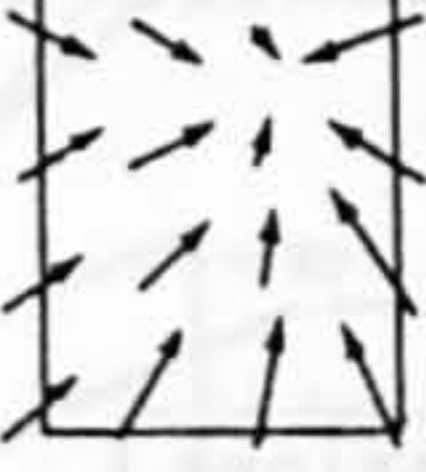


|   |  |   |
|---|--|---|
| <p><b><math>\hat{W}</math> IMAGE INTERPOLÉE</b><br/>(<math>\hat{U}_i</math> et <math>\hat{V}_i</math>)</p>              | <p>► <math>\hat{W}</math> et <math>\hat{W}</math>: R3, qualité de l'interpolation</p> <p>► <math>\hat{W}</math>, <math>\hat{W}</math> et Z: R2, qualité du modèle après interpolation</p>                  | <p>Localisations interpolées</p>    |
| <p>Extension des résultats à l'ensemble de la surface = Résultats pour tous les noeuds de la grille d'interpolation</p> | <p>► <math>\hat{W}</math> et <math>\hat{W}</math>: RMSE 2, déplacement moyen entre image interpolée et image ajustée</p> <p>► <math>\hat{W}</math> et Z: RMSE 3, déplacement moyen après interpolation</p> | <p>Déplacements entre <math>\hat{W}</math> et <math>\hat{W}</math></p>  <p>Déplacements des lieux après interpolation</p>   |
|   |  | <p>Champ vectoriel</p> <p>Déplacement après interpolation</p>  <p>Lignes d'égale force de déformation en chaque point de la surface</p>  <p>Champ tensoriel = résultat des forces de déformations</p> <p>Indicateur de Tissot après interpolation</p>  |

Fig. 4. Comparaison des espaces cognitifs et chorotaxiques: résultats principaux obtenus par la régression bi-dimensionnelle et les triangles de Lawson.



Ces méthodes permettent l'identification des divergences entre les espaces cognitifs et l'espace chorotaxique, la mesure des distorsions, et aboutissent à la constitution de fiches distinctes caractérisant la perception et les déformations pour chaque lieu et pour chaque sujet.

### CONCLUSION

La démarche méthodologique complète comprend donc trois grandes étapes et quatre types de résultats principaux (Fig. 6).

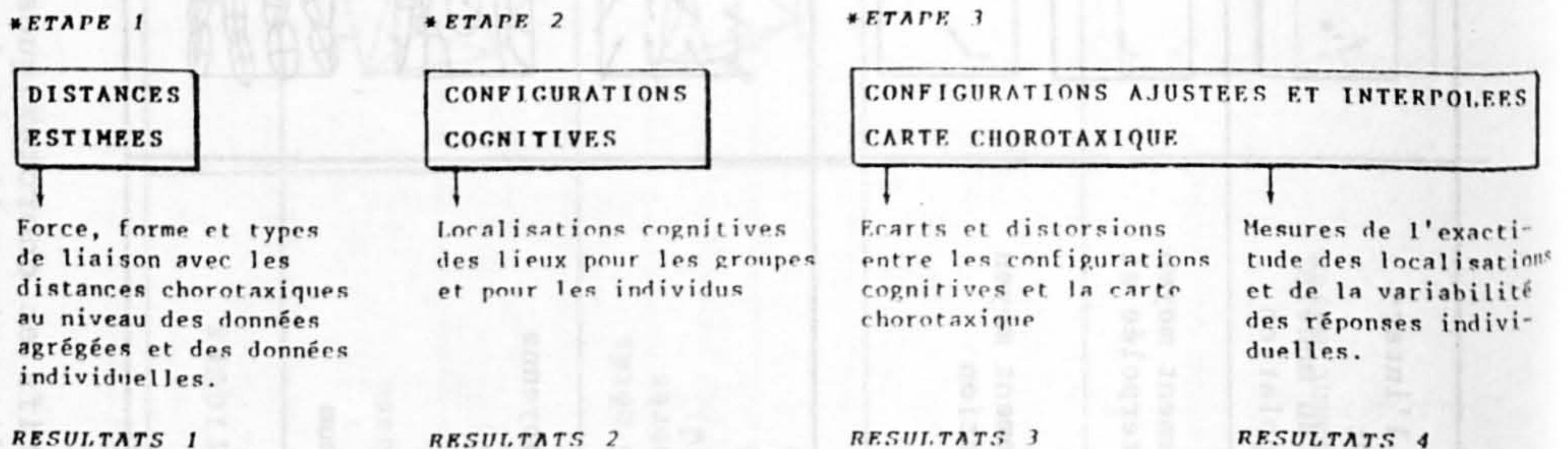


Fig. 6. Les différentes étapes du protocole méthodologique.

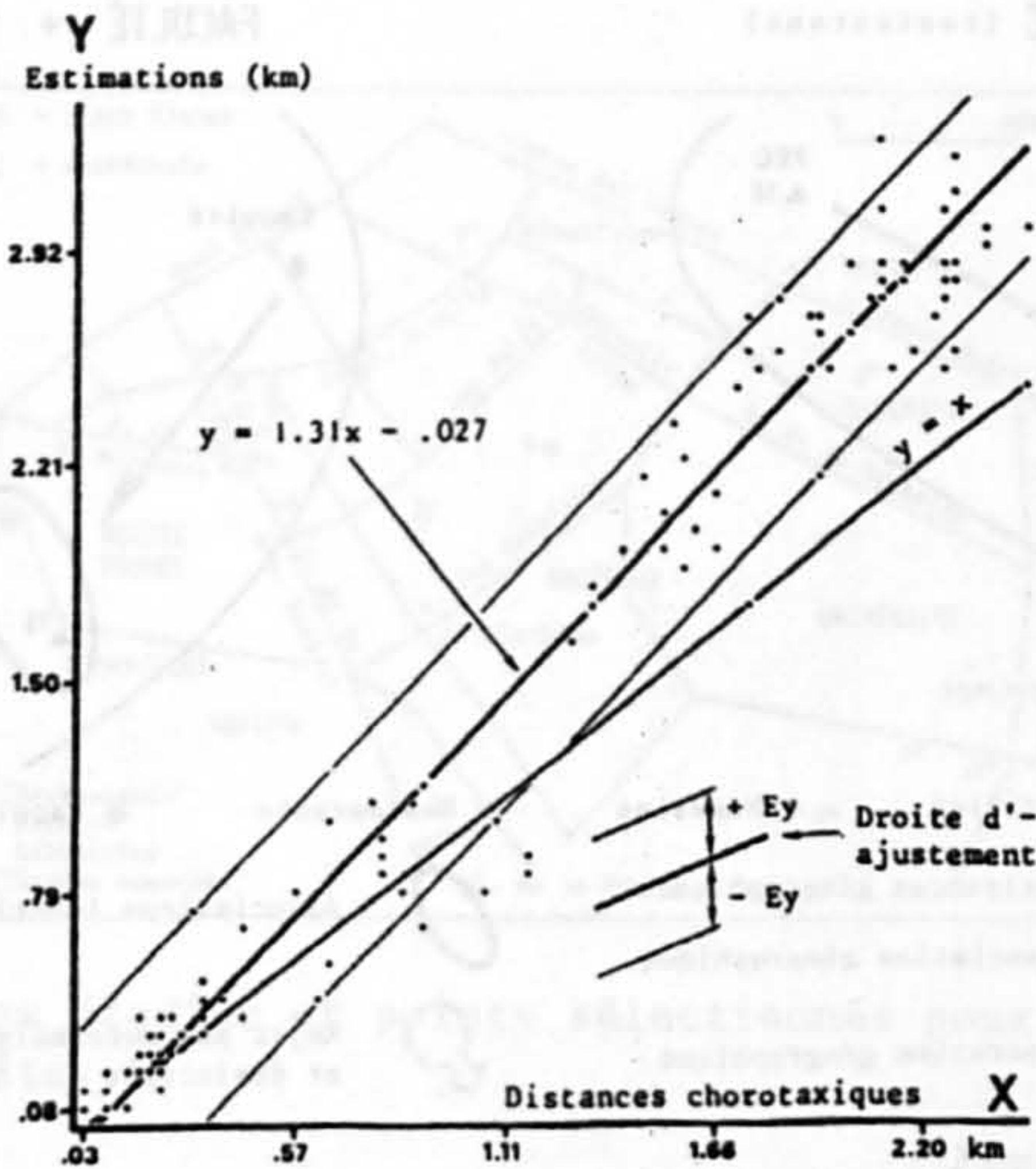
Si des expériences de ce type sont répétées dans des villes différentes, en suivant avec précision et rigueur cette démarche, alors il sera possible de dégager, du moins nous l'espérons, des constantes, des caractéristiques précises sur la manière dont les citoyens perçoivent les villes, et donc, par la suite, de mieux comprendre leur comportement et les incidences des aménagements possibles.

Pour conclure d'une façon plus concrète nous donnons un exemple d'application de cette démarche qui a porté sur la ville de Strasbourg, à partir d'estimations de distances piétonnes en kilomètres provenant d'un groupe d'étudiants en géographie (9) (Fig. 7 a, b, c).



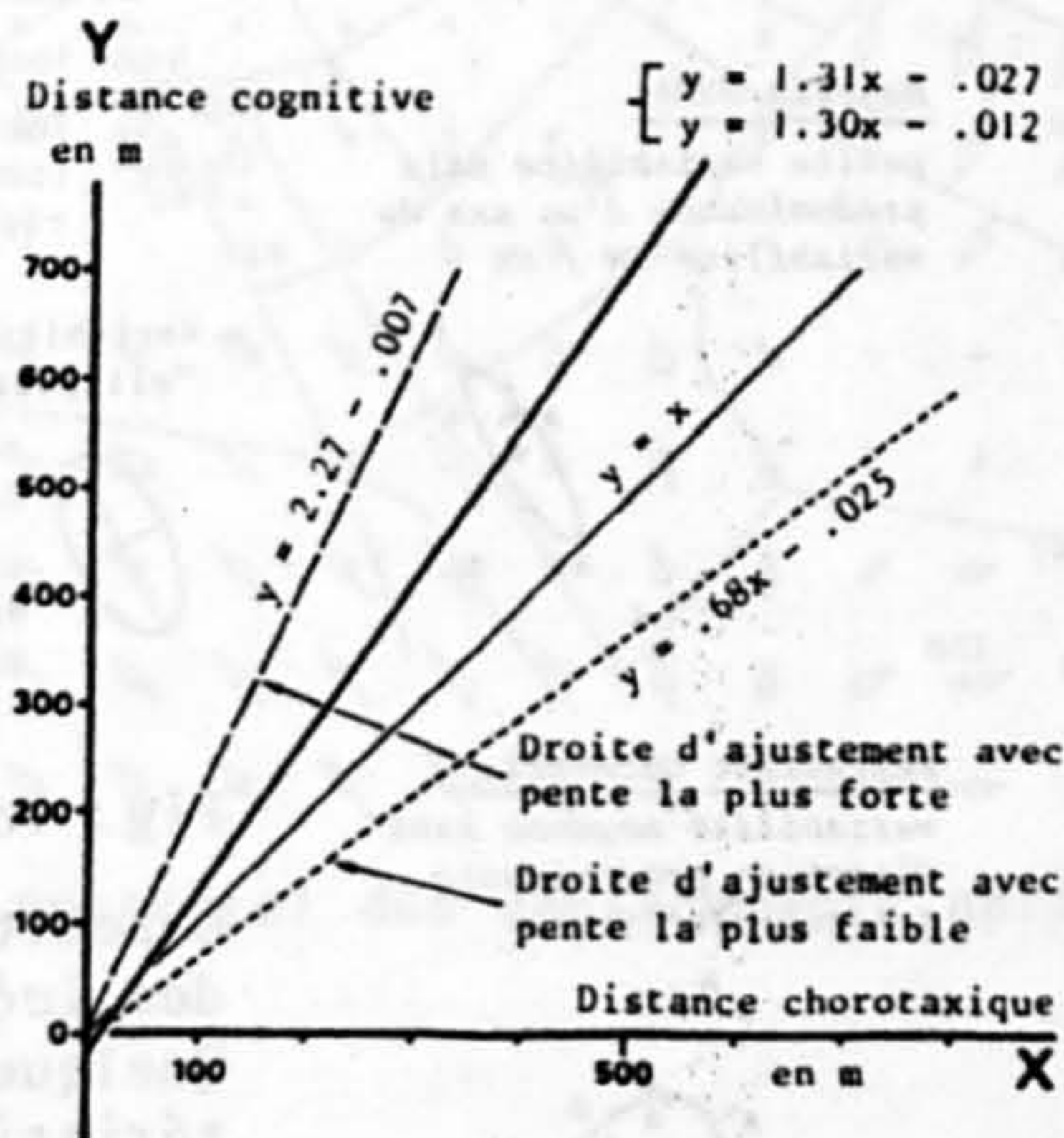
Fig. 7a. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etape 1.

Fig. 7a1.



Liaison entre distance cognitive et distance chorotaxique à Strasbourg (données agrégées en km).

Fig. 7a2.



Liaison entre distance cognitive et distance chorotaxique à Strasbourg (en km). Variation de la forme selon les individus.



Fig. 7b et c. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etapes 2 et 3.

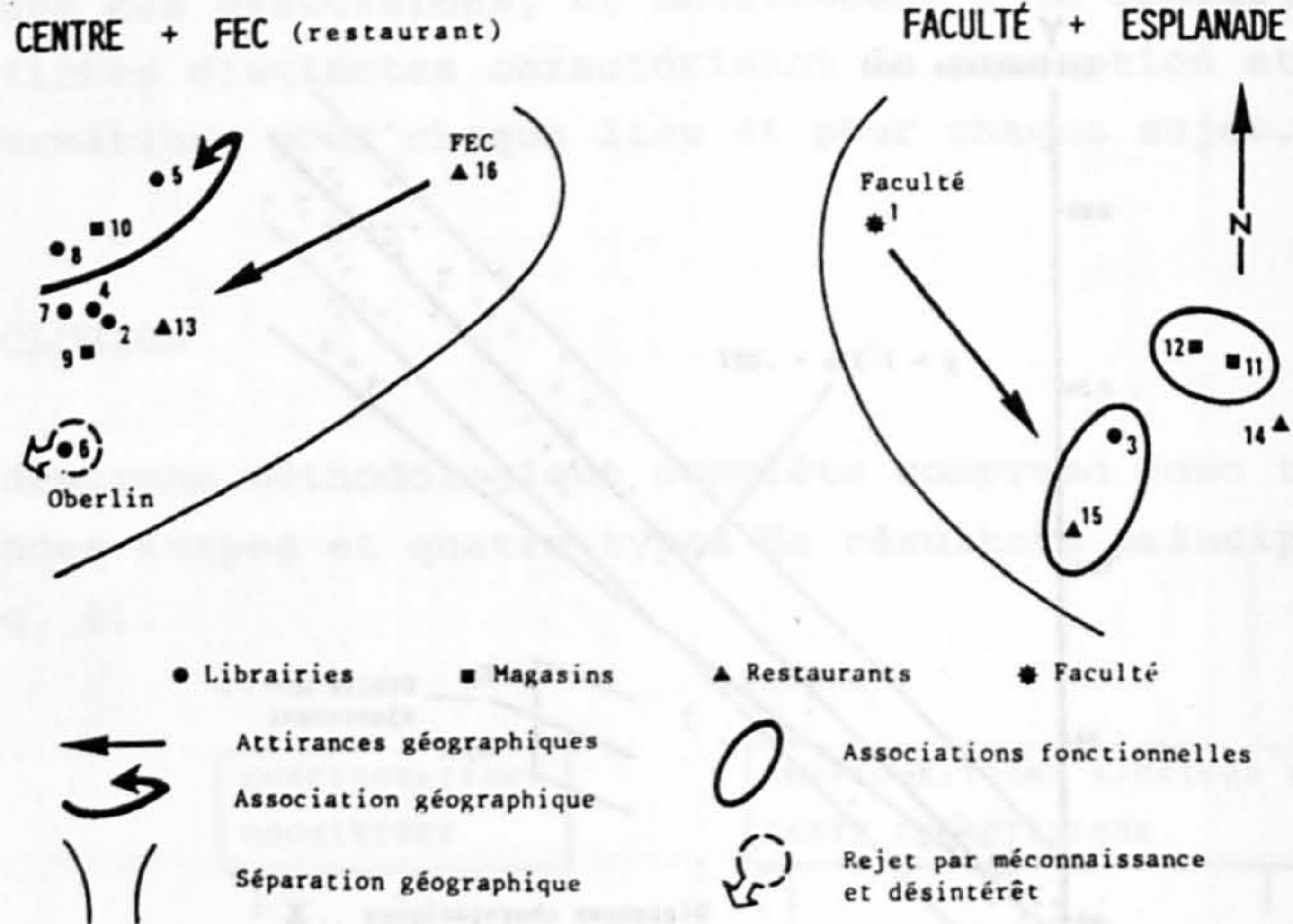


Fig. 7b. Configuration cognitive de Strasbourg (estimations piétonnes en km). Méthode KYST avec distance euclidienne et données agrégées. Stress = 7.5.

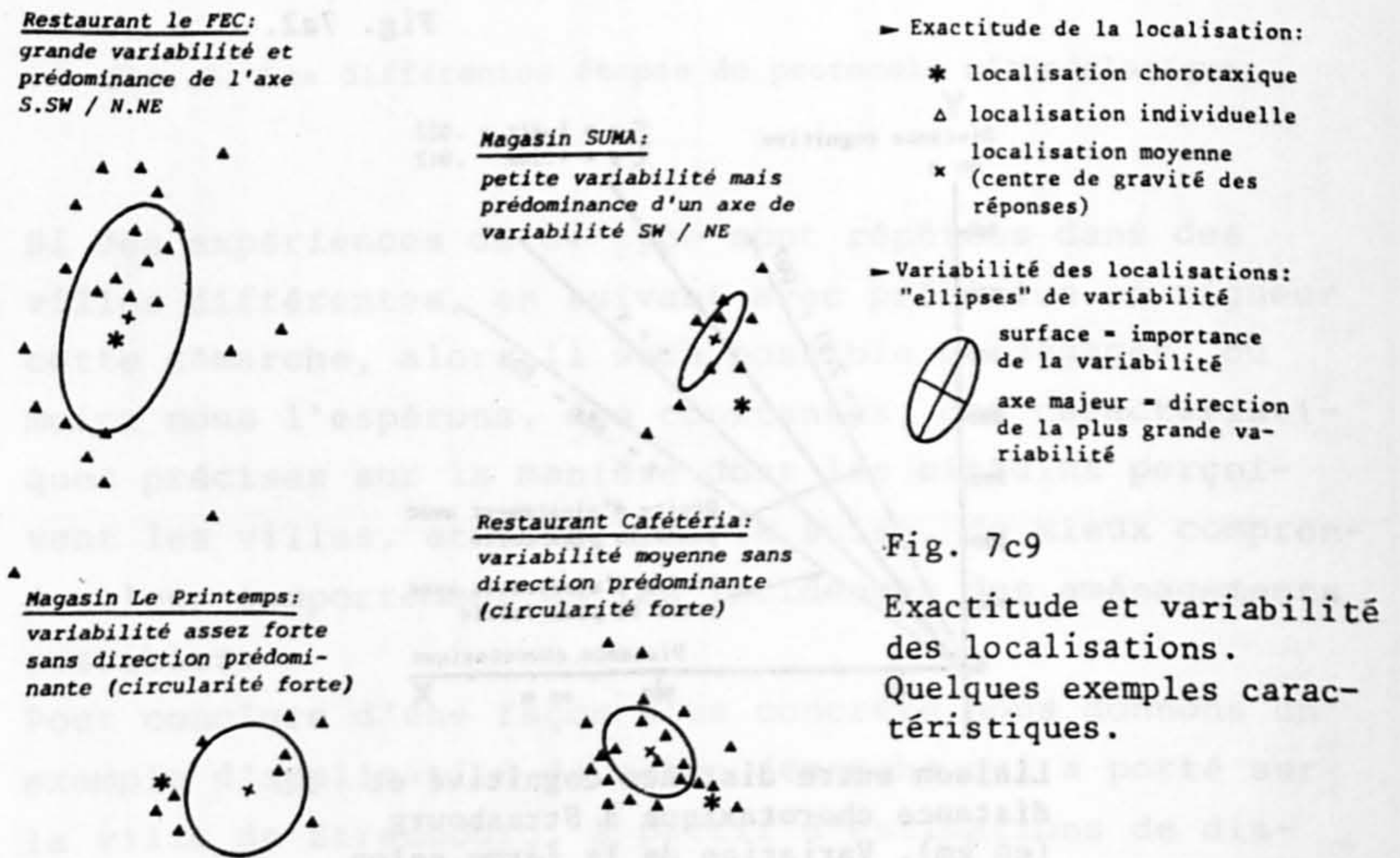
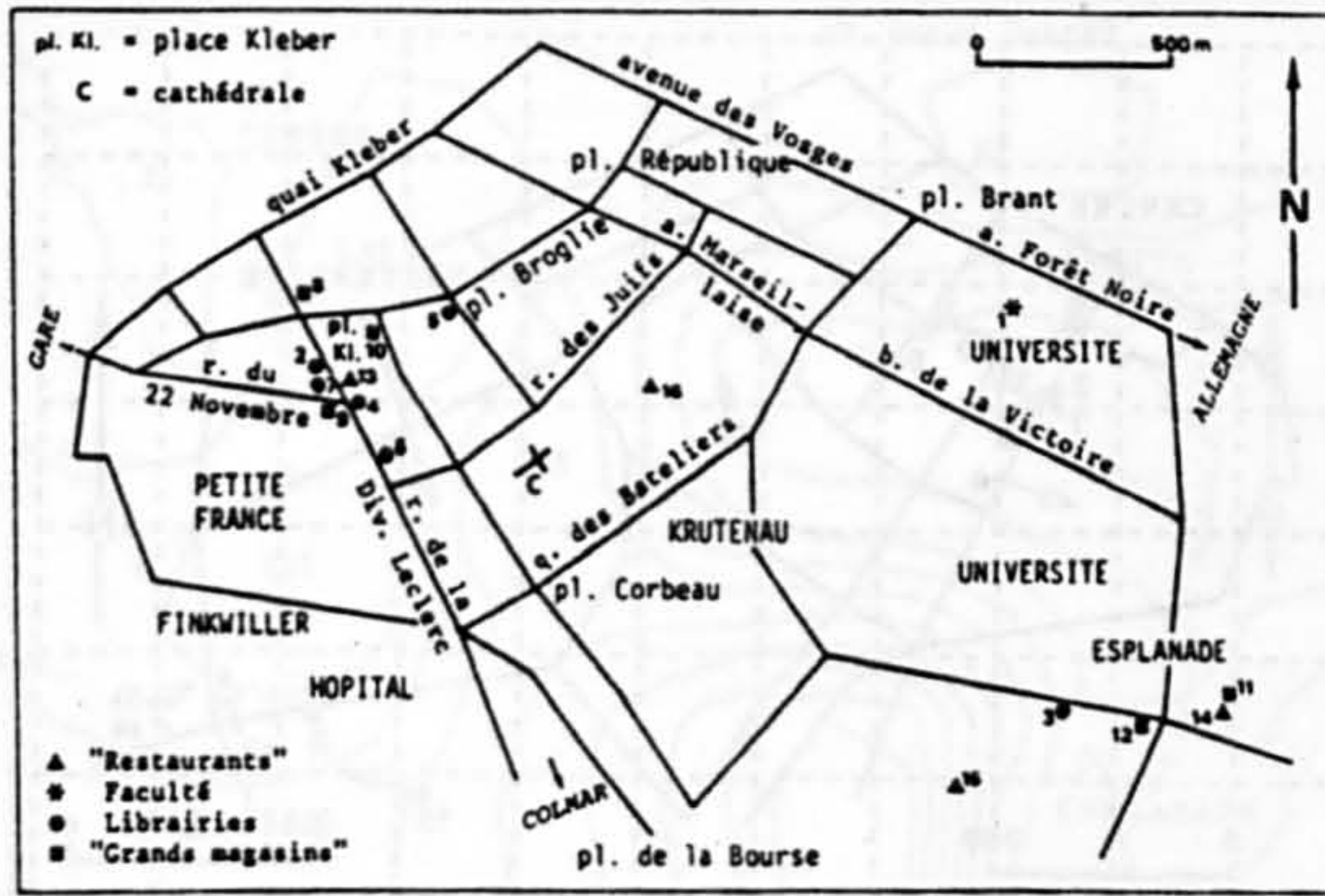


Fig. 7c9  
Exactitude et variabilité des localisations. Quelques exemples caractéristiques.



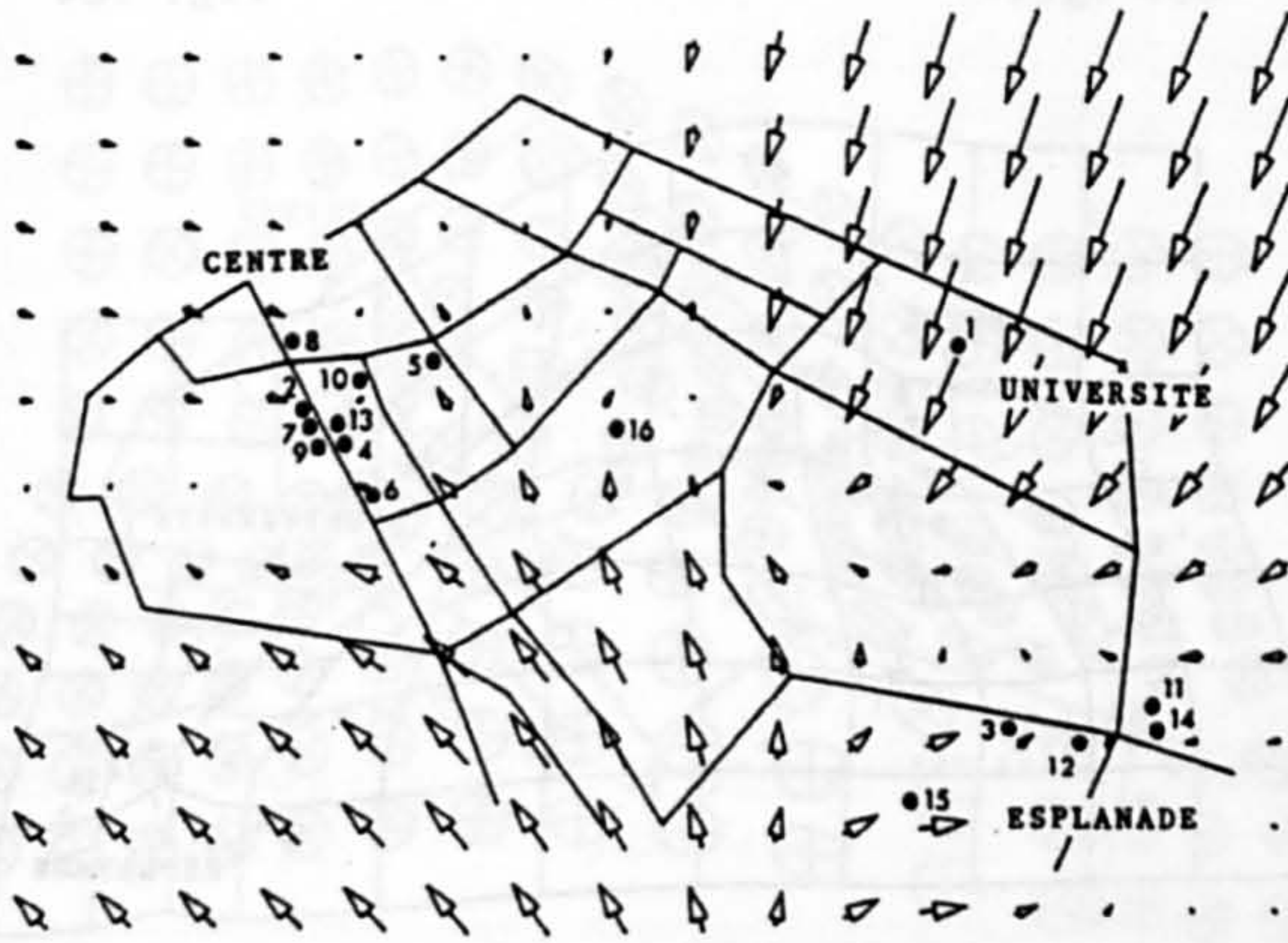
Fig. 7c. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etape 3.

Fig. 7c1



Zone étudiée et points sélectionnés pour l'enquête.

Fig. 7c3

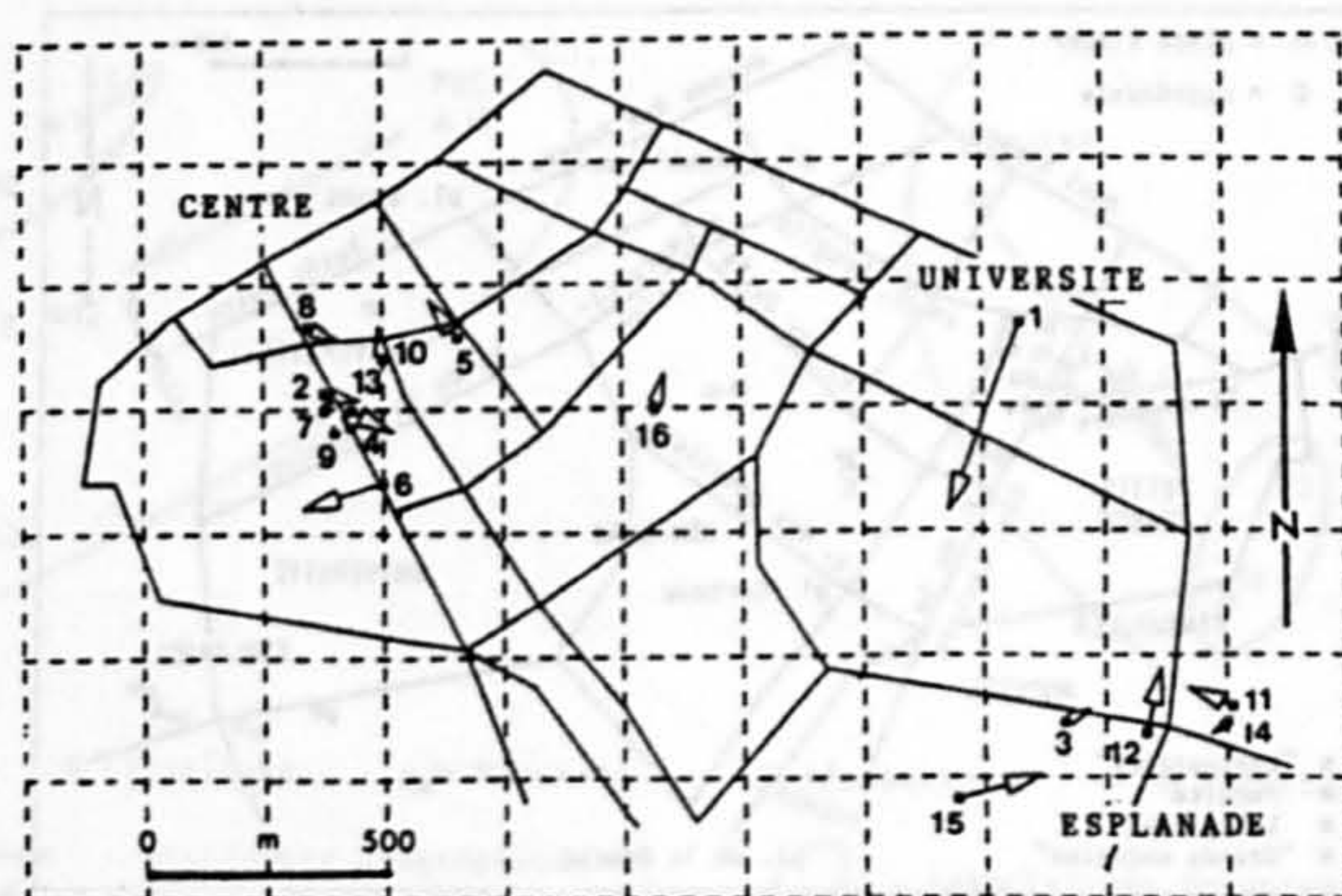


Champ vectoriel des déplacements après interpolation.



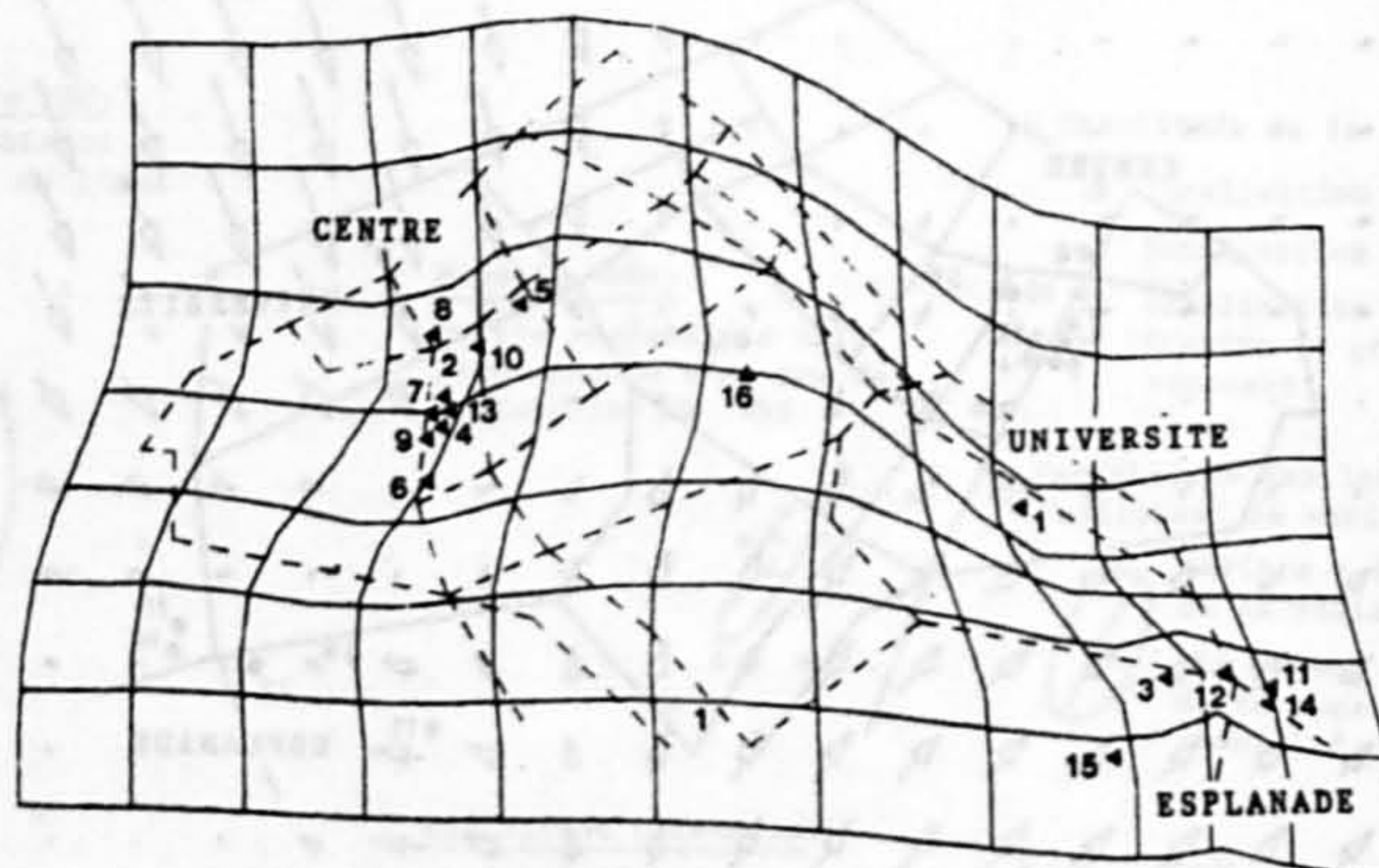
Fig. 7c. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etape 3.

Fig. 7c2



Configuration chorotaxique: les localisations géographiques. Localisations des points dans l'original et sur l'image après ajustement. Vecteurs de déplacement.

Fig. 7c4

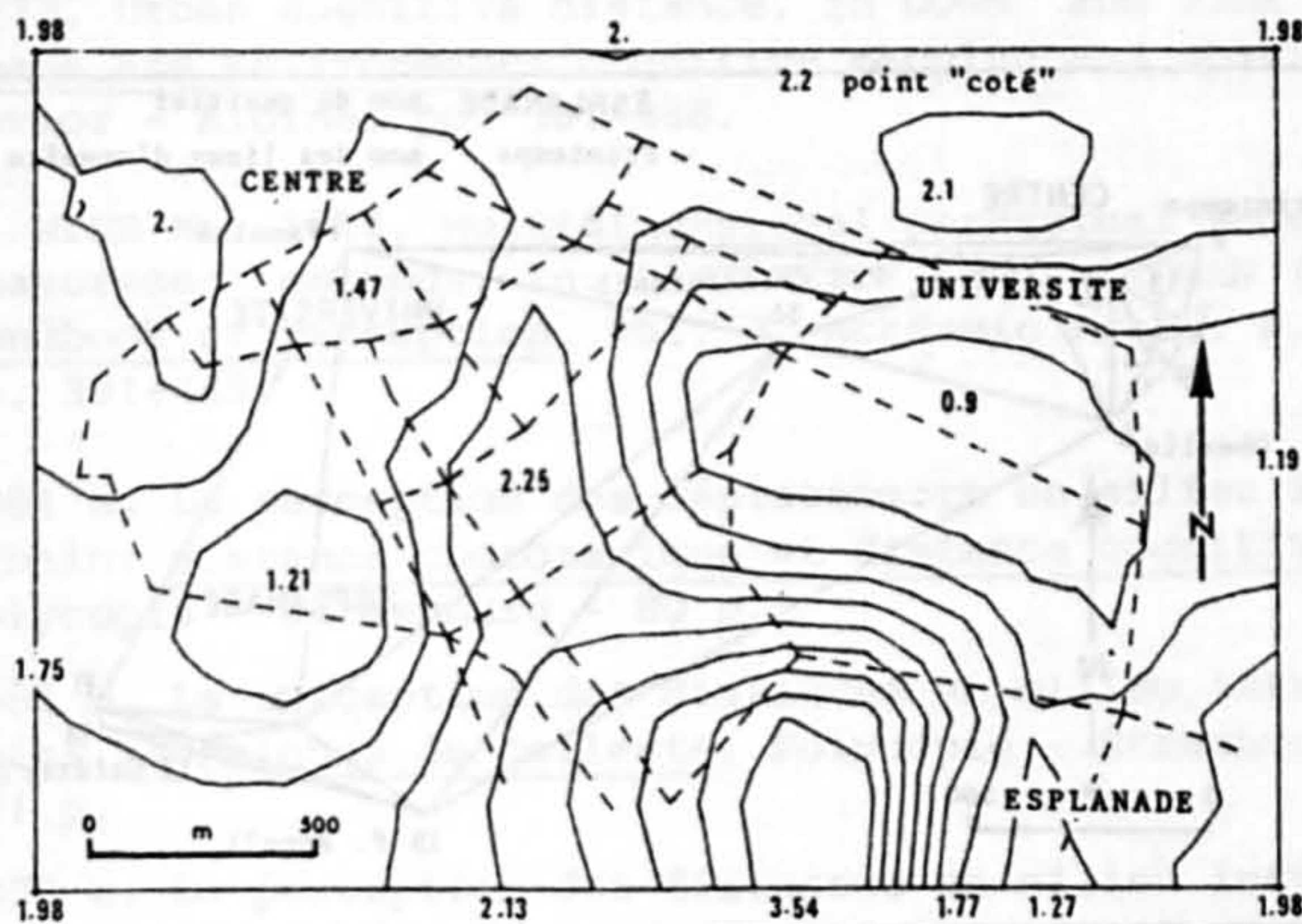


Configuration cognitive: les localisations perçues. Localisations des points sur l'image après interpolation. Déformation de l'ensemble de la surface.



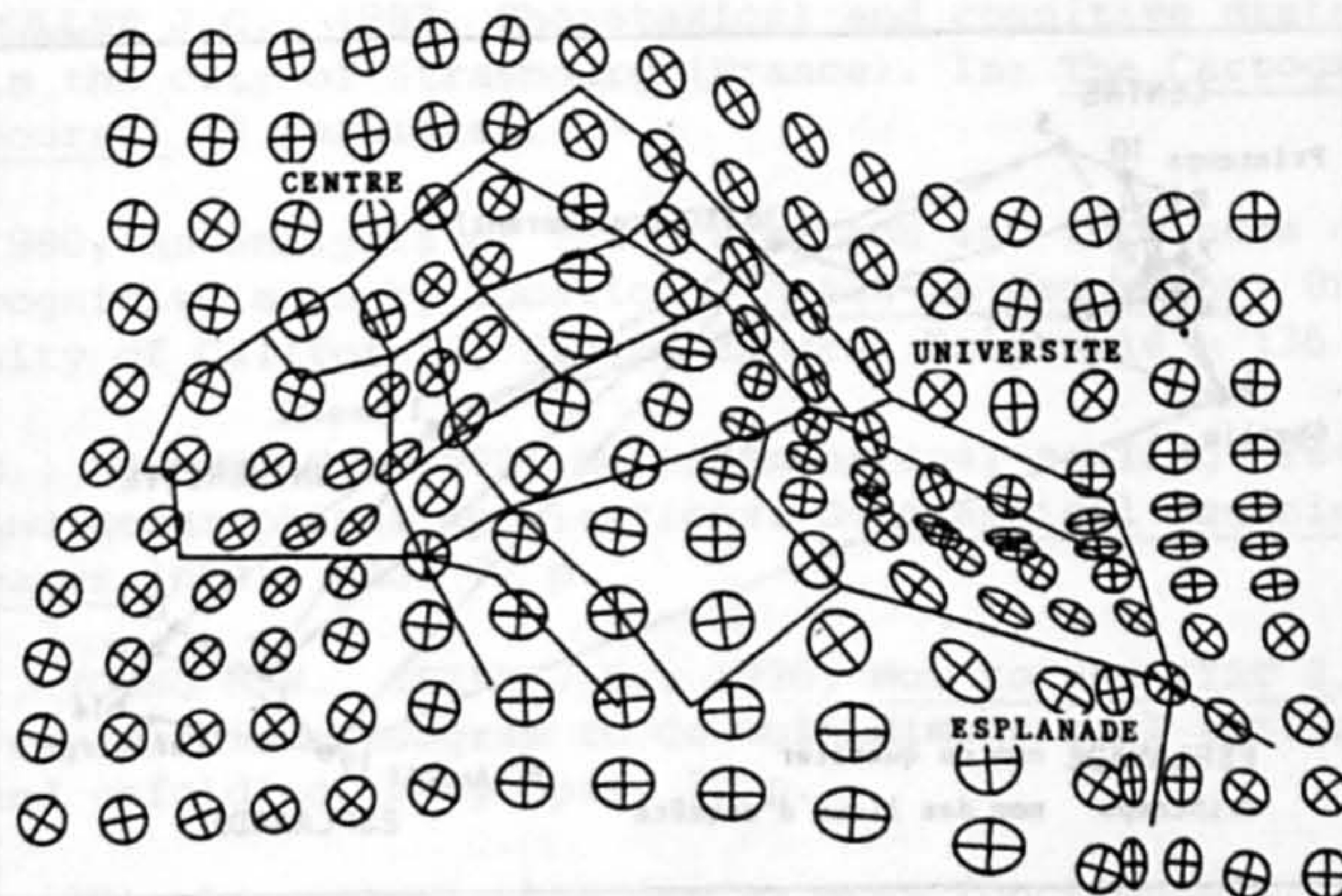
Fig. 7c. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etape 3:

Fig. 7c5



Force de déformation en chaque point de la surface d'interpolation.  
 Isoligne = ligne d'égale force de distorsion.

Fig. 7c6



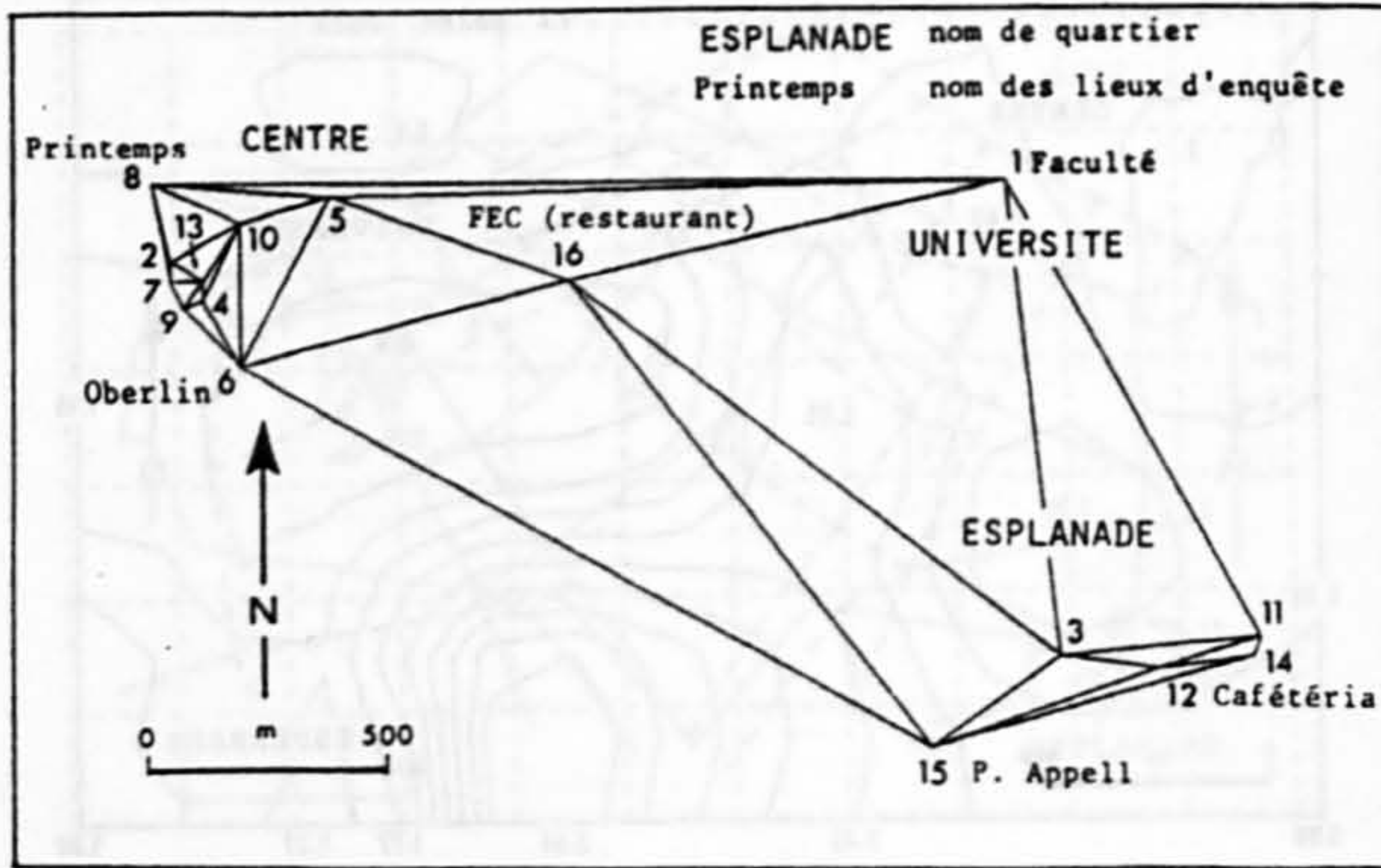
(axe majeur de l'ellipse = direction de la déformation maximale)  
 (surface de l'ellipse = quantité de distorsion en chaque point)

Champ tensoriel résultant (strain tensor) après interpolation, avec indicateur de Tissot en chaque noeud de la grille d'interpolation.



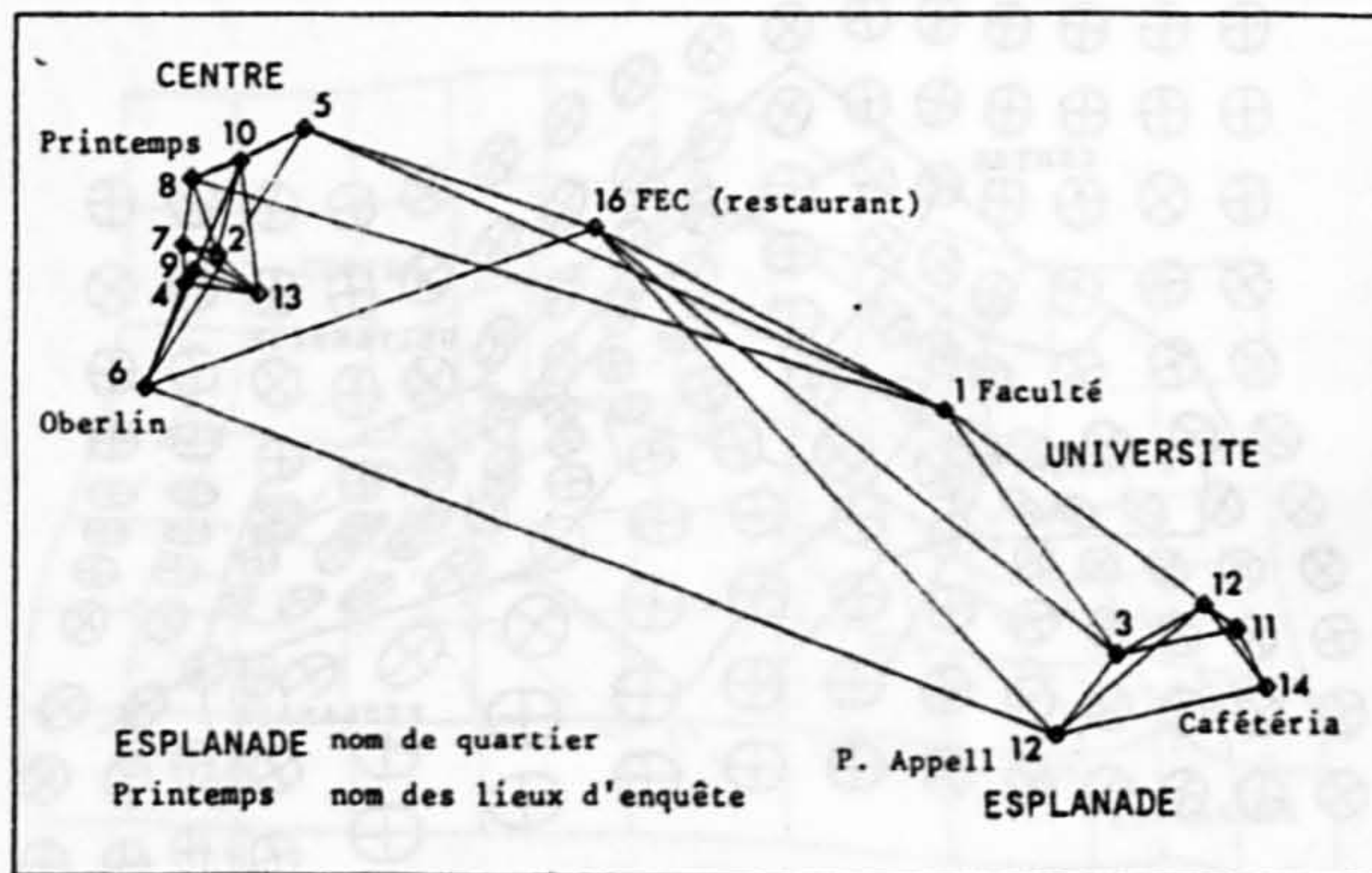
Fig. 7c. RESULTATS SUR STRASBOURG: Etape 3.

Fig. 7c7



Construction des triangles de Lawson sur les localisations chorotaxiques.

Fig. 7c8



Construction des triangles homologues sur les localisations cognitives après ajustement.



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES (10)

- BRIGGS R., 1973, Urban cognitive distance. In DOWN and STEA (eds). Image and Environment: cognitive mapping and spatial behavior - Aldine. pp. 361-388.
- CARROLL J.D., WISH M., 1974, Multidimensional perceptual models and measurement methods. In: CARTERETTE and FRIEDMAN (eds). Handbook of perception. Vol. 2. Academic Press. N.Y. pp. 391-445.
- CAUVIN C., 1981 a, La perception des déplacements en milieu intra-urbain: distance chorotaxique et distance cognitive. Polycopié - Strasbourg - 80 p.
- 1981 b, La perception des distances en milieu intra-urbain: techniques de collecte. Polycopié - Strasbourg - 101 p.
- 1983 a, La perception des distances en milieu intra-urbain. In: Synthèse et Documentation. CNRS. (à paraître)
- 1983 b, Une méthode de comparaison de données localisées: La régression bidimensionnelle. Application à la perception de configurations dans la ville de Strasbourg. L'Espace Géographique (à paraître).
- CAUVIN C., MULLER J.C., 1982, Chorotaxical and cognitive distances in the city of Strasbourg (France). In: The Cartographic Journal (à paraître).
- GALE N.D., 1980, An analysis of the distortion and fuzziness of cognitive maps by location. Thesis in Geography. University of California, Santa Barbara. Polycopié - 136 p.
- GOLLEDGE R.G., RUSHTON G., 1972, Multidimensional scaling: review and geographical applications. Geographical technical paper (n°4). AAG. 77 p.
- KRUSKAL J.B., YOUNG F.W., SEERY J.B., 1976, How to use KYST 2, a very flexible program to do multidimensional scaling and unfolding. Polycopié, 72 p.
- MULLER J.C., 1981, La cartographie des espaces fonctionnels. L'Espace Géographique (à paraître).
- MOORE G.T., GOLLEDGE R.G., 1976, Environmental knowing. Dowden, Hutchinson and Ross Inc. 435 p.
- SMILLIE K.W., 1966, An introduction to regression and correlation. Academic Press, London . 168 p.



TOBLER W.R., 1973, Selected computer programs. Michigan Geographical Publication n°1. Department of Geography. University of Michigan, Ann Arbor. 162 p.

, 1976, The Geometry of mental maps. In: GOLLEDGE and RUSHTON (eds). Spatial choice and spatial behavior. Ohio State University Press, Columbus. pp. 69-82.

, 1977, Bidimensional regression: a computer program. Santa Barbara. University of California. 71 p. ronéotées.

, 1978, Comparison of plane forms. The Geographical Analysis. Vol. X, n°2. pp. 154-162.



## NOTES

- (1) Dans le cadre d'une autre étude (CAUVIN, 1981 b), nous avons tenté de mettre en évidence les conséquences de l'utilisation des différentes techniques de collecte sur les résultats obtenus. Parallèlement, l'analyse systématique d'articles et ouvrages publiés sur le sujet a montré de manière flagrante que peu d'études étaient comparables, et qu'il était donc vain, pour l'instant, de vouloir dégager des constances et des régularités dans le domaine de la perception spatiale urbaine.
- (2) Le vocabulaire utilisé a été proposé dans un article précédent (CAUVIN, 1981 a). Les définitions peuvent être révisées et discutées; nous les utiliserons ici, telles qu'elles, l'objet de cet exposé étant purement méthodologique. Nous rappelons simplement les trois définitions de base concernant les distances sur lesquelles nous nous appuyerons:
- "Une distance est une quantité mesurable de séparation spatiale existant nécessairement entre deux points, mais reconnue en fonction de motivations particulières par une ou plusieurs personnes".
- "Distance chorotaxique avec attributs objectifs: Quantité mesurable de séparation spatiale, existant nécessairement, avec des attributs spécifiques possibles mesurables universellement, mais reconnue en fonction de motivations particulières par une ou plusieurs personnes".
- "Distance cognitive: Quantité de séparation existant entre deux lieux (visibles ou non en même temps), reconnue par un sujet, même s'il n'a pas "vécu" cette séparation, à l'aide des informations perçues ou des croyances émises en l'absence des distances, et des informations obtenues par des éléments non directement en relation avec ces distances".
- (3) "Attributs possibles" .. et .. "filtres": termes précisés et explicités dans l'article cité ci-dessus. pp. 18-20. Notons que l'ensemble des travaux préliminaires sur le vocabulaire et les techniques a été regroupé dans un ouvrage à paraître au CNRS (CAUVIN, 1983).
- (4) Nous accepterons ici, provisoirement, l'hypothèse que chaque individu porte en lui une image mentale de l'espace; cette hypothèse est tantôt acceptée, tantôt controversée selon les auteurs.
- (5) Ces tests ont en particulier été utilisés par BRIGGS dans son étude sur les distances cognitives à Columbus (BRIGGS, 1973).
- (6) Ainsi une liaison linéaire entre distance cognitive et distance chorotaxique induira plutôt l'utilisation d'une distance euclidienne pour l'analyse multidimensionnelle des proximités, alors qu'une liaison puissance (avec exposant inférieur à 1) conduira à l'application d'une distance dominante.
- (7) Ces méthodes sont exposées dans de nombreux articles et ouvrages. Citons en particulier CARROLL, GOLLEDGE, KRUSKAL, MULLER, ROSKAM, RUSHTON, TOBLER et WISH.



- (8) Ce traitement permet de plus de savoir dans quelle mesure l'étude sur les données agrégées est fiable et significative.
- (9) Pour les conditions précises de cette étude: cf. CAUVIN, 1981 b et CAUVIN, MULLER, 1982.
- (10) Pour des références bibliographiques plus complètes: cf. CAUVIN, 1983 a.

(3) "Attributs possibles" et "lignes": termes précisés et expliqués dans l'article cité ci-dessus. pp. 18-20.

(4) Nous acceptons ici, provisoirement, l'hypothèse que chaque individu porte en lui une image mentale de l'espace; cette hypothèse est contrôlée, tantôt contrôlée selon les auteurs.

(5) Ces tests ont été réalisés par BRIGGS dans son étude sur les distances cognitives à Columbus (BRIGGS, 1973).

(6) Ainsi une liaison linéaire entre distance cognitive et distance chorographique induit plutôt l'utilisation d'une distance euclidienne pour l'analyse multidimensionnelle des proximités, alors qu'une liaison puissance (avec exposant inférieur à 1) conduira à l'application d'une distance dominante.

(7) Ces méthodes sont exposées dans de nombreux articles et ouvrages. Citons en particulier GARMILL, COLLECKE, KRUSKAL, MULLER, ROSKAM, RUSHLOW, TOBIER et WISH.



## ESPACE, IMAGES ET PERCEPTION DE LA DISTANCE

BAILLY, Antoine S.

Université de Genève

Depuis plus de dix ans, l'engouement pour la géographie de la perception n'a fait que s'amplifier dans le monde francophone; les publications se sont multipliées, originales parfois, mais souvent simples redécouvertes des référentiels mis en lumière par Boulding (1956), Lynch (1960), White (1960) et Rushton (1969). Je m'étonne parfois de la naïveté de chercheurs, qui soucieux de relancer l'intérêt d'étudiants fatigués des approches classiques de la géographie régionale des années cinquante, se lancent sans préparation philosophique, épistémologique et méthodologique, dans cette voie de recherche. Peut-on parler, comme le propose A. Turco dans ce colloque, d'une mode sans signification ? Peut-on dire comme P. Auchlin que la philosophie participative, à l'origine de cette géographie s'est estompée ? Dans l'ensemble non, car la géographie de la perception a profondément modifié la géographie toute entière et continue à ouvrir de nouvelles pistes de recherche.

### 1. ESPACE ET DEPLACEMENTS

Rejet du naturalisme, qui ne s'attache pas aux discontinuités entre l'homme et la nature, la géographie behavioriste s'interroge sur les processus qui sous-tendent le comportement humain avec comme hypothèses principales :

- que la connaissance humaine est acquise à travers l'expérience temporelle, spatiale et sociale



- que les représentations et l'imaginaire renvoient à la genèse des connaissances
- qu'il existe une relation directe et indirecte entre ces représentations et les actions humaines, c'est-à-dire entre logique reconstruite et logique utilisée

On ne peut plus parler de géographie "science des lieux". La géographie de la perception, par ses hypothèses, nous ouvre au monde de la connaissance des pratiques spatiales. Ce n'est plus l'objet géographique qui définit la discipline, mais les questions que l'on pose au monde. Comment l'homme se déplace-t-il, pourquoi procède-t-il suivant tel itinéraire, quelles sont ses motivations ? Autant de questions que se posent les géographes intéressés aux déplacements. Tous les chercheurs citent, c'est l'usage, le travail de Lynch (1960), sur l'organisation de la ville en schéma cohérent, maillon stratégique d'une représentation mentale à trois composantes (identité, structure, signification); et c'est normal vu son caractère pionnier. Sont par contre en général oubliés les travaux de Shemyakin à propos de la représentation topographique (1962) qui différencie "route map" de "survey map" : le premier concept correspond à la représentation mentale personnelle du trajet; le deuxième à la configuration générale de l'espace (du type carte). Distinctions essentielles, nous le verrons, comme celles d'Appleyard (1970) entre les représentations associationnelles (fondées sur des ressemblances), topologiques et positionnelles (position, direction, distance). En effet, pour se localiser, tout individu doit effectuer une série d'opérations, que de nombreux travaux de psychologie cognitive (Piaget et Inhelder, 1947) ont permis de cerner. Parmi ceux-ci, l'ouvrage sur le comportement des chauffeurs de taxi de J. Pailhous (1970) est l'un des plus utiles au géographe par son analyse des mécanismes



présidant au choix des trajets. Le déplacement s'articule entre des positions dans l'espace situées par rapport au réseau de base (et qui renvoie à la modalité sensorielle d'appréhension de l'espace) et des coordonnées de l'espace, configurations générales dépendantes de normes géométriques. Constat également dressé par Boulding (1956) qui défend une thèse selon laquelle l'erreur de localisation d'un individu provient de la non correspondance entre une carte intériorisée (acquise par apprentissage) et une carte externe destinée à la comparaison. Comme Pailhous (1972) et Peruch (1981) nous parlons de relations spatiales appréhendables à partir d'un "référentiel égocentré" défini à partir des coordonnées individuelles, et d'un "référentiel exocentré", indépendant du sujet.



## 2. LES SCHEMAS SPATIAUX

Appliquer cette réflexion à la construction mentale des références spatiales suscite un grand intérêt dans l'ensemble des sciences sociales. L'adulte, comme l'enfant, grâce à la coordination vision-préhension, à son expérience des déplacements et à son apprentissage social, construit ses représentations en tenant exclusivement compte des relations topologiques et des coordonnées de repères dans l'espace. La représentation ajoute à cette activité sensori-motrice les relations projectives et symboliques qui donnent un sens à l'espace. Ainsi apparaissent suivant Bailly (1981) dans une analyse de paysage urbain belfortain, des espaces et axes mieux représentés traduisant le vécu quotidien par des relations de proximité, d'identité, de symétrie, mais aussi par la richesse des témoignages affectifs. La représentation n'est pas réduite au biais spatial du quotidien, puisque des propriétés projectives et temporelles illustrent le rôle de la durée en donnant leurs places aux perspectives historiques et aux projections d'éléments dynamiques, et des représentations symboliques traduisent le magnétisme du centre, de quartiers à réputation marquée ou l'attachement à certains repères. Ces diverses composantes de la représentation autocentrée, liées entre elles par un référentiel exocentré, se répartissent inégalement dans l'espace en fonction de repères géographiques : axes structurants dans la ville, relations d'axes (noeuds, carrefours), volumes marquants



(bâties et non bâties), limites (visuelles ou administratives...).

C'est à partir de ces schémas spatiaux autocentrés et exocentrés que les citoyens peuvent se déplacer, sans avoir à faire d'effort conscient dans l'environnement urbain; à la différence de ruraux (ou de personnes issues d'autres cultures) qui n'ont pas appris à décrire les éléments pertinents de la trame urbaine pour leurs déplacements. Suivant ses motivations, l'individu utilise certains éléments pour atteindre ses objectifs. De véritables règles d'action permettent alors de classer, d'activer et de sélectionner dans les représentations certains axes, lieux ou repères... On parle alors de hiérarchisation (réseaux de base et secondaires de Pailhous) dans l'image, nécessaire au positionnement dans l'environnement et à la capacité d'abstraction, variable, comme l'a montré Lee (1976), selon l'apprentissage des individus.

Le schéma spatial est ainsi organisé en fonction de trois aspects structurel, fonctionnel et symbolique. L'aspect structurel correspond à l'organisation du réseau d'axes, des repères et des limites, afin que l'individu puisse se déplacer et se positionner. L'aspect fonctionnel est lié à la pratique de cet espace (déplacements, par exemple dans les commerces). Quant à l'aspect symbolique, moins souvent abordé, il résulte du caractère relationnel de la territorialité et des valeurs attribuées à certains lieux, médiatisées par les codes de la société.



Souvent sont privilégiés l'un ou l'autre de ces aspects, fonctionnel pour Chapin et les tenants de l'approche "human activity patterns" (rôles sociaux) en fonction des structures du milieu et de la manière dont ces structures sont utilisées par les individus; symboliques pour les géographes humanistes qui privilégient les valeurs, l'étude des codes sociaux (langage) et des espaces-enjeux. C'est un courant qui se développe bien dans le monde francophone comme en témoignent à ce colloque les travaux de Guérin et Gumuchian. Autant de voies qui révèlent des champs de forces variés, parfois hétérogènes, infléchissant nos représentations spatiales.

#### CONCLUSION

La géographie des représentations nous éloigne bien de l'espace absolu de Newton, composé de points ayant une existence indépendante des individus qui l'occupent, pour nous ouvrir à cet espace relatif, anthropocentré, mis en lumière par Leibniz. Elle nous montre comment environnement, société, pratiques sociales et spatiales interagissent dans le cadre d'un système ouvert où les causalités simples n'existent pas. L'espace plus qu'une langue, une représentation, est résonance et imaginaire individuel et social, au sein de pratiques socio-culturelles qui font appel aux sens, à l'apprentissage, aux localisations, aux structures d'organisation et aux systèmes de vécus. Une voie difficile, par suite de la réflexion théorique indispensable qu'elle suppose, mais qui illustre pour les géographes conscients du rôle des processus cognitifs sur les pratiques humaines le souci d'intégrer leur réflexion dans le cadre des relations sociétales pour proposer de nouvelles formes d'aménagement spatial.



B I B L I O G R A P H I E

- ANDERSON J. et BOWER G., 1973, Human associative memory, Winston, Washington
- APPLEYARD D., 1970, Styles and methods of structuring a city, Environment and Behaviour, no. 1, p. 100-116
- APPLEYARD D., LYNCH K. et MEYER J., 1964, The view from the road, MIT Press, Cambridge (Mass)
- BAILLY A., 1977, La perception de l'espace urbain, Centre de Recherche d'Urbanisme, Paris
- BAILLY A., 1979, La perception des transports en commun par l'utilisateur, T.E.C., no. 32, p. 23-29
- BAILLY A., 1981, La géographie de la perception dans le monde francophone : une perspective historique, Geographica Helvetica, no. 1, p. 14-21
- BAILLY A., 1981, Du symbole à l'image : analyse de l'espace urbain à Belfort, Bulletin de l'Association des Géographes Français, no. 479, p. 239-243
- BAILLY A., RAFFESTIN C. et REYMOND H., 1980, Les concepts du paysage : problématique et représentations, L'Espace Géographique, no. 4, p. 277-286
- BAILLY A. (ed.), 1982, Percevoir l'espace, Université de Genève, Genève
- BERTRAND M., 1975, L'espace vécu des Parisiens, A.P.U.R., Paris
- BERTRAND M., 1978, Pratique de la ville, Masson, Paris
- BOULDING K., 1956, The image, University of Michigan Press, Ann Arbor
- BRIGGS R., 1973, Urban cognitive distance in R. Downs et D. Stea (eds), Image and environment : cognitive mapping and spatial behavior, Aldine, Chicago, p. 361-388.
- BRIGGS R., 1973, On the relationship between cognitive and objective distance in W. Preiser (ed), Environmental Design Research, Dowden, Hutchinson and Ross, Stroudsburg (Pa)
- BRUNET R., 1980, Sens d'une recherche ou dialectique de l'espace géographique, Brouillons Dupont, no. 6, p. 37-56
- BUNTING T. et GUELKE E., 1979, Behavioral and perception geography : a critical appraisal, Annals of the Association of American Geographers, 69, no. 3, p. 448-462
- CADWALLADER M., 1973, A methodological examination of cognitive distance, in W. Preiser (ed), Environmental Design Research, Dowden, Hutchinson and Ross, Stroudsburg (Pa)
- CAUVIN C., 1983, La perception des distances en milieu intra-urbain : propositions pour une mise au point méthodologique, Table Ronde de géographie de la perception, Société de Géographie de Neuchâtel.
- CLAVAL P., 1980, L'évolution récente des recherches sur la perception, Riv. Geogr. Ital., 87, p. 6-24
- COX K. et GOLLEDGE R. (eds), 1969, Behavioral problems in geography, Studies no. 17, Northwestern University, Evanston (Ill.)
- DENIS M., 1979, Les images mentales, P.U.F., Paris



- DOWNS R. et STEA D., 1973, Image and environment, Arnold, Londres
- DOWNS R. et STEA D., 1977, Maps in minds : reflections on cognitive mapping, Harper and Row, New York
- ESPACE GEOGRAPHIQUE, 1974, no. 3, p. 179-240 (articles de P. Claval, R. Brunet, A. Bailly, A. Metton)
- FAUQUE R., 1974, Perception de la ville et imaginaire urbain, Espaces et Sociétés, no. 1, p. 63-76
- FERRAS R., 1978, Montpellier, Ecusson et polygone, Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie, XII, fas. 1, 2
- FREMONT A., 1976, La région, espace vécu, P.U.F., Paris
- FREMONT A. et al., 1982, Espaces vécus et civilisations, C.N.R.S. Paris
- GALLAIS J., 1968, Le delta intérieur du Niger; étude de géographie régionale, Mémoire de l'IFAN, Dakar
- GANS H., 1967, The Levittowners, Pantheon books, New York
- GANS H., 1968, People and plans, Basic books, New York
- GOLLEDGE R. et RUSHTON G.(eds), 1976, Spatial choice and spatial behavior, Ohio State Uni. Press, Columbus
- GOLLEDGE R. et HUBERT L., 1982, Some comments on non-euclidean mental maps, Environment and Planning A, 14, p. 107-118
- GOULD P., 1966, On mental maps, Discussion paper no. 9, Michigan Inter-University Community of Mathematical Geographers, Ann Arbor
- HARRISON J. et SARRE P., 1975, Personal construct theory in the measurement of environmental images : applications, Environment and Behavior, 7, no. 1, p. 3-58
- HUSSERL E., 1970, The crisis of European sciences and transcendental phenomenology, Northwestern University Press, Evanston (Ill.)
- ITTELSON W. (ed), 1973, Environment and cognition, Seminar Press, New York
- KIRK J., 1947, Terrae incognitae : the place of imagination in geography, Annals of the Association of American Geographers, 37, p. 1-15
- KOSSLYN S. et POMERANTZ J., 1977, Imagery, propositions and the form of internal representations, Psychological Bulletin, 78, p. 155-158
- LEE T., 1976, Psychology and the environment, Methuen, Londres
- LYNCH K., 1960, The image of the city, M.I.T. Press, Cambridge (Mass.) (traduction Dunod, 1965)
- MERLEAU-PONTI M., 1945, Phénoménologie de la perception, Gallimard, Paris
- MERENNE-SCHOUMAKER B., 1974, La perception du centre-ville : le cas de Liège, Bulletin de la Société Géographique de Liège, no. 10, p. 135-151
- METTON A., 1980, Le commerce de détail en banlieue parisienne, Le Signe, Paris



- METTON A., 1981, Le territoire des hommes, P.U.F., Paris
- MOLES A. et ROHMER E., 1972, Psychologie de l'espace, Casterman, Paris
- O'FARREL P. et MARKHAM J., 1974, Commuter perception of public transport work journey, Environment and Planning, A, 6, p. 79-100
- PAILHOUS J., 1970, La représentation de l'espace urbain : l'exemple du chauffeur de taxi, P.U.F., Paris
- PAIVIO A., 1969, Mental imagery in associative learning and memory, Psychological Review, 76, p. 241-263
- PERUCH P., 1981, Rôle des référentiels spatiaux dans les activités de localisation, Thèse 3 cycle, Université de Provence
- PIAGET J. et INHELDER B., 1947, La représentation de l'espace chez l'enfant, P.U.F., Paris
- RACINE J.B., 1981, Problématiques et méthodologie : de l'implicite à l'explicite, in Isnard H., Racine J.B., Raymond H., Problématiques de la géographie, P.U.F., Paris, P. 85-162
- RAFFESTIN C., 1980, Pour une géographie du pouvoir, Litec, Paris
- RELPH E., 1976, Place and placelessness, Pion, Londres
- RUSHTON G., 1969, Analysis of spatial behavior by revealed space preferences, Annals of the Association of American Geographers, 59, p. 391-400
- SAARINEN T., 1976, Environment planning; perception and behavior, Houghton Mifflin, Boston
- SHEMYAKIN M., 1962, Orientation in space in B.G.Ananyev et al (eds), Psychological science in the U.R.S.S., Washington, Office of Technical Services, 1, p. 186-255
- SOUCY C., 1971, L'image du centre dans quatre romans contemporains, Centre de Sociologie Urbaine, Paris
- TOBLER W., 1976, The geometry of mental maps in R. Golledge et G. Rushton eds, Spatial choice and spatial behavior, Ohio State University Press, Columbus, p. 69-82.
- TOLMAN E., 1948, Cognitive maps in rats and men, Psychological Review, 55, p. 189-208
- VANDERSCHRAEGE D., 1980, La distance perçue par les individus fréquentant un centre commercial urbain, Thèse, Louvain-La-Neuve
- WHITE G. (ed.), 1960, Papers on flood problems, Research Paper no. 70, University of Chicago Press, Chicago
- YI-FU TUAN, 1974, Topophilia : a study of environmental perception, attitudes and values, Prentice Hall, Englewood Cliffs



## LE SENS EST-IL UN CONCEPT PERTINENT EN GEOGRAPHIE DE LA PERCEPTION ?

TURCO, Angelo

Université de Milan

### 1. Remarques liminaires

Pour l'essentiel cet écrit est une thèse et un plaidoyer. L'une et l'autre impliquent l'abandon de plusieurs vues courantes que je rappellerai seulement de façon sommaire; ainsi la lecture de quelques réflexions plus étendues peut être utile.

La thèse en effet (Turco, 1983, (a) et (b)) affirme que le territoire est une construction systémique organisée topologiquement en formations géographiques hiérarchisées, qui sont définies et gouvernées par le sens et par les processus sensifs (production de sens, perte de sens). Celui qui veut s'interroger sur la constitution, le fonctionnement, les rapports réciproques des systèmes territoriaux ne peut renoncer a priori à aucune des approches disciplinaires disponibles; plus spécifiquement, il reconnaît dans le domaine perceptif un lieu privilégié pour l'identification et l'analyse du sens et des processus sensifs. Pour atteindre ce but, il est nécessaire de conférer au domaine perceptif un statut épistémologique plus fort de celui qui apparaît actuellement en géographie. Le plaidoyer précisément, est pour cette opération de renforcement épistémique, capable de produire une connaissance purement issue d'une matrice avancée ou, comme on peut le dire aussi, post-quantitative (Turco, 1981 et 1982).



## 2. Perception: au-delà de la logique de la référence

Cela peut surprendre que juste au moment où Saarinen, Sell et Husband (1982) nous donnent un cadre aussi articulé de la géographie de la perception, quelques chercheurs manifestent des doutes sur son état de santé et, surtout, sur ses résultats. La contradiction, cependant, est seulement apparente. En effet, les horizons explorés par ce segment de la discipline ne sont pas en jeu ici et il en va de même pour les procédures capables de conférer à l'univers observé les caractères d'un concret toujours plus rassurant (Bailly, 1983). Ce qui est en jeu c'est la nature du savoir qui nous est offerte par la géographie de la perception, c'est-à-dire la manière dont il se forme et son degré de compatibilité par rapport aux acquisitions auxquelles la géographie arrive par d'autres voies (1).

Je n'entends pas m'enfoncer dans une analyse critique des arguments qui poussent quelques chercheurs à considérer le domaine perceptif comme une des expressions les plus marquées d'un paradigme "phénoménologique" ou "humaniste" en géographie (2). Il m'importe de donner corps, plutôt à une préoccupation que la recherche cognitive ne cesse pas d'alimenter lorsque - d'une manière certainement pas exclusive, mais bien absorbante - elle s'ingénie à mettre en lumière des dimensions du "géographique" qui ne sont pas maîtrisées sur le plan théorique d'une manière adéquate. Le risque, à ne pas sous-évaluer, est double: d'une part, en effet, ces dimensions théoriquement pauvres se prêtent à des lectures équivoques; d'autre part, celles-ci tendent à fonder des pratiques de légitimation qui les accréditent comme des expressions d'un contenu disciplinaire



scientifiquement et socialement "meilleur", d'autant plus dangereuses qu'elles sont le fruit d'une véritable illusion épistémologique.

La voie la plus synthétique et linéaire pour soutenir ce point de vue exige que l'on rappelle l'idée de problématique qui, suivant Raffestin (1981, p. 43) est un processus "qui consiste à déterminer, préalablement à toute analyse, le statut d'intelligibilité capable de rendre compte d'un système". Or, comme Raffestin l'a lui-même démontré, si le statut d'intelligibilité d'un cadre phénoménique ne change pas, ni l'homogénéité thématique, ni la rigueur méthodologique seront capables d'activer un changement réel de la nature - et donc de la fonction - de l'explication offerte. La géographie de la perception, précisément, lorsqu'elle ratifie des problématiques pré-existantes, n'accroît pas la pertinence explicative de l'analyse. Mais quel est donc le type d'interrogation que l'approche cognitive pose à propos de l'univers empirique qui intéresse la géographie? Il semble que l'approche, pour la plus grande partie de son expérience, ne va pas au-delà de la logique de la référence qui a guidé la réflexion de générations entières de géographes pré-cognitivistes. Une brillante recherche de Kripke (1982) sur la philosophie du langage nous donne le moyen d'exposer efficacement la portée de la logique de la référence et, en même temps, de montrer le modeste niveau explicatif de l'acquisition "perceptive". Kripke se demande comment se forment et à quoi servent les noms. L'argument est seulement en apparence distant de notre discours. En effet, chaque donnée de l'empirie, chaque lieu ou phénomène localisé a un nom ou est susceptible de dénomination: la géographie est pleine de désignations, que celles-ci soient rigides



ou accidentelles (3). Dans le déroulement de son analyse, Kripke rappelle l'opinion dominante selon laquelle les noms ne sont rien d'autre que des abréviations de descriptions, ou comme on le dit aussi, d'une façon quelque peu inappropriée, des agglomérations de concepts. Un ensemble de thèses soutient logiquement une telle opinion (p. 71); à nos fins, il convient de considérer les quatre suivantes:

- 1) A chaque nom ou désignation de "X" correspond un ensemble de propriétés, précisément la famille de propriétés " $\varphi$ " telle que A (le chercheur dans notre cas) croit " $\varphi X$ ".
- 2) A croit qu'une propriété, ou des propriétés conjointement, déterminent de manière univoque un certain individu (lieu ou phénomène géographique, dans notre cas).
- 3) Si la majorité, ou une majorité pondérée, des " $\varphi$ " est satisfaite par un objet unique "y", alors "y" est le référentiel de "X".
- 4) Si la 3) n'est pas vérifiée, "X" n'a pas de référence.

Kripke est plutôt critique par rapport aux thèses (2-4) et accueille seulement sans aucune réserve la thèse (1) dans la mesure où elle peut être assumée comme une définition. Toutefois, il est disposé à admettre, et nous avec lui, que dans certaines conditions, les thèses (2-4) sont vraies elles-aussi. Or, quel est le statut épistémologique de l'expression désignante "X"? Au mieux de son fonctionnement (validité des thèses 2-4), "X" cherche à nous dire de quoi nous sommes en train de parler, c'est-à-dire il fixe une référence. Cela n'est pas sans importance puisqu'il produit une base de com-



munication, il nous aide à comprendre si nous parlons réellement du même phénomène (urbanisation par exemple) ou du même lieu (New-York ville/New-York Etat). Néanmoins, abandonnée à elle-même, la détermination de la référence se transforme en un véritable piège pour la recherche scientifique. Le point de départ qui fait de la logique de la référence une logique perverse, est constitué par le fait que la stipulation relative à l'extension et à la qualité de la famille de propriété " $\varphi$ " est tout-à-fait implicite. Rien n'empêche, en particulier, que la famille des descripteurs s'élargisse à travers les ramifications les plus disparates; et lorsque la ramification est "perceptive" on ne voit pas en quoi celle-ci est "autre" par rapport à une quelconque des propriétés déjà agglomérées ou même agglomérables. La contrainte des thèses (2-3) ne doit pas tromper: une désignation rigide aura toujours au moins une propriété individualisante (les coordonnées géographiques pour les lieux, par exemple); une désignation occidentale, à son tour, est référable à des classes (villes moyennes, par exemple), pour lesquelles elles ne manqueront pas de descripteurs capables d'en assurer la détermination univoque (4).

A ce point, une considération ultérieure s'impose. En effet, nous ignorons tout sur la relevance - ou même la pertinence - des membres additionnels de la famille dans la fixation de la référence: nous ne pouvons pas dire si la propriété " $\varphi_n$ ", la dernière arrivée de la famille est plus ou moins importante par rapport à " $\varphi_{n-1}$ " ou à " $\varphi_1$ "; et nous ne pouvons même pas dire si celle-ci précise la référence ou bien est pure redondance. C'est pour cette raison que je parle d'illusion épistémologique à propos des fondements des pratiques de légitimation du savoir cognitif: dans le cadre de la logique,



il n'est ni meilleur, ni pire, ni qualitativement "autre qu'un savoir différemment thématifié.

Dans cette perspective, la prétention à conférer des valences contrefactuelles à un simple corpus thématique, apparaît tout-à-fait gratuit. Le référentiel cognitif ne possède pas de capacité falsifiante; il ne peut se heurter à d'autres types de référentialité puisque la logique de la référence n'admet pas d'incompatibilité: l'objet "y" est toujours en mesure de satisfaire toutes les propriétés correspondantes à la désignation "X" pour le motif très banal que les " $\varphi$ " sont obtenus de "y". On pourrait arguer, par ailleurs, que les thèses (1-4) laissent entendre qu'il existe au moins un noyau de descripteurs qui correspondent à "X" sans que l'objet "y" ait été encore identifié. Cela cependant ne donne aucune garantie sur la contrefaçon des nouveaux descripteurs puisque, comme cela est bien évident, le noyau initial des descripteurs ne fait pas abstraction d'une base d'observation, pour sommaire qu'elle soit. Certes, l'activité de recherche (concernant la rigueur méthodologique, par exemple) peut faire émerger des erreurs matérielles parmi les descripteurs. Ce serait une erreur, toutefois, de prendre les erreurs matérielles pour des contrefaçons: tout simplement, celles-ci se traduisent par un appauvrissement quantitatif de la famille de propriétés " $\varphi$ " sans que la référence en souffre.

En conclusion, il semble que la logique de la référence ne puisse ni fonder et ni encore moins épuiser un projet de recherche. Cette constatation, plutôt bien enracinée dans le débat post-quantitatif, doit être reproposée avec force et clarté pour un segment de la réflexion scientifique, le domaine perceptif, qui absorbe des énergies intellectuelles non seulement amples mais



croissantes. La fascination thématique ne peut pas détourner d'un objectif de compréhension, d'une plus grande compréhension des faits géographiques qui se réalise à travers l'interrogation efficace d'une réalité sociale en grande effervescence - l'institution de problématiques - et la réponse hardie - l'élaboration de théories - donnée en forme telle que la réfutation empirique ne soit pas prévue. Le savoir cognitif peut participer à ce grand projet s'il est en mesure de produire des preuves en faveur ou contre la fidélité d'une réponse, en ayant choisi de participer à l'activité référentielle à l'intérieur d'un cadre de pertinence problématique et théorique bien explicité. Si la logique de la référence ne permet pas de discriminer entre un savoir bon et mauvais ni entre un savoir bon et un meilleur; si celle-ci ne permet pas de produire des contrefaits; si celle-ci ne possède pas de caractère auto-régulatif et individualisé des instances de contrôle seulement au niveau des procédures d'acquisition des descripteurs, qui est un niveau franchement bas, il est temps d'aller au-delà de la logique de la référence.

### 3. Complexité et systèmes géographiques

Parmi les situations et les processus géographiques qui réclament un apport cognitif renforcé sur le plan épistémologique, se posent, en particulier, ceux qui dérivent de l'idée de complexité, typique encore que non exclusive des sociétés industrielles avancées. Disons tout-de-suite, que si l'aspect social d'une théorie de la complexité, bien développé, est lié surtout au nom de Luhmann (5), sa modélisation géographique



commence à peine à prendre corps. Un chemin utile, à ce sujet, consiste à trouver une correspondance entre complexité sociale et complexité géographique à travers la surdétermination des rôles: sociaux dans le premier cas, spatiaux dans le second. Distinction fondamentale, comme celle entre espace et territoire (Raffestin, 1981). Le premier pré-existe à l'action de l'homme en tant qu'ensemble géométrique d'attributs physiques. Le second est marqué par l'action de l'homme, et se qualifie par cette action qui produit des artefacts et des relations entre artefacts. La territorialisation est donc un processus continu en vertu duquel l'espace incorporant de la valeur anthropologique, est transformé par le travail humain qui le structure en ensembles mailles-noeuds-réseaux, c'est-à-dire en périmètres-objets-relations. La territorialisation a toutefois une nature tout-à-fait particulière; elle est progressive mais non susceptible de sommation. En effet, comme nous nous gardons bien de dire qu'un cadre est une somme de couleurs, une composition de Vivaldi est une somme de notes, une rose est une somme de molécules, de la même manière nous ne dirons pas que le territoire est une somme de structures. Il faut souligner cela non pas pour satisfaire le principe holistique selon lequel le tout est supérieur à la somme des parties, mais plutôt pour mettre en relief le fait que les éléments qui composent les structures sont hétérogènes et donc logiquement non additionnables.

Les structures que le travail humain crée dans l'espace, ne se cumulent pas simplement, et encore moins ne se juxtaposent; les accroissements de valeur anthropologique surviennent plutôt par fusion des structures. Malheureusement, au contraire du cadre, de l'oeuvre vivaldienne, de la prose, le territoire n'offre pas des consolidations



aux géographes appelés à se confronter avec un produit non-fini, aux apparences chaotiques et extrêmement changeables. Du fait de la territorialisation, l'espace implose car sur un même espace des structures multiples se déposent, convivent, évoluent par interaction; de plus, si chaque structure occupe un espace spécifique, il est vrai aussi que ce même espace peut servir de support à d'autres structures et/ou fragments de structures de manière qu'il ne soit pas possible de trouver une correspondance bi-univoque et exclusive entre un espace et une structure ou un amas de structures. Il est donc juste d'affirmer que le territoire est de l'espace structuré, c'est-à-dire organisé en structures; et néanmoins les normes et les buts de la représentation géométrique de l'espace ne peuvent pas servir à la représentation géométrique du territoire puisque la nature implosive de ce dernier exige qu'à des catégories telles qu'extension, distance, position, projection, échelle, soit conférée une nouvelle signification?

Les structures implosées sont des éléments de vitalité. L'image évoque obscurité et fascination et quelques certitudes. Bien que peu habiles à fournir des clés de lecture fondées sur l'"évidence", en effet, les structures implosées sont néanmoins le lieu et la condition dans lesquels et pour lesquels les acteurs individuels et sociaux satisfont des besoins: toujours plus nombreux, diversifiés, sophistiqués; de production, de consommation, d'échange: psychologiques et matériels; techniques, économiques, politiques; privés et publics; énergétiques et informationnels. En somme, derrière l'écoulement du processus de territorialisation dans lequel la confiance ingénue dans l'"observation" risque fort de se perdre, se trouve en fait l'ordre des réalisations individuelles et collectives qu'en tant que



géographes, nous voulons comprendre, la physionomie et la dynamique.

Disons donc que le territoire est un champ de possibilités pour l'action et que la territorialisation est un processus à travers lequel les possibilités offertes par le champ se dilatent. Cette dilatation, précisément, est à l'origine de la complexité, c'est-à-dire l'ampleur du spectre des comportements assumables, et l'actualisation de l'agir, c'est-à-dire l'ampleur du spectre des comportements effectivement praticables. En particulier, avec l'implosion structurelle, avec la production de masse territoriale, la potentialité de l'agir augmente avec des rythmes beaucoup plus rapides. Dans les milieux hautement complexes, ensuite, les potentialités de l'action grandissent au point de pouvoir se considérer indéterminées de sorte que le fossé entre les deux spectres comportementaux se fait incommensurable.

Les conséquences de la complexification du milieu sont de grande relevance. En effet, les acteurs ayant un programme, au moment où ils élaborent des itinéraires sur l'interprétation et l'utilisation du territoire se trouvent invariablement confronté, à chaque stade de leur action, avec un large éventail de possibles: l'agir devient, avant tout autre chose, inventaire de possibilités, évaluation, sélection, choix. Ce primum est, dans les milieux complexes, la vraie connaissance stratégique à laquelle la réussite d'un programme quelconque est subordonnée. Avec cela on ne veut pas du tout dire que la complexification du milieu introduise l'impératif sélectif comme élément innovateur des pratiques territoriales. On veut dire plutôt que plus la complexité est élevée - d'autant plus dense est la masse territoriale de l'espace - mais l'agir est pré-



déterminable en fonction de contraintes claires et reconnaissables, de type physico-naturel, par exemple, ou de type juridique; plus rien ne va de soi, alors que tout a une manière de se déployer selon divers parcours. L'action en somme est en permanence surdéterminée. L'impératif sélectif devient toujours plus problématique, traduit une perte de sûreté pour l'acteur et, corrélativement, un accroissement de sa responsabilité; à mesure que les alternatives se multiplient, le risque de se tromper augmente.

Si la surabondance du possible, l'excès des perspectives d'action qualifiant l'incertitude comme une constante des milieux complexifiés, ce n'est pas pour cela que nous devons considérer intolérable, à la longue, la tension à laquelle l'acteur est soumis. Les milieux complexifiés, en effet, développent des propriétés capables de neutraliser plus ou moins efficacement non pas les facteurs de risque, qui sont un caractère organique de la complexité, mais les conséquences d'un choix erroné ou de toute manière non adéquat aux exigences du programme. De telles propriétés neutralisatrices sont multiples; pour les finalités qui nous importent, cependant, une apparaît fondamentale: la réduction de la complexité.

La surcharge d'obligations sélectives, en effet, est affrontée par l'acteur au moyen d'une décomposition du territoire en une série de champs opérationnels, autant d'axes topologiques dans lesquels l'écart entre le spectre des comportements possibles et ceux effectivement réalisables est raccourci. La relation entre l'acteur et le milieu complexifié, ainsi, n'est pas binaire et directe, mais s'effectue au moyen d'un médiateur capable de réduire la complexité, donc susceptible de permettre l'élaboration de règles sélectives.



En tant que facteur de l'agir, le médiateur est un invariant social; en tant que facteur d'organisation des structures imposées, le médiateur est un invariant géographique. Un tel médiateur est le sens, c'est-à-dire "la forme des prémisses pour la réception d'informations et pour l'élaboration consciente de l'expérience vécue qui rend possible la compréhension et réduction conscientes de la complexité élevée" (Luhmann, 1973, p. 39).

Le sens assure un pré-ordre des structures imposées. Un tel pré-ordre se résoud dans l'objectivation de systèmes territoriaux à l'intérieur du milieu complexifié. La masse territoriale de l'espace est un "trop" pour l'acteur, un champ de possibilités, un stock d'informations non dominable puisqu'il ne peut être atteint dans son intégrité. Elle est donc agressive par le sens qui "tire" du territoire des formations géographiques, physiquement déterminables et capables d'assurer la réalisation au moins d'un programme. Or, de multiples formations géographiques peuvent être extraites de la masse territoriale d'un même espace et chacune d'elle possède les qualités qui en font un système (6). La discontinuité systémique, précisément, est celle qui donne lieu à la topologie du territoire (fig. 1). La limite d'un système en effet, ne consiste pas du tout en une différenciation d'attributs du territoire, ni en un changement des formes; il est donné, par contre, par une dénivellation de complexité, c'est une frontière de sens étant donné qu'il définit le système territorial par rapport au milieu, c'est-à-dire définit un "interne", en tant que domaine de complexité réduite, par rapport à un "externe", en tant que domaine de complexité plus élevée (fig. 2).



T = territoire

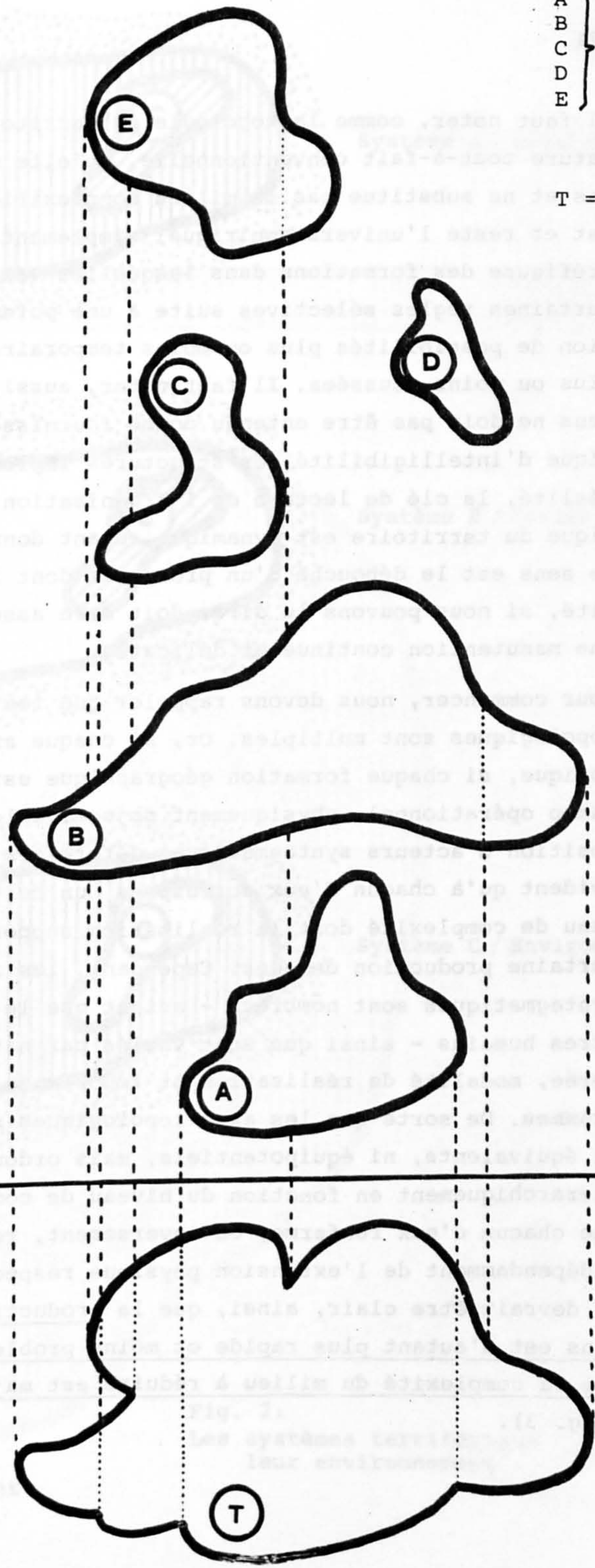


Fig. 1. Territoire

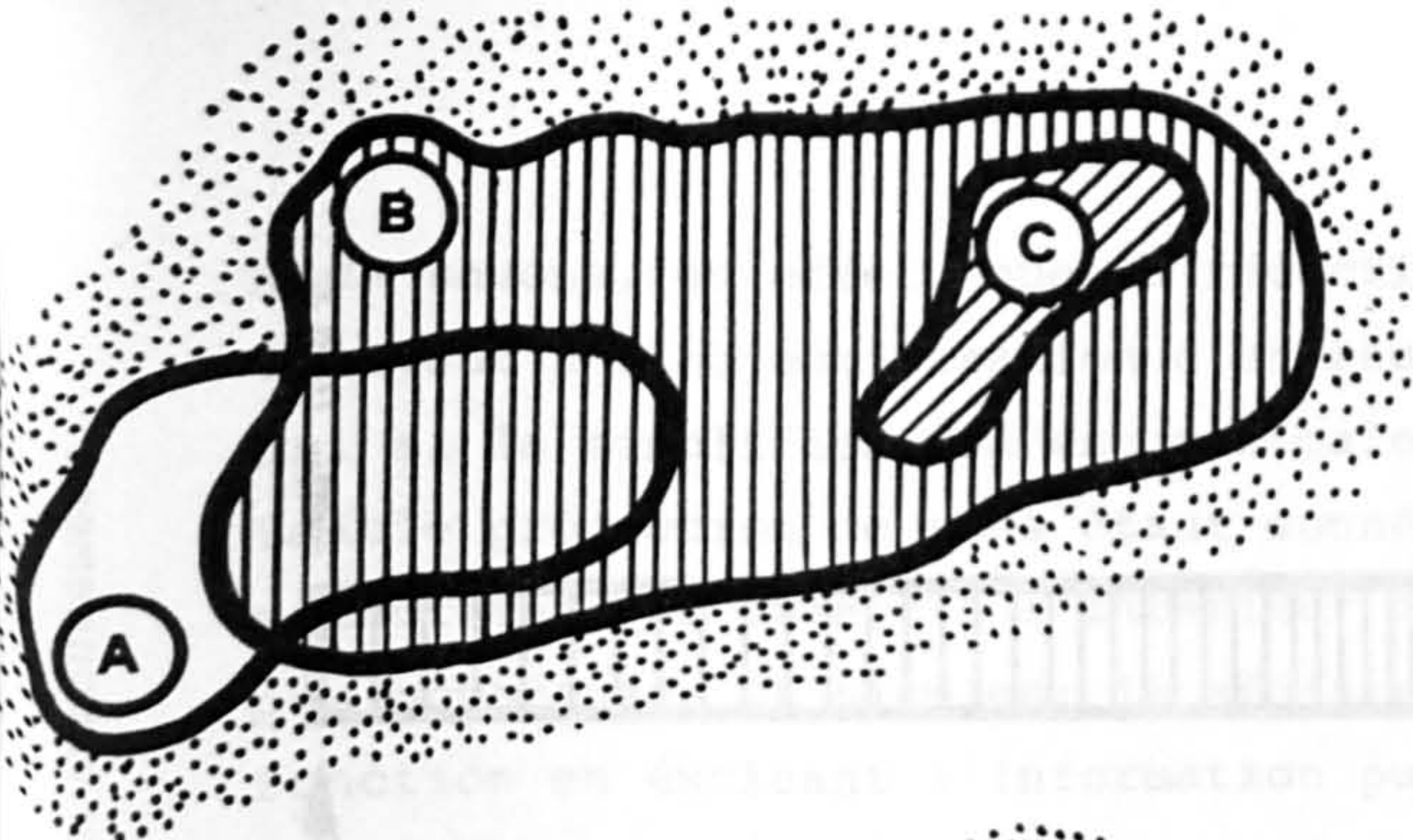
territoriaux



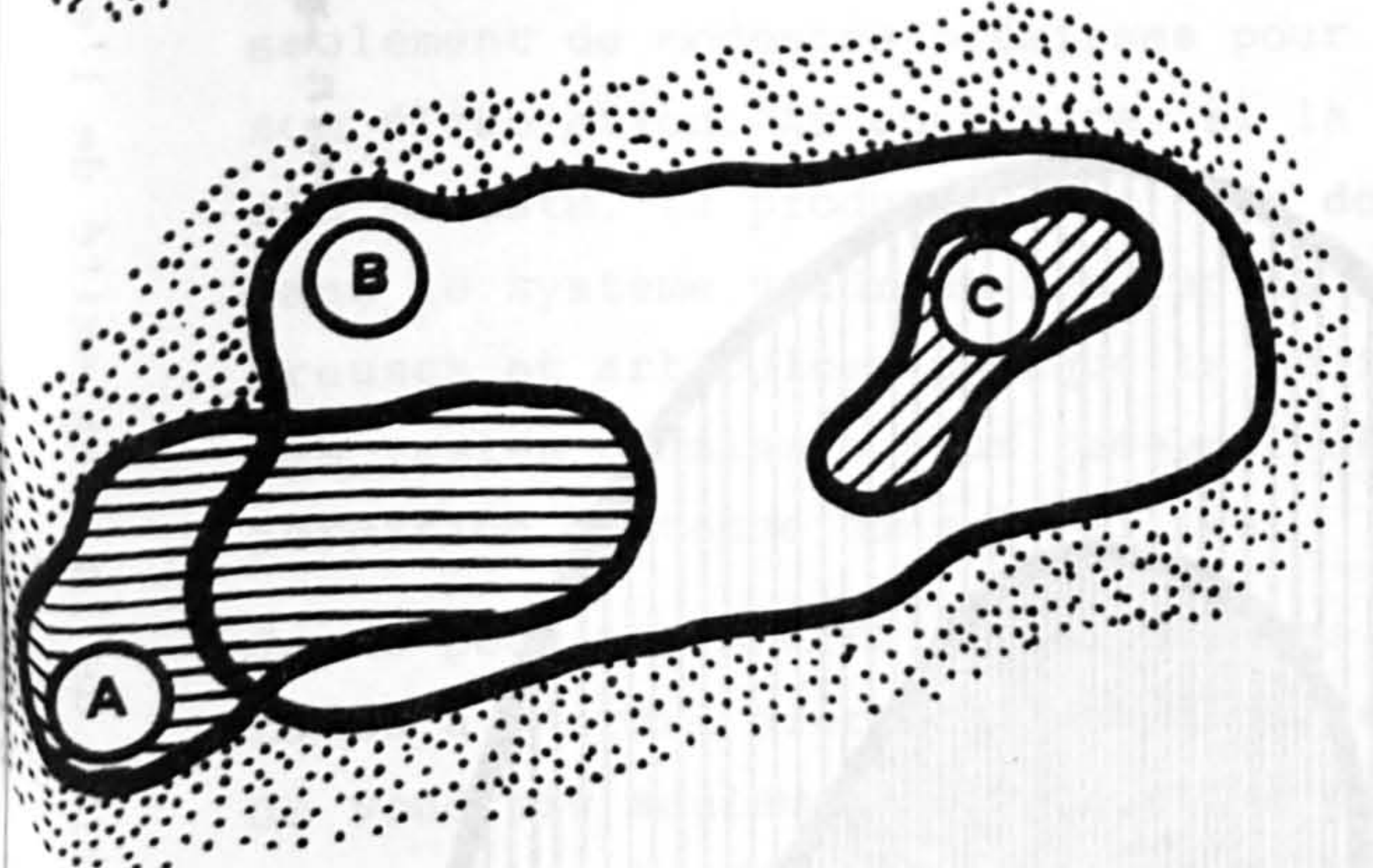
Il faut noter, comme la topologie du territoire a une nature tout-à-fait conventionnelle, qu'elle n'annule pas et ne substitue pas le milieu complexifié qui est et reste l'univers empirique; simplement, elle préfigure des formations dans lesquelles valent certaines règles sélectives suite à une potentialisation de possibilités plus ou moins temporaires et plus ou moins poussées. Il faut noter, aussi, que le sens ne doit pas être entendu comme fournisseur mécanique d'intelligibilité des structures imposées; en réalité, la clé de lecture de l'organisation systémique du territoire est dynamique, étant donné que le sens est le débouché d'un processus dont l'efficacité, si nous pouvons le dire, doit être assurée par une manutention continue et délicate.

Pour commencer, nous devons rappeler que les axes topologiques sont multiples. Or, si chaque axe topologique, si chaque formation géographique est un champ opérationnel, physiquement objectivable, à disposition d'acteurs syntagmatiques déterminés, il est évident qu'à chacun d'eux correspond un certain niveau de complexité dont la réalisation suppose une certaine production de sens. Cependant, les acteurs syntagmatiques sont nombreux - autant que le sont les êtres humains - ainsi que sont variés par nature, durée, modalité de réalisation et importance des programmes. De sorte que les axes topologiques ne sont ni équivalents, ni équipotentiels, mais ordonnés hiérarchiquement en fonction du niveau de complexité que chacun d'eux renferme, ou inversement, réduit, indépendamment de l'extension physique respective. Il devrait être clair, ainsi, que la production de sens est d'autant plus rapide et moins problématique que la complexité du milieu à réduire est majeure (fig. 3).

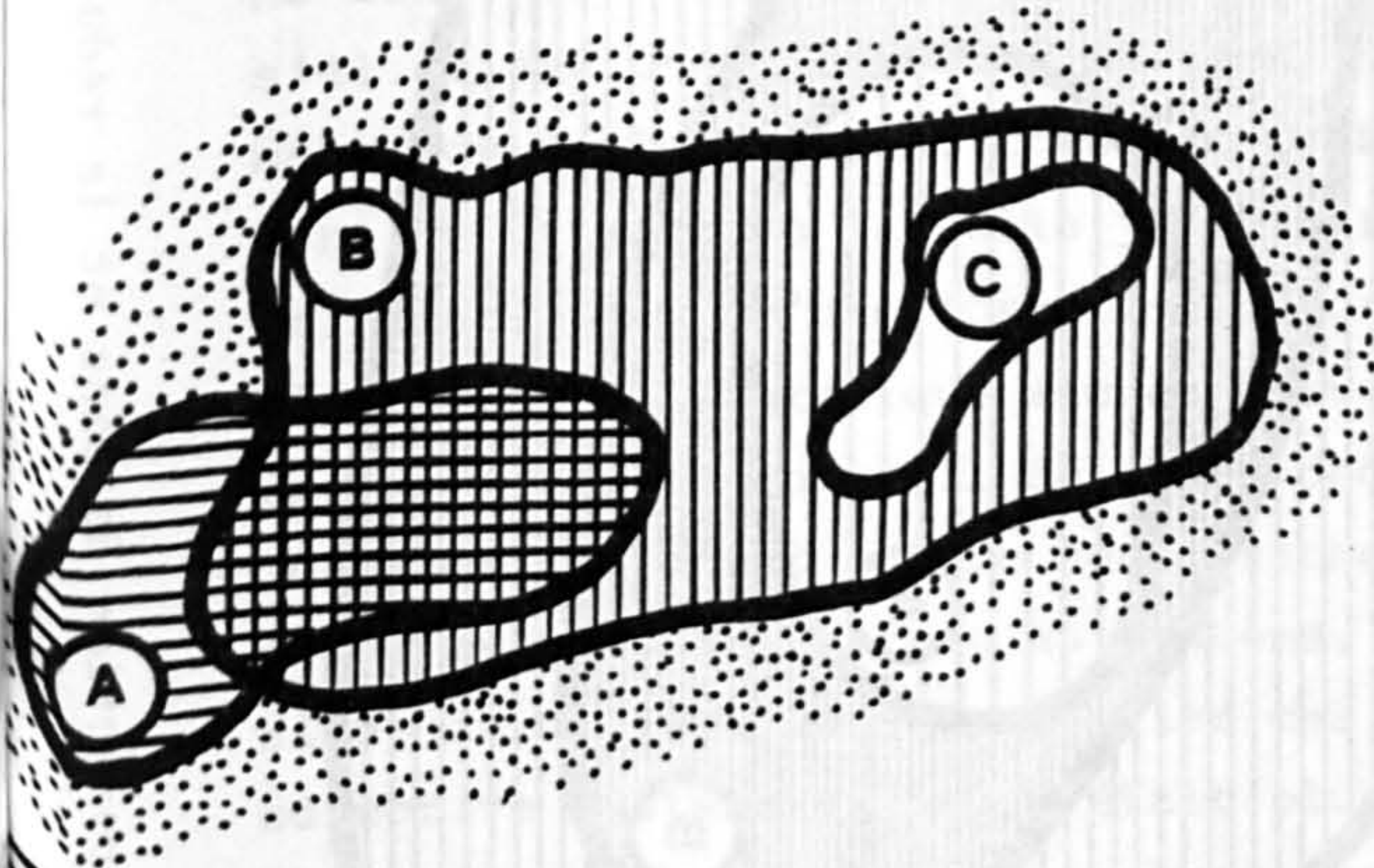




Systeme A / Environnement



Systeme B / Environnement



Systeme C / Environnement

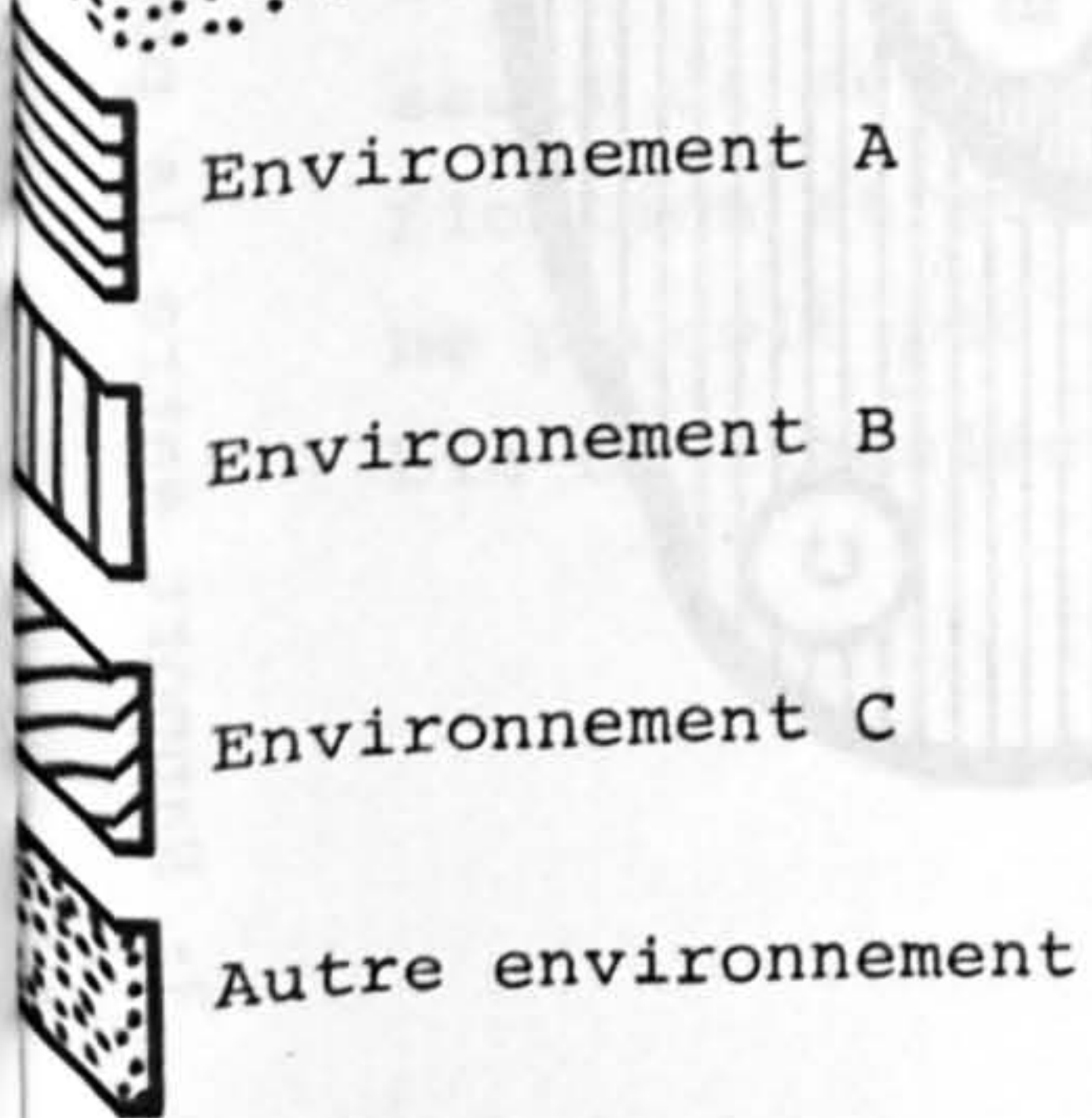


Fig. 2:  
Les systemes territoriaux  
leur environnement



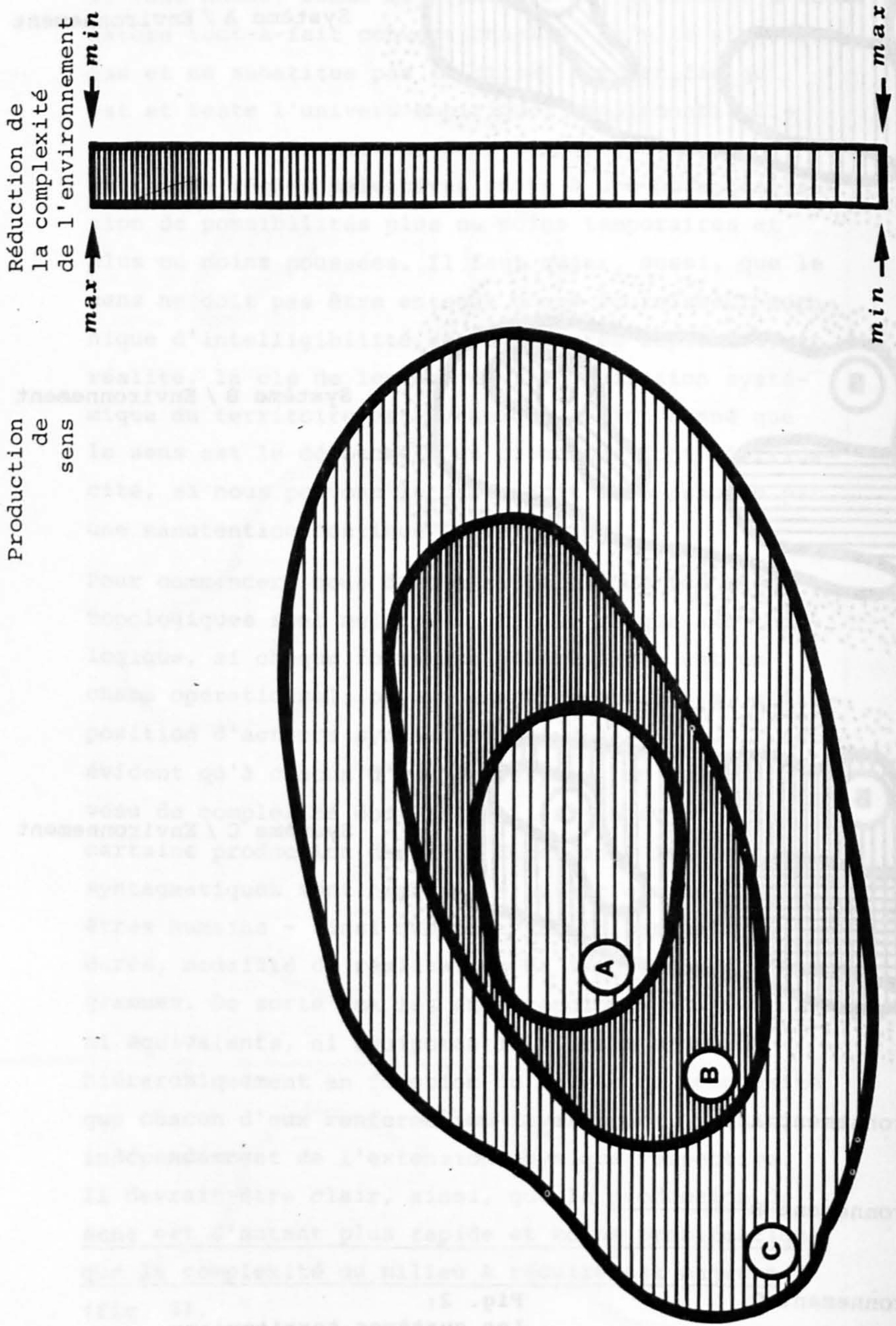


Fig. 3: Rapport entre la production de sens et la réduction de la complexité de l'environnement



Nous savons, en effet, que la réduction de complexité équivaut à l'objectivisation d'un réel simplifié. Or, si la simplification est radicale on aura une faible production de sens étant donné que les règles sélectives qui valent à l'intérieur du système seront peu nombreuses et simples: le médiateur exerce sa fonction en excluant l'information puisqu'il fournit seulement de modestes prémisses pour sa réception et son élaboration. Au contraire, si la simplification est modeste, la production de sens devra être forte: dans le système vaudront des règles sélectives nombreuses et articulées puisque le médiateur fournit des vastes prémisses pour recevoir et élaborer l'information contenue dans le milieu.

Je ne peux pas m'arrêter ici sur les implications liées à l'ordre hiérarchique des systèmes territoriaux. Je voudrais seulement dire que les processus sensifs ne sont pas unidirectionnels, mais bidirectionnels: s'il existe une production de sens, il existe également une perte de sens. C'est le problème de la manutention délicate à laquelle je me référais plus haut. En effet, pour qu'une formation géographique, surtout d'un niveau hiérarchique élevé, survive, il ne suffit pas de produire un seuil de sens adéquat; il est nécessaire également que ce seuil sache résister soit à des mutations internes au système, soit aux agressions du milieu. Dans ce dernier cas, si la relation sélective système/milieu n'était plus assurée par le seuil de sens produit, nous assisterions à une modification stratégique des données externes que le sens ne perçoit pas et de toutes manières n'est pas capable de traduire en information pour le système.



#### 4. Comprendre le sens

A ceux qui partagent l'idée de Saarinen, Sell et Husband (1982, p. 525) selon laquelle le "sens du lieu" constitue "le plus excitant concept unificateur" de la géographie de la perception, l'interrogation que donne le titre à cet essai apparaît peut-être incongrue. Il reste cependant à clarifier si le caractère "intégrateur" du concept de sens du lieu exprime une fonction opérante ou bien, comme il semble, l'auspice de la projection d'un secteur de recherche dont l'identité proclamée ne réussit pas à dissimuler une grande fragmentation d'intérêts et d'hétérogénéité d'approches. En effet, le sens dont j'ai parlé est un vecteur théorique qui se dispose dans l'horizon problématique de la complexité; il n'est pas une propriété d'un lieu ni la propriété d'un lieu: c'est la condition de gouvernement de la complexification en tant que caractère constitutif des formations géographiques et, donc, de l'organisation des structures implosées en systèmes territoriaux. C'est en ce sens que m'intéresse la pertinence de la géographie de la perception puisque sa concordance avec le "sens du lieu" m'apparaît bien loin d'être fondée.

Si nous tenons donc le concept de sens comme pré-ordonateur de la masse territoriale de l'espace, ce qui importe est de nous demander comment un cognitivisme dégagé de toute prétention exclusiviste peut nous aider à construire une théorie de la complexité. Comprendre le sens, en lui attribuant des processus décomposables analytiquement, voilà la grande cible. Mais quel peut être le point d'attaque, le trait sur lequel peut avoir lieu l'insertion cognitiviste? En réalité, le sens est un concept désarmant. Les explorations



généreuse d'un Deleuze (1975) sont bien convaincantes lorsqu'elles font des inventaires au négatif: le sens n'est pas "une donnée ... ou une qualité"; "le sens de perception" ou "noème perceptif" doit être distingué, avec Husserl, "de l'objet physique, du vécu psychologique, des représentations mentales et des concepts logiques" (p. 26). Elles deviennent, par contre, peu coopératives lorsqu'elles s'exercent au positif: "le sens est une unité idéale objective comme corrélat intentionnel de l'acte de perception". Et pourtant, une observation de Deleuze nous fournit une trace pour passer outre: "le sens est l'exprimé". Quelle est la valeur de cette assertion? Certainement pas celle d'une identité matérielle, qui se résoudrait en une circularité, puisque les deux termes n'auraient pas de fonctions analytiquement distinctes, et en une dé-problématisation, puisqu'elle attribuerait à l'empirie, sic et simpliciter, le caractère de l'autoévidence. Et pourtant, l'affirmation de Deleuze abrite une formidable liaison avec l'immanence des sens postulée précédemment. Tout semble se jouer, en effet, sur le terrain de la "mise en série": deux séries, une signifiante et l'autre signifiée, se réfèrent l'une à l'autre en éternel déséquilibre. La première série organise une "totalité préliminaire", alors que la seconde "ordonne des totalités produites" (p. 41 et p. 50 ss.). Comme l'observe Lévi-Strauss (1965, p. LI-LII), "l'univers a signifié bien avant que l'on commence à savoir ce que signifiait ... l'homme dispose dès son origine d'une intégralité de signifiant, qui le met dans un grand embarras quand il doit l'assigner à un signifié, donné comme tel sans être pour autant connu. Entre les deux il y a toujours une inadéquation".



On ne pourra pas échapper à la congruence entre la perspective qui assigne une fonction au sens dans le cadre de la théorie de la complexité, et une perspective cognitive du sens qui se déroule surtout sur le plan sémiotique. Dans le premier cas, le sens comble un écart entre potentialité et actualisation de l'agir, en instituant une relation sélective entre le système géographique et le milieu complexifié; dans le second cas, le sens comble un écart entre l'exprimé, c'est-à-dire la gamme infinie des signifiants, et le signifié, c'est-à-dire une gamme finie de valeurs, limitée par l'état de notre connaissance sur l'univers empirique. Une fois établi ce point de départ, il convient de saisir que "sens" et "signifié" ne se confondent pas, comme Frege (1965) l'avait déjà démontré. A vrai dire, l'analyse de la pensée de Frege a suivi une multiplicité de parcours probablement unifiants, dans leurs débouchés, par suite de la solution de plusieurs jeux linguistiques - dans l'acceptation de Wittgenstein (1967). Dans l'impossibilité de tenter ici une pareille entreprise, nous reconnaissons à deux "lectures" de cet auteur une utilité particulière: celle de Kripke (1982, p. 60), dont nous retenons la notion d'"opérateur"; celle d'Eco (1975, p. 91), qui nous dégage la route vers la théorie des interprétants.

Disons donc que le sens préside à l'opération signifiance (Bettetini, 1975): et puisque l'attribution de signifié est une fonction des conventions culturelles adoptées, ou si l'on veut du savoir disponible, l'attention aux processus sensifs devient cruciale. Or, il faudrait éviter l'erreur de prendre nos réflexions sur le sens et sur les processus sensifs pour les essences réelles. En effet, nous ne devons pas nous cacher que tout discours sur le sens naît et se développe sous le signe



d'un réductionisme ambigu s'il est vrai, comme l'observe Greimas (1974, p. 39), que "le sens se configure toujours comme une donnée immédiate: cela est suffisant pour que l'homme puisse vivre et agir dans un monde signifiant. Le problème .... de la signification se pose seulement lorsque entre en jeu le projet de sa description scientifique". Cependant, si la médiation sensitive est le noyau dur de ce projet, il faut clarifier par quelles voies et de quelle manière le sens d'origine régit une opération signifiante, c'est-à-dire attribue des signifiés par "dénotation" et par "connotation" et surtout met en relation les contenus, tous les contenus de la signification. De là naît l'importance de l'intuition de Greimas (1974, p. 13-14 et p. 43) sur le sens comme transcodage des signifiés et la valeur pragmatique de l'idée selon laquelle "si l'on s'aperçoit (comme on s'en aperçoit) que de tels transcodages sont faits naturellement mais mal, nous pouvons nous demander si l'activité scientifique dans ce domaine ne doit pas consister simplement dans l'élaboration de techniques de transposition telles à permettre d'effectuer les transcodages artificiellement mais bien".

A nouveau, le pont que nous avons jeté entre la théorie de la complexité et les points de force d'une possible compétence cognitive dans le domaine sensif, peut nous aider à comprendre comment entre les deux rives apparaît une congruence substantielle. Le transcodage des signifiés, en effet, n'est pas autre chose que la version sémiotique du problème de la coexistence des multiples axes topologiques en un même sens d'espace; ou en d'autres mots, le problème de la poursuite de finalités diversifiées de la part de systèmes non indépendants; ou, encore plus évident, le problème de l'appartenance à plusieurs univers syntagmatiques de la part



d'un même acteur, qu'il soit individuel ou collectif. D'ailleurs, Greimus lui-même ne pourrait être plus explicite pour suggérer des liaisons: "le sens s'identifie avec ce processus orienté d'actualisation qui ... est présupposé par - et présuppose - un système ou un programme déjà réalisé ou simplement virtuel" (p. 16).

Je voudrais dire, pour conclure, que le fait d'avoir parlé d'épistémologie, de théorie, de projet scientifique, ne doit pas nous faire oublier que le gouvernement de la complexité est avant tout autre chose règle d'action: le sens nous conduit invariablement à une pratique géographique, à un faire, à un savoir faire, à une possibilité de faire, à un permettre que l'on fasse dans le territoire. La leçon de Prieto (1975) conserve donc, par cette voie aussi, toute sa valeur. Ce rappel tiendrait à ne pas être pris pour une des formes qu'assure le rituel exorcisant qui fait recours à l'abstraction pour comprendre un peu plus le monde dans lequel il est immergé. Il voudrait conférer, plutôt, une centralité majeure au quotidien, au petit vivre, à cette archéologie du pré-catégoriel, comme le souligne Gargani (1978, p. XVIII-XIX), contenue dans les données observatives de l'expérience ordinaire. Une expérience qui a peu à faire avec la science, comme nous le savons bien, et néanmoins qui montre le savoir "absoudre aux fonctions de la conservation de la vie humaine et des biens matériels auxquels celle-ci est liée". En somme le rappel à la pratique, ici, veut dire surtout ceci: que le "sens" qui nous a occupé n'est pas "autre" par rapport au "sens commun", ni ne peut l'être du moment que "si d'un côté le sens commun est une forme de savoir réfutée et évacuée, de l'autre il est aussi une substance malléable, destinée à recevoir les configurations imprimées par les stratégies



de fondation et de légitimation du savoir scientifique" (p. XV). C'est ce qui suffit, semble-t-il, pour que la compétence cognitive assume de nouvelles responsabilités.

- (1) Sur ce point, Kuhn (1970, spécialement p. 710 ss.) et Lakatos (1976, spécialement p. 403 ss.) et Vieganski (1982, spécialement p. 173 ss.) offrent des synthèses critiques des plus réfléchies, encore que leurs évaluations ne convergent pas.
- (2) Dans la terminologie de Kuhn une désignation rigide désigne dans "chaque monde possible" le même objet; autrement, il s'agit d'une désignation accidentelle.
- (3) Comme cela est évident, il suffit d'un seul descripteur approprié pour éliminer l'éventualité de la thèse (4): une indication quantitative ou temporelle. Lequelconque peut avoir une fonction individualisante. En réalité la thèse (4), bien que formellement correcte, ne peut pas constituer un motif de tranquillité du moment où sa réalisation serait catastrophique pour le chercheur.
- (4) Dans Lakatos (1983 a et b) le cadre général est respectivement, les développements plus récents de la théorie des sociétés complexes.



N O T E S

- (1) Il vaut la peine de noter d'entrée de jeu que le plan des préoccupations exprimées ici seulement en partie assume les remarques de Bunting et Guelke (1979).
- (2) Sur ce point, Racine (1981, spécialement p. 110 ss. et 126 ss.), Capel (1981, spécialement p. 403 ss.) et Vagaggini (1982, spécialement p. 148 ss.) offrent des synthèses critiques les plus réfléchies, encore que leurs évaluations ne convergent pas.
- (3) Dans la terminologie de Kripke une désignation rigide désigne dans "chaque monde possible" le même objet; autrement, il s'agira d'une désignation accidentelle.
- (4) Comme cela est évident, il suffit d'un seul descripteur approprié pour éliminer l'éventualité de la thèse (4): une indication quantitative ou temporelle quelconque peut avoir une fonction individualisante. En réalité la thèse (4), bien que formellement correcte, ne peut pas constituer un motif de tranquillité du moment où sa réalisation serait catastrophique pour le chercheur.
- (5) Dans Luhmann (1983 a et b) le cadre général et, respectivement, les développements plus récents de la théorie des sociétés complexes.



(6) Nous rappelons qu'un système (S) se définit  
comme:

$$S = (A, R, F)$$

où: (A) est un ensemble fini d'éléments  
( $a_1, \dots, a_n$ ) doués d'attributs; en tenant  
compte qu'il existe un élément ou contexte  
( $a_0$ ) externe qui s'appellera milieu, (R)  
est l'ensemble de toutes les relations  
( $r_{ij}$ ) parmi les éléments de l'ensemble (A)  
et parmi eux et le milieu ( $i, j = 0, 1, \dots, n$ );  
(F) est une finalité.



## B I B L I O G R A P H I E

- A. BAILLY, "Geografica della percezione e analisi quantitative", Boll. Soc. Geogr. Ital., 1 (1983).
- G. BETTETINI, Produzione del senso e messa in scena, Milano, Bompiani, 1975.
- T.E. BUNTING, L. GUELKE, "Behavioral and perception geography: a critical appraisal", Annals of the Ass. Am. Geogr., 3 (1979).
- H. CAPEL, Filosofia y ciencia en la Geografía contemporánea, Barcelona, Barcanova, 1981.
- G. DELEUZE, Logica del senso, Milano, Feltrinelli, 1975 (éd. orig., Paris, 1969).
- U. ECO, Trattato di semiotica generale, Milano, Bompiani, 1975.
- G. FREGE, "Senso e significato", dans ID., Logica e aritmetica, Torino, Boringhieri, 1965 (éd. orig., 1900).
- A. GARGANI, "Scienza, filosofia e senso comune", dans L. WITTGENSTEIN, Della certezza, Torino, Einaudi, 1978 (éd. orig., Oxford, 1969).
- A.J. GREIMAS, Del senso, Milano, Bompiani, 1974 (éd. orig., Paris, 1970).
- S. KRIPKE, Nome e necessità, Torino, Boringhieri, 1982 (éd. orig., Oxford, 1980).
- C. LEVI-STRAUSS, "Introduzione all'opera di Marcel Mauss", dans M. MAUSS, Teoria generale della magia e altri saggi, Torino, Einaudi, 1965 (éd. orig., Paris, 1950).
- N. LUHMANN, "Il senso come concetto fondamentale della sociologia", dans J. HABERMAS, N. LUHMANN, Teoria della società o tecnologia sociale, Milano, Etas Kompass, 1973 (éd. orig., Frankfurt a/M, 1971).



ID., Illuminismo sociologico, Milano, Il Saggiatore, 1983 (éd. orig., Opladen, 1970) (a).

ID., Teoria politica nello stato del benessere, Milano, Angeli, 1983 (éd. orig., München, 1981) (b).

L.J. PRIETO, Pertinenza e pratica, Milano, Feltrinelli, 1976 (éd. orig., Paris, 1975).

J.-B. RACINE, "Problématiques et méthodologie: de l'implicite à l'explicite" dans H. ISNARD, J.-B. RACINE, H. REYMOND, Problématiques de la géographie, Paris, PUF, 1981.

C. RAFFESTIN, Per una geografia del potere, Milano, Unicopli, 1981 (éd. orig., Paris, 1980).

T.F. SAARINEN, J.L. SELL, E. HUSBAND, "Environmental perception: international efforts", Progr. Hum. Geogr., 3 (1982).

A. TURCO, "Classici della geografia, quantitativismo e possibilità di riunificazione dei paradigmi disciplinari", Riv. Geogr. Ital., 1 (1981).

ID., "Geografia: cronache del postquantitativismo", Boll. Soc. Geogr. Ital., 1 (1982).

ID., "Territorializzazione progressiva, complessificazione, reversibilità: concetti per una teoria geografica del potere", dans C. RAFFESTIN (éd.), Geografia politica: supporto teorico per un progetto sociale, Milano, Unicopli, 1983 (a).

ID., "Lo spazio non-regionalizzato: una versione sistematica", dans ID. (éd.), Regione e regionalizzazione nella ricerca e nelle pratiche spaziali contemporanee, Milano, Angeli, 1983 (b).

V. VAGAGGINI, Le nuove Geografie. Logica, teorie e metodi della geografia contemporanea, Genova/Ivrea, Herodote, 1982.

L. WITTGENSTEIN, Ricerche filosofiche, Torino, Einaudi, 1967 (éd. orig., Oxford, 1953).



## "CONSCIENTISER" LA TERRITORIALITE

BELANGER, Marcel

Université Laval

La perception de l'environnement humain est, certes, susceptible de toutes sortes de mesures, à la manière de ce que propose la psychologie expérimentale. Mais tel n'est pas le but que nous poursuivons. Il s'agit pour nous, comme l'indique, du reste, le thème de ce colloque, de savoir reconstituer une totalité, c'est-à-dire de savoir construire un objet qui ne peut être celui du laboratoire. Démarche spécifique, démarche d'une analyse globale et qui soulève, ici, une réflexion qui n'a rien de classique. En effet, savoir reconstituer une totalité veut dire, veut surtout dire, ici, savoir reconstituer l'objet lui-même, comme si, tout à coup, la difficulté principale n'était plus celle des réseaux d'information, fussent-ils complexes, mais celle de la construction d'un objet qui pourrait n'exister que dans l'imaginaire où les hommes le construisent.

Faut-il être québécois, faut-il avoir été le témoin de tant de raccourcis historiques et de tant de silences pour savoir combien sont fragiles ces équilibres qui laissent à la pensée humaine et la capacité et l'occa-



sion de son expression en un langage et en un paysage; pour savoir aussi combien sont funestes ces territorialités parcellaires quand, abandonnées à elles-mêmes, elles n'offrent plus que la parure de quelque orgueil national ou que le refrain de quelque tradition?

Nous avons donc, cherché, d'abord, à construire le champ des "perceptibles", c'est-à-dire l'ensemble des processus dont la connaissance permettrait d'identifier la totalité des faits culturels théoriquement observables dans un espace donné. Ce qui revient à construire une matrice ayant comme principe la séquence "Idées-acteurs-actions" et où l'on a, sur un axe et dans l'ordre, les termes "systèmes de valeur-ethnie-territoire" et, sur l'autre, les termes "représentations communes-peuplement-habitat", pour obtenir la diagonale "identification-survie-métamorphose". D'où l'on peut conduire toutes sortes d'opérations et développer, notamment, le système des interactions depuis la case "survie", qui vient nous dire ce qui se passe lorsque les processus d'identification et les processus de métamorphose sont en équilibre (fig. 1)<sup>(1)</sup>. Et ce qui se passe c'est un "paysage", soit l'articulation d'un modèle territorial dont la description apparaît sur la diagonale d'une deuxième matrice, plus complexe que la première. Précieux outil sur lequel vient ensuite s'appuyer l'élaboration du questionnaire, d'un questionnaire qui révélera ce qui est perçu et ce qui n'est perçu, au départ d'un terrain qui se situe entre les cas-limite du "paysage intact perçu par divers usagers" et du "paysage démoli perçu par un groupe traditionnel parachuté".



mais il ne s'en suit pas que le questionnaire ainsi obtenu soit convenable, car alors même que l'on serait parvenu à l'intelligence parfaite des paysages, il resterait que les paysages font défaut à la pratique, qu'ils font problème aux usagers et que le témoignage de ces derniers ne ressemble rien moins qu'à un cantique. Il faut donc aller chercher la perception à travers un langage local et polysémique, par le moyen de mots-clés et de syntagmes. Mais alors que l'on a d'ordinaire recours, ici, à la préenquête, nous préférons la formule de l'enquête exploratoire, laquelle se conçoit dans la mise en relation (ou la confrontation) des pratiques acquises et des nouvelles pratiques, pertinentes à l'aménagement. N'est-ce d'ailleurs l'observation de ces pratiques qui nous mit sur la piste des matrices conceptuelles dont nous avons fait état? (fig. 3). Ce point nous apparaît fondamental, car la construction de l'objet ne saurait s'effectuer si elle n'est tout autant et tout en même temps celle qu'effectuent les usagers, si elle n'est pour eux l'occasion d'une action culturelle... à défaut de quoi ce que l'on recueille, sans qu'il soit dépourvu d'intérêt, pourrait très bien passer à côté et ne faire état que de la culture morte. Aussi avons-nous estimé indispensable d'élaborer des questionnaires exploratoires destinés aux agents du développement et à ses témoins privilégiés, questionnaires que nous construisons en transposant, dans le contexte régional, les interrelations "développement régional-urbanisme-régionalisation" et "recherche environnementale-développement communautaire-planification". Et, si j'apprends de la sorte et, par exemple, que tout un territoire est politiquement "brûlé" parce que, quoi qu'on



y fasse, on est certain de perdre l'élection et que j'arrive à savoir, bien que personne ne le dise ouvertement, que la cause en est dans la localisation des nouveaux équipements, ne suis-je en mesure d'orienter mon questionnaire de manière à aller chercher des perceptions profondes que l'on aurait quelque réticence à confier à un "étranger"?

Voilà qui situe pour l'essentiel une démarche de recherche qui a subi l'épreuve du terrain. Et cela marche... Nous avons pu montrer que le touriste venu contempler les vieilles pierres de Québec avait la surprise de découvrir une ambiance et que, somme toute, la perception de la présence humaine dans la vieille ville avait plus de force que celle du paysage physiquement défini, résultat auquel nous ne serions pas parvenu, si notre grille de départ ne nous avait amené à accorder autant d'importance à cette présence qu'à celle du "cadre physique". Elle nous a conduit à élaborer un questionnaire visant "les comportements socio-culturels des Québécois en alimentation" grâce auquel nous pensons pouvoir montrer que l'alimentation est une pratique sociale que la notion de "champ alimentaire" permet de cerner. Et nous entreprenons, nous inspirant toujours d'une même démarche, deux recherches: l'une a pour objectif de produire deux documents dans le cadre de l'application de la nouvelle loi sur l'urbanisme, document d'information et document de conscientisation, destinés à stimuler et à éclairer la participation citoyenne; l'autre cherchera à déterminer les nouveaux types de logement à concevoir, si l'on veut améliorer l'ambiance du centre-ville de Québec.



Voici donc un domaine très riche. On comprend que l'on y vienne quant ce qui se rapporte à la géographie pratiquée dans le cadre de l'État plafonne dangereusement et que la perception de l'espace évoque, consciemment ou non, l'ouverture d'un système. Et c'est, en effet, un domaine de recherche par lequel notre discipline rejoint, ici, davantage la sensibilité intellectuelle d'une époque et un domaine dans lequel, me semble-t-il, nous avons beaucoup à dire. À la condition, toutefois, que l'effort théorique vienne donner à la pratique la possibilité d'interprétations de plus en plus rigoureuses et de plus en plus pertinentes. Que l'on me permette donc de livrer des hypothèses et des interrogations, au fil desquelles j'ai cru pouvoir discerner deux directions de recherche.

#### 1. COMPRENDRE LA MORPHOGENÈSE

Toute pratique sociale ne se résoudrait-elle pas en un petit nombre de formes élémentaires, toujours le même? Le champ alimentaire, par exemple, se configurerait à travers les relations qui s'instaurent entre les éléments suivants: gastronomie et diététique, festin et régal, denrées et victuailles, plat et repas (fig. 4). De la même manière, le champ fondamental et englobant qu'est le paysage se configurerait à travers les relations qui s'instaurent entre des formes élémentaires que nous arrivons mal à nommer dans leur universalité, mais qui seraient, par exemple, dans le cas du système des formes territoriales de la colonie laurentienne, en son établissement préindustriel, la seigneurie et la paroisse, le manoir et l'église, le village et le rang, la ferme et la maison (fig. 2).<sup>(2)</sup>



De quels processus pareilles régularités seraient-elles le résultat? Pour les avoir obtenues en usant d'une même méthode, du même jeu de relations nous pouvons dire qu'elles procéderaient de l'articulation étroite et systématique de la représentation du rapport territorial et de la représentation du rapport social, emboîtées l'une dans l'autre et se dichotomisant en des relations symétriques, jusqu'au niveau des formes concrètes. Le fondement s'en trouverait dans les relations "superstructures-idéologies" et "infrastructures-techniques" et le principe organisateur, au niveau des formes concrètes, dans les relations "rassemblement des ressources-collectivité" et "rassemblement des hommes-communauté". Il semblerait donc que la production des formes obéisse à des règles strictes depuis l'articulation originelle de la représentation du rapport social et de la représentation du rapport territorial.

Mais n'est-ce là précisément, le type d'articulation dont les sociétés contemporaines sont incapables? Et ne faut-il justement distinguer l'articulation de deux espaces de représentation de l'articulation brutale et univoque du rapport social et du rapport territorial caractéristique de notre époque, articulation non-médiatisée par un espace mental qui ne trouverait plus à s'exercer en cet horizon précis? Ne faut-il aller jusqu'à cette interprétation pour saisir la portée des études de perception de l'espace? Ce qu'elles découvrent, en effet, c'est la distance entre le vécu et le perçu, entre les comportements et les attitudes, depuis le charriage des formes et des habitudes héritées des civilisations traditionnelles. Ce qu'elles découvrent



c'est que ce qui fut millénairement assumé ne l'est plus aujourd'hui.

## 2. RECONSTITUER LA TERRITORIALITÉ

Mais saurait-il l'être s'il n'était conscientisé? Il semble que l'on n'échappe pas à cette question. L'interprétation de l'enquête nous y amène, sur un plan strictement intellectuel. Mais davantage encore l'expérience du terrain, où l'on voit combien les hommes sont inconscients de ce qui détermine leur quotidien. Jusqu'à ce que l'on vienne à penser que la conscientisation sociale, conquête de notre temps, ne suffit plus à la problématique contemporaine, jusqu'à ce qu'on vienne à penser que la conscientisation du rapport social n'est que le premier temps d'une évolution qui, en un deuxième temps, devient conscientisation du rapport territorial, conscientisation de la territorialité de la culture.

L'exemple du Québec nous apparaît particulièrement révélateur à cet égard. En son destin si difficile et singulier. Car il fut d'abord cela, une territorialité exceptionnelle, pour ensuite devenir cette chose qui n'a plus qu'à s'adapter, voire à se fondre, à un monde qui n'a de croyance et de fidélité qu'en ces grandes structures organisationnelles, démiurges du Nouveau-Monde. L'atteinte n'en est pas seulement considérable sur l'identité des Québécois qui ne s'y reconnaissent plus, quand bien même cette identité existe. Elle est à brève échéance le processus qui pourrait disperser un peuplement qui, dès lors, ne se survivrait plus comme culture, quand la territorialité d'un espace mental



est tout ce qu'il lui reste de la territorialité initiale. Considérons donc que le Québec est un cas-limite, à partir duquel l'observation de ce qui constitue la territorialité et de ce qui détermine la déterritorialisation est bien plus aisée qu'en d'autres terrains.

Aussi, avons-nous tenté d'élaborer un modèle descriptif de l'ensemble des relations à travers lesquelles se constitue et évolue la territorialité, depuis l'observation de ce terrain-là, observation qui s'est progressivement enrichie de tout ce que nous apprend l'enquête de perception. Soit un premier niveau d'organisation celui des champs élémentaires, champs constitutifs de l'environnement. On peut se les représenter sous la forme de matrices, le système des formes territoriales étant l'un d'entre eux (fig. 2). Ces champs sont au nombre de quatre (fig. 5). L'articulation de ces champs constitue la territorialité. Sont-ils symbiotiquement interreliés qu'ils dessinent un paysage, l'habitat d'une culture, le lieu d'un espace mental. Sont-ils au contraire tiraillés en un espace dépourvu de la capacité de s'auto-déterminer, de s'autoréguler que l'on se trouve dans un espace en mutation. Au Québec qui est un espace en déterritorialisation ces quatre champs font en quelque sorte, chacun pour soi, un "voyage".

Des quatre appellations par lesquelles nous désignons ces champs, seule l'économie a valeur d'évidence, parce que nous vivons dans "un monde comme ça". Et l'on connaît moins le champ linguistique (avoir, être et agir) de même que le champ du pouvoir (source de la relation dominants-dominés) (3). L'appellation "habitat"



est la moins satisfaisante, car c'est un mot dont le sens a subi diverses réductions. Mais n'est-il justement caractéristique de notre époque que ce soit de ce côté-là que la terminologie s'avère la plus déficiente? Imprécisions et interrogations qui n'empêchent pourtant d'apercevoir que la territorialité est à la fois concrète et abstraite. L'axe "économie-habitat" est celui des formes concrètes, celui de l'espace physique; il est plus immédiat. C'est l'axe des structures qui se voient par opposition à l'axe des structures abstraites du langage et du pouvoir, lequel n'est pas moins territorialisé que le précédent: où l'on rejoint la notion d'espace mental. Par exemple, c'est parce que cette réalité-là existe que l'on peut parler de culture québécoise, ce que l'on arrive quand même à identifier lorsque l'on constate que les Québécois savent qu'ils sont Québécois, même s'ils ne savent pas qui ils sont, ou bien encore lorsque l'on réalise que langue et langage ne sont pas une même chose, car si c'était la même chose c'est de culture française qu'il faudrait parler et non pas de culture québécoise; ou bien encore lorsque l'on constate que si culture québécoise veut dire quelque chose ce n'est pas parce qu'il y a encore des rangs, mais parce qu'il y a un espace mental québécois.

L'on voit ainsi apparaître la notion de champs élémentaires désarticulés les uns par rapport aux autres; notion de rapports déséquilibrés qui font obstacle à la territorialité, et que l'on ne peut comprendre sans faire référence à un contexte plus vaste ou d'autres formes de déséquilibre interviennent. Car à notre époque et dans nos pays certains champs sont plus actifs



que d'autres et ces champs "suractivés" sont ceux de l'économie et du langage. Ce sont ces champs-là qui commandent le changement en Occident. Ce qui nous amène à envisager que le développement interfère avec la territorialité. Ne sommes-nous envahis parce que l'on appelle le progrès de l'Homme, de la civilisation et des sociétés humaines et n'est-on amené à envisager qu'il y a d'autres niveaux d'organisation que celui-là que nous venons de considérer?

Nous appelons "urbanité" par opposition à territorialité ce que l'on nomme manifestations de la civilisation ou bien encore culture avec un grand C. L'apparition ou l'expansion de ces "formes supérieures" de l'activité humaine définissent un niveau d'organisation spécifique de plus grande complexité et qui, partant, devient causal dans l'explication des évolutions territoriales. Nous nous représentons ainsi le niveau d'organisation "urbanité" (fig. 6).

Ces formes supérieures de l'activité humaine constituent les champs médiateurs des rapports entre les champs élémentaires (territorialité). Et quand bien même l'arrangement que nous en faisons ne serait tout à fait exact, il comporte tout de même certaines évidences dont celle d'une succession historique pourvue d'une valeur certaine dans l'explication des mégastuctures organisationnelles qui déterminent la vie quotidienne des hommes d'aujourd'hui. Il permet de comprendre, en effet, la nature de l'État, son rôle historique dans l'évolution territoriale, en même temps que l'incapacité structurelle dans laquelle il se trouve



face à la problématique contemporaine de l'aménagement. Car la notion de champs médiateurs conduit à l'identification d'un "troisième étage", celui des champs organisationnels, où l'oeuvre humaine s'articule à travers les rapports des hommes entre eux. L'on obtient ainsi le schéma suivant (fig. 7) où l'on voit surgir de nouvelles superstructures, encore mal nommées et dont l'émergence justement caractérise notre époque, à mesure que la Science fait son oeuvre et que l'Art, ultimement, devient partie intégrante du processus de socialisation, devenant tout aussi bien Art d'aménager.

#### Notes infrapaginales

1. On passe de la première matrice (diagonale à trois termes) à la deuxième (diagonale à huit termes) en suivant les règles élémentaires de l'algèbre matricielle.
2. Cette terminologie fait référence au système transplanté depuis la Métropole, système d'un habitat prédéfini par l'application des règles de la Coutume de Paris et du Droit Canon. Mais la territorialité de la centralité est évolutive. Une première transformation va s'effectuer depuis les aires domestiques de l'établissement colonial, oblitérant la morphologie initiale en une nouvelle séquence morphologique que les travaux de notre collègue Serge Courville tentent de décrypter.
3. L'essentiel est ici d'apprendre à distinguer puissance et pouvoir, langue et langage, habitation et habitat, richesse et économie, selon une démarche dont Claude Raffestin a donné l'exemple.



**Figure 1**

|                         |                     | Idées<br>I b, I c | Acteurs<br>II b, II c | Actions<br>III b, III c |
|-------------------------|---------------------|-------------------|-----------------------|-------------------------|
|                         |                     | Valeurs           | Ethnie                | Territoire              |
| Idées<br>I b, I a       | Représen-<br>tation | Identification    |                       |                         |
| Acteurs<br>II b, II a   | Peuple-<br>ment     |                   | Survie                |                         |
| Actions<br>III b, III a | Habitat             |                   |                       | Métamorphose            |

N.B. Les notations font référence à la figure 3.



Figure 2

# LE SYSTÈME DES FORMES TERRITORIALES

|              |               | SUPERSTRUCTURES |         |            |          | INFRASTRUCTURES |        |            |        |
|--------------|---------------|-----------------|---------|------------|----------|-----------------|--------|------------|--------|
|              |               | PROVINCE        |         | CITÉ       |          | VOISINAGE       |        | HABITATION |        |
|              |               | RESSOURCES      | HOMMES  | RESSOURCES | HOMMES   | RESSOURCES      | HOMMES | RESSOURCES | HOMMES |
| IDÉOLOGIES   | GRUYANCES     | CONTINENT       |         |            |          |                 |        |            |        |
|              | COMMUNAUTAIRE |                 | COLONIE |            |          |                 |        |            |        |
|              | COLLECTIF     |                 |         | SEIGNEURIE |          |                 |        |            |        |
|              | COMMUNAUTAIRE |                 |         |            | PARDISSÉ |                 |        |            |        |
| TECHNOLOGIES | COLECTIF      |                 |         |            | VILLAGE  |                 |        |            |        |
|              | COMMUNAUTAIRE |                 |         |            |          | RANG            |        |            |        |
|              | COLLECTIF     |                 |         |            |          |                 | FERME  |            |        |
|              | COMMUNAUTAIRE |                 |         |            |          |                 |        | MAISON     |        |

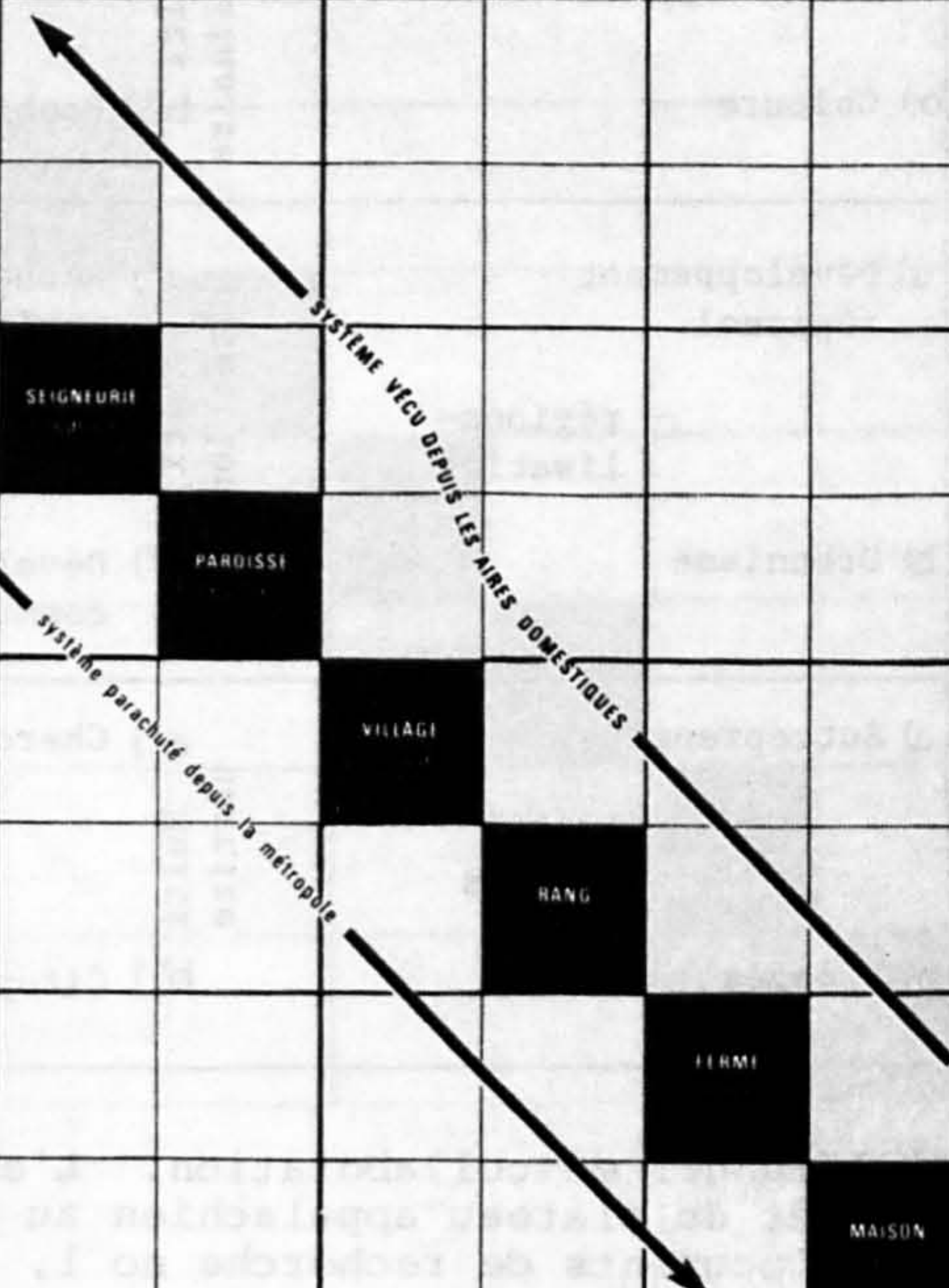




Figure 3

## LES PARADIGMES DE L'AMENAGEMENT

RETROSPECTIVE

PROSPECTIVE

|                                  |  |   |                         |
|----------------------------------|--|---|-------------------------|
| I<br>Conceptuel<br>(idées)       | a) Economie<br>c) société<br>b) Culture                            | a') Phénomènes<br>b') Problèmes<br>c') politiques<br>Multi<br>disciplinaire   | Inter-<br>disciplinaire |
| III<br>Opérationnel<br>(actions) | a) Développement<br>régional<br>c) régionalisation<br>b) Urbanisme | a') Recherche<br>environnementale<br>b') Développement<br>communautaire<br>c') planification<br>Multi<br>directionnel | Inter -<br>actionnel    |
| II<br>Décisionnel<br>(acteurs)   | a) Entrepreneurs<br>c) agents<br>publics<br>b) Ménages             | a') Chercheurs<br>b') Citoyens<br>c') aménagis-<br>tes<br>Multi<br>partite  | Inter-<br>décisionnel   |

source: Marcel Bélanger en collaboration. L'exploitation communautaire de la forêt du plateau appalachien au Québec. Notes et Documents de recherche no 1, août 1974, Département de géographie, Université Laval.



Figure 4

## ANALYSE CULTURELLE DE L'ALIMENTATION

| CONTEXTE     |                                | SUPERSTRUCTURES            |                            |                           |             | INFRASTRUCTURES |           |                        |        |
|--------------|--------------------------------|----------------------------|----------------------------|---------------------------|-------------|-----------------|-----------|------------------------|--------|
|              |                                | PROVINCE                   |                            | CITÉ                      |             | VOISINAGE       |           | HABITATION             |        |
|              |                                | RÉGIONALISMES ALIMENTAIRES | COSMOPOLITISME ALIMENTAIRE | INSTITUTIONS ALIMENTAIRES | RESTAURANTS | MARCHÉS LOCAUX  | MAISONNÉE | CUISINE ET DÉPENDANCES | TABLÉE |
| IDÉOLOGIES   | ESTHÉTIQUE ALIMENTAIRE         | ■                          |                            |                           |             |                 |           |                        |        |
|              | MODE DE NOURISSEMENT           |                            | ■                          |                           |             |                 |           |                        |        |
|              | LE COIFFÉ                      |                            |                            | ■                         |             |                 |           |                        |        |
|              | LE SPONTANÉ                    |                            |                            |                           | ■           |                 |           |                        |        |
| TECHNOLOGIES | CYCLES DE VIE                  |                            |                            |                           |             | ■               |           |                        |        |
|              | CYCLES QUOTIDIEN ET SAISONNIER |                            |                            |                           |             |                 | ■         |                        |        |
|              | ART CULINAIRE                  |                            |                            |                           |             |                 |           | ■                      |        |
|              | RÉSOLUE MÉNAGÈRE               |                            |                            |                           |             |                 |           |                        | ■      |

Source: Les comportements socio-culturels des Québécois, en alimentation. Rapport de recherche non publié, Département de géographie, Université Laval, Juin 1979.



Figure 5

LES CHAMPS ÉLÉMENTAIRES CONSTITUTIFS DE LA TERRITORIALITÉ

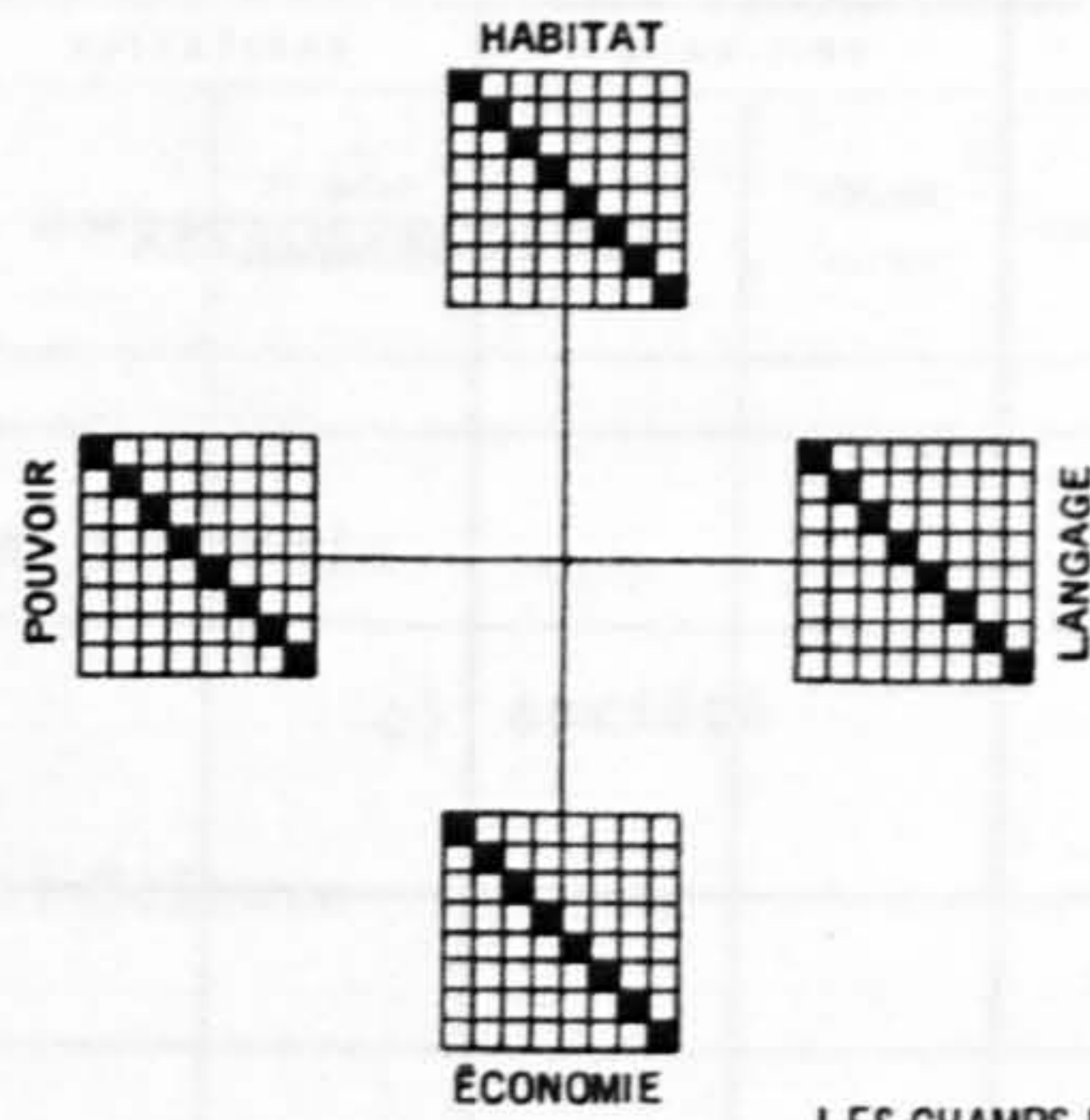


Figure 6

LES CHAMPS RELATIONNELS CONSTITUTIFS DE L'URBANITÉ

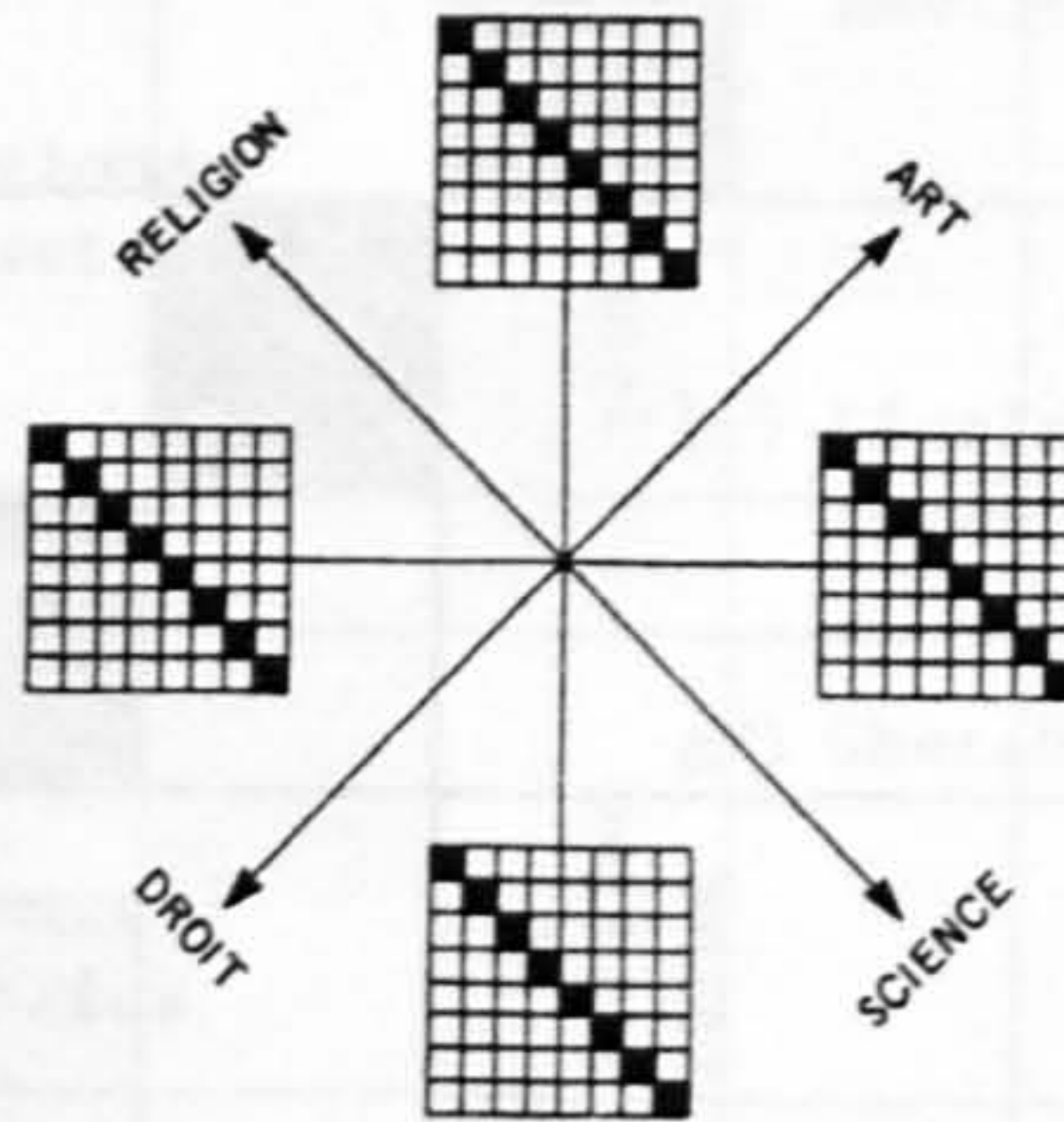
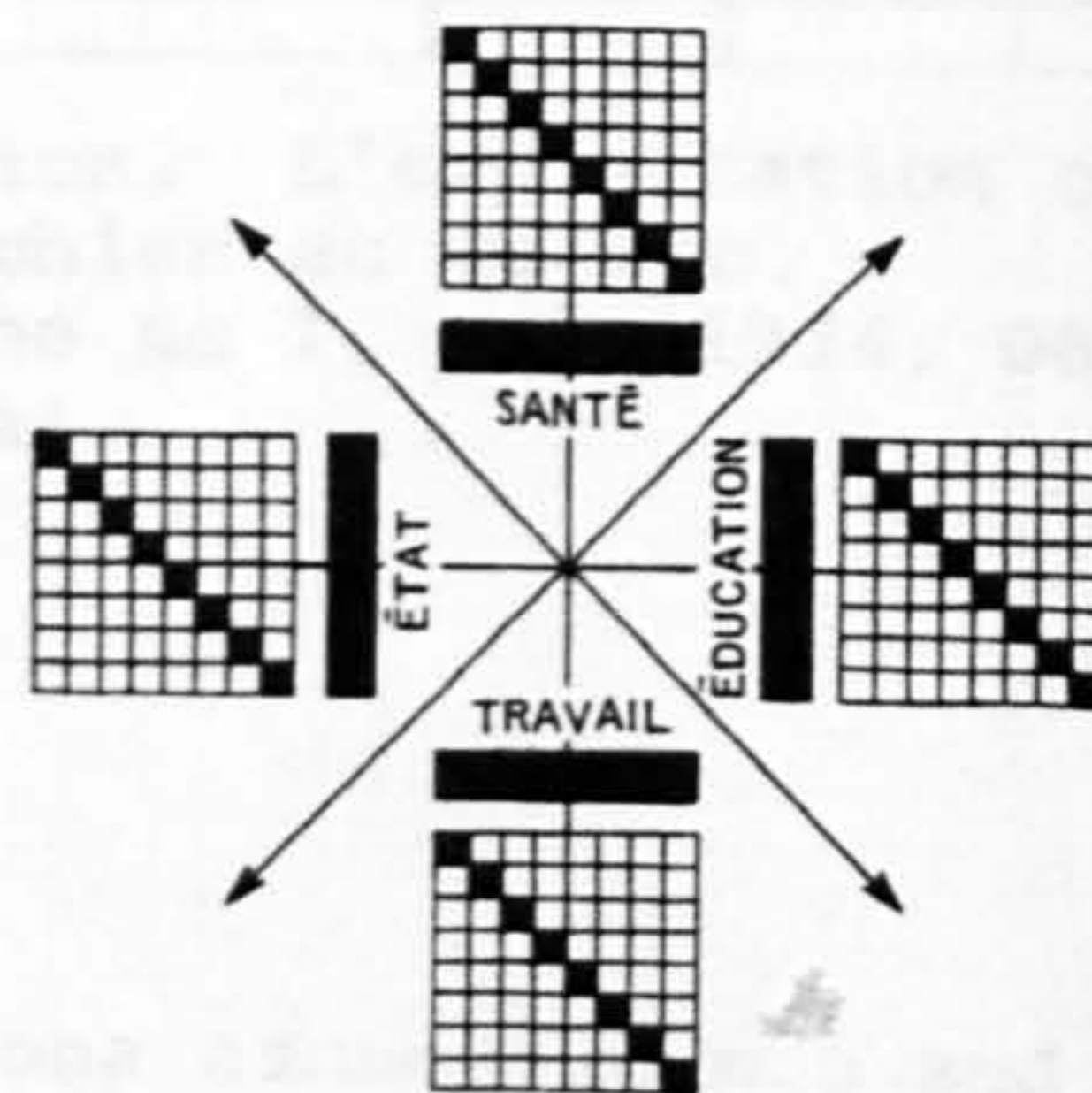


Figure 7

LES MÉGASTRUCTURES ORGANISATIONNELLES





## SYNTHESE: A CHAUD... QUELQUES IMPRESSIONS

PIVETEAU, Jean-Luc

Université de Fribourg

Quelques réflexions personnelles pour amorcer un débat conclusif... En commençant par ce sur quoi je pense n'être démenti par personne: la gratitude que nous éprouvons à l'égard des organisateurs neuchâtelois de ces deux journées et, en particulier, Frédéric Chiffelle.

Les enseignements d'un colloque sont différents si on les tire à chaud ou à froid. Les deux approches ont, chacune, leurs privilèges. Il ne sera procédé ici, évidemment, qu'à la première\*. Mais s'il est difficile de dresser dès à présent l'inventaire pondéré des acquis les plus fructueux, il me paraît que lorsque nous aurons effectué une certaine décantation, nous ne devrions pas être déçus. J'ai le sentiment, déjà, d'avoir beaucoup reçu. L'unanimité non marchandée autour du maintien du groupe que nous formons a valeur de test.

### A PROPOS DES MODALITES

Preuve fut faite une fois de plus, à mon sens, qu'un laps de temps de 20 minutes est judicieux pour l'auditeur et frustrant ou corsetant pour le rapporteur. Mais, à coup sûr, inévitable. Ne devrait-on pas inciter davantage nos étudiants à s'exercer - et, tout autant nous exercer nous-mêmes -, en cours d'année et dans l'intime de nos instituts, à mettre certains de nos exposés à ce gabarit?

\* Ce compte-rendu a été rédigé en septembre, mais dans un souci de fidélité à l'état d'esprit du 30 juin au soir.



Preuve fut faite, également, que le quart d'heure de débat consécutif à chaque communication est une nécessité bien ajustée, si l'on s'en tient aux premières humeurs; insuffisante - ou plus exactement incomplète - si l'on veut tenir compte de ceux qui ne mûrissent que progressivement (je ne dis pas lentement) ce qu'ils ont entendu. Ils sont nombreux. J'appartiens à cette catégorie. Il faudrait pouvoir se réunir une nouvelle fois après avoir pris le temps nécessaire pour "relire" à tête reposée. Utopie?

#### LANGAGES ET METHODE

J'ai été sensible, par moments, à un problème de langage; que je ne dissocie pas, pour l'essentiel, d'un problème de fond. Nos lectures, nos tropismes intellectuels, nos concepts, notre syntaxe s'écartent: c'est la rançon d'une curiosité aux lisières, indispensable. Mais, du coup, le patrimoine commun se fragmente, nos axes de recherche tendent à devenir, comme l'a relevé l'un d'entre nous, incommensurables, au sens kuhnien du terme; disons babeliens. Moralité? J'en vois une, claire: la confirmation du bien-fondé d'une telle rencontre. Les échanges du genre de ceux de Neuchâtel aujourd'hui, de Genève, il y a deux ans, sont de plus en plus utiles. Ils contribuent à briser nos cocons, mais pour autant que les langages associés aux problématiques (ou simplement aux notions) différentes des nôtres ne soient pas déroutants. Ne surestimons pas ceux qui nous écoutent.

Nous nous sommes trouvés confrontés, par ailleurs - bien que discrètement - à un problème de méthode fondamental. Nous n'avons pas enregistré, au cours de ces deux journées, de clivage idéologique - pas plus que de spécificités nationales. Ce n'est pas là un jugement de valeur; mais un simple constat qu'il vaudrait la peine, à l'occasion,



d'analyser. En revanche, nos communications peuvent se regrouper en deux essais. Celles qui tournent autour de préoccupations plus théoriques - depuis l'amont (rapports de la géographie de la perception avec les autres disciplines s'occupant de la perception, voire rapports de la géographie de la perception avec le savoir en général), jusqu'à l'aval (l'étude des techniques complexes ou/et sensibles, de collecte et de traitement de l'information); et celles, cliniques, qui se penchent au chevet du concret et proposent des études de cas. Rien que de très banal, en somme. Sauf que l'on sent comme une ligne de cisaillement entre les deux groupes. Certains représentants du premier regrettant que l'observation ne s'appuie pas sur un corpus de notions, de modèles, de théories préalablement affermi. Certains représentants du second craignant, eux, qu'un souci méthodologique devenu exclusif (même temporairement) ne conduise à négliger cette démarche bricoleuse (au sens de F. Jacob et J. Deleuze) si étroitement liée à la progression de la connaissance scientifique. Présenté sous cette forme, le rejet de toute exclusive s'impose. Je plaide sans limite pour une double ouverture.

#### SUGGESTIONS POUR UNE PROCHAINE RENCONTRE

Dans le prolongement de ce débat, une proposition, Elle me tient à coeur. Je souhaite qu'une fois, au moins à titre d'essai, on articule un colloque en deux volets. L'un réservé - c'est l'évidence - à des communications portant sur nos recherches; mais l'autre consacré à une sorte de lecture à plusieurs voix d'un même texte. Moyennant quoi nous nous situerions, chacun, et de façon critique, vis à vis d'un document (article(s) ou livre) touchant au thème qui nous rassemble - la "géographie de la perception" -, pour tenter de baliser les cheminements communs, de repérer où le bât blesse, de comprendre l'origine des divergences de concepts et d'angles d'attaque.







LISTE DES PARTICIPANTS AU COLLOQUE

|                         |  |
|-------------------------|--|
| Askévis Françoise       | Laboratoire d'analyse de<br>l'espace. Université Paris-Sorbonne          |
| Auchlin Pascal          | Université de Neuchâtel  |
| Bailly Antoine          | Département de géographie<br>Université de Genève                        |
| Bélangier Marcel        | Institut de géographie<br>Université Laval, Québec                       |
| Berthoud Eric           | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                        |
| Bridel Laurent          | Institut de géographie<br>Université de Lausanne                         |
| Cauvin Colette          | Institut de géographie<br>Université de Strasbourg                       |
| Centlivres Pierre       | Institut d'ethnologie<br>Université de Neuchâtel                         |
| Chiffelle Frédéric      | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                        |
| Christians Charles      | Séminaire de géographie<br>Université de Liège                           |
| Cunha Antonio           | Institut de géographie<br>Université de Lausanne                         |
| David Jean              | Institut de géographie alpine<br>Université de Grenoble                  |
| Debortoli Dolorès       | Université de Pau  |
| Delaleu Didier          | Faculté des sciences économiques<br>et sociales. Université de Neuchâtel |
| Delapierre Claudine     | Institut de géographie<br>Université de Lausanne                         |
| Ferras Robert           | Université Paul Valéry. Montpellier                                      |
| Fischer Claire          | Département de géographie<br>Université de Genève                        |
| Fischer Gustave-Nicolas | Université de Metz   |
| Gianoni Tiziano         | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                        |



|                      |  |
|----------------------|--|
| Guérin Jean-Paul     | Institut de géographie alpine<br>Université de Grenoble                |
| Gumuchian Hervé      | Institut de géographie alpine<br>Université de Grenoble                |
| Gyger Jean-Pierre    | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                      |
| Hussy Charles        | Département de géographie<br>Université de Genève                      |
| Marguerat Philippe   | Institut d'histoire<br>Université de Neuchâtel                         |
| Osiek Christian      | Faculté de psychologie<br>Université de Genève                         |
| Pahud Loyse          | Institut de géographie<br>Université de Lausanne                       |
| Pailhous Jean        | Laboratoire de la psychologie<br>de l'apprentissage. CNRS<br>Marseille |
| Palu Pascal          | Université de Pau  |
| Peruch Patrick       | Laboratoire de la psychologie<br>de l'apprentissage. CNRS<br>Marseille |
| Piveteau Jean-Luc    | Institut de géographie<br>Université de Fribourg                       |
| Portmann Jean-Pierre | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                      |
| Py Bernard           | Centre de linguistique appliquée<br>Université de Neuchâtel            |
| Racine Jean-Bernard  | Institut de géographie<br>Université de Lausanne                       |
| Richard François     | Institut de géographie alpine<br>Université de Grenoble                |
| Rousson Michel       | Psychologie du travail<br>Université de Neuchâtel                      |
| Schwabe Erich        | Institut de géographie<br>Université de Bâle                           |
| Sfar Doris           | Institut de géographie<br>Université de Neuchâtel                      |
| Turco Angelo         | Istituto di Pol. Comparata e<br>rel. int., Université de Milan         |



